





LES FASTES

DE

LA GLOIRE.

De l'Imprimerie de P. N. ROUGERON, rue de l'Hirondelle, N.° 22.

LES FASTES
DE
LA GLOIRE,
OU
LES BRAVES RECOMMANDÉS A LA POSTÉRITÉ;

Monument élevé aux Défenseurs de la Patrie :

Par une société d'hommes de Lettres et de Militaires.

by Louis François L'Heritier

Honneur et Patrie !

TOME CINQUIÈME.



PARIS.

RAYMOND, Libraire, rue de la Bibliothèque, N.° 4.

1822.

LES FASTES
DE
LA GLOIRE.

Kléber (*Jean-Baptiste*), général en chef des armées de la république, né en 1754, à Strasbourg, département du Bas-Rhin.

De même que Chevert, Jean-Bart et Dugay-Trouin, Kléber sortit de cette classe laborieuse du peuple, où l'on ne reconnaît d'autre noblesse que l'utilité et la vertu. Fils d'un terrassier du cardinal de Rohan, il ne put devoir qu'à la bienfaisance et à l'intérêt qu'inspirent des dispositions précoces, une éducation que les riches achètent par leur fortune. Le curé d'un village de l'Alsace lui donna les premiers élémens de l'instruction. Kléber mit à profit les leçons de son maître, et le genre de ses progrès ne tarda pas à caractériser un esprit profond et méditatif; il s'appliqua aux sciences exactes, et les arts du dessin le disposèrent aux études qui formèrent les Villars et les Vauban. Il se destinait à la profession d'architecte. A l'âge de seize ans, il vint à Paris pour se perfectionner sous le célèbre Chalgrin. De retour dans sa ville natale, Kléber dut à l'amitié de deux illustres étrangers dont il avait pris la défense dans un

combat singulier, d'être admis à l'école militaire de Munich, dont il fut bientôt un des meilleurs élèves. Un de ses chefs mourut; il osa demander sa place. Le corps de ces fiers professeurs punit la vanité du jeune homme par quelques jours de prison. Vers cette époque, le général de Kaunitz, fils du premier ministre de l'empereur d'Allemagne, visita l'école de Munich. Le prisonnier fit placer, comme par hasard, ses dessins et ses plans sur le passage du prince qui en parut frappé. Il demanda l'auteur de ces petits chefs-d'œuvres, Kléber lui fut présenté. Le prince lui proposa de venir habiter sa terre près de Vienne; Kléber le suivit, et obtint un brevet de sous-lieutenant dans le régiment de Kaunitz, avec lequel il fit ses premières armes contre les Turcs. Après huit ans, il se dégoûta du service d'une puissance étrangère, et rentra dans sa patrie. Il était depuis six ans inspecteur des bâtimens publics à Béfort, lorsque, dans les troubles civils de 1789, le régiment Royal-Louis, vendu à la cour, marcha contre les officiers municipaux dévoués au parti du peuple. Tout fuyait, lorsque Kléber, le sabre à la main, couvrit de son corps, élevé et robuste, les magistrats menacés. Il repoussa les soldats, et présenta un défi aux deux colonels.

En 1792, la France libre se lève pour repousser le joug de la coalition; Kléber part comme volontaire dans le 3e bataillon de son département, dont bientôt après Wimpfen, qui commandait à New-Brissach, le fit nommer adjudant-major.

Les Prussiens bloquaient Mayence; Kléber, enfermé dans cette place, y fit des prodiges de valeur : il commanda et exécuta lui-même ces sorties brillantes de Biberach et de Marienborn, qui le montrèrent aux armées

comme une de leurs plus belles espérances. Kléber reçut, pendant le siége, le grade d'adjudant-général. Après la capitulation, il fut arrêté à Nancy; mais Merlin-de-Thionville à la tribune, et Aubert-Dubayet à la barre de la Convention, justifièrent l'héroïque garnison de Mayence: Kléber, rendu à la liberté, fut nommé général de brigade et envoyé dans la Vendée.

L'Angleterre venait d'allumer la guerre civile dans cette contrée, où l'Océan donnait accès à ses vaisseaux, et dont la surface, coupée par des ravins, des bocages et des haies multipliées, ne permet aucun développement à l'art de la guerre. Comme aux temps des croisades, les prêtres entraînaient au combat des peuplades entières. « Parmi tant de prédicateurs du mensonge, dont » plusieurs sont sincères et pieux, dit le plus éloquent des » panégyristes de nos guerriers, M. Garat, dans son » *Eloge funèbre du général Kléber*, règne un impos- » teur qui se promène au milieu des bandes royales, et » marche à leur tête comme l'envoyé du ciel même. Il » ordonne aux foudres républicaines de s'écarter de lui, » sa voix, qu'il remplit à son gré d'accens touchans ou » d'accens homicides, on la prend pour la voix du Dieu » dont il porte dans ses mains les images. Soixante mille » hommes à genoux, les uns dans la boue ou dans la » poussière, les autres sur les caissons et sur les affûts » des canons, après avoir reçu les bénédictions de l'im- » posteur, se relèvent dévorés du besoin de donner la » mort ou de la recevoir. »

Kléber a de la peine à comprendre comment cette cohue mal armée et sans discipline, pourra résister à des bataillons qui viennent de se battre contre les meilleurs soldats de l'Europe. Il place ses troupes sur le bord

de la mer, pour prévenir les descentes des Anglais, rejeter les Vendéens les uns sur les autres, les resserrer et les détruire dans une seule bataille. Avec quatre mille soldats et six canons, il marche sur Tiffange; bientôt il découvre les rebelles, qui, au nombre de trente mille, couronnent des hauteurs garnies d'artillerie, et remplissent l'air d'effroyables hurlemens. Il les attaque et les ébranle : il les précipitait du sommet des montagnes, lorsque leur nombre s'étend et se déborde sur ses deux ailes. Kléber n'a plus d'espace pour combattre : si les Vendéens, maîtres de ses canons, ne sont arrêtés quelque temps au passage d'un ravin, la retraite est impossible. Il appelle un officier d'un courage éprouvé : « Prends, » lui dit-il, une compagnie de grenadiers, arrête l'en» nemi devant ce ravin; tu te feras tuer, et tu sauveras » tes camarades. — Oui, mon général, répond l'officier » avec une soumission héroïque. » Tous périrent. Ce dévouement suspendit la marche des Vendéens.

Ce succès éclaira Kléber sur les moyens d'en obtenir de plus décisifs. Dès ce jour, selon que l'on suivit ses conseils ou les ordres du général en chef, l'armée fut victorieuse ou battue. A Cholet, où l'on ne s'écarta pas de la marche tracée par Kléber, seize mille républicains renversèrent soixante mille Vendéens qui les enveloppaient, et les rejetèrent de la rive gauche sur la rive droite de la Loire. A Château-Gonthier, le général en chef régla toutes les dispositions, et les colonnes de la république furent rompues et dispersées. En vain le brave Beaupuy envoya sa chemise sanglante à ses grenadiers; en vain Kléber et Marceau surpassèrent tout ce qu'on racontait de leur valeur : les Vendéens répandirent la terreur dans Granville, Angers et Nantes. Dans ce mo-

ment, où la confiance des soldats ne pouvait se ranimer que par Kléber, le gouvernement le destitua. Marceau fut nommé à sa place ; mais ce jeune guerrier, peu confiant dans ses propres forces, remit à Kléber toute l'autorité de son commandement. « Menez, lui dit-il, cette armée à » la victoire. Qu'est mon courage près de votre génie? » Je combattrai sous vos ordres à l'avant-garde de l'ar» mée. » De marche en marche, d'échec en échec, Kléber pousse les Vendéens entre la Loire et la Vilaine, dont il leur a rendu le passage impossible. « C'est ici, » dit-il, que je les voulais. » Les commissaires de la Convention ordonnent qu'on attaque de nuit. « Non, dit » Kléber, les braves gens ont rarement quelque chose à » gagner en se battant dans les ténèbres : il est bon de » voir clair dans une affaire sérieuse, et celle-ci doit se » décider au grand jour. » Il livre bataille près de Savenay. Ce fut moins une déroute qu'une destruction de tous les Vendéens ; de leurs soixante mille combattans, cinq ou six cents cavaliers, qui s'enfoncèrent dans des marais, furent les seuls débris qui échappèrent. Cette victoire eût terminé la guerre : Kléber répondait sur sa tête de l'obéissance et de la tranquillité de ces provinces, si on les confiait à sa vigilance et au bonheur de ses armes ; le comité de Salut-Public envoya des proconsuls dont la sévérité acheva d'aigrir et de soulever les habitans.

Kléber entra à Nantes aux acclamations du peuple : cette ville donna une fête aux vainqueurs. Au moment où une couronne de laurier descendit sur le front de Kléber, un représentant du peuple, soit qu'il fût jaloux, ou qu'il pensât qu'on ne devait pas flatter un général qui n'avait fait que son devoir, s'écria : « Les couronnes ne

» sont pas dues aux généraux, mais aux soldats qui
» seuls gagnent les batailles. » Kléber répondit vivement : « Les généraux républicains, qui, comme moi,
» ont commencé par être grenadiers, n'ignorent pas que
» ce sont les soldats qui gagnent les batailles ; mais ces
» soldats de la république, parmi lesquels il en est tant
» qui peuvent aspirer au commandement, savent que
» des milliers de bras ne triomphent que quand ils sont
» dirigés par une seule tête. Nous avons tous vaincu ; je
» prends cette couronne pour la suspendre aux drapeaux
» de l'armée. »

Le gouvernement avait promis d'éclatantes récompenses ; Kléber fut exilé à Châteaubriant. On lui reprochait sa clémence et son humanité : on l'accusait d'avoir foulé aux pieds les décrets de mort du tyran de la république. A Saint-Florent, il avait accordé la vie à quatre mille prisonniers. Partout où il donnait des ordres, il sauvait des flammes les villes et les hameaux. En vain, les cruautés dont se souillaient le Vendéens le sollicitaient à de sanglantes représailles : la première des lois pour ce général, était de ne pas ajouter au fléau de la guerre.

Le besoin que la république avait de son bras, le fit nommer général de division à l'armée du Nord. Passages de grands fleuves, marches audacieuses, retraites savantes, siéges de places fortes, batailles rangées, tels furent alors les travaux de Kléber. Placé à la tête de trois divisions, en présence des armées de la Prusse et de l'Autriche, il s'élance au-delà de la Sambre, décide du gain de la bataille de Fleurus, s'empare de Mons et de Louvain, force les postes de la montagne de Fer, et le camp retranché du Mont-Panisel, franchit la Roër, et jette l'ennemi sur la rive droite du Rhin. Après vingt jours de

tranchée ouverte et quarante-huit heures de bombardement, il entra dans Maestricht. Des remparts de cette place, où il arbore le drapeau de la liberté, il passe au blocus de Mayence. Ses soldats, presque nus sur la glace, étaient exposés à mourir de faim, il sut profiter de leur désespoir : au milieu de toutes les douleurs et des privations de tout genre, ils n'exhalaient des cris que pour braver la garnison et l'appeler au combat.

Il fallut plusieurs mois à Louis XIV pour se préparer au passage du Rhin, qu'aucune armée imposante ne pouvait lui disputer. Sous la république, nos généraux franchirent sept fois ce fleuve, malgré les forces réunies de l'empire germanique. Kléber, avec ses divisions, se présenta pour le passer où il a le plus de largeur et de rapidité; il n'avait ni bateaux, ni argent; comme par enchantement il sut tout créer; des arbres arrachés aux forêts servirent à la construction des barques, qui bientôt voguèrent dans l'ombre de la nuit, et transportèrent nos légions sur la rive droite.

A la pointe du jour, Kléber arrive à Eichelkaamp, fond sur les troupes ennemies, et les rejette au-delà de *la* Sieg. Il se répand sur le territoire de l'Allemagne, et, par de savantes manœuvres sur le flanc droit des impériaux, il les attire autour de lui, et les oblige à laisser les bords du Rhin sans défense. Malgré une multitude d'actions brillantes, il était probable que les Autrichiens recevant de toutes parts de nouveaux renforts, accouraient pour ressaisir leur terrain. Kléber voulant en même temps assurer sa retraite et se mettre à l'abri de leur poursuite, dit à Marceau : « A l'instant où » tu jugeras que j'ai traversé le pont à Neuwied, fais » mettre le feu à tous les bateaux qui sont sur le Rhin. »

Marceau calcule mal les momens; les bateaux, emportés par le courant, embrâsent le pont; l'armée se trouve pressée entre un fleuve étincelant de flamme, et les Autrichiens qui la foudroient. Marceau, ses pistolets sur le front, veut se punir d'une erreur si funeste; Kléber, calme au milieu de la consternation générale, les arrache à la main égarée de ce guerrier « Jeune homme, lui dit-» il, allez vous faire casser la tête en défendant ce passage » avec votre cavalerie; c'est ainsi qu'il vous est permis » de mourir. » Il appelle le chef des pontonniers : « Combien de temps vous faut-il pour jeter un pont? » — Vingt-quatre heures. — Je vous en donne trente, et » vous m'en répondez sur votre tête. » Il demande le silence aux troupes dont le désespoir fait retentir le rivage. « Soldats, s'écrie-t-il, les Autrichiens commencent » enfin à être dignes de lutter contre nous. Faisons-leur » voir que, quand nous sommes arrêtés par un fleuve » c'est sur eux que nous nous précipitons. — L'énergie » de cette harangue, dit encore le représentant Garat, » dans son éloge de Kléber, réveilla l'enthousiasme. A ces » mots, d'un général qui avait reçu de la nature la taille » des demi-dieux d'Homère, et dont la tête toujours surmontée d'un haut panache, s'élevait au-dessus des ba-» taillons comme les drapeaux de l'armée; à cette voix » d'un chef que le soldat a coutume d'appeler le dieu » Mars, il croit entendre l'arbitre souverain des » combats; il ne voit plus les dangers devant lesquels » il a pâli : à l'instant les rôles changent entre les deux » armées, celle qui poursuivait est poursuivie; un long » espace reste libre entre les travaux du rivage et le nou-» veau champ de bataille; le temps accordé pour la » construction du pont est protégé par la victoire. Re-

» prenant alors une retraite devenue bien plus majes-
» tueuse encore, le dernier de l'armée, Kléber met le
» pied sur le pont, et les Autrichiens, comme s'ils n'é-
» taient plus que les témoins de tant d'héroïsme, sem-
» blent avoir plus d'envie d'applaudir au passage que de
» s'y opposer. »

Dans la campagne qui s'ouvrit, Kléber, à la tête de l'aile gauche de l'armée, compta presque tous les jours par des succès. A Dusseldorf et sur les hauteurs d'Altenkirchen, il mit l'armée du prince de Wurtemberg en pleine déroute. Les bords de la Sieg, ceux de la Lahn, et le champ de bataille de Butzbach, où il força les retranchemens ennemis, le virent déployer cette haute bravoure par laquelle il s'était tant de fois signalé. L'Autriche justement alarmée de ces défaites, fit avancer contre Kléber toute son armée, forte de soixante mille hommes. Elle était conduite par ce jeune prince Charles, qu'une cour jalouse n'appelait au commandement que dans les plus grands dangers. Kléber n'avait que vingt mille hommes; mais, sur les hauteurs d'Ukrad, ses dispositions furent telles, que jamais ils n'eurent plus de vingt mille ennemis en tête; ses soldats, sans prendre aucun repos, ne cédèrent pas à ceux du prince Charles, qui changeaient et se relevaient tous les jours. Après ces victoires, qui avaient plus d'éclat encore aux yeux des Allemands qu'à ceux des Français, que pouvaient contre lui des chefs moins habiles? Il battit le général Kray à la Koldieck, le prince de Vartensleben à Friedberg, et Francfort lui ouvrait ses portes, lorsque la jalousie de son gouvernement l'éloigna de l'armée au moment où il avait mérité d'en avoir le commandement suprême.

Kléber revint à Strasbourg où il échoua dans le projet

de se faire élire député au corps législatif. Il se rendit ensuite à Paris, et alla dans les environs habiter une maison de campagne, où le 18 fructidor le surprit occupé de la rédaction de ses mémoires. Il fut alors inscrit sur des listes de proscription dressées contre les auteurs d'une conspiration royaliste. Hoche qui avait été le dénonciateur de Kléber, se plaignit amèrement au directoire quand il apprit que ce général était libre. « Citoyens directeurs, écrivait-il, vous n'avez rien » fait, dès que vous avez laissé en France l'homme le » plus dangereux pour la république, cette langue de » vipère qui a perverti la moitié des officiers de l'armée. » Vous comprenez que je parle de Kléber. » Nous ne rechercherons point les motifs d'une pareille haine, ils ne serviraient qu'à flétrir un nom que nous voudrions pouvoir présenter avec orgueil à nos amis comme à nos ennemis.

Après le traité de Campo-Formio, Kléber fut l'un des guerriers qui, impatiens de gloire, montrèrent le plus d'ardeur pour la conquête de l'Egypte. A peine débarqué sur cette terre nouvelle pour les Français, il marche sur Alexandrie, et reçoit une blessure grave à l'escalade des remparts. A la tête d'une des divisions de l'armée, il prend le fort d'El-Arisch, traverse le désert, s'empare de Gaza emporte la ville et les forts de Jaffa.

Pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre, il se détacha du camp avec une partie de l'avant-garde. L'ennemi descendait dans la plaine; il le prévient, bat dix mille hommes et répand tant d'épouvante qu'il le force à se retirer en désordre vers le Jourdain. Au village de Fouli, qu'il enlève à la baïonnette, il passe au fil de l'épée tout ce qui lui résiste. A la bataille du Thabor, il marche au pas

de charge sur la cavalerie ennemie, la sépare de son camp, et la rejette au-delà des monts. De retour à Saint-Jean-d'Acre, dont ses victoires ont protégé le siége, il y fait éclater sa valeur, et bat complètement les Turcs au combat d'Aboukir.

Bonaparte, en quittant l'Egypte, avait laissé à Kléber le commandement de l'armée. Elle était affaiblie par les combats et les marches dans le désert : sans espoir de secours du côté de la France; elle voyait le visir s'avancer avec quatre-vingt mille hommes et soixante pièces de canon. Kléber négocia : il convint avec le commodore Sydney-Smith, que nos soldats seraient ramenés en France sur des vaisseaux anglais. Fidèle à ce traité, il venait de livrer aux Ottomans tous les forts de la Haute-Egypte et la ville de Damiette, lorsque Sydney-Smith et le lord Keith, commandans de la flotte anglaise dans la Méditerranée, lui écrivent qu'un ordre du roi d'Angleterre leur défend de consentir à aucune capitulation, si l'armée française ne met bas les armes, n'abandonne ses vaisseaux et ne se rend prisonnière de guerre. Kléber, indigné, à la lecture de cette lettre s'écria : *Soldats, vous répondrez à cette insolence par des victoires.* »

Aussitôt il rompit les conférences, et s'adressant à Mustapha pacha, il lui dit : « Il faut que votre excellence » sache que les desseins du visir me sont connus : il me » parle de concorde et forme des séditions dans toutes les » villes; c'est vous-même qu'il a chargé de préparer la » révolte du Caire. Le temps de la confiance est passé; le » visir m'attaque puisqu'il est sorti de Belbeys : il faut » que demain il retourne dans cette place, qu'il soit le » jour suivant à Salahié et qu'il se retire ainsi jusqu'aux

» frontières de la Syrie, autrement je saurai l'y con-
» traindre. L'armée française n'a pas besoin de vos fir-
» mans; elle trouvera l'honneur et la sûreté dans ses
» forces. Informez son altesse de mes intentions. » Kléber convoque ses généraux en conseil de guerre, et, leur montrant le plan de la bataille, il leur parla en ces termes : « Vous avez vu cette lettre; elle vous dicte votre
» devoir et le mien : voici votre situation. Les Anglais
» nous refusent le passage après que leurs plénipo-
» tentiares l'ont accordé, et les Ottomans, auxquels
» nous avons livré le pays, veulent que vous achevions
» de l'évacuer, conformément au traité. Il faut vaincre
» ces derniers, les seuls que nous puissions atteindre. Je
» compte sur votre zèle, votre sang-froid et la confiance
» que vous inspirez aux troupes. »

Au milieu d'une belle nuit, l'armée, en ordre de bataille se développa dans la plaine de Coubé, et, vers les 3 heures du matin, elle enleva le village de Matarieh, où s'était retranché l'avant-garde turque, forte de six mille fantassins, soutenus par une nombreuse cavalerie et protégés par seize pièces de canon.

La division Reynier entourait l'obélisque d'Héliopolis, lorsqu'elle aperçut l'armée du grand visir sur les hauteurs de Séricourt et d'El-Marci; elle l'aborde, la disperse dans les déserts et la pousse vers El-Henka; vivement pressé, le visir propose une suspension d'armes.

Le général, pour toute réponse, lui annonce qu'il va marcher sur El-Henka : les troupes ottomanes sont forcées à se débander ; elles abandonnent leurs effets de campement, leurs équipages et tout ce qu'elles ont de plus précieux. Toujours poursuivies, elles

fuient vers Belbeys; la ville et les forts cèdent à l'impétuosité française. L'armée turque n'existe plus, à peine cinq cents hommes en forment-ils les débris, et Kléber entre en vainqueur dans Salahié, où nos soldats trouvent un butin immense.

Mais ils doivent encore s'apprêter à de sanglans assauts; l'immense population du Caire s'est soulevée : le pacha vaincu à Matarieh, est l'âme de l'insurrection; il a armé jusqu'aux vieillards, aux femmes et aux enfans; ils ont attaqué et pillé les habitations des Copthes, des Grecs et des chrétiens de Syrie.

Kléber fait sommer la ville de se rendre : jusqu'à trois fois elle rejette le pardon qui lui est offert, et brave la menace de la plus terrible vengeance. Les Français furieux pénètrent dans les rues, brûlent cinq ou six cents maisons, et égorgent neuf cents mamelucks. L'Egypte fut soumise une seconde fois.

Kléber semblait régner sur l'Orient par sa clémence et la fortune de ses armes. Ses succès lui avaient fait embrasser l'espoir d'entrer en négociations directes avec le divan de Constantinople; par ce moyen il s'était flatté de rétablir momentanément les communications avec la France, d'en recevoir des nouvelles récentes, de saper l'influence de la cour de Londres, et d'amener les Turcs à consentir un traité de neutralité jusqu'à la paix générale. Kléber eût ainsi obtenu l'assurance de n'être attaqué que par une expédition maritime, que peut-être les Anglais n'eussent jamais osé tenter sans le concours des Osmanlis. Tels étaient ses projets et les soins auxquels il se livrait. Son ambition était de consolider la conquête de l'Egypte, et toutes ses pensées se tournaient vers ce noble

but, lorsque le bras d'un nouveau seïde, que le fanatisme préparait en silence au plus lâche assassinat, vint tout-à-coup plonger l'armée française dans le deuil, et lui enlever son plus ferme appui, sur la terre d'exil où elle s'était résignée à passer encore quelques années.

Le 14 juin 1800, Kléber, après avoir passé la revue de la légion grecque dans l'île de Roudah, se rendit au Caire pour y surveiller les réparations de son palais, qui avait été fortement endommagé pendant le siége de cette ville. Après avoir visité les travaux avec l'architecte Protain, membre de l'Institut d'Égypte, il entra chez le général Damas où il était attendu pour déjeûner. Tous les généraux, plusieurs membres de l'Institut, et quelques chefs d'administration assistaient à ce repas, auquel la présence du général en chef donnait l'apparence d'une fête. Kléber, environné d'hommes qui étaient tous ses amis, n'avait jamais montré plus de gaîté; la conviction que ses soldats étaient, en ce moment, heureux et satisfaits, ajoutait encore aux sentimens que son cœur éprouvait, et la joie dont il était animé avait tellement gagné tous les convives, que le banquet fut prolongé jusqu'à deux heures après-midi.

Kléber prit alors congé de l'assemblée, et, suivi seulement de l'architecte Protain, il retourna dans son palais. Une longue terrasse, ombragée par un berceau de vigne, liait les deux habitations du général en chef et du général Damas. Kléber et l'architecte suivaient lentement cette terrasse, lorsqu'un homme, vêtu à la manière des Orientaux, s'approche d'un air triste et timide, presse la main du général, et, profitant d'un mouvement de surprise mêlée d'intérêt qu'occasionne cette démarche, se re-

lève et perce de son poignard le second conquérant de l'Egypte. Kléber chancelle et s'écrie : « *A moi, guide, je suis assassiné!* » (Il venait d'apercevoir un de ses guides sur la place Esbekieh); il tombe baigné dans son sang. Le poignard, enfoncé dans l'aine gauche, avait fait une ouverture large et profonde. Cependant Protain, n'ayant à la main qu'une baguette, avait voulu se saisir de l'assassin, qui, dans une sorte de stupéfaction, demeurait immobile devant sa victime. Il s'engagea alors entre eux une lutte corps à corps, dans laquelle l'architecte reçut six coups de poignard qui le renversèrent auprès du malheureux Kléber. L'inconnu, débarrassé de son adversaire, se jette de nouveau sur le général, et le frappe encore par trois fois. Inutile fureur ! la première blessure était mortelle : l'arme avait coupé un artère. L'œuvre était accompli : celui qui l'a mis à fin tressaille de joie à la vue de ce succès ; toutefois ayant entendu quelque bruit, il songe enfin à sa propre sûreté, et s'éloigne par des sentiers détournés.

Sur ces entrefaites, le guide aperçu par Kléber, entra précipitamment dans la maison du général Damas, et jeta l'alarme parmi tous ceux qui s'y trouvaient réunis ; ce fut à qui arriverait le premier sur la terrasse du palais. Kléber, pressé dans les bras de ses amis, interrogé par eux, ne put prononcer un seul mot, quoiqu'il respirât encore. On s'empressa de le secourir ; mais ce fut en vain, il expira peu d'instans après.

La nouvelle de sa mort fut bientôt répandue dans la ville. A une consternation profonde succéda promptement, chez les soldats, le désir de la vengeance ; ils prirent les armes et parcoururent les rues en donnant tous

les signes de l'égarement et de la fureur. Ces sentimens se peignaient avec tant d'énergie dans leurs traits, que les habitans, épouvantés, se renfermèrent dans leurs foyers; de toutes parts on entendait ces cris: « *Aux armes! vengeons-nous, vengeons Kléber!* » Lorsque le tambour, en battant la générale, eut rassemblé les différens corps, les officiers s'efforcèrent de contenir l'exaspération des troupes qui voulaient incendier le Caire, pour anéantir, disaient-elles, ce repaire de brigands et d'assassins.

De nombreuses patrouilles furent envoyées afin de s'assurer si le crime affreux, sous lequel le général en chef venait de succomber, n'avait point de ramifications dans la ville: des piquets de cavalerie, et surtout les Mamelucks, à la tête desquels vint se mettre Hussein-Kachef, agent de Mourad-Bey auprès de Kléber, cernèrent le quartier-général et en visitèrent toutes les parties; le tumulte et le désordre donnaient au Caire l'apparence d'une ville prise d'assaut; la terreur y était à son comble, et l'on attendait en silence l'issue de ce mouvement extraordinaire.

Les officiers-généraux et supérieurs ne négligèrent rien pour recueillir tous les indices. Les soupçons tombèrent d'abord sur le scheick El-Sadhat, qui avait été l'un des principaux moteurs de la dernière insurrection du Caire, et qui récemment encore avait essayé d'entraver le recouvrement d'une contribution; mais ce scheick prouva qu'il était innocent. Protain, ayant repris connaissance, par suite des soins que lui prodiguèrent le médecin en chef Desgenettes et le chirurgien Casabianca déclara que l'assassin était un musulman assez mal vêtu. On crut alors

alors que ce pourrait être l'un des ouvriers occupés au quartier-général; ils furent tous arrêtés, et l'on fouilla dans les endroits les plus cachés.

Cette dernière recherche dissipa toutes les incertitudes. Deux guides amenèrent chez le général Damas, un jeune homme dont la physionomie et le costume répondaient au signalement donné par l'architecte. Ils l'avaient découvert, dans les jardins, sous un nopal des plus touffus. Protain reconnut sans peine celui contre qui il avait lutté, et qui avait assassiné le général en chef; un des aides-de-camp de Kléber se rappela l'avoir vu le matin même à Giseh se mêler parmi les domestiques du général, et raconta en outre que dans la traversée de l'île de Roudah au Caire, cet homme était monté sur le bateau qui portait Kléber, et avait ensuite pénétré dans les appartemens du quartier-général d'où on l'avait chassé. Enfin pour dernier indice, un des guides étant retourné au lieu où le coupable avait été arrêté, en rapporta une sorte de coutelas à lame recourbée et encore teinte de sang.

Il n'y avait plus de doute, l'inconnu était le meurtrier de Kléber. On sut par ses premières réponses qu'il se nommait *Soleyman-el-Halebi*, qu'il était né en Syrie, touchait à sa vingt-quatrième année, et était écrivain de profession. Il montra d'abord une grande assurance en niant qu'il eût connaissance de l'assassinat qu'on lui imputait; il protesta même qu'il n'avait jamais vu le général Kléber; mais après que, suivant la pratique usitée en Orient, il eut reçu la bastonnade sur la plante des pieds, il annonça qu'il dévoilerait tout.

D'après ses aveux, il fut évident que la mort de Kléber était moins son propre crime que celui du suprême ministre de l'empire Ottoman. De retour à Jaffa,

après son entière défaite en Egypte, le visir Jussuf avait conçu l'odieux dessein de se venger du général dont les victoires venaient de le couvrir de honte. Résolu dès-lors à faire passer sa rage dans l'âme des Musulmans, il fit répandre des écrits, dans lesquels il invitait tous les vrais croyans au *combat sacré*, recommandé par le Coran dans lequel la vie éternelle est promise à tout homme qui trempe ses mains dans le sang d'un infidèle. Il offrait en même temps sa haute protection et une forte récompense à quiconque réussirait dans cette religieuse entreprise.

Cet appel au fanatisme serait peut-être demeuré sans effet, si une passion encore plus puissante que les intérêts spirituels, l'ambition, n'eût été éveillée. Un aga des janissaires, Ahmed, qui depuis la prise du fort d'El-Arich par les Turcs, avait été exilé par le visir, voulut saisir cette occasion de rentrer en grâce : il ne se sentait pas le courage d'accepter pour lui la mission proposée, mais il chercha autour de lui un être disposé aux impressions fanatiques, et dont il pût à son gré, enflammer et diriger le zèle : le hasard devait le servir efficacement. Soleyman, que sa piété fervente avait attiré dans Jérusalem, l'une des cités saintes consacrées par l'islamisme, reconnaît dans Ahmed-Aga un officier de l'armée turque qu'il a vu à Alep : il se plaint à lui des vexations que son père Hadji-Mohammed-Amyn éprouve de la part d'Ibrahim-Pacha qui le tient étroitement enfermé. L'Aga accueille le pélerin avec bienveillance, et lui promet d'intercéder pour son père auprès du gouverneur. « Jeune homme, lui dit-il,
» si tu veux faire cesser les persécutions auxquelles l'au-
» teur de tes jours est livré, écoute cet avis : il est un re-
» doutable ennemi de notre foi; il foule aux pieds le

» croissant et se rit du prophète; mais il a été écrit qu'il » succomberait dans *le combat sacré*, et tout ce qui a » été écrit doit s'accomplir. Heureux, trois fois heureux, » le croyant qui portera la mort sous la tente dorée du » chef des Français, dont le souffle empoisonne jusqu'à » l'air que nous respirons!.... Soleyman, ton père n'aura » plus de souhaits à former, il sera le plus fortuné des » hommes; quant à toi, les cieux te sont ouverts, Dieu » lui-même t'attend; c'est à toi qu'il confie la plus noble » des tâches, c'est à toi qu'il en promet le prix, mar» che, frappe, là haut est Mahomet et son paradis; » sur la terre, tu trouveras un trésor inépuisable de ri» chesses et de dignités. » Soleyman exalté par ce discours insidieux, se regarde comme un instrument de la vengeance divine et se croit appelé par Allah et son prophète à délivrer les vrais croyans du fléau envoyé pour éprouver leur foi. Les ministres de la religion, consultés par lui, augmentent encore cette effervescence qui fait bouillonner son sang et trouble sa raison. Adressé par Ahmed à Yassin-Aga, qui avait sa résidence à Gazah, il reçoit de celui-ci quarante piastres turques et des recommandations pour des chefs de la loi, desservans de la grande mosquée du Caire.

A son arrivée dans la capitale de l'Egypte, Soleyman se rendit chez Mustapha-Effendi, vieillard qui lui avait autrefois appris à lire et à écrire; mais Mustapha, trop pauvre pour donner l'hospitalité à son ancien disciple, l'engagea à chercher un autre asile. Soleyman se présenta alors aux chefs de la loi, et leur ayant fait connaître sa mission, il fut reçu et hébergé par eux dans la grande mosquée. Un mois entier s'écoula avant qu'il voulût ou pût exécuter son dessein. Il employa ce temps à implorer la

protection divine, et, dans des supplications mystiques qu'il affichait dans l'intérieur du temple, il demandait à Dieu la force et le secours nécessaires pour sortir victorieux du combat. Pendant les derniers jours, il errait souvent autour du quartier-général, et, après s'être fait désigner le général en chef, il étudia toutes ses habitudes afin de mieux le reconnaître.

Enfin le 14 juin, Soleyman annonça à l'un des ministres de la Mosquée, « que le jour du combat sacré » était arrivé, et qu'il allait à Giseh. » Dès ce moment les heures de Kléber étaient comptées, et les Français devaient bientôt avoir à déplorer sa perte et à venger sa mort.

Il fallait apaiser les mânes du guerrier: un arrêt solennel désigna les victimes qui seraient immolées sur son tombeau. Le chef des Mamelucks, Bartolomeo-Serra, chargé d'administrer la bastonnade à Soleyman, lui avait dit qu'on lui accorderait la vie s'il nommait ses complices. Cette promesse, bien plus que la douleur, avait arraché au coupable les révélations que l'on exigeait de lui. Après avoir fait des aveux auxquels il s'était jusqu'alors refusé, Soleyman réclama la parole du chef des Mamelucks : « J'ai » tout confessé, dit-il, hâtez-vous de remplir la pro- » messe que vous m'avez faite, afin que je puisse rejoin- » dre mon pauvre père déjà si inquiet sur mon sort : je » ne dois pas perdre un instant pour le tirer de la prison » où le retient le pacha d'Alep. » Cette confiance naïve, cette piété filiale, qui, plus encore que le fanatisme, avaient armé le bras de Soleyman, montraient assez que jamais il n'eût été criminel sans les sollicitations des deux agas Ahmed et Yassin. Ah! pourquoi Kléber ne vivait-il plus? sans doute son âme grande et généreuse eût par-

donné un attentat qu'il eût attribué à l'égarement d'un fils qui veut sauver son père; mais ce n'était qu'à lui seul qu'appartenait le droit d'une telle clémence.

Le général Menou ayant pris le commandement de l'armée, ordonna l'arrestation des ministres de la grande mosquée, qui se trouvaient compromis par les révélations du jeune Syrien. L'un d'eux, Seyd-Abd-El-Quadir-El-Gazhi, avait déjà pris la fuite; trois autres, Seyd-Mohammed-El-Gazhi, Seyd-Abdallah-El-Oualy, Seyd-Abdallah-El-Gazhi, furent conduits à l'état-major-général. Ils essayèrent de repousser l'accusation, en niant qu'ils eussent connu et même vu le meurtrier; mais, confrontés avec Soleyman qui leur reprocha leur lâcheté, confondus par ses déclarations, ils confessèrent en gémissant qu'ils avaient été instruits du projet de ce fanatique, mais qu'ils avaient constamment cherché à l'en détourner. Cette circonstance, sur laquelle ils insistaient, ne put les soustraire à un arrêt de mort. La commission militaire, assemblée pour les juger, les condamna à avoir la tête tranchée. Quant à Soleyman, comme il fallait que son supplice effrayât ceux qui seraient tentés de l'imiter, sa sentence porta qu'il aurait le poing brûlé, serait empalé vif et resterait exposé sur le pal, afin de servir de pâture aux oiseaux de proie. Pour rendre l'exécution plus imposante, il fut décidé, qu'à l'instar des expiations antiques, elle n'aurait lieu qu'après les obsèques de Kléber, dont le corps avait été embaumé et déposé dans un cercueil de plomb.

Depuis l'instant où le général en chef avait cessé de vivre, le canon tirait de demi-heure en demi-heure. Le 17 juin, dès le point du jour, toute l'artillerie de la cita-

delle annonça la cérémonie funèbre. Le convoi parti du quartier-général au bruit d'une salve de cinq pièces de canon et d'une décharge de mousqueterie, traversa lentement les principales rues du Caire en se dirigeant vers le camp retranché, désigné sous le nom d'Ibrahim-Bey.

Un détachement de cavalerie ouvrait la marche; venaient ensuite cinq pièces de campagne, la 22ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, le 1ᵉʳ régiment de cavalerie de l'armée, les guides à pied, et les différentes musiques de la garnison, qui, tour à tour, par des airs lugubres, ajoutaient à la tristesse de chacun des acteurs de cette scène pénible. Le cercueil était sur un char funéraire de forme antique, recouvert d'un tapis de velours noir parsemé de larmes d'argent, entouré de trophées d'armes, surmonté du casque et de l'épée du général, et traîné lentement par six chevaux drapés en noir et panachés en blanc.

Le général Menou, devant qui l'on portait les guidons couverts de crêpes de deuil suivait le char auprès duquel se groupaient de chaque côté les généraux et les officiers d'état-major; ils étaient précédés des aides-de-camp de Kléber; le général commandant de la place, le corps du génie, les membres de l'Institut, les commissaires des guerres, le service de santé, les administrations, les guides à cheval; Hussein-Kachef, agent de Mourad-Bey, et les Mamelucks de sa suite; les agas, le cadi, les scheicks et ulemas; les évêques, prêtres et moines grecs, les cophtes et catholiques, les différentes corporations de la ville; les 9ᵉ et 13ᵉ demi-brigades; la marine, les sapeurs, les aérostiers, le régiment des dromadaires, l'artillerie à pied, la légion grecque, le bataillon cophte, les corps de cava-

lerie, le corps des Mamelucks et des Syriens, complétaient le cortège et lui donnaient, par la variété et l'élégance des costumes, l'aspect le plus pittoresque et le plus majestueux.

Arrivées sur l'esplanade du fort de l'Institut, les troupes s'y développèrent et exécutèrent plusieurs manœuvres qui se terminèrent par une salve générale de la mousqueterie et du canon : le char s'avança alors vers le camp retranché, et y fut introduit par une brèche pratiquée à cet effet dans la gorge du bastion nord de la couronne d'Ibrahim-Bey, au centre de laquelle on avait élevé un tertre dont le sommet planté de cyprès était recouvert de draperies funéraires. Ce fut dans cet endroit que, sur un socle entouré de candelabres, on plaça la cendre inanimée de Kléber. L'état-major mit pied à terre pour saluer les restes du général. Des couronnes formées de rameaux des arbres consacrés à la mort et à la victoire, surchargèrent en un instant son cercueil; et les accens vrais et touchans des regrets des chefs et des soldats, se mêlèrent au bruit d'une musique anologue à l'évènement; alors un citoyen (1) s'avança dans la foule; chargé d'exprimer la douleur commune, oppressé de la sienne propre, il se plaça devant l'armée, et d'une voix émue par la sensibilité, il commença ainsi :

« Français, vous avez perdu un grand homme, et son
» successeur pleure en lui un ami. Ne versons point de
» larmes sur sa tombe; déposons-y au contraire nos espé-
» rances : il nous laisse un grand exemple; tremblez, en-
» nemis de la patrie. Le marbre et l'airain périront,

---

(1) M. Fourrier, secrétaire de l'Institut d'Égypte, et alors commissaire français près du divan

» mais ta gloire, ô *Kléber!* sera éternelle comme l'em-
» pire de la liberté. Déjà trois fois le soleil a frappé de ses
» premiers rayons ces contrées, les portes du jour, depuis
» que vous avez perdu votre général. Cet homme échappé
» tant de fois à la faulx de la mort; cet homme que les
» périls des combats n'étonnèrent jamais; cet homme,
» dont la tête était aussi froide dans les plus grands dan-
» gers, que son bras était actif pour les détourner; cet
» homme qui vous conduisait dans les sentiers de la
» gloire; cet homme a péri sous les coups du plus vil as-
» sassin. Rives du Rhin, du Jourdain et du Nil, vous
» savez si j'en impose à cette auguste assemblée : vous
» avez été les témoins de ses hauts faits : vous ap-
» plaudirez sans doute au citoyen, ami de la vérité qui
» les raconte.

» Les désastreux effets d'une guerre aussi juste que
» terrible, ont fait de cette place un champ de désolation;
» ses murailles se sont écroulées, et la trace de son en-
» ceinte ne se montre que par les débris qui l'environ-
» nent : là, dans cette maison isolée, une poignée de
» Français soutint pendant deux jours les efforts d'une
» capitale révoltée, ceux des Mameloucks et des Otto-
» mans.

» Vos regards s'arrêteront malgré vous sur le lieu fatal
» où le poignard a tranché les jours du vainqueur de
» Maëstricht et d'Héliopolis; vous direz : c'est là qu'a
» succombé notre chef et notre ami; sa voix, tout-à-
» coup anéantie, n'a pu nous appeler à son secours!
» Ah! combien de bras en effet se seraient levés pour sa
» défense! Combien de vous eussent aspiré à l'honneur
» de se jeter entre lui et son assassin! Je vous prends à
» témoin, intrépide cavalerie, qui accourûtes pour le

» sauver sur les hauteurs de Koraïm, et dissipâtes en un » instant la multitude d'ennemis qui l'avait enveloppé. » Cette vie, qu'il devait à son courage, il vient de la » perdre par une confiance excessive, qui le portait à » éloigner ses gardes et à déposer ses armes.

» Après qu'il eut expulsé de l'Egypte les troupes de » Jussuf-Pacha, grand-visir de la Porte, il vit fuir ou » tomber à ses pieds les séditieux, les traîtres et les in- » grats. C'est alors que, détestant les cruautés qui si- » gnalent les victoires d'Orient, il jura d'honorer, par » la clémence, le nom français qu'il venait d'illustrer » par les armes; il observa religieusement cette pro- » messe et ne connut point de coupables; aucun d'eux » n'a péri, le vainqueur seul expira au milieu de ses » trophées. Ni la fidélité de ses gardes, ni cette conte- » nance noble et martiale, ni le zèle sincère de tant de » soldats qui le chérissaient, n'ont pu le garantir de » cette mort déplorable. Voilà donc le terme d'une si » belle et si honorable carrière! C'est là qu'aboutissent » tant de travaux, de dangers, de services éclatans!

» Un homme agité par la sombre fureur du fana- » *tisme*, est désigné dans la Syrie, par les chefs de l'ar- » mée vaincue, pour commettre l'assassinat du général » français. Il traverse rapidement le désert, il suit sa » victime pendant un mois, l'occasion fatale se présente, » et le crime est consommé.

» Négociateurs sans foi, généraux sans courage, ce » crime vous appartient; il sera aussi connu que votre » défaite. Les Français vous ont livré leurs places sur la » foi des traités; vous touchiez aux portes de la capitale, » lorsque les Anglais ont refusé d'ouvrir la mer. Alors, » vous avez exigé des Français qu'ils exécutassent un

» traité que vos alliés avaient rompu; vous leur avez
» offert le désert pour asile!

» L'honneur, le péril, l'indignation ont enflammé
» tous les courages; en trois jours, vos armées ont été
» dissipées et détruites; vous avez perdu trois camps et
» plus de soixante pièces de canon; vous avez été forcés
» d'abandonner toutes les villes et les forts depuis Da-
» miette jusqu'au Saïd. La seule modération du général
» français a prolongé le siége du Caire, ville malheureuse
» où vous avez laissé répandre le sang des hommes dé-
» sarmés. Vous avez vu se disperser ou expirer dans les
» déserts cette multitude de soldats rassemblés du fond
» de l'Asie: alors vous avez confié votre vengeance à un
» assassin.

» Mais quels secours, citoyens, nos ennemis atten-
» dent-ils de ce forfait? En frappant ce général victo-
» rieux, ont-ils cru dissiper les soldats qui lui obéissaient?
» Et si une main abjecte suffit pour faire verser tant de
» pleurs, pourra-t-elle empêcher que l'armée française
» soit commandée par un chef digne d'elle? Non, sans
» doute; et s'il faut, dans ces circonstances, plus que
» des vertus ordinaires; si, pour recevoir le fardeau de
» cette mémorable entreprise, il faut un esprit élevé
» qu'aucun préjugé ne puisse atteindre, un dévouement
» sans réserve à la gloire de sa nation, citoyens, vous
» trouverez ces qualités réunies dans son successeur. Il
» possédait l'estime de Bonaparte et de Kléber; il les
» remplace aujourd'hui. Ainsi, il n'y aura aucune in-
» terruption ni dans les honorables espérances des Fran-
» çais, ni dans le désespoir de leurs ennemis.

» Armée, qui réunissez les noms de l'Italie, du Rhin
» et de l'Égypte, le sort vous a placée dans des circons-

» tances extraordinaires; il vous donne en spectacle au
» monde entier, et, ce qui est plus encore, la patrie
» admire votre sublime courage; elle consacrera vos
» triomphes par sa reconnaissance. N'oubliez pas que
» vous êtes ici même sous les yeux de ce grand homme
» que la fortune de la France a choisi pour fixer la des-
» tinée de l'état ébranlé par les malheurs publics. Son
» génie n'est point cerné par les mers qui nous séparent
» de notre patrie; il subsiste encore au milieu de vous; il
» vous anime; il vous excite à la valeur, à la con-
» fiance dans vos chefs, sans laquelle la valeur est inu-
» tile, à toutes les vertus guerrières dont il nous a
» laissé tant et de si glorieux exemples. Puissent les dou-
» ceurs d'un gouvernement prospère couronner les ef-
» forts des Français! C'est alors, guerriers estimables,
» que vous jouirez des honneurs dus aux vrais citoyens;
» vous vous entretiendrez de cette contrée lointaine que
» vous avez deux fois conquise, et des armées innombra-
» bles que vous avez détruites, soit que la prévoyante au-
» dace de Bonaparte aille les chercher jusque dans la
» Syrie, soit que l'invincible courage de Kléber les dissipe
» dans le cœur même de l'Égypte. Que de glorieux et
» touchans souvenirs vous aurez à reporter dans le sein
» de vos familles! Puissent-elles jouir d'un bonheur qui
» adoucisse l'amertume de vos regrets! Vous mêlerez
» souvent à vos récits le nom chéri de Kléber; vous ne le
» prononcerez jamais sans être attendris, et vous direz :
» il était l'ami et le compagnon des soldats; il ménageait
» leur sang et diminuait leurs souffrances.

» Il est vrai qu'il s'entretenait chaque jour des peines
» de l'armée, et ne songeait qu'aux moyens de les faire
» cesser. Combien n'a-t-il pas été tourmenté par le re-

» tard alors inévitable de la solde militaire ! Indépendam-
» ment des contributions extraordinaires, objet des seuls
» ordres sévères qu'il ait jamais donnés, il s'est appliqué
» à régler les finances, et vous connaissez le succès de
» ses soins. Il en a confié la gestion à des mains pures,
» et désignées par l'estime publique. Il méditait une or-
» ganisation générale qui embrassât toutes les parties du
» gouvernement, la mort l'a interrompu brusquement
» au milieu de cet utile projet. Il laisse une mémoire
» chère à tous les gens de bien : personne ne désirait plus
» et ne méritait plus d'être aimé. Il s'attachait de plus en
» plus ses anciens amis, parce qu'ils lui offraient des
» qualités semblables aux siennes. Leur juste douleur
» trouvera du moins quelque consolation dans l'estime
» de l'armée et l'unanimité de nos regrets.

» Réunissez donc tous vos hommages, car vous ne
» formez qu'une même famille : guerriers, que votre pays
» a appelés à sa défense ; vous tous Français qu'un sort
» commun rassemble sur cette terre étrangère, vos
» hommages s'adressent aussi, dans cette journée, aux
» braves qui, dans les champs de la Syrie, d'Aboukir et
» d'Héliopolis, ont tourné vers la France leurs derniers
» regards et leurs dernières pensées.

» Soyez honorés dans ces obsèques, vous qu'une amitié
» particulière unissait à Kléber, ô Caffarelli ! modèle de
» désintéressement et de vertus, si compatissant pour
» les autres, si stoïque pour vous-même.

» Et vous, Kléber, objet illustre, et dirai-je infortuné
» de cette cérémonie qui n'est suivie d'aucune autre,
» reposez en paix, ombre magnanime et chérie, au mi-
» lieu des monumens de la gloire et des arts ! Habitez une
» terre depuis si long-temps célèbre ; que votre nom

» s'unisse à ceux de Germanicus, de Titus, de Pompée
» et de tant de grands capitaines et de sages qui ont lais-
» sé, ainsi que vous, dans cette contrée d'immortels sou-
» venirs. »

Un recueillement religieux succéda un instant aux émotions vives et profondes produites par ce discours. Les troupes défilèrent ensuite par pelotons et s'arrêtèrent devant le sarcophage qu'elles saluèrent d'une troisième décharge de leur mousqueterie à laquelle répondirent l'artillerie de campagne, celle des forts, de la citadelle et du camp retranché. Le cortège se dirigea bientôt après vers le lieu désigné pour le supplice de Soleyman et de ses trois complices.

Dès le matin ils avaient été tirés de leur prison et on leur avait lu leur sentence de mort sur le seuil de leur cachot; les trois ulémas (1) étaient en proie à l'abattement du désespoir, Soleyman seul, conservait une attitude calme, imposante et pleine d'assurance; maudit par eux, irrité de leurs larmes, il ne semblait s'étonner que de leur pusillanimité; il les accabla de reproches, et son plus grand regret en quittant la vie, était, disait-il, d'avoir eu pour compagnons des hommes si faibles dans la foi, et si peu dignes de l'honneur que le prophète leur avait fait, en les associant à lui dans un acte si glorieux pour l'islamisme. Les ulémas ne lui répondirent que par des sanglots et de nouvelles malédictions. L'exécution commença par eux; ils eurent la tête tranchée sous les yeux mêmes de Soleyman; cet horrible spectacle n'ébranla point sa fermeté, il le vit avec autant d'indifférence que s'il y eût été entièrement étran-

(1) Ministre du culte musulman.

ger. Quand son tour fut venu, et qu'on lui eut fait avancer la main sur un brâsier ardent pour la brûler, il supporta cette douleur sans exhaler un soupir, le regard tourné vers le ciel, il ne laissa pas apercevoir sur son visage la moindre altération. Un accident imprévu lui arracha cependant une plainte : tandis que nouveau Scœvola, il voyait, impassible, l'action du feu sur son poignet, un charbon se détache et roule jusqu'à son coude; Soleyman jette un cri perçant et demande qu'on lui ôte ce surcroît de souffrances. Près de lui était Bartolomeo-Serra, le chef des Mamelucks qui avait sollicité et obtenu l'odieux privilége de présider à son supplice. « Quoi! » dit ce barbare avec une amère ironie au jeune Syrien, » un homme tel que toi craint une légère douleur; » qu'est-elle donc auprès de celle que tu éprouves depuis » plusieurs minutes avec tant de courage? — Chien d'infidèle, répond Soleyman en regardant son bourreau » avec toute la fierté du mépris, sache que tu n'es pas » digne de m'adresser la parole! fais ton devoir et tais-» toi. La douleur dont je me plains n'était point or-» donnée par la sentence que mes juges ont prononcée. » Quand les chairs du poignet furent entièrement consumées, Bartolomeo fit les apprêts du pal. Nous épargnerons au lecteur le révoltant tableau des plus épouvantables tortures; Soleyman les subit avec un sang-froid imperturbable. Lorsque le pal fut exhaussé, ce jeune homme dont la figure se décomposait par les efforts mêmes qu'il faisait pour dissimuler ses tourmens, promena lentement ses regards sur les nombreux spectateurs de son agonie, et prononça à haute voix et très-intelligiblement en arabe, la profession de foi des musulmans : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed* (Mahomet)

est son prophète. Il récita ensuite quelques versets du Coran et demanda à boire. Un soldat français qui était de faction auprès du pal et qui paraissait souffrir plus que le patient, allait le satisfaire; mais le chef des Mamelucks l'arrêta en lui disant : « Gardez-vous en bien, vous fe- » riez mourir à l'instant le criminel. » Soleyman resta vivant sur le pal pendant quatre heures, et peut-être cette affreuse existence se fût elle encore prolongée, si après le départ de Bartolomeo et des autres assistans, un nouveau factionnaire, cédant, comme le premier, à un mouvement de pitié, n'eût à l'aide d'un vase placé au bout de son fusil, présenté à boire au Syrien qui expira aussitôt qu'il eut avalé la liqueur (1).

Ainsi fut préparé, consommé et expié un attentat, dont les suites furent si fatales à l'établissement des Français en Egypte. Mais la justice des hommes n'avait pas atteint le plus grand coupable, et quand l'obscur Soleyman expirait dans les plus cruelles angoisses, le visir, premier instigateur du crime, se félicitait à Jaffa du succès de ses machinations, rendait sa faveur à l'aga Ahmed, et le récompensait magnifiquement.

L'assassinat de Kléber a donné lieu à d'étranges divagations. L'esprit de parti en a fait l'occasion des impostures les plus absurdes, des calomnies les plus atroces; mais tout cet édifice mensonger, élevé par la haine et la ja-

---

(1) Le squelette de Soleyman, apporté en France par le docteur Larcey, est aujourd'hui déposé au Muséum du Jardin des plantes. A l'inspection du crâne de cette assassin, on est frappé de l'énormité de l'une de ses protubérances; c'est celle qui, d'après le système du docteur Gall, est le signe caractéristique du fanatisme : ce physiologiste célèbre la désigne, dans son ouvrage, sous le nom de *protubérance de la théosophie.*

lousie, s'écroule devant la procédure de Soleyman. De tant de conjectures, une seule n'a pas perdu de sa vraisemblance : il est permis de croire que le gouvernement britannique ne refusa pas sa participation à un crime qui devait lui être si profitable. Quelques contemporains ont pensé que le disciple du fougueux Dundas, l'Anglais Morier, qui possédait toute la confiance du visir Jussuf, avait pu seul imaginer de se défaire, par le poignard, d'un ennemi aussi redoutable que Kléber. Les évènemens ont prouvé que la mort de ce général fut plus avantageuse aux turcs et à leurs alliés; qu'une victoire remportée sur le champ de bataille. En perdant son chef, la colonie française perdit son principal soutien, elle marcha rapidement vers sa décadence, et cette expédition, jusque là si glorieuse, n'offrit plus que l'affligeant tableau des revers que l'impéritie de Menou fit éprouver à la plus vaillante armée des temps modernes.

Si l'on excepte une seule grande renommée, Kléber fut le premier homme de guerre de notre révolution. Il joignait l'exaltation d'un républicain au sang-froid d'un général, le savoir à la prévoyance, la vigueur à la beauté, et l'expressive fierté du regard à une voix dont l'éclat arrêtait les séditions et couvrait les murmures de son armée. Bonaparte disait de lui : « *Rien de plus majestueux que Kléber dans un jour de parade, mais aussi rien de plus admirable au fort d'une bataille ; c'est le soleil de l'enthousiasme qui réchauffe et embrâse tous les cœurs.* » Habile à varier sa tactique et ses moyens, il savait les adapter à toutes les circonstances, et personne plus que lui n'était fécond en expédiens. Le général Caffarelli, qui, mieux que tout autre, avait été à même d'apprécier Kléber, disait un jour à un de ses

amis, en lui montrant ce général : « *Voyez-vous cet Hercule ? son génie le dévore.*

Au milieu du tumulte des camps, Kléber dédaigna ces richesses qui sont des dépouilles. Ennemi de l'indiscipline, de la licence et des lois inhumaines, il déplora les excès dont se souillèrent les tyrans de la république ; mais lorsque, sous un gouvernement plus doux, il vit la gloire de nos armes croître avec sa renommée, il ne respira l'ardeur des combats que pour porter aux nations soumises le bienfait de cette liberté qu'il adorait. On l'a entendu exprimer le regret de n'être pas né sur un trône d'Asie, pour y faire, lui seul, une révolution. Avec tous les talens et toutes les vertus d'un grand capitaine, s'il n'eut jamais en Europe le commandement en chef d'une armée, c'est qu'il ne sut ni adoucir la vérité, ni pardonner les fautes des gouvernans : il osa dire qu'il fallait une opposition à côté d'une grande autorité. On s'offensa d'une telle franchise, on l'accusa d'ambition ; mais il était loin de convoiter le suprême pouvoir, et si ses services l'y eussent porté, il serait descendu du faite des honneurs pour être, au second rang, l'égal par ses talens, et le juge par ses censures, de celui qui aurait commandé au premier.

A une époque, où, parmi nos guerriers, on remarquait plus d'élan que de subordination, Kléber réussit, par l'ascendant et l'énergie de son caractère, à faire approuver sa sévérité. Juste envers tout le monde, il avait assez d'empire sur lui-même pour n'immoler le devoir à aucune considération : cette inflexibilité blessa Marceau. Un jour ce général désirant voir Kléber qu'il ne connaissait encore que par sa haute réputation, quitta sa division pour aller au-devant de lui. Kléber reçoit les hommages de Mar-

ceau d'un air froid, et lui demande où est sa troupe ?
« — A une lieue d'ici, répond ingénûment Marceau. —
» Eh bien ! reprend Kléber, allez vous remettre à sa
» tête ; vous n'auriez pas dû vous en éloigner : après le
» combat nous aurons le temps de nous voir. »

Une autre fois Marceau, s'étant avancé avec plus d'ardeur que de prudence sur un pont hérissé de chevaux-de-frise et de canons, se trouve dans la situation la plus critique : il écrit à Kléber d'empêcher que l'ennemi ne le tourne. « Marceau est un jeune homme, dit Kléber, il ne suffit pas qu'il reconnaisse sa faute, il faut qu'il la sente bien. » Et, en prenant des mesures promptes pour lui ménager une retraite, il lui laissa de vives alarmes sur le danger où il venait de s'engager. De pareilles leçons humiliaient Marceau avant de l'éclairer ; il s'en plaignit avec amertume. On sait comment il s'en vengea.

En l'an 5, pendant un armistice d'hiver, Kléber, solitaire à Coblentz, consacrait ses jours et ses nuits à méditer sur les grands maîtres de l'art de la guerre. Il était enthousiaste de tout ce qui était hors des usages de son siècle. Dans une de ces soirées où il admettait deux ou trois officiers, après avoir plaisanté sur la tactique uniforme et savante de l'Autriche, qui avait cédé au pas de charge et *à la Marseillaise*, il prit un ton sublime, et, rappelant la manière de combattre de tous les peuples qui ont brillé sur la terre, il dit : « On s'est moqué de nos chants patriotiques : dans une guerre nationale comme celle que nous faisons depuis sept ans, il n'est rien de mieux pour enflammer le courage. Si jamais je commande en chef une armée, je veux que, dans chaque bataillon, dans chaque compagnie, il y

» ait des soldats à la voix de Stentor, qui, au com-
» mencement de l'action, entonnent des hymnes guer-
» riers. C'est ainsi que combattaient les Spartiates et ces
» anciens peuples du Nord, qui couraient à la victoire,
» animés par les chants des Bardes. »

La statue de Kléber, de même que celle des plus illustres généraux morts pour la patrie, devait décorer le temple de la gloire, et près d'elle devaient être placés les bustes des chefs français, qui, pendant la mémorable expédition d'Égypte, ont péri les armes à la main. Les noms des compagnons et des émules de la vaillance de Kléber dans tous les grades et dans tous les rangs de l'armée, devaient être gravés sur le marbre du piédestal. Nous en donnons ici la liste, telle qu'elle fut dressée par ordre du gouvernement.

ARMÉE D'ORIENT.

SUPPLÉMENT AUX TABLES DE LA GLOIRE,

Insérées au 3e vol. des FASTES, pag. 252 et suiv.

Guerriers morts au champ d'honneur, après s'être signalés ou en se signalant par des actions d'éclat.

Généraux.

Bon (1), Caffarelli-du-Falga (2). . . . . .

---

(1) Général de division, né à Valence département de la Drôme, tué à la tête des grenadiers qu'il commandait au siége de Saint-Jean-d'Acre.

(2) Caffarelli (Louis-Marie-Joseph-Maximilien), général de division du génie, membre des Instituts de France et d'Égypte, né au Falga; mort des suites des blessures qu'il avait reçues en visitant la tranchée devant Saint-Jean-d'Acre.

Crestin (1), Dommartin (2), Dupuy (3), Lanusse (4), Mireur (5), Rambeaud (6), Roize (7).

Chefs de brigade.

Barthélemi (8), Boyer (9), Cazals (10), Conroux (11), Desnoyers (12), Duplessis (13), Duvivier (14), Masse (15),

---

(1) Crestin (Simon), général de brigade du génie, né à Gray, département de la Haute-Saône; blessé mortellement à Aboukir. Pour honorer sa mémoire, on donna son nom à l'un des forts de cette ville. Chef de bataillon en 1797, il avait dirigé les travaux du siége de Kell. Les talens qu'il déploya pendant l'expédition d'Égypte, le firent juger digne de succéder à Caffarelli.

(2) Général de division. Il débuta glorieusement au siége de Toulon, et mérita le grade de chef de brigade à l'affaire d'Olioulles, servit avec distinction aux armées d'Italie et du Rhin, passa à celle d'Orient, et mourut des suites des blessures qu'il avait reçues devant Saint-Jean-d'Acre.

(3) Dupuy (Simon), général de brigade, né à Toulouse, département de la Haute-Garonne; victime de l'insurrection du Caire le 1er octobre 1798.

(4) Général de division, né à Habas, département des Landes; mort à l'âge de vingt-sept ans des suites des blessures qu'il avait reçues à Aboukir.

(5) Général de brigade; tué par les Arabes, le 11 juillet 1798.

(6) Général de brigade; tué au siége de Saint-Jean-d'Acre.

(7) Se signala près du lac Madieh, le 25 juillet 1799. En 1801, il commanda la cavalerie française, dans les combats contre les Anglais en avant d'Alexandrie. Il était alors général, et trouva la mort dans le camp ennemi où son audace l'avait précipité.

(8) De la 69e de ligne; tué en soutenant une retraite.

(9) De la 18e, blessé mortellement au siége de Saint-Jean-d'Acre.

(10) Colonel du génie, égorgé dans un fort.

(11) Chef de la 88e, mourut des suites d'une blessure qu'il avait reçue lors de la révolte du Caire.

(12) *Voyez* tome IV des Fastes, page 357.

(13) Tué le 3 mars 1799.

(14) *Voyez* tome IV des Fastes, page 356.

(15) Chef en second de la 32e; fut tué à l'attaque de la porte de Rosette en 1798.

Pinon (1), le prince Sulkowski (2), Venoux (3).

Adjudans-généraux.

Camin (4), Escale (5), Fouler (6), Grézieux (7), Leturcq (8), Netterwold (9).

Chefs de bataillon et d'escadron.

Croizier (10), Detroyes (11), Donzelot (12), Fon-

---

(1) Chef du 15e de dragons.

(2) Polonais, aide-de-camp du général en chef Bonaparte; il se distingua à l'assaut d'Alexandrie, et fut tué pendant la première révolte du Caire.

(3) Il périt sur la brèche à Saint-Jean-d'Acre.

(4) Fut massacré par les Arabes; pour honorer sa mémoire on donna son nom à un fort.

(5) Chef d'état-major de la division Kléber, lors de la prise d'Alexandrie, il commanda le fort d'Aboukir et perdit la vie sous les remparts de Saint-Jean-d'Acre.

(6) Il périt devant Saint-Jean-d'Acre.

(7) Ancien lieutenant-colonel de la légion des Pyrénées. En 1793, il s'était conduit vaillamment au combat de Thuir et du Mas-de-Serre; mort de la peste en Egypte, où il était sous-chef d'état-major.

(8) Il se signala à la bataille du mont Thabor, et à celle d'Aboukir où il fut tué.

(9) Suédois d'origine; il était l'un des plus intrépides officiers de l'armée; Murat et Menou l'estimaient particulièrement.

(10) Aide-de-camp de Bonaparte; il s'était signalé en Italie, et fut tué sur la brèche à Saint-Jean-d'Acre.

(11) Il servait dans l'arme du génie, et s'était signalé en 1794, à la reprise de Landrecies. Il montra la plus grande bravoure au combat de Chebreiss, et fut tué au siége de Saint-Jean-d'Acre; il était alors chef d'état-major sous Caffarelli.

(12) Frère du général de ce nom; après avoir fait avec la plus grande distinction, les campagnes de la Haute-Égypte à l'état-major de Désaix; il fut tué dans une attaque dirigée sur Boulac.

tette (1), Godard (2). . . . .

Capitaines.

Bulliand (3), Gallois (4), Gerbault (5), Gilbert (6), Guillet (7), Humbert (8), Mailly-Château-Renaud (9), Monpatris (10), Olivier (11), Pinault (12), Vernois (13).

Lieutenans.

Desnanotz (14), Guibert (15), Martin (16). . . .

---

(1) Chef d'escadron; en chargeant avec intrépidité, il fut tué d'un coup de sabre.

(2) Il commandait le fort d'Aboukir; attaqué, pendant l'assaut il se précipita l'un des premiers au-devant de l'ennemi, et trouva un trépas glorieux.

(3) Capitaine de carabiniers, tué dans Benouth où il s'était signalé.

(4) Massacré par les Arabes le 18 juillet 1798, près le bourg d'Alkam.

(5) Officier d'état-major, tué sur la brèche à Saint-Jean-d'Acre.

(6) Du 3e dragons, tué au combat de Loubi en Syrie, 1799.

(7) Tué à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre, en marchant à la tête de sa compagnie de grenadiers.

(8) De la 21e légère, tué à l'affaire du 8 octobre 1798, au village de Sediman.

(9) Officier d'état-major d'une grande espérance; il fut tué en guidant une colonne d'assaut à Saint-Jean-d'Acre. Il voulait venger son frère à qui Djezzar-Pacha avait fait trancher la tête.

(10) Officier d'état-major.

(11) Officier d'état-major.

(12) Officier d'état-major, périt devant Saint-Jean-d'Acre.

(13) Furcy-Vernois, né à Lagny, département de la Marne, servait dans l'arme du génie. Il déploya une valeur extraordinaire à l'assaut de Jaffa et devant Saint-Jean-d'Acre; il mourut des suites de ses blessures au retour de la campagne de Syrie. La gravure a immortalisé les traits de ce guerrier.

(14) Officier d'état-major, fut massacré par les Arabes.

(15) Neveu du général de ce nom, et aide-de-camp de Bonaparte.

(16) Retiré avec un détachement de soixante hommes, dans une mosquée de la ville de Damanhour, il préféra périr dans les flammes plutôt que de se rendre.

Parmentier (1). . . . .

Les noms des ingénieurs des ponts et chaussées, Duval et Thévenot, qui périrent de la mort des braves, étaient les derniers de cette colonne funéraire.

Guerriers blessés avant, après, ou pendant une action d'éclat.

Généraux.

Belliard (2), Fugières (3), Lannes (4), Menou (5), Vaux (6).

Chefs de brigade.

Beaudot (7), Maugras (8), Morangiez (9).

---

(1) De la 61e demi-brigade, fut tué près de Rahmanieh, le 12 juillet 1798.

(2) Le comte Belliard, aujourd'hui lieutenant-général.

(3) Chef de brigade, il se signala en Suisse au combat de Nenenek; après avoir donné les plus grandes preuves de courage en Égypte, il est mort en 1812, gouverneur de la succursale des Invalides à Avignon.

(4) *Voyez* tome Ier des Fastes, page 32.

(5) Général de division. Il entra le premier dans le fort d'Alexandrie, après avoir reçu sept blessures; il est mort en 1810, grand officier de la légion-d'honneur et gouverneur de Venise.

(6) Général de brigade, blessé dangereusement devant Saint-Jean-d'Acre; il servait en France pendant la guerre de 1813.

(7) Aide-de-camp de Kléber; envoyé auprès de Massif-Pacha qui avait demandé à capituler, il fut assailli par les Turcs, accablé d'outrages, blessé au bras et à la tête, et retenu en ôtage pour Mustapha-Pacha et Assem-Aga, qui étaient alors au quartier-général français.

(8) Commandant la 75e, blessé dans la révolte du Caire.

(9) Morangiez (Jean-Baptiste), né à Brioude (Haute Loire); aujourd'hui baron, commandant de la Légion-d'honneur et retraité comme général de brigade. Il avait fait avec distinction toutes les campagnes de la

Adjudans-généraux.

Almeyras (1), Motard (2).

Chefs de bataillon et d'escadron.

Bertrand (3), Brun (4), Destrées (5), Dorsenne-Lepayge (6), Mastin (7), Sabathier (8), Samson (9).

Capitaines.

Lacuée (Gérard) (10).

---

révolution lorsqu'il passa en Égypte; blessé au bras gauche à la bataille d'Alexandrie, il perdit le bras droit à celle d'Aboukir.

(1) Aujourd'hui lieutenant-général; il fut blessé en 1800 à l'attaque du quartier Cophte de la ville de Boulac.

(2) Aujourd'hui baron, et capitaine de vaisseau; il était en 1814, major de l'équipage des marins de la garde. Blessé à Aboukir, il se signala dans plusieurs occasions périlleuses.

(3) Servait dans l'arme du génie (*voyez* son article tome IV des Fastes, page 150); il fut blessé près d'Aboukir.

(4) De la 22e légère.

(5) Chef d'escadron du 7e de hussards. Dans une seule action il reçut vingt blessures.

(6) *Voyez* tome IV des Fastes page 181.

(7) De la 13e de ligne, reçut un coup de poignard en enlevant la tranchée faite par l'ennemi au bas du Santon.

(8) Aujourd'hui baron et inspecteur général du génie. Il fut blessé à l'attaque du village d'El-Arich.

(9) Aujourd'hui comte et lieutenant-général du génie, en solde de retraite.

(10) Tué à l'attaque des ponts sous Gunzbourg, le 9 octobre 1805, à la tête du 59e régiment d'infanterie de ligne dont il était colonel. En Égypte il avait été blessé en entrant au Caire. La ville d'Agen, dans le département de Lot-et-Garonne, s'honore d'avoir donné naissance à cet officier, dont une rue de Paris porte le nom. Antoine Lacuée frère de Gérard Lacuée, est mort colonel du 63e régiment de ligne; il fut tué à la bataille d'Eylau, après avoir été blessé deux fois et être revenu au feu, malgré les chirurgiens qui voulaient le retenir à l'ambulance. (*Voyez* tome II des Fastes, pages 111 et 112.)

Sous-lieutenans.

Molidor (1), Montleger-Valat (2).

Administration militaire.

Le commissaire ordonnateur Sucy.

Guerriers qui, sans verser leur sang pour la patrie, contribuèrent par une conduite héroïque ou par de brillans services, aux triomphes de l'armée d'Orient.

Généraux.

Andréossy (3), Berthier (4), Damas (5), Darmagnac (6), Désaix (7), Destaing (8), Donzelot (9), Dugua (10), Alexandre Dumas (11), Félix Dumuy (12), ...

---

(1) De brillans exploits le firent remarquer pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre.

(2) Sa conduite pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre, lui valut plusieurs mentions honorables.

(3) Alors général de brigade, aujourd'hui comte et lieutenant-général d'artillerie.

(4) Alexandre Berthier, prince de Wagram, de Neufchâtel et de Valengin, vice-connétable du royaume. Général de division en Égypte, il y remplit les fonctions de chef d'état-major de l'armée, et rendit de grands services pendant toute la durée de la campagne. En 1815, le prince Berthier a été assassiné à Bamberg en Bavière, où il s'était retiré.

(5) Aujourd'hui lieutenant-général et l'un des inspecteurs généraux de la gendarmerie. En 1795, il fit la campagne d'Allemagne, fit partie de l'expédition d'Égypte, et se signala dans plusieurs occasions; il commandait une division pendant la guerre de Russie.

(6) Aujourd'hui baron, lieutenant-général; commandant de la 20e division militaire.

(7) *Voyez* tome II des Fastes, page 335.

(8) *Voyez* tome IV des Fastes, page 290.

(9) Général de division.

(10) *Voyez* tome IV des Fastes, page 125.

(11) Général de division, que plusieurs biographes ont confondu avec le général Mathieu Dumas.

(12) Aujourd'hui lieutenant-général et comte, chevalier de Cincinnatus, grand officier de la Légion-d'honneur, etc.

Faultrier (1), Friant (2), Lagrange (3), Leclerc (4), Manscourt (5), Marmont (6), Murat (7), Rampon (8), Reynier (9), Robin (10), Songis (11), Vaubois (12), Verdier (13), Vial (14), Zayonscheck (15).

Adjudans-généraux.

Beauvais (16), ...

---

(1) Général de brigade d'artillerie.

(2) *Voyez* tome II des Fastes, page 126.

(3) Aujourd'hui lieutenant-général et comte, inspecteur général de gendarmerie.

(4) *Voyez* tome IV des Fastes, page 197.

(5) Général de brigade.

(6) Aujourd'hui duc de Raguse, maréchal de France, etc., etc.

(7) L'ex-roi de Naples.

(8) *Voyez* tome II des Fastes, page 168.

(9) *Voyez* tome IV des Fastes, page 241.

(10) Général de division, actuellement en solde de retraite.

(11) Il était premier inspecteur général d'artillerie, lorsqu'il mourut le 27 décembre 1809.

(12) Le comte de Vaubois, aujourd'hui lieutenant-général et pair de France.

(13) Verdier, aujourd'hui comte, lieutenant-général, pair de France, grand cordon de la Légion-d'honneur.

(14) Général de division.

(15) Général polonais au service de France; il est aujourd'hui vice-roi de Pologne, avec le titre de prince.

(16) Beauvais (le baron, Charles-Théodore), aujourd'hui maréchal-de-camp, chevalier de la Légion-d'honneur et de Saint-Louis né à Orléans, département du Loiret, le 8 novembre 1792.

En 1792, Beauvais partit comme simple soldat; il devint successivement sous-lieutenant et lieutenant. En mai 1793, il se signala à la bataille de Famars, et y fut blessé. Il montra la même bravoure au siége de Valenciennes, où sa belle conduite lui valut le grade de chef de bataillon adjudant-général. Il fut employé en cette qualité aux armées du Nord, d'Italie et d'Orient. Pendant l'expédition d'Égypte il se fit souvent remarquer; mais ayant osé prendre la défense de son ami, le chef de bataillon Calmet de

. . . .

Beauvoisins, injustement destitué, il tomba lui-même dans la disgrâce de Bonaparte, dont il reçut sa démission. Il s'embarqua alors pour revenir en Europe, fut pris par un corsaire barbaresque, livré à l'amiral turque devant Corfou, et envoyé par celui-ci à Constantinople, où il fut détenu pendant vingt-huit mois dans le château des Sept-Tours, avec la légation française et plusieurs officiers-généraux. Echangé en 1801, il rentra en France, obtint sa réintégration dans le cadre de l'état-major, fut disgracié une seconde fois pour avoir pris parti dans une querelle entre le général Reynier et le général Menou, et se vit alors réduit à accepter, dans les contributions indirectes de la ville de Paris, un emploi qu'il conserva jusqu'en 1809; époque à laquelle il reprit du service à l'armée formée sous Anvers. Il fut ensuite chef d'état-major sous le général Latour-Maubourg qu'il suivit en Espagne; passa à la grande armée d'Allemagne et y fut nommé baron et général de brigade le 30 septembre 1813. La campagne sur le Rhin lui offrit quelques occasions de se signaler : ce fut lui qui, le 31 octobre, enleva avec quelques soldats la place de Neuss, dont les alliés s'étaient emparés par surprise. (*Voy.* t. Ier des Fastes, pag. 353).

Mis en disponibilité sous le gouvernement royal, le général Beauvais ne fut appelé à servir activement qu'en avril 1815, où il fut envoyé dans la Gironde sous les ordres du général Clausel. Dans ces jours d'allarme, il commanda en avant de Bayonne et sur la Bidassoa, une avant-garde composée des 3e légers et 94e de ligne. Le 13 juillet de la même année, il fut compris dans le licenciement général opéré par les commissaires extraordinaires du roi.

Le général Beauvais est le principal rédacteur de l'important ouvrage des *Victoires et Conquêtes*. Il travaille aussi à un journal militaire.

Historien de la gloire nationale, c'est sans doute à ce titre qu'il a encouru l'animadversion des auteurs de la *Biographie des Hommes vivans*. On comprendra sans peine que les vils et criminels artisans de la diffamation aient voulu flétrir de leurs impostures, l'excellent citoyen qui, le premier, eut la noble pensée de rassembler, en un faisceau, les lauriers de notre révolution, mais on ne s'expliquera que par le motif d'une haine personnelle; la malveillance et la perfidie avec lesquelles est rédigé l'article Beauvais, dans *la Biographie nouvelle des Contemporains*. Des écrivains qui se vantent de leur patriotisme et de leur impartialité, auraient dû, il nous semble, traiter avec plus de justice un officier-général, qui, par son caractère, ses services, ses travaux et ses talens, s'est montré digne de l'estime de tout bon Français.

Boyer (1), Bribes (2), Desvaux (3), Jullien (4), Mac-Séchi (5), Rabasse (6).

Chefs de brigade.

Bessières (7), Eppler (8), Junot (9), Lacroix (10), Lambert (11), Lasalle (12), Latour-Maubourg (Victor) (13), Latournerie (14), Lefebvre (15), Magnier (16), Nicolo-Papas-Oglou (17), Silly (18).

---

(1) Boyer (Pierre), aujourd'hui lieutenant-général; né à Béfort.

(2) Il donna de fréquentes preuves de courage, notamment en veillant à la sûreté du canal d'Alexandrie alors navigable.

(3) Desvaux, aujourd'hui baron et lieutenant-général en retraite.

(4) Commandait la place de Rosette en juin 1799, il se concilia l'estime et l'amitié des habitans de cette ville.

(5) Se signala à la prise de Boulac.

(6) En 1798, il était chef d'escadron au 3e dragons, et s'était fait remarquer dans une expédition contre les Bédouins. Devenu adjudant-général en 1799, il se distingua de nouveau en poursuivant la cavalerie de Mourad vers l'Oasis.

(7) Maréchal de France et duc d'Istrie; tué le 1er mai 1813, la veille de la bataille de Lutzen. Il commandait en Égypte les guides du général en chef Bonaparte.

(8) Aujourd'hui général de brigade en retraite.

(9) *Voyez* tome IV des Fastes, page 351.

(10) En 1801 il commandait à Ramanhieh deux cents hommes, à la tête desquels il fit des prodiges de valeur.

(11) Du 14e dragons.

(12) *Voyez* tome Ier des Fastes, page 399.

(13) Aujourd'hui lieutenant-général, gouverneur des Invalides et pair de France. Il était aide-de-camp de Kléber.

(14) Servait dans la division Désaix.

(15) Devint général de brigade en 1801; fit en 1811 la guerre en Espagne, et se trouva le 24 juillet, même année, à la prise du mont Serrat.

(16) De la 22e; il se signala à la prise du fort d'Aboukir.

(17) Chef de la légion grecque en Égypte.

(18) Se signala au combat d'Embabeh.

Chefs de bataillon et d'escadron.

Calmet Beauvoisins (Eugène) (1), Delzons (2), Deslonges (3), Duranteau (4), Duroc (5), Eberlé (6), Guyon (7), Lazouski (8), Morand (9), Redon (10),

---

(1) Officier d'état-major, commandant de la place de Belbeys, capitale de la province de Chargieh. Chargé, en 1798, de porter à Achmet-Djezar, pacha d'Acre, une lettre par laquelle Bonaparte l'engageait à conserver des relations de paix et de bonne intelligence avec les Français; il ne put obtenir audience, et fut disgracié à son retour au Caire. Atteint de la maladie ophtalmique si commune en Égypte, Beauvoisins qui, d'ailleurs avait été destitué, dut revenir en Europe : pendant la traversée il fut pris par les Turcs, qui le conduisirent à Constantinople et l'enfermèrent aux Sept-Tours où il fut détenu avec son ami Beauvais jusqu'au commencement de 1801. Après vingt-huit mois de captivité les deux prisonniers furent relâchés; le chef de bataillon Beauvoisins est mort au service de Naples en 1807.

(2) Mort général de division le 24 octobre 1812, il perdit la vie à la bataille de Malo-Jaroslawetz.

(3) De la 25e demi-brigade; officier distingué dont la haute valeur servait d'exemple aux soldats sous ses ordres.

(4) Duranteau (Luc), devenu général de brigade; il servait en Égypte dans la 32e de ligne.

(5) Duc de Frioul, général de division, grand maréchal du palais, etc. Il était alors aide-de-camp de Bonaparte; il fut emporté par un boulet, le 22 mai 1812 dans les champs de Bautzen.

(6) Aujourd'hui maréchal de camp, commandant de la Légion-d'honneur. (*Voyez* tome Ier des Fastes, page 298).

(7) Aujourd'hui maréchal-de-camp.

(8) Il servait dans l'arme du génie, et se signala au combat de Chebreiss.

(9) Morand (Le comte Louis-Charles-Antoine-Alexis), aujourd'hui lieutenant-général, en retraite dans le département du Doubs.

(10) Il servait dans la 4e légère; le 29 avril 1799, avec un bataillon de sa demi-brigade, trois compagnies de grenadiers et deux pièces de canon, il attaqua les hordes innombrables d'El-Mobdhy, lutta contre elles pendant cinq heures, et effectua ensuite sa retraite dans le plus grand ordre.

Ruty (1), Sicre (2), Tarayre (3), Tirlet (4), Vallette (5), Vinache (6).

Capitaines.

Arrighi (7), Attanoux (8), Bachelu (9), Barthe (10), Beauharnais (Eugène) (11), Beaumont (12), Clément de la Roncière (13), ...

---

(1) Aujourd'hui lieutenant-général et comte, inspecteur-général d'artillerie.

(2) En 1799 il commandait la ville de Suez.

(3) Le baron Tarayre, aujourd'hui lieutenant-général en non-activité, et l'un des plus zélés défenseurs de nos libertés à la Chambre des représentans. Il servait en Égypte dans la 85[e] demi-brigade d'infanterie de ligne.

(4) Aujourd'hui le baron Tirlet, lieutenant-général d'artillerie, employé comme inspecteur général de l'arme. Il était chef d'état-major d'artillerie à l'armée d'Orient.

(5) De la 21[e] demi-brigade légère; fut mentionné honorablement pour sa conduite à l'affaire de Sediman : il se signala contre Mourad-Bey.

(6) De l'arme du génie. Le 23 août 1794, il s'était distingué comme lieutenant à la prise du fort de l'Écluse. En 1795, il avait fait avec gloire la campagne d'allemagne : nommé chef de bataillon, il passa à l'armée d'Égypte où il rendit de grands services. En mars 1801, lors du débarquement des Turcs, une faible garnison sous ses ordres défendit valeureusement le fort d'Aboukir, qu'il ne rendit qu'après avoir épuisé tous les moyens de résistance.

(7) Duc de Padoue, adjoint à l'état-major de l'armée d'Orient, il se signala aux combats d'El-Henka et de Salahieh.

(8) Se distingua, sous les ordres du général Bon, à l'affaire d'Embabeh, en 1798.

(9) Aujourd'hui lieutenant-général; il appartenait alors à l'arme du génie, et se signala particulièrement dans une affaire contre Mourad-Bey.

(10) Se signala à l'affaire d'Embabeh, sous le commandement du général Bon.

(11) *Voyez* l'article Beauharnais, tome IV des Fastes, page 1.

(12) Beaumont (le comte Octave de), aujourd'hui colonel du 18[e] régiment de chasseurs à cheval; il était alors aide-de-camp de Davoust.

(13) Aujourd'hui général; il était alors aide-de-camp du général Dessaix, et se fit surtout remarquer à la prise du village de Samanhoud.

Colbert (1), Doguereau (2), Douhard (3), Gasquet (4), Geoffroy (5), Girard (6), Gressin (7), Guesin (8), Joubert (9), Julien (Antoine) (10), Labarre (11), Lagarde (12), Lamy (13), Laplane (14), Laprade (15), Lurges (16), ...

---

(1) Colbert (Auguste), mort général de brigade en Espagne. En Egypte, il s'était signalé à l'attaque du village de Salahieh.

(2) aide-de-camp,. il se distingua dans un engagement partiel près de *Chebreiss*. Devenu colonel, il assista, le 9 août 1809, à la bataille d'Almonacid; il était, à cette époque, chef d'état-major de l'artillerie à l'armée d'Espagne.

(3) Il servait dans l'artillerie, et fut cité par sa conduite courageuse à la bataille des Pyramides.

(4) Aide-de-camp du général Bon; il se distingua en Egypte, à l'affaire d'Embabeh. Devenu adjudant-commandant, il était, en 1809, chef d'état-major de la division Gazan en Espagne.

(5) De la 61e demi-brigade; il se signala, le 8 octobre 1798, au village de Sediman.

(6) Se distingua à l'affaire d'Embabeh.

(7) Il fut cité honorablement dans les rapports de l'adjudant-général Donzelot.

(8) Il était aide-de-camp, et se signala dans un engagement partiel près de Chebreiss.

(9) De la 85e; il mérita les éloges du général Reynier, pour sa belle conduite à l'attaque du village d'El-Arich.

(10) *Voyez* tome II des Fastes, page 259.

(11) Il était aide-de-camp du général Davoust, et fut mentionné honorablement dans le rapport du général Désaix, sur l'affaire d'Embabeh.

(12) Aujourd'hui maréchal-de-camp, mentionné honorablement pour sa conduite dans une affaire contre Mourad-Bey.

(13) Aide-de-camp du général Reynier, se distingua à la tête de deux bataillons des 9e et 75e demi-brigades, à l'affaire du village d'El-Arich.

(14) Aujourd'hui baron et lieutenant-général.

(15) Il se fit remarquer, le 8 mars 1799, dans une action au-dessous du village de Kous.

(16) Signalé, par le général Bon, pour sa conduite à Embabeh.

Maury (1), Millet (2), Montélégier (3), Picot (4), Rapp (5), Réal (6), Renaud (7), Sacrost (8), Seguenot (9), Stiller (10), Teinturier (11).

Lieutenans.

Horman (12), Joubert (13), Malet (14), Maréchal (15), Milhot (16), Nicolier (17).

---

(1) Aide-de-camp du général Dupuy; pendant la révolte du Caire, il défendit son général avec la plus grande intrépidité.

(2) Aujourd'hui baron et général de brigade, il servait en Egypte, comme aide-de-camp du général Reynier.

(3) Montélégier (le vicomte de), aujourd'hui maréchal-de-camp; il servait en Egypte en qualité d'aide-de-camp du général Davoust.

(4) Appartenait à l'arme du génie; le 12 juillet 1799, il se fit remarquer dans une reconnaissance qu'il fit de l'armée turque sur le bord de la mer.

(5) Il était aide-de-camp de Désaix (*Voyez* son article, tome II des Fastes, page 285.)

(6) Avec deux compagnies de grenadiers de la 9e demi-brigade d'infanterie légère, il enleva le village de Matarieh.

(7) Le 16 mai 1799, à la tête de deux cents hommes, il se distingua dans un combat contre les Mamelouks, près de la ville d'Assouan.

(8) De la 21e demi-brigade: il déploya le plus grand courage à l'affaire de Sédiman.

(9) Il combattit vaillamment à Embabeh; le général Reynier demanda pour lui le grade de chef de bataillon.

(10) Il se couvrit de gloire à Embabeh.

(11) Etait aide-de-camp de Junot; il fit des prodiges de valeur au combat de Loubi.

(12) Le général Désaix le regardait comme l'un des plus braves officiers de l'armée.

(13) De la 88e demi-brigade. (*Voyez* tome II des Fastes, page 236.)

(14) Se signala à l'affaire d'Embabeh.

(15) Se signala à l'affaire d'Embabeh.

(16) Se signala à l'affaire d'Embabeh.

(17) Il tint une brillante conduite, le 8 octobre 1798, au village de Sédiman.

Sous-Lieutenans.

Ancelin, Chesnet.

Sous-Officiers.

Bonnet (1), Bontemps (2), Brachet (3), Brueys (4), Buret (5), Caire (6), Decamps (7), Franquet (8), Germain (9), Hébert (10), Jérôme (11), Kaiser (12), Labruyère (13), Lacroix (14), Laffin (15), Lambert (16), Lamotte (17), Larchevêque (18), Lefort (19), ...

---

(1) De la 9e demi-brigade, montra une rare intrépidité à la prise du fort d'El-Arich.

(2) De la 9e demi-brigade, se signala devant El-Arich.

(3) Déploya une grande audace dans l'assaut d'El-Arich.

(4) Sergent à la 9e demi-brigade, se distingua à l'assaut d'Alexandrie.

(5) Caporal à la 9e demi-brigade, fit briller son courage devant El-Arich.

(6) Aujourd'hui chef de bataillon en retraite, officier de la Légion-d'honneur. Il fit toutes les guerres d'Italie dans les guides à pied du général en chef Bonaparte; se signala dans la campagne d'Egypte, et ensuite dans la garde impériale. Le chef de bataillon Caire, que ses blessures empêchèrent de servir activement, a long-temps été employé à l'école de la Flèche.

(7) Maréchal-des-logis de dragons, mérita les éloges de Junot, pour sa conduite à la bataille du mont Thabor.

(8) Sergent major, se distingua au combat de Loubi.

(9) Sergent-major, montra la plus grande intrépidité devant El-Arich.

(10) Caporal, monta l'un des premiers à l'assaut devant Alexandrie, et fut promu, par le général en chef, à un grade supérieur.

(11) Sergent, se signala par un grand nombre d'actions d'éclat.

(12) Sergent-major, se fit remarquer devant El-Arich.

(13) Il s'honora par des actions héroïques.

(14) Caporal, se signala, par son intrépidité, au combat de Loubi.

(15) Il s'élança des premiers dans les retranchemens d'El-Arich.

(16) Sergent-major, combattit vaillamment à Embabeh.

(17) A El-Arich, il donna l'exemple à ses camarades.

(18) Caporal, se distingua à l'assaut d'Alexandrie, et fut promû, par le général en chef, à un grade supérieur.

(19) Sergent à la 13e demi-brigade, se signala et fut blessé à l'attaque du village de Schouara.

Moyen (1), Otto (2), Rioust (3), Rousse (4), Sableau (5), Salomon (6), Sellier (7), Taberly (8), Tronchon (9).

Soldats.

Bruiron, Châtelain (10), Chauvet (11), Chibret (12), Demonge (13), Duchêne (14), Girard (15), Guignard (16), Jaussoux (17), Maillard (18), ...

---

(1) Maréchal-des-logis, il combattit partout avec une extrême bravoure, et se fit particulièrement remarquer près de Damanhour, dans une expédition contre les Bédouins.

(2) De la 9e demi-brigade, il monta des premiers à l'assaut d'El-Arich.

(3) De la 9e demi-brigade; il mérita d'être cité par le général Reynier, comme un des braves dont le dévouement avait contribué le plus à la prise d'El-Arich.

(4) Maréchal-des-logis des dragons; il s'honora, à l'armée d'Orient, par des actes d'une intrépidité à toute épreuve.

(5) Il brilla parmi les plus audacieux à El-Arich.

(6) Sergent-major; à Embabeh, il donna l'exemple à sa compagnie.

(7) A El-Arich, il tua un grand nombre de Turcs.

(8) Sergent; pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre, il rendit d'éclatans services, et fut promu au grade de sous-lieutenant.

(9) Sergent-major, il se signala à l'affaire d'Embabeh. Devenu capitaine, il fut souvent mentionné pour sa conduite courageuse pendant les campagnes d'Italie, et fut blessé, le 9 janvier 1800, sur les hauteurs à droite de Casteggio.

(10) Se signala à la bataille de Sédiman.

(11) Monta des premiers à l'assaut d'Alexandrie.

(12) Grenadier, chargea intrépidement à l'affaire d'Embabeh.

(13) Se signala à la bataille de Sédiman.

(14) Se signala à la bataille de Sédiman.

(15) Se signala à la bataille de Sédiman.

(16) Se signala à l'affaire d'Embabeh.

(17) Grenadier de la 25e demi-brigade, se distingua particulièrement et fut blessé à l'attaque du village de Schouara, sous les ordres du général Vial.

(18) Carabinier de la 2e demi-brigade légère, combattit d'une manière brillante dans le village d'El-Bothoun.

Marceau (1), Marchand (2), Morin (3), Pariles (4), Rampon (Charles) (5), Rampon (Jean-Baptiste) (6), Richoux (7), Rougereau (8), Sans-Peur (9), Tirot (10) Tremier (11), Vavasseur (12).

Tambours.

Larçon (13), Lavy (14).

Musiciens.

Calla (15).

---

(1) Se distingua à l'assaut d'Alexandrie, et fut promu, par le général en chef, à un grade supérieur.

(2) Tua un grand nombre d'ennemis à la bataille de Sédiman.

(3) Se signala à la journée de Sédiman.

(4) A la bataille de Sédiman, il se signala par son sang-froid et sa résolution.

(5) Dragon; il se signala à l'affaire d'Embabeh.

(6) Comme le précédent, il était dragon et neveu du général Rampon; il se signala également à l'affaire d'Embabeh, et mérita, dans plusieurs occasions, les éloges du général en chef Bonaparte. (*Voyez* tom. I[er] des Fastes, page 246, article Rampon, chef de bataillon.

(7) Fut compté parmi les plus braves à l'affaire de Sédiman.

(8) Il chargea intrépidement, et aida à soutenir plusieurs choc pendant la bataille de Sédiman.

(9) Dragon du 18[e], se distingua particulièrement à l'attaque du village de Schouara, sous les ordres du général Vial.

(10) Grenadier de la 92[e] demi-brigade, mérita les éloges du général Reynier, pour sa belle conduite à l'attaque du village d'El-Arich.

(11) Fut mentionné honorablement par le général Désaix, dans son rapport sur l'affaire du 8 octobre 1798, à Sédiman.

(12) Cité honorablement par le général Bon, dans sa relation du combat d'Embabeh.

(13) Mérita les éloges de la part du général Reynier, pour sa bonne conduite à El-Arich.

(14) Sa caisse ayant été crevée, il entra dans les rangs, et s'élança l'un des premiers dans les retranchemens d'El-Arich.

(15) Il était dans la musique des guides du général en chef, et se signala dans plusieurs occasions par son intrépidité.

Administration militaire.

Miot, commissaire des guerres (1). — Blanc, Favre (2), préposés au service sanitaire.

Dargeavel, préposé aux subsistances et approvisionnemens.

MARINE.

Officiers morts en combattant.

Le contre-amiral Brueys (3).

Casabianca, capitaine de vaisseau (4).

Dupetit-Thouars, *idem* (5).

Martinet, capitaine de frégate (6).

Morandi, enseigne de vaisseau (7).

---

(1) Aujourd'hui colonel, chef d'état-major de la 11e division militaire à Bordeaux. Il a composé des mémoires sur les campagnes d'Egypte. Avant la chute de l'empire, il servait dans la garde du roi Joseph, en Espagne.

(2) Favre (A. P.). Il était à la tête de la pharmacie de l'armée, et seconda puissamment le docteur Desgenettes. De retour en France, Favre a publié : I. *Instruction sur les moyens à employer pour rappeler à la vie les personnes asphyxiées*, 1816. II. *De la sophistication des substances médicamenteuses et des moyens de la reconnaître.* 1813, *in*-8. Favre est aujourd'hui l'un dés pharmaciens de la capitale.

(3) Brueys (François-Paul d'Aiguilliers, comte de), frappé mortellement par un boulet.

(4) Casabianca (Lucio ou Lucien), commandant l'*Orient* de 110 canons, périt avec son fils à la bataille d'Aboukir.

(5) Dupetit-Thouars, commandant *le Tonnant* de 80 canons, tué à la bataille d'Aboukir.

(6) Au moment ou le capitaine Gillet fut mis hors de combat, il prit le commandement du *Franklin*, et fut également blessé. Peu de temps après la bataille d'Aboukir, il passa dans le service de terre comme adjudant-général; il fut alors chef de la légion nautique, et périt à la prise du fort d'Aboukir.

(7) Il commandait le bâtiment *l'Italie*; son équipage ayant été mis hors de combat, il se fit sauter pour ne pas tomber vivant au pouvoir des Arabes.

Officiers blessés au poste d'honneur ou qui se signalèrent par des actions d'éclat.

Barré, capitaine de frégate (1).

---

(1) Barré de Saint-Leu (Jean-Baptiste-Henri), aujourd'hui contre-amiral en retraite; né à Paris, département de la Seine, en 1763, chevalier de l'ordre de Cincinnatus et commandant de la Légion-d'honneur.

Lors de l'expédition d'Égypte, il commandait *l'Alceste*; l'amiral Brueys le chargea de sonder et de baliser les passes du port-vieux d'Alexandrie. Il reconnut qu'avec quelques précautions, les vaisseaux de ligne pouvaient y entrer. Malheureusement on négligea d'y chercher un abri, et l'escadre fut détruite presqu'en en entier dans la baie d'Aboukir. A la suite de ce désastre, Barré, envoyé près de l'amiral Nelson pour traiter de l'échange des prisonniers, déploya beaucoup de talens et d'adresse dans cette négociation qui eut pour résultat de renforcer l'armée française d'une grande partie des équipages des vaisseaux pris ou brûlés par les Anglais. Barré continua de servir avec distinction en Égypte, où il reçut un sabre d'honneur. La malheureuse expédition de Saint-Domingue lui fournit de nouvelles occasions de signaler son zèle et son dévouement. Capitaine de vaisseau, commandant les forces navales restées au cap en 1803, il se trouvait dans la rade de cette ville, lorsque Dessalines et Christophe, au mépris d'un traité conclu avec le général Rochambeau, se disposèrent à faire tirer à boulets rouges sur les bâtimens français. La veille du jour fixé pour l'évacuation, le capitaine Barré, envoyé à terre pour réclamer contre cette violation, obtint, des chefs noirs, qu'ils ne recommenceraient les hostilités qu'après l'expiration du délai convenu. En 1812, le capitaine Barré, commandant le vaisseau *le Rivoli*, fut pris par les Anglais après une action sanglante dans laquelle il eut cinq cent vingt-sept hommes hors de combat, et presque tous ses officiers tués ou blessés; lui-même fut atteint de plusieurs coups de feu.

Les débuts du capitaine Barré, dans la carrière navale, furent des plus brillans. Garde-marine, et à peine âgé de seize ans, il passa à Boston pour combattre avec les insurgés. Durant la guerre qui assura l'indépendance des États-Unis, il se fit connaître par plusieurs actions d'éclat, notamment dans un combat de cinq heures, qu'une frégate américaine soutint contre un vaisseau de ligne anglais; retenu prisonnier de guerre à bord de ce dernier bâtiment, il tenta de s'en emparer en faisant révolter ses compagnons d'infortune; mais ayant échoué dans cette périlleuse entreprise, il courut

Blanquet Duchayla, contre-amiral (1).
Cambon, lieutenant de vaisseau (2).
Collot, enseigne de vaisseau (3).
Dalbarade, capitaine de vaisseau (4).
Decrès, contre-amiral (5).

---

risque d'être puni de mort, et fut mis aux fers jusqu'à son arrivée à Plymouth où il fut jeté dans un cachot. Au retour de sa captivité, il reçut, des Américains, la décoration de Cincinnatus. Depuis cette époque, Barré, rentré au service de France, a commandé, en 1791, le brick *l'Impatient*, armé au Hâvre et destiné à une expédition secrète. (On assure que ce bâtiment devait recevoir Louis XVI et le conduire hors de France, s'il eût réussi à s'évader de Paris). De 1793 à 1798, Barré remplit diverses missions honorables; il fut gouverneur des îles de Saint-Pierre et Miquelon, et commanda une division navale en station aux États-Unis.

(1) Devenu depuis vice-amiral; à Aboukir, où il montait le *Franklin*, de 80 canons, il se battit avec intrépidité contre *le Bellérophon*, reçut un coup de feu à la figure et fut pris.

(2) Cambon (Pierre-Philippe), né à la Caune, département du Tarn. Volontaire dans l'artillerie, il y devint officier en 1791, et entra dans la marine militaire le 9 mai 1793 : il était lieutenant de vaisseau à Aboukir, où il commanda le *Mercure* de 74, en l'absence de Perrée son capitaine : il fut grièvement blessé dans cette bataille, et fut peu de temps après élevé au grade de capitaine de frégate.

(3) Il fit partie de l'expédition dirigée contre Suez.

(4) Commandait à la bataille d'Aboukir *le Conquérant*, de 74 canons.

(5) Decrès (Denis, le duc), vice-amiral, grand cordon de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis; né en 1762, à Château-Villain, département de la Marne.

Garde-marine à l'âge de 18 ans, il se trouva le 13 avril 1782, sous les ordres du comte de Grasse, à bord du *Glorieux*, dans le combat que ce vaisseau soutint contre le vaisseau anglais *le Richemond*. Sa conduite dans cette action, lui mérita des éloges. En 1786, Decrès fut nommé lieutenant de vaisseau. Pendant les premières campagnes de la révolution, il remplit les fonctions d'aide-major général de la division de l'Inde, et fut élevé successivement aux grades de capitaine de vaisseau en 1793, de chef de division en 1795, et de contre-amiral le 16 avril 1797. Il commandait en cette qualité, sur la Méditerranée, une division de l'escadre de l'amiral Brueys.

Emeriau, capitaine de vaisseau (1).
Etienne, *idem* (2).
Gantheaume, capitaine de vaisseau (3).

Bloqué par les Anglais dans l'île de Malte, il tenta d'en sortir le 7 mars 1800; pris dans la traversée, il fut conduit à Minorque; échangé quelque temps après, il revint en France, et fut nommé préfet du 4e arrondissement maritime, à Lorient. Le 1er octobre 1802, il fut appelé au ministère de la marine et des colonies; le 10 mai 1804, il fut créé vice-amiral, chef de la 10e cohorte, et grand officier de la Légion-d'honneur. Le 1er février 1805, l'empereur lui confia l'inspection générale des côtes de la Méditerranée, et lui conféra le titre de duc en 1815. En 1820, le vice-amiral Decrès est mort à Paris des suites d'un accident affreux.

(1) Emeriau (Maurice-Julien), vice-amiral, grand officier de la Légion-d'honneur et pair de France, né à Carlaix, département du Finistère en 1763.

Il débuta dans la marine militaire en 1777. Admis dans ce corps comme volontaire d'honneur, il assista sur *l'Intrépide* au combat d'Ouessant; fut cité à la prise de la Grenade; reçut des témoignages de satisfaction du comte d'Estaing, pour sa belle conduite à l'attaque de la ville de Savanah, pendant laquelle il fut blessé, et fut à l'âge de dix-sept ans, élevé au grade de capitaine de frégate, et décoré de l'ordre de Cincinnatus. Capitaine de vaisseau, et bientôt après chef de file de l'armée, commandant la division d'avant-garde dans la campagne d'Égypte, Emeriau entra le premier dans Malte sur le vaisseau *le Spartiate*, suivit ensuite le sort de l'expédition, et fut atteint de deux blessures graves à la bataille d'Aboukir; depuis cette époque, il a successivement été nommé contre-amiral, préfet maritime de Toulon, et chef militaire de ce port, vice-amiral, et en 1813, inspecteur-général des côtes de la Ligurie.

(2) Il commandait *l'Heureux*, de 74 canons, à la bataille d'Aboukir, et avait commandé antérieurement le *Northumberland*, au combat du 1er juin 1794.

(3) Gantheaume (le comte, Honoré), vice-amiral, grand cordon de la Légion-d'honneur, commandeur de Saint-Louis, pair de France; né en 1759 à la Ciotat, département du Var.

Il se destina de bonne heure au service de la marine, et débuta dans la guerre d'Amérique. Officier auxiliaire en 1778, il se distingua au combat de la Grenade; se trouva ensuite sur l'escadre du bailli de Suffren dans l'Inde, et devint lieutenant de vaisseau en 1788. En 1791 et 1792,

Gillet, capitaine de vaisseau (1).
Lejoille, *idem* (2).
Martin, *idem* (3).
Perrée, capitaine de vaisseau (4).

---

il commanda un vaisseau de la compagnie des Indes; fut fait prisonnier en 1793; devint chef de division en 1795, et fut chargé d'une expédition dans l'Archipel, où il débloqua l'escadre française retenue dans le port de Smyrne. En 1799, il accompagna Bonaparte en Égypte, en qualité de chef d'état-major de l'escadre, et déploya beaucoup de talens et de sang-froid à la bataille d'Aboukir, où sa conduite lui valut le grade de contre-amiral. En 1802, il fut désigné pour diriger l'expédition de Saint-Domingue. Nommé préfet maritime à Toulon, et ensuite vice-amiral, il fut décoré du grand-cordon de la Légion-d'honneur le 1er février 1805. En janvier 1808, il partit de Toulon pour ravitailler Corfou, bloqué alors par une escadre anglaise. De retour le 10 avril, il fut appelé à l'inspection générale des côtes de l'Océan. Après la seconde rentrée des Bourbons en 1815, Gantheaume fut créé pair de France et commandeur de Saint-Louis. Cet amiral est mort le 28 septembre 1818.

(1) Commandait à Aboukir *le Francklin*, de 80 canons, et fut blessé grièvement. *Le Franklin* était monté par Blanquet Duchayla.

(2) Commandait à Aboukir *le Généreux*, de 74 canons. Au combat du 1er juin 1794, il avait commandé la frégate *l'Alceste*. Cet officier, l'un des plus distingués de la marine française, fut tué en 1799, devant le Château-de-Mer (îles Ioniennes).

(3) Commandait à la bataille d'Aboukir, *la Sérieuse*, de 36 canons.

(4) Perrée (Jean-Baptiste-Emmanuel), devenu contre-amiral; né à Saint-Valéry, département de la Somme, en 1762.

Il fut successivement mousse, timonier, pilotin, aspirant et enseigne de vaisseau. De 1786 à 1793, il parcourut les mers du Nord, et fut, à son retour, promu au grade de lieutenant de vaisseau. En l'an 3, il fut chargé d'une mission près du gouvernement de Tunis; se rendit de-là à Bone et à Alger, et ramena vingt-cinq prises dans les ports de France. Le 17 germinal an 6, il fut nommé capitaine de vaisseau et chef de division; il fut un des marins qui suivirent Bonaparte en Égypte. Arrivé à Alexandrie, il soutint, sur le Nil, un combat inégal et des plus opiniâtres. L'intrépidité dont il fit preuve dans cette occasion, où il fut grièvement blessé, lui valut le

Raccord, capitaine de vaisseau (1).
Saulnier *idem* (2).
Soleil, capitaine de frégate (3).
Standelet, *idem* (4).
Thévenard, capitaine de vaisseau (5).
Trullet aîné, *idem* (6).
Trullet cadet *idem* (7).
Villeneuve, contre-amiral (8).

---

brevet de contre-amiral, et un sabre dont Bonaparte lui fit présent. Perrée, avec une faible division, porta de puissans secours à l'armée qui assiégeait Saint-Jean-d'Acre, et croisa pendant quarante-deux jours sur la côte de Syrie, entre deux divisions ennemies dont chacune était de beaucoup supérieure à la sienne. Au mois de frimaire an 8, il reçut l'ordre de ravitailler Malte, et détruisit, pendant la traversée, plusieurs bâtimens anglais : assailli, le 27 pluviose, par des forces imposantes, il eut la cuisse droite coupée par un boulet et expira peu de temps après. Son corps fut inhumé à Syracuse, le 2 ventose.

(1) Commandait *le Peuple Souverain*, de 74 canons, et fut blessé à la bataille d'Aboukir.

(2) *Voyez* tome 1er des Fastes, page 446.

(3) Aujourd'hui capitaine de vaisseau, commandait à Aboukir *la Diane*, de 40 canons.

(4) A Aboukir, il commandait *l'Arthémise*, de 36 canons, et plus tard une flotille destinée au transport de l'artillerie et des munitions, pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre.

(5) A la bataille d'Aboukir, il commandait *l'Aquilon*, de 74 canons.

(6) Il commandait *le Guerrier*, de 74 canons, et fut, pendant la bataille d'Aboukir, le seul qui eût le bonheur d'échapper aux coups de l'ennemi.

(7) Commandait *le Timoléon*, de 74 canons, à la bataille d'Aboukir.

(8) Villeneuve (Pierre-Charles-Jean-Baptiste-Sylvestre), contre-amiral.

Après avoir servi avec distinction dans les grades inférieurs, Villeneuve devint capitaine de vaisseau en l'an 2 de la république. En l'an 5, il commanda une divison qui sortit de Toulon le 9 frimaire, et fit voile pour e réunir à l'escadre de Brest; Villeneuve passa devant Gibraltar, et échap-

Villeneuve, capitaine de frégate (1).

A la suite de cette longue liste se trouvaient inscrits les noms des savans artistes, médecins et autres Français qui, hors des emplois militaires, avaient rendu des services à l'armée par leurs talens, leur zèle, leur activité et leur dévouement. L'Institut d'Égypte se trouvait en première ligne; il se composait ainsi :

Classe des mathématiques.

Andréossy (2), ...

---

pa à la vigilance de la flotte anglaise qui s'y trouvait réunie. Dans le mois de pluviose an 5, il fit partie de l'expédition d'Égypte; ce fut lui qui, dans le combat d'Aboukir, prit le commandement après la mort de l'amiral Brueys; rallia les vaisseaux qui n'étaient pas tombés au pouvoir de l'ennemi, et les conduisit à Malte, dont la défense lui fit ensuite beaucoup d'honneur. En l'an 2, il fut chargé du commandement des forces navales à Cayenne et aux îles sous le vent : vice-amiral en juin 1804, et chef de l'escadre de Toulon au mois de septembre suivant, il fit sa jonction avec l'escadre de Cadix, se rendit aux îles du Vent, revint en Europe, et, ayant rencontré la flotte sous les ordres de l'amiral Calder, il l'attaqua, perdit deux vaisseaux espagnols, conserva l'avantage du vent et rentra au Ferrol. En octobre 1805, Villeneuve à la tête des forces navales combinées d'Espagne et de France, livra aux Anglais, près du cap Trafalgar, un combat où les trois quarts de ses vaisseaux furent détruits ou pris, lui-même fut emmené en Angleterre sur le vaisseau *le Bucentaure*, de quatre-vingts canons. Renvoyé en France, il avait fixé sa résidence à Rennes, lorsque, croyant son honneur compromis par une défaite dont les suites avaient été si funestes à sa patrie, il se donna la mort le 23 avril 1806.

(1) Commandait, à la bataille d'Aboukir, *la Justice*, de 40 canons.

(2) Andréossy (le comte Antoine-François), général de division d'artillerie, et l'un des inspecteurs généraux de l'arme, grand-aigle de la Légion-d'honneur, commandant de l'ordre de la Couronne de fer, grand chancelier de l'ordre des trois Toisons-d'Or, etc.

Comme membre de l'Institut formé au Caire, il fut chargé de plusieurs travaux scientifiques; il observa et décrivit divers points importans,

Beauchamps (1), Bonaparte (2), Bouchard (3), Costas (4), Dugua (5), ...

---

tels que la rade de Damiette, l'embouchure du Nil, le lac de Menzaleh, les vallées de Natrou, etc. Deux mémoires, qu'il a écrits sur ces opérations, font partie du grand ouvrage de la commission d'Egypte.

(1) Beauchamps (Joseph), astronome, consul français, correspondant de l'Académie des sciences et membre de l'Institut de France, né à Vesoul, département de la Haute-Saône.

Il était consul à Maseate, en Arabie, lorsque Bonaparte l'appela en *Egypte*, où, avec Nouet, il dressa un almanach contenant cinq calendriers, celui de la république française, et celui des églises romaine, grecque, cophte et musulmane. Envoyé à Constantinople avec une mission secrète, il fut pris par les Anglais et livré aux Turcs comme espion : dans cette circonstance, il ne dut la vie qu'à l'intervention pressante des ambassadeurs d'Espagne et de Russie. Il fut enfermé dans un château sur les bords de la mer Noire, où il demeura trois ans, et d'où il ne sortit qu'en 1801. Il mourut en arrivant à Nice, le 19 novembre de la même année, au moment où il venait d'être nommé commissaire des relations commerciales à Lisbonne. On doit à Beauchamps une foule d'observations astronomiques, une carte du cours du Tigre et de l'Euphrate, depuis Diarbekir jusqu'à Bassora; et une autre de la mer Caspienne, dont il avait déterminé la situation. Ce savant, qui avait appartenu à l'ordre des Bernardins, était l'ami et l'un des nombreux élèves du célèbre Lalande. Beauchamps a publié, dans le *Journal des Savans*, des relations de divers voyages en Perse, à Bassora et dans d'autres lieux, plusieurs fragmens sur les mœurs et les antiquités du Levant. Ses travaux les plus importans ont été consignés dans le grand et magnifique ouvrage sur l'Egypte.

(2) Ce fut par ses soins, sous sa direction et d'après ses vues, que furent entreprises toutes les explorations qui eurent lieu en Egypte.

(3) Il fut choisi pour accompagner le général Andréossi dans la reconnaissance du lac Menzaleh.

(4) Costaz (le baron Louis), officier de la Légion-d'honneur, né dans le Bugey, à Belley, département de l'Ain.

Il fut chargé de créer plusieurs établissemens industriels et manufacturiers, utiles au pays et à l'armée. Il rédigea aussi un journal.

(5) *Voyez* l'article Dugua, tome IV des Fastes, page 125.

Fourier (1), Girard (2), Lanorey (3), Leroi (4), Malus (5), ...

---

(1) Fourier (le baron Jean-Baptiste-Joseph). Il était professeur à l'école polytechnique, lorsqu'il demanda à faire partie de l'expédition. A son retour en France, il fut nommé préfet du département de l'Isère; pendant les cent jours il administra le département du Rhône.

(2) Girard (Pierre - Simon), ingénieur des ponts et chaussées, membre de la première classe de l'Institut, section de physique générale, né à Caen, le 4 novembre 1765, département du Calvados.

En 1792, il publia sur les écluses un mémoire qui fut couronné par l'Académie des sciences. En 1793, il fit partie de l'armée d'Orient. Il traça avec soin le plan d'Alexandrie, et fit un travail fort étendu sur tous les canaux de la Haute-Egypte. Il a fourni, dans la collection in-8.°, des mémoires sur cette contrée, plusieurs morceaux relatifs aux mesures agraires, à l'agriculture, à la contribution foncière du pays, etc. On trouve aussi de lui, dans la *Décade Egyptienne*, tome III, un mémoire curieux sur *l'agriculture et le commerce du Saïd*; et dans le tome I.er, une intéressante notice sur *l'aménagement et le produit des terres de la province de Damiette.* L'ingénieur Girard a été chargé des travaux du canal de l'Ourcq, dès le commencement de cette grande entreprise en 1802, et ensuite de la direction générale des fontaines de Paris.

(3) Il dirigea plusieurs constructions maritimes, fit la reconnaissance d'Abou-Menedge, et dirigea les travaux du canal d'Alexandrie.

(4) Etait ancien ingénieur - constructeur de la marine. Sa coopération fut de la plus grande utilité pour établir la navigation sur le Nil.

(5) Malus (Etienne - Louis), colonel du génie, membre des Instituts de France et d'Egypte, officier de la Légion-d'honneur, né à Paris, département de la Seine.

Parmi les trop nombreuses omissions de *la Biographie militaire*, qui fait le complément de l'immense ouvrage *des Victoires et conquêtes*, celle du nom du colonel Malus est, sans contredit, l'une des plus étranges : nous nous estimons heureux d'être les premiers à rendre à cet officier distingué une partie de la justice qu'il mérite.

Malus, encore enfant, se destina à la carrière des lettres : ses dispositions furent précoces et ses progrès rapides. En 1793, il composa une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée : *la Mort de Caton*. Il était à

Méchain (1), ...

---

peine âgé de dix-sept ans, et la réflexion lui montrait déjà que l'époque qui allait suivre serait moins celle des poëtes que celle des penseurs et des savans. Pour vivre comme son siècle et dans son siècle, il s'adonna aux mathématiques, et se fit recevoir à l'école du génie. Il allait en sortir avec le rang d'officier, lorsqu'il fut repoussé comme suspect par les bureaux du ministre Bouchotte, et perdit ainsi tout espoir d'avancement. Mais son dévouement à la patrie ne s'éteignit point par cette injustice : le territoire était menacé, il s'enrôla dans les bataillons qui allaient défendre la *frontière*, et marcha avec le 15[e] des volontaires parisiens. Malus ne tarda pas à être remarqué : en 1793, il seconda avec beaucoup d'habileté les officiers du génie employés aux travaux des fortifications de la place de Dunkerque, et fut bientôt après appelé à l'école polytechnique. Il y montra, à son arrivée, une aptitude et des talens extraordinaires ; mais la force d'âme, l'énergie et l'impatience de son caractère lui firent abandonner la carrière des sciences pour celle des armes. Il suivit Bonaparte en Egypte, et fit, avec Lefebvre, la reconnaissance du canal de Moëz. A son retour, ses organes affaiblis, et sa santé détruite dans ses sources par deux atteintes de la peste, ne lui permirent plus de soutenir habituellement les fatigues de la guerre. Il fut chargé de diriger des constructions importantes, et, ce qui eût été pour tout autre une tâche difficile et pénible, devint pour lui une sorte de délassement : il consacrait aux sciences tous ses loisirs, et ne fut pas long-temps à prendre place au premier rang parmi les inventeurs. Les savans français et étrangers s'empressèrent également de reconnaître la transcendance de ses talens. La classe des sciences de l'Institut le reçut au nombre de ses membres, et la société royale de Londres lui décerna une médaille d'or. L'empereur avait résolu de lui confier la direction des études de cette école polytechnique qu'il avait tant chérie, et dont il connaissait si bien le but et les avantages, lorsque, le 27 février 1812, la mort vint le frapper et l'enlever à l'âge de trente-sept ans à ses nombreux amis. Il tomba dans sa fleur, au moment où, honoré d'emplois éminens, qu'il ne devait qu'à son vaste savoir, à ses services, à sa probité, et déjà célèbre depuis quatre ans par de grandes découvertes, il voyait s'ouvrir devant lui un brillant avenir de travaux et de gloire.

(1) Méchain (Pierre-François-André), astronome, membre de l'Académie des sciences et de l'Institut national, né en 1744, à Laon, département de l'Aine.

Méchain ayant montré de bonne heure des dispositions pour l'astro-

Monge (1), Nouet (2), Peyre (3), Guesnot, Say (4).

---

nomie, se lia avec Lalande, qui, en 1792, le fit venir à Paris. Épris de la science, il travailla avec ardeur, et, dès le 13 août 1774, il présenta à l'Académie un mémoire sur une éclipse qu'il avait observée à Versailles le 11 avril. Il était alors attaché au dépôt de la marine, où il a fait d'immenses calculs pour la perfection des cartes. Il découvrit et traça la marche de plusieurs comètes, remporta, en 1782, le prix de l'Académie sur la comète de 1661, dont on espérait le retour pour 1790, et fut admis dans le premier des corps savans de l'Europe. En 1792, il fut chargé, avec Delambre, du grand travail de la Méridienne, depuis Dunkerque jusqu'à Barcelonne. De retour en 1798, il suivit Bonaparte en Egypte, où, avec Nouet, il détermina les latitudes d'Alexandrie, du Caire, de Salahié, de Damiette et de Suez. En 1803, il voulut compléter l'opération qu'il avait commencée avec Delambre, et partit afin de prolonger la Méridienne jusqu'aux îles Baléares. Après avoir surmonté des obstacles et des difficultés sans nombre, il avait reconnu toutes les stations, et en avait terminé trois, lorsqu'il mourut le 20 septembre 1804, emporté par une fièvre que l'air des marécages et des rivières fait régner périodiquement chaque année sur la côte de Valence. Méchain est auteur de plusieurs ouvrages astronomiques singulièrement estimés.

(1) Monge (Gaspard), comte de Peluse, ancien ministre de la marine, sénateur, grand-officier de la Légion-d'honneur, grand-croix de l'ordre de la Réunion, pair de France, membre de l'Institut, né à Beaune, département de la Côte-d'Or.

Gaspard Monge était fils d'un coutelier. Il s'illustra par de grandes découvertes et par un beau caractère. Il suivit Bonaparte en Egypte, et contribua à répandre dans ce pays, des idées et des connaissances toutes nouvelles pour les peuples qui l'habitent. Le célèbre Lagrange disait de Monge qu'il était doué de beaucoup d'imagination, et qu'il possédait le génie au plus haut degré : « *Monge*, ajoutait-il, *est un savant qui ne sait pas faire le courtisan; Laplace, au contraire, est un courtisan qui ne sait pas faire le savant.* » Nous rapportons cette opinion singulière, sans cependant en partager l'exagération.

(2) Nouet. Il détermina, avec Méchain, les latitudes d'Alexandrie, du Caire, de Salahié, de Damiette, de Suez.

(3) Il leva le plan d'Alexandrie, et fit plusieurs projets d'embellissemens pour le Caire.

(4) *Voyez* tome IV des Fastes, page 285, article Say.

Classe de physique et histoire naturelle.

Arnolet (1), Berthollet (2), Champy père et fils (3), Conté (4), Delisle (5), Descotils (6), Desgenettes (7),

---

(1) Arnolet et Champy fils reconnurent les bords de la Mer-Rouge, et en observèrent les minéraux.

(2) Berthollet (le comte Claude-Louis), membre de l'Académie des sciences de Paris, de la société royale de Londres, de celles de Turin, *Harlem*, etc., ancien sénateur, pair de France, né à Talloire, département du Mont-Blanc.

En 1795, Berthollet, l'un des premiers chimistes de notre âge, suivit en Egypte Bonaparte, avec qui il s'était lié en Italie. Ce fut pendant le cours de l'expédition, qu'examinant les lacs de Natrum, il vit que la formation du carbonate de soude avait lieu par une décomposition contraire aux lois des affinités ordinaires. Il étudia ce phénomène, et reconnut que la puissance des masses changeait l'ordre des attractions. Il appliqua cette nouvelle loi aux anomalies, et parvint à les expliquer. Berthollet, après avoir signalé son patriotisme par des travaux qui furent utiles à l'armée d'Orient, revint en France vers le milieu d'octobre 1799. Bonaparte, qui avait apprécié son mérite et ses services, le combla de faveurs et de dignités.

(3) Ils créèrent et dirigèrent des ateliers pour la fabrication de la poudre à canon.

(4) Chef du corps des aérostiers. Conté, doué du génie le plus industrieux, étonna les Français eux-mêmes par la multitude de ses inventions et par ses talens en physique et en mécanique. Cet homme vraiment extraordinaire, éleva, dans les murs du Caire, des fonderies, des usines et manufactures de tous genres, d'où sortirent des canons, des boulets, de l'acier, des sabres, des instrumens d'optique, de mathématiques et d'agriculture; des mécaniques, des draps, des toiles peintes, du carton, du papier, enfin presque tous les produits des arts européens : toutes ces créations avaient lieu comme par enchantement. L'œil étonné des Egyptiens vit pour la première fois des moulins à vent sur les hauteurs du Mokatan.

(5) Il fit un herbier des plantes de la Basse-Egypte.

(6) Il fit plusieurs explorations utiles.

(7) Desgenettes (René-Dufriche), parent de Dufriche Valazé; ins-

. . . .

pecteur-général du service de santé, médecin en chef des camps et armées, professeur à l'École de médecine, commandant de la Légion-d'honneur, membre des sociétés de médecine de Paris, de Londres, de Montpellier, de Lyon, de Marseille, des académies et sociétés littéraires de Rome, Bologne, Florence, Sienne, Tortone, Rouen, Alençon, etc.; né en 1762 à Alençon, département de l'Orne.

Après avoir commencé ses études en province, Desgenettes fut envoyé à l'âge de quinze ans à Paris, dans la communauté de Sainte-Barbe, où il passa deux années. Au sortir de cette maison austère et principalement destinée à former des ecclésiastiques, il se livra à des études plus variées, dans lesquelles il fut dirigé par une femme aimable et d'une grande instruction, que des infirmités accablèrent avant l'âge et précipitèrent au tombeau; c'était madame de Pommeral du Gage, son alliée, dont Linnée a immortalisé le nom et consacré les connaissances en botanique. Desgenettes fréquenta le collége de France et le goût des sciences qui servent d'introduction et de bâse à la théorie de la médecine, le disposa à embrasser cette profession. Le célèbre Pelletan, dont il suivit les leçons, ne tarda pas à reconnaître en lui un sujet de la plus haute espérance; après trois ans de travaux assidus, Desgenettes obtint le doctorat.

Il fit alors un voyage en Angleterre, et fut accueilli, quoique fort jeune, dans la société du chevalier Banks et de plusieurs médecins distingués de Londres. Dix-huit mois après son retour à Paris, il partit pour l'Italie, où il resta depuis 1786 jusqu'en 1789.

Là il cultiva l'amitié du célèbre et malheureux Dolomieu, celle de Scarpa, de Félix Fontana, de Mascagni, de Fabroni, de Cottugno, de Cirillo, de Girardi, de Rosa, etc. A Montpellier, où il séjourna près de trois ans, il eut également d'honorables liaisons avec Barthez, Fouquet et Gouan, qui étaient l'ornement de cette fameuse école.

Revenu à Paris en 1792, Desgenettes demanda à servir la patrie dans les armées qu'elle était forcée d'opposer à l'invasion étrangère; et, dès le commencement de 1793, il fut nommé médecin ordinaire de l'armée d'Italie; ce fut à cette époque que s'ouvrit sa carrière publique.

Dès ses premiers pas il montra le plus grand zèle pour la conservation des soldats, et fut chargé des postes et des établissemens où il y avait le plus de difficultés à vaincre. Les circonstances ayant obligé de réunir les principales forces de l'armée sur le territoire génois, Desgenettes fut envoyé par Lorentz, médecin en chef de l'armée, pour le remplacer dans cette immense

. . . .

mense division qui se trouvait sous les ordres de Masséna. Il y déploya une activité étonnante ; il dirigeait, surveillait par sa correspondance ou sa présence tout le service médical, et quand il ne parcourait pas les cantonnemens, les campemens, les magasins de subsistances, les hôpitaux d'Oneille à Orméa et d'Oneille à Vado, il pratiquait lui-même à Loano, et se chargeait toujours des cures les plus difficiles. Son crédit fondé sur des succès inespérés, et sur son courage à protéger les malades contre la rapacité de plusieurs agens, fut encore augmenté par l'éclat avec lequel il parut souvent devant les conseils de guerre comme défenseur nommé d'office.

Il contracta, dans ces travaux pénibles et dangereux, une fièvre putride, à laquelle il aurait probablement succombé sans les soins que lui prodigua, à Albenga, l'amitié du général en chef Masséna. A peine convalescent, il se rendit à Toulon pour y prendre les fonctions de médecin en chef d'une expédition qui échoua par l'impéritie ou la trahison. Trois mois après il fut destitué; mais cette disgrâce que lui avaient attirée les intrigues de quelques employés ministériels irrités de sa probité, ne pouvait être de longue durée. A la formation du Directoire exécutif, Desgenettes, sur la proposition de l'ordonnateur Chauvet, secrétaire-général du ministère de la guerre, fut nommé médecin ordinaire de l'hôpital militaire de Paris, et peu de temps après, médecin en chef de l'armée d'Angleterre. Il venait de se marier lorsqu'il reçut l'ordre de s'embarquer avec les troupes destinées à l'expédition d'Égypte ; ce beau choix suffirait seul pour sa gloire ; il saisit avec ardeur les espérances que ce voyage présentait aux amis de l'humanité, et dès qu'il fut aux bords du Nil, il conçut le sublime projet de faire sur le trépas de nouvelles conquêtes : le succès couronna ses efforts, et la mort étonnée lui céda ses victimes.

Des rapports officiels et multipliés ont fait connaître à l'Europe entière son dévouement magnanime dans la campagne de Syrie, et surtout pendant le mémorable siége de Saint-Jean-d'Acre; c'est là que furent dits de lui, par le plus juste appréciateur du courage, ces mots qui retentiront dans la postérité la plus reculée : DESGENETTES EST MONTÉ A LA BRÊCHE DE SA PROFESSION.

Le général Berthier s'exprime ainsi sur son compte : « Le médecin en » chef de l'armée parcourt les hôpitaux, visite chacun de malades et calme » d'abord leur imagination effrayée. Il soutient que les bubons qu'ils pren- » nent pour des symptômes de peste, appartiennent à une espèce de fièvre » maligne qu'il est très-facile d'extirper avec des soins et des ménagemens;

. . . .

» il va jusqu'à s'inoculer, en présence des malades, la matière de ces bubons, et emploie pour se guérir les remèdes qu'il leur donne. Tous les » genres d'héroïsme devaient éclater dans cette brave armée d'Orient, et » le dévouement de M. Desgenettes n'a pas été le moins généreux ni le » moins utile. Après avoir rendu au soldat cette tranquillité d'esprit si né- » cessaire à la guérison, il achève, par ses talens et ses soins assidus, ce » qu'il a si heureusement entrepris; et le plus grand nombre recouvre la » santé. »

Au milieu de tant de périls, Desgenettes semblait compter pour rien le soin de sa propre existence; mais cette sublime abnégation de lui-même devait encore recevoir un nouvel éclat de la fermeté qu'il déploya dans une de ces occasions rares où l'humanité de l'homme sensible peut être combattue par l'humanité de l'homme qui raisonne. Desgenettes n'hésita pas entre sa tête et son cœur. Bonaparte lui ayant, dit-on, donné la commission d'empoisonner quelques pestiférés, que dans un retraite on était obligé d'abandonner dans l'hôpital de Jaffa, il refusa d'obéir, et improuva hautement la résolution du général en chef. Nous n'insisterons pas sur ce fait, mais si la vérité ne se trouve point ici en contradiction avec une vraisemblance résultant de la nécessité du moment, il doit à jamais immortaliser le nom de Desgenettes, ce nom dont l'anglais Wilson a dit *qu'il devait être gravé en lettres d'or*. Toutefois la gloire de cette opposition à la volonté de Bonaparte, serait commune au médecin français et au général Berthier.

Après l'assassinat de Kléber, Desgenettes revint en France et fut nommé médecin en chef de l'hospice du Val-de-Grâce. En 1805, il fut envoyé en Espagne par le gouvernement, pour y étudier le caractère de la maladie contagieuse, qui, en 1804, avait désolé Cadix, Malaga et Alicante, il fit ensuite, comme médecin en chef, la plupart des campagnes de l'empire, et fut pris par les Russes à Wilna, en 1812. L'empereur Alexandre l'accueillit avec distinction, et le présenta lui-même à sir Robert Th. Wilson, alors commissaire de l'Angleterre auprès des forces alliées. Desgenettes ayant obtenu sa liberté, fit en 1813 la campagne de Dresde, et se renferma dans Torgau, après la retraite de l'armée. En 1815, il suivit sur la Sambre le drapeau national, et nos blessés le retrouvèrent encore sur le champ de bataille de Fleurus.

Les arts, l'amitié, la reconnaissance publique, se sont empressés de recueillir et de conserver les traits du docteur Desgenettes; c'est lui que le peintre Gros, dans son beau tableau de la peste de Jaffa, a placé près de

Dolomieu (1). . . . .

Napoléon. Dutertre en a fait plusieurs portraits, et il existe, d'après l'un des dessins de ce dernier, une jolie eau-forte de M. Denon, ancien directeur-général des musées.

Le docteur Desgenettes a fait paraître en 1802, *une Histoire médicale de l'armée d'Orient;* il est auteur de plusieurs autres ouvrages estimés.

(1) Dolomieu (Déodat-Guy-Silvain-Tancrède de Gratet de), membre de l'Institut de France; né en 1750 à La Tour-du-Pin, département de l'Isère.

Admis dans l'ordre de Malte dès le berceau, à quinze ans Dolomieu devint officier dans les carabiniers et commença à dix-huit son noviciat de chevalier. Un duel dans lequel il tua son adversaire, le fit mettre en jugement et lui fit perdre l'habit. Le grand-maître touché de sa jeunesse, lui fit grâce; mais Clément XIII refusa sa sanction à cet acte de clémence, et Dolomieu fut enfermé pendant neuf mois dans un cachot : ce fut sous les verroux qu'il prit du goût pour l'étude. Rendu enfin à la liberté, et réintégré dans son grade, il reçut à Metz des leçons de l'habile physicien Thirion; quitta bientôt après le service militaire et fit plusieurs voyages à Naples, en Portugal, à Malte et en Sicile, rassemblant partout des matériaux pour l'histoire naturelle. En 1791, il revint en France avec de précieuses collections. Comme tous les hommes éclairés, il embrassa avec ardeur le parti de la révolution; mais il eut bientôt à gémir des excès auxquels se livrèrent les fauteurs de l'anarchie : la mort de son vertueux ami le duc de la Rochefoucauld, assassiné à Forges le 14 septembre 1792, lui fit maudire une régénération qu'il avait désirée. Dès ce moment il s'isola des intérêts politiques, et se voua exclusivement à la science. Après le 9 thermidor, il reprit ses travaux géologiques, et on le vit à pied, le sac sur le dos et le marteau du minéralogiste à la main, parcourir les parties de la France qu'il n'avait pas encore visitées. Nommé en 1796 ingénieur-professeur à l'école des mines, et élu membre de l'Institut, il demanda à faire partie de l'expédition d'Égypte, et s'embarqua sur le vaisseau *le Tonnant*; il contribua à la reddition de Malte, et arriva enfin à Alexandrie. Après avoir exploré rapidement le sol antique, regardé comme la terre classique de la géologie, il résolut de revenir dans sa patrie et aborda à Tarente, où il fut fait prisonnier et plongé dans un cachot infect. Pendant près de deux ans, il fut exposé à toutes sortes d'outrages, et ne vit cesser sa captivité qu'en 1801 en vertu du traité de paix conclu avec la cour de Naples. De retour en France, il apprit que la chaire de professeur de minéralogie, au Muséum

Dubois (1), Geoffroy (2), Larrey (3), ...

---

d'histoire naturelle, vacante par la mort d'Aubenton, lui avait été décernée. Il s'occupa aussitôt d'en remplir les devoirs, et l'intérêt qu'inspirait le souvenir de ses récentes infortunes, doubla le prix de ses leçons et lui attira la foule qui semblait craindre de le perdre. Ces appréhensions n'étaient que trop fondées, Dolomieu, à la suite d'une course d'automne dans les montagnes de la Suisse, de la Savoie et du Dauphiné, fut saisi à Châteauneuf en Charollais, d'une fièvre maligne qui l'emporta le 20 novembre 1801; on lui doit plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sur les volcans sont remarquables par la justesse et la profondeur des aperçus.

(1) Dubois (Aimé); son nom a été omis dans toutes les biographies; il est père du chef d'escadron Dubois (Armand), dont le nom est honorablement cité dans la notice sur le général Dessaix, tome IV des Fastes, page 437.

(2) *Geoffroy Saint-Hilaire*, membre de l'académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle, officier de la Légion-d'honneur, etc.; membre de la chambre des représentans en 1815.

Il est aujourd'hui l'un des collaborateurs du dictionnaire des Sciences naturelles, pour lequel il s'est chargé de l'histoire des mammifères. Ce savant, dont un grand nombre de mémoires a été inséré dans les *Annales du Muséum* d'histoire naturelle et dans les travaux de la commission d'Égypte, s'attacha principalement pendant l'expédition, à examiner les animaux du lac Menzaleh, et les poissons du Nil.

(3) Larrey (le baron, Dominique-Jean), chirurgien en chef des armées, commandant de la Légion-d'honneur, etc.; né en 1766 à Bodeau, près de Bagnère-de-Bigorre, département des Basses-Pyrénées.

Le docteur Larrey a dans sa profession rendu les services les plus signalés. Depuis le commencement des guerres de la révolution jusqu'en 1815, il s'est constamment dévoué pour prodiguer, sur les champs de bataille, les secours et les soins que l'on doit au guerrier qui verse son sang pour la patrie. En 1798, il accompagna Bonaparte en Égypte comme chirurgien en chef de l'armée d'Orient. Dans cette contrée, on le vit souvent au milieu du feu, aller panser les blessés sur la brèche. Il fit, pendant le cours de l'expédition, des observations médicales qu'il a publiées en 1803, sous ce titre: *Relation historique et chirurgicale de l'Expédition de l'armée d'Orient en Egypte et en Syrie :* Le docteur Larrey est encore auteur de plusieurs autres ouvrages dont les principaux sont : I. *Mémoires sur les amputations de membres, à la suite de coups de feu.* 1797,

Lefebvre (1), Savigny (2). . . . .

Classe d'économie politique.

Bourienne (3). . . . .

---

in-8°. II. *Mémoires de chirurgie militaire et campagnes.* 1811, 3 vol. in-8.; la première partie a été traduite en anglais.

En 1814, le docteur Larrey était chirurgien en chef de la garde impériale et de l'hôpital de ce corps d'élite au Gros-Caillou.

(1) Il fit avec Malus la reconnaissance du canal de Moez, et accompagna Bouchard, lorsqu'avec le général Andréossi il fit les sondes du lac Menzaleh et explora les environs.

(2) Savigny (Jules-César). Il s'est fait connaître par de savantes recherches sur diverses parties de l'histoire naturelle. En Égypte il fit une collection des insectes du désert et de la Syrie. Savigny a publié I. *Histoire naturelle et mythologique de Libis.* 1805, in-8°. II. *Mémoires sur les animaux sans vertèbres*; en deux parties, 1816 et 1818.

(3) Bourienne (Louis-Antoine-Fauvalet de), conseiller d'état, ex-secrétaire de l'empereur Napoléon, ex-chargé d'affaires à Hambourg, ex-préfet de police et membre de la chambre de 1815, réélu en 1821; né en 1769 à Sens, département de l'Yonne.

Bourienne fut élevé à l'école de Brienne, où il eut pour condisciple Bonaparte, dont il devint, dit-on, à cette époque, l'ami et le confident. Il suivit ensuite avec peu de succès, la carrière de la diplomatie, résida quelque temps en Allemagne, où il entretint des relations assez équivoques avec les agens de partis opposés, fut chassé de la Saxe et revint en France, où le gouvernement le laissa dans l'oubli jusqu'au mois de juin 1797. Ayant rappelé alors à Bonaparte leurs anciennes liaisons d'amitié, il en reçut l'autorisation de se rendre près de lui à Gratz en Styrie, et devint dès ce moment son secrétaire intime. Fauvalet de Bourienne suivit son maître dans toutes ses campagnes en Italie, en Égypte et à Marengo. Quand Bonaparte fut monté au pouvoir suprême, il fut comblé de faveurs; il ne put cependant conserver toujours la confiance de son bienfaiteur; disgracié deux fois il obtint deux fois son pardon; fut assez heureux pour conjurer l'orage, et se maintint constamment dans de hauts emplois où il eut le bonheur d'accroître sa fortune. Depuis 1815, Bourienne s'est placé au premier rang parmi les partisans des budjets ministériels, et on le compte aujourd'hui au nombre des plus ardens ennemis des institutions libérales.

Caffarelli (1), Gloutier (2), Poussielgue (3), . . .

On lui attribue *l'Histoire de Bonaparte par un homme qui ne l'a pas quitté depuis quinze ans.* Nous n'osons pas affirmer d'après lui, qu'il n'est pas l'auteur de ce libelle infâme et calomnieux ; mais nous pensons que l'on a eu tort de lui attribuer le *manuscrit de Sainte-Hélène,* où se font remarquer, au plus haut degré, le talent d'écrire et la manière d'un homme supérieur.

(1) *Voyez* dans ce volume la note 2, page 35.

(2) Gloutier (A.), administrateur de département ; né à Ninville, en Champagne.

Dès son enfance, Gloutier fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, qu'il abandonna contre leur vœu. Une vaste instruction lui fit trouver des ressources dans la carrière de l'enseignement ; il devint précepteur des enfans de *Dietrich,* maire de Strasbourg, et concourut avec lui à propager en Alsace les principes de la révolution. Nommé administrateur du Bas-Rhin en 1791, il fut entraîné dans la chûte de Dietrich et suspendu de ses fonctions après le 10 août 1792; bientôt son ami se constitua prisonnier; Gloutier le suivit à Paris et prit sa défense avec tant de chaleur qu'il devint suspect aux comités de la Convention et fut frappé d'un mandat d'arrêt; il se retira alors à Ninville, où il recueillit les deux fils de Dietrich également proscrits et ne tarda pas à être arrêté avec eux. Il était à la veille d'être traduit au tribunal révolutionnaire, lorsqu'on obtint l'ordre de le déporter en Suisse. Délivré de toute crainte après le 9 thermidor et attiré à Paris par des protecteurs puissans, il occupa un emploi de chef de bureau près du *Comité de Salut-public.* En 1797, il fit partie de l'expédition d'Égypte et fut nommé administrateur des finances pour les pays occupés par l'armée d'Orient. Il mourut au Caire le 6 avril 1800.

(3) Poussielgue (J.-B.-C.).

Poussielgue fut d'abord secrétaire de Faypoult, et se rendit à Malte en 1798, pour y remplir une mission secrète, quelques mois avant le départ de Bonaparte pour l'Égypte. Il accompagna ensuite ce général, par qui Dolomieu et lui furent chargés des négociations qui amenèrent la reddition de Malte. Poussielgue suivit l'armée d'Orient et fut placé à la tête de l'administration restée au Caire; après que Bonaparte se fut embarqué pour la France, il envoya au directoire, de concert avec le nouveau général en chef Kléber, des rapports très-exacts, dans lesquels le prédécesseur de celui-ci était peu ménagé. Ces rapports ayant été interceptés et publiés par les Anglais: Bonaparte devenu premier Consul, ne pardonna jamais à l'administrateur

Sucy (1), Sulkowski (2), Tallien (3), ...

Poussielgue, qui à son retour en France, en 1800, demeura sans emploi, malgré les sollicitations les plus pressantes de sa part et les droits que lui donnaient ses talens incontestables; il a publié : I. *De la Contribution en nature*. 1801, in-8° II. *Des Finances de la France en* 1817. III. *Des répartitions de la Contribution foncière et du Cadastre*. 1817, in-8°.

(1) Est le même qui se trouve cité page 37, comme commissaire-ordonnateur.

(2) *Voyez* dans ce volume la note 2, page 37.

(3) Tallien (Jean-Lambert), ex-député à la Convention nationale et membre du conseil des Cinq-Cents. Il joua l'un des premiers rôles dans notre révolution. Secrétaire de la Commune de Paris, il adhéra à des mesures qui préludèrent aux massacres de septembre, et sauva néanmoins dans cette occasion, la vie à plusieurs personnes. Hue, valet de chambre du roi, et madame de Staël, furent du nombre de celles qu'il déroba à la fureur des assassins. Conventionnel, il vota la mort de Louis XVI. Proconsul à Bordeaux, il parut seconder les vûes des partisans de la terreur. Président de l'Assemblée nationale, il devint l'ennemi de Robespierre, l'attaqua et renversa sa tyrannie. Il fut tour-à-tour accusé de terrorisme et de royalisme; républicain avec exaltation, modéré avec énergie; provocateur à des décrets sanguinaires, et ardent défenseur de l'humanité. Au moment de la défaite des émigrés à Quiberon, il était en mission à l'armée des côtes de Bretagne avec les pouvoirs les plus étendus; il ne voulut point être l'exécuteur des ordres de mort du Comité de salut-public, et se hâta, aussitôt qu'il le put, de quitter l'horrible théâtre sur lequel des Français venaient de s'entrégorger. De retour à Paris, sept jours après le combat, non-seulement il fut étranger aux vengeances de la république, mais encore il déploya une grande activité pour diminuer le nombre des victimes de cette funeste catastrophe. Ces démarches, dont on lui fit alors un crime, n'ont été rapportées par aucun des biographes contemporains qui ont négligé, dans la vie publique de Tallien, toutes les époques et tous les faits dont il doit lui revenir quelque honneur.

En 1798, Tallien sortit du Conseil, et ne tarda pas à être réélu; mais le Directoire n'ayant pas approuvé ce choix, il vit qu'il était temps pour lui d'abandonner la scène politique. Repoussé de tous les partis, fatigué des orages d'une révolution dont il avait couru toutes les chances, il s'embarqua pour l'Egypte, et servit Bonaparte en qualité de savant. Après le débarquement, il fut nommé administrateur du droit d'enregistrement et des

Classe de la littérature et des arts.

Denon (1), Dutertre. . . . .

---

domaines nationaux, et travailla au Caire à un journal intitulé *La Décade égyptienne.* Cependant, le discrédit dont il était frappé en France l'avait suivi au-delà des mers ; il se vit maltraité par des hommes qui s'étaient prosternés devant lui aux jours de sa puissance. La mésintelligence devint si forte entre Menou et lui, que ce général le renvoya en France, en le faisant précéder d'une dénonciation dont l'effet devait être de le faire arrêter dès qu'il mettrait le pied sur le territoire de la république. Heureusement Tallien, pendant la traversée, fut pris par un vaisseau anglais et conduit à Londres, où, par un accueil brillant, le parti de l'opposition le consola de sa captivité. On l'invita à une séance du parlement; il fut fêté au club des Wighs, et traité partout avec la plus haute distinction. Relâché peu de temps après, il rentra dans sa patrie, et fut nommé commissaire des relations commerciales à Alicante.

Pendant les cent jours, l'ex-conventionnel Tallien résidait à Paris; mais il ne reçut à cette époque aucune fonction publique, et ne signa pas l'acte additionnel. Depuis 1815, la police, sans égard pour sa vieillesse et les infirmités dont il est accablé, s'est efforcé, par des persécutions, de lui faire désirer l'exil auquel plusieurs de ses collègues s'étaient vus condamnés.

(1) Denon (le baron Dominique-Vivant), directeur de la Monnaie des médailles et des Musées, membre de l'Institut, officier de la Légion-d'honneur, né à Châlons, département de Saône-et-Loire.

Jeune encore, Denon, qu'un penchant naturel entraînait vers la carrière des beaux arts, se vit forcé par ses parens de suivre celle de la diplomatie. Envoyé en Russie, à la suite de l'ambassade française, il trouva, hors des devoirs de sa place, assez de loisirs pour observer et imiter la nature : les sites terribles et sauvages de ces contrées exercèrent d'abord ses crayons, qui prirent ensuite une teinte moins austère sous le ciel fortuné de l'Italie. Il se trouvait à Naples, où, en l'absence du baron de Talleyrand, il était chef de la légation, lorsque sa pénétration dans les affaires et sa franchise déplurent à la reine Marie-Caroline, qui exigea son rappel ; et bientôt il fut décidé à Versailles, que, pour le punir d'avoir trop bien fait, on le laisserait sans emploi. Cette injustice décida de son sort : il se retira à Venise, où il ne s'occupa plus que de cultiver un talent qui s'était déjà fait connaître par des succès. Il fréquenta alors la maison de madame Albrizzi, où avait lieu une brillante réunion de savans et d'artistes. Cette dame, célèbre par ses grâces et par son esprit, a placé dans ses *Ritratti* un por-

. . . .

---

trait de M. Denon. « On assure généralement, dit-elle, qu'il ressemble à » Voltaire ; quant à moi, je prétends qu'on trouve en lui la physionomie » de Voltaire, mais que dans celle de Voltaire on ne trouve pas celle de » Denon. Ce qui leur est commun, c'est ce qui indique plus spécialement » l'esprit, la vivacité, le mouvement, et je ne sais quoi de malicieux dans » ce regard et ce souris que l'on redoute si fort et qui plaît tant néan- » moins : mais les traits de Voltaire ne sauraient promettre rien de ce qui » caractérise l'âme de Denon. » Madame Albrizzi ajoute à cela d'autres éloges, et termine en disant : « *Denon fut toujours chéri des hommes, quoiqu'il le soit aussi des femmes.* »

Denon profita d'un assez long séjour en Italie, pour s'y perfectionner dans l'art du dessin. Quand il revint en France, la révolution avait détrôné de vieux abus : il adopta des principes qui étaient ceux de tous les hommes éclairés, mais il demeura étranger aux excès trop souvent inséparables d'une époque de régénération. En 1798, Denon fut l'un des premiers artistes qui demandèrent à accompagner le héros italique sur les plages africaines. Son imagination s'enflamma à la pensée d'une grande entreprise : jamais il n'avait été plus passionné pour son art. La vue de la flotte, celle des rivages aperçus dans la traversée, celle de la prise de Malte et du débarquement de l'armée, commencèrent une collection qui allait devenir des plus précieuses. Alexandrie, son port, la rade d'Aboukir, Rosette, la manière de faire monter, de conserver, de mesurer les eaux de ce fleuve merveilleux, dont le débordement produit l'abondance ; plusieurs villages et paysages de la Basse-Egypte, s'animèrent sous les traits de son burin toujours vrai, toujours vigoureux. Il dessina les environs du Caire, dont les richesses attestent encore la puissance des Califes, et ces Pyramides, gigantesques monumens de l'orgueil des Pharaon.

Avide de parcourir toute la contrée pour la connaître, la décrire et la peindre, Denon suivit le général Menou dans son expédition au Delta, et dans cette partie de la Basse-Égypte que le Nil baigne de ses eaux. Soldat, négociateur et peintre tour à tour, il saisit toutes les occasions de se rendre utile. Constant observateur, rien ne peut rebuter sa patience ni son courage, il brave tous les périls, affronte toutes les privations et son zèle pour l'imitation va surprendre la nature au sein même des horreurs de la guerre. Le funeste combat d'Aboukir oblige Menou à suspendre sa marche ; Denon profite de ce contre-temps pour visiter les bouches du Nil, se joint à une caravanne pour tâcher de rencontrer sur sa route les ruines de Canope, observe le Delta, parcourt les jardins enchanteurs de

. . . .

Mourad-Bey, pénètre dans les pyramides. Sous ces voûtes massives et profondes, le génie prend ses crayons, et ces colosses de l'art sont encore une fois, mais avec plus de vérité, transmis aux générations futures.

Ce grand artiste a vu Thèbes, et son imagination s'agrandit; elle brise le voile du temps et recule vers les siècles passés. Elle décrit la ville aux *cent portes*. « Cette cité, toujours enveloppée des voiles du mys» tère . . . . , était un fantôme si gigantesque pour notre imagination, dit-il » dans son voyage, que l'armée, en voyant ces ruines éparses, s'arrêta » d'elle-même, et, par un mouvement spontané, battit des mains. . . » Denon fit un dessin de ce premier aspect de Thèbes. Il trouva, comme il le raconte lui-même, dans le complaisant enthousiasme des soldats, des genoux pour lui servir de table, des corps pour lui donner de l'ombre.

Le 8 fructidor de l'an 6, Mourad-Bey ayant rassemblé toutes ses forces, vint offrir le combat à Désaix. La bataille de Sédiman est livrée; Denon y assiste, il rivalise de courage avec nos guerriers, mais aucune scène touchante ou terrible n'échappe à son observation et il peint la guerre telle qu'elle est, généreuse et implacable, atroce et sublime.

A la formation de l'Institut d'Égypte, Denon fut l'un des premiers appelés à en faire partie; ses travaux furent utiles à cette savante société. Le général Berthier s'est plu à citer avec distinction le nom de cet artiste.

Après la journée d'Aboukir, au moment où Kléber saluait Bonaparte vainqueur, et lui disait : « Général, vous êtes grand comme le monde, et » le monde n'est pas assez grand pour vous » ; Denon fut chargé par le général en chef de dessiner la bataille, il la représenta avec une fidélité remarquable; l'instant qu'il a choisi est celui où le pacha prisonnier est amené à Bonaparte.

De retour au Caire, le général en chef, après avoir examiné les travaux de Denon, lui proposa de partir et de porter les trophées d'Aboukir à Alexandrie; il obéit.... Mais bientôt il fut rendu à la France. Il revit sa patrie sur le vaisseau qui portait Bonaparte et sa fortune.

Denon ne tarda pas à recevoir le prix dû à son mérite et à ses services. Bonaparte élevé au Consulat lui confia l'administration générale des Musées et de la Monnaie des médailles; l'artiste ne disparut point sous ces nobles fonctions. Homme de lettres, philosophe, il se déclara le protecteur des élèves des beaux arts; il fut leur ami, leur guide et leur Mécène; toujours laborieux, toujours modeste, toujours spirituel, il n'aspira à se donner d'autre importance que celle de son utilité, et la considération dont il fut

Marcel (1), Norry. . . . .

environné, la faveur dont il jouissait auprès du souverain, ne lui servirent qu'à se concilier de plus en plus l'affection et souvent la reconnaissance de ceux qui avaient été ses émules et qu'il n'avait pas cessé de regarder comme ses égaux. Plein d'un enthousiasme sincère pour l'empereur, Denon lui voua un attachement et une constance de gratitude à toute épreuve, et quand la trahison eut brisé le sceptre impérial, il ne suspendit point son admiration pour le guerrier à qui la France devait sa gloire, ses lois, ses institutions et ses établissemens les plus utiles. A la seconde rentrée des Bourbons, Denon fut puni de cette fidélité, et la direction des Musées ainsi que celle de la Monnaie des médailles, furent données à des hommes qui se présentaient avec d'autres titres que le savoir et le talent.

Denon a publié : I. *Voyage en Sicile*. 1788, in-8°. II. *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte, pendant les campagnes du général Bonaparte*. 1802, 1 vol. in-folio avec figures, ou 3 vol. in-12 sans figures. Lorsque cet ouvrage parut, Napoléon chargea le ministre de la guerre d'en donner en son nom un exemplaire à chacune des quatorze demi-brigades qui avaient fait partie de l'expédition d'Egypte. *Le Voyage dans la Haute et Basse-Egypte* est un livre généralement estimé, soit en France, soit à l'étranger; il en a été fait des traductions en anglais, en italien, en allemand et en russe.

La colonne triomphale de la place Vendôme a été élevée sous la direction de M. Denon.

(1) Marcel (Jean), membre de la commission d'Egypte, ex-directeur de l'imprimerie impériale, chevalier de la Légion-d'honneur, né en 1777.

Il demanda à faire partie de l'expédition d'Egypte, et fut, au Caire, directeur de l'imprimerie et membre de l'Institut. De retour en France, il fut, après la mort de Duboy-Laverne, nommé directeur de l'imprimerie impériale, et il a conservé cet emploi jusqu'en 1815, qu'il fut remplacé par Anisson. Marcel a inséré, dans la *Décade égyptienne*, dont il dirigeait la rédaction et l'impression, plusieurs morceaux de poésie et des extraits d'écrivains arabes. Il a composé des *mémoires* pour l'important ouvrage de la commission d'Egypte. On a de lui un grand nombre de livres imprimés en caractères orientaux, des concordances d'alphabets polyglottes, un vocabulaire français-arabe, une traduction des fables de Lokman, une version interlinéaire de quelques sourates du coran, avec la prononciation figurée; un alphabet irlandais; l'Oraison dominicale,

Parceval-Grandmaison (1), don Raphaël (2), Redouté (3), Rigaud, Rigel. . . . .

---

traduite en cent cinquante langues; plusieurs autres ouvrages qui annoncent une vaste érudition, de longues études et des connaissances approfondies dans plus d'un genre. Il a fourni des notes pour l'ouvrage de Breton, intitulé : *l'Egypte et la Syrie.*

(1) Parceval-Grandmaison (François-Auguste), membre de l'Académie française, né en 1759, à Paris, département de la Seine.

Parceval accompagna Bonaparte en Egypte, et y fut membre de l'Institut du Caire. Depuis son retour il n'a pas cessé de s'occuper de littérature dans la capitale, où, sous le gouvernement impérial, il était membre du Conseil des prises. Il a publié en 1804, I. *les Amours épiques*, poëme héroïque en six chants, mentionné honorablement, en 1810, par la classe d'histoire et de littérature de l'Institut, dans son rapport sur les prix décennaux. II. *Dithyrambe à l'occasion du mariage de Napoléon*, 1810, in-4°. III. *Chant héroïque composé pour la naissance du roi de Rome*, 1811, in-4°.

Parceval appartient à l'école de Delille, dont il fut l'ami. Il a en portefeuille un poëme épique sur Philippe-Auguste, dont quelques fragmens, lus dans des séances publiques de l'Institut, font vivement désirer la publication. Le 7 février 1814, aux obsèques de Bernardin de Saint-Pierre, Parceval prononça un discours funèbre sur la tombe de cet académicien.

(2) Prêtre grec et savant orientaliste.

(3) Redouté (Pierre-Joseph), peintre célèbre, né en 1759, à Saint-Hubert, département des Ardennes.

Il fut d'abord peintre de décors, et voulut ensuite se faire peintre de fleurs. Quelques-uns de ses essais tombèrent entre les mains du célèbre Lhéritier. Le botaniste fut frappé du talent de Redouté, et le détermina sans peine à se vouer à un genre pour lequel il était né. Redouté commença par dessiner, pour les ouvrages de Lhéritier, des figures qui ont obtenu un succès remarquable, puisqu'elles ont déterminé la révolution qui s'est opérée dans l'iconographie botanique. Il accompagna ensuite ce savant à Londres, et fit en partie les dessins du *sertum Anglicum*; il a fait encore pour le même botaniste, plus de cinq cents dessins demeurés en porte-feuille depuis la mort de celui-ci. Redouté est auteur ou peintre de plus de vingt ouvrages d'iconographie botanique, dont plusieurs présentent 4 ou 500 figures. Cet artiste inépuisable a fait en outre plus de

Venture (1). . . . .

Le nom du négociant Beaudeuf terminait ces tables de la gloire, auxquelles nous avons cru devoir ajouter le récit succint de quelques belles actions qui furent récompensées par des armes d'honneur.

---

quatre mille dessins inédits, tant pour les vélins du musée commencés sous Louis XIV, que pour quelques savans ou amateurs. On lui doit aussi l'invention d'une branche nouvelle de l'art iconographique; c'est le procédé par lequel on tire sur une seule planche la gravure en plusieurs couleurs.

En 1789, Redouté était dessinateur du cabinet de la reine; en 1792, il fut dessinateur de l'académie des sciences; obtint au concours, en 1793, la place de peintre de fleurs du Musée d'histoire naturelle; fut, à la création de l'Institut national, nommé dessinateur en titre de la classe de physique et de Mathématiques; fit, en 1798, partie de l'expédition d'Egypte, et reçut, en 1805, le brevet de peintre de fleurs de l'impératrice Joséphine. Son magnifique ouvrage des *Liliacées*, dès qu'il parut, fut mis, par le gouvernement, au nombre des productions de l'art, qui pouvaient donner aux étrangers une haute idée de la supériorité de l'école française. Le ministre de l'intérieur souscrivit alors pour 80 exemplaires, qui furent envoyés en présens aux artistes et aux savans les plus distingués de l'Europe. La collection des portraits des roses est encore plus belle que celle des liliacées et que toutes les aquarelles qui ont établi sa célébrité. Le botaniste Ventenat a consacré dans ses ouvrages le nom de ce grand artiste, en désignant une fort jolie plante, apportée de l'île Saint-Thomas, par le nom de *Redutea*.

(1) Interprète attaché à l'expédition, et savant orientaliste.

EXTRAITS DES BREVETS D'HONNEUR.

ARNOULD (*Jean-Baptiste*), lieutenant au 18e régiment de dragons, né dans le département de la Seine. Le 4 fructidor an 9, à la tête de quinze de ses soldats, il chargea sur un escadron des Anglais, et reprit une de nos pièces, dont ils s'étaient emparé. (Sabre, le 4 fructidor an 9.)

BABA (*François*), tambour à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département du Rhône. Il se signala par son courage au siége de Saint-Jean d'Acre. (Baguettes, le 9 ventose an 10.)

BASQUETTES (*N.*), chasseur à la 21e demi-brigade d'infanterie légère, né dans le département du Cher. Il combattit vaillamment à l'affaire du 4 fructidor an 9. (Fusil, le 8 germinal an 10.)

BATIFOLIE (*Jean*), fusilier à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département du Lot. Au siége de Saint-Jean d'Acre, il se signala par son intrépidité. (Fusil, le 9 ventose an 10.)

BEAUREPAIRE (*N.*), sergent de grenadiers à la 61e demi-brigade de ligne, né dans le département du Nord. Il se distingua par sa bravoure au combat du 4 fructidor an 9. (Fusil, le 12 prairial an 10.)

BENOIT (*Laurent*), caporal à la 21e demi-brigade d'infanterie légère, né dans le département de la Côte-d'Or. Le 4 fructidor an 7, il se signala par une rare intrépidité. (Fusil, le 3 germinal an 10.)

BOCHEUX (*N.*), brigadier des guides du général en chef Bonaparte, né dans le département de l'Aisne.

Il contribua à l'enlèvement d'une batterie de canons, à l'affaire d'Aboukir, le 7 thermidor an 7. (Sabre, le 19 pluviose an 9.)

BONNIÈRE (*Louis*), tambour à la 74e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Seine. Pendant le combat du 22 germinal an 9, il s'avança dans les rangs ennemis, battit la charge dans leur camp, et y jeta l'épouvante. (Baguettes, le 21 messidor an 9.)

BOUDOT (*Jean*), sergent au 4e régiment d'artillerie à pied, né dans le département du Puy-de-Dôme. Il se comporta avec distinction pendant la campagne de Syrie, notamment au siége de Saint-Jean-d'Acre, où la justesse de son tir fut fatale aux ennemis. (Grenade, le 29 germinal an 10.)

BOURGEOIS (*N.*), fourrier à la 61e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Somme. Il se distingua par sa bravoure à l'armée d'Orient, le 4 fructidor an 9. (Fusil, le 12 prairial an 10.)

BRUNEL (*N.....*), maréchal-des-logis des guides du général en chef Bonaparte, né dans le département des Landes. Il contribua à l'enlèvement d'une batterie de canons à l'affaire d'Aboukir, le 7 thermidor an 7. (. . . . . .)

BUNEAU (*Jean*), dragon au 18e régiment, né dans le département de la Gironde. Ce militaire est l'un des quinze dragons qui se distinguèrent par leur intrépidité à l'affaire du 3 fructidor an 9. Guidés par un lieutenant, ils parvinrent, par une chrage vigoureuse sur un escadron anglais, à reprendre une pièce de canon, et à la ramener. (Sabre, le 4 fructidor an 9.)

CAMBFORT (*Louis*), sergent-major à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de l'Hérault. Il fut cité comme l'un des plus intrépides pendant toute la campagne d'Egypte. (Sabre, le 9 ventose an 10.)

CASTAGNET (*N.*), grenadier à la 75e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département des Landes. Pendant le siége du Caire, il tomba au pouvoir des Anglais, s'ouvrit un passage, et parvint à rejoindre le camp français, malgré le feu de l'ennemi. (Fusil, le 1er pluviose an 10.)

CHARLIN (*François*), chasseur dans la garde des consuls, né dans le département de l'Ain. Au siége de Jaffa, il monta des premiers à l'assaut. (Fusil, le 23 ventose an 7.)

CHASSEROY (*N.*), guide du général en chef Bonaparte, et auparavant hussard au 7e régiment, né dans le département d'Eure-et-Loir. Il se signala à la bataille d'Aboukir. (Sabre, le 15 thermidor an 7.)

CHEILLARD (*N.*), sergent à la 69e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de Vaucluse. Il se distingua à la bataille d'Aboukir. (Sabre, le 9 prairial an 9.)

CITTÉ (*Pierre*), grenadier à la 58e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département des Côtes-du-Nord. Pendant le siége de Saint-Jean d'Acre, il se signala fréquemment par une bravoure à toute épreuve. (Fusil, le 1er pluviose an 10.)

COMBEROUSSE (*N.*), caporal à la 4e demi-brigade d'infanterie légère, né dans le département de la Drôme.

Drôme. Dans la journée du 29 ventose an 7, devant Saint-Jean d'Acre, avec trois de ses camarades, il soutint l'attaque d'une multitude de Turcs, qu'il força de rentrer dans leurs retranchemens. (Fusil, le 4 prairial an 10.)

COMBETTE (*N.....*), chef de bataillon à la 9e demi-brigade d'infanterie légère, né dans le département de l'Ardèche. Pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre, il fit des prodiges de valeur, et fut blessé sur la brèche. (Sabre, le 9 ventose an 9.)

DEMIGNON (*Jacques*), caporal de carabiniers à la 29e demi-brigade d'infanterie légère, né dans le département de la Dordogne. Il se signala le 4 fructidor an 9. Pendant le combat il donna constamment l'exemple d'une bravoure à toute épreuve. (Fusil, le 1er pluviose an 10.)

DERAUX (*Jean-Baptiste*), sergent à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Manche. Il se distingua par des actions d'éclat à la prise d'Alexandrie, aux assauts de Saint-Jean-d'Acre et à la prise du village de Mathariel. (Sabre, le 9 prairial an 10).

DESPRÈS (*François*), caporal au 4e régiment d'artillerie à pied, né dans le département de Seine-et-Oise. Sa conduite courageuse dans les combats des 17 et 22 ventose an 9 fut admirée de l'armée entière. (Grenade, le 29 germinal an 10).

DUBUART (dit *Martin*), capitaine en second des guides de l'armée d'Orient, né dans le département d'Eure-et-Loir. Devant Saint-Jean-d'Acre l'ennemi s'était emparé d'une de nos batteries, Dubuart avec quelques

braves, parvint à la reprendre. (Grenade, le 14 pluviose an 7).

DUMANGEON (*Joseph*), fourrier à la 61e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département des Vosges. Au combat du 4 fructidor an 9, il fit des prodiges de valeur. (Fusil, le 9 vendémiaire an 9).

DUMOULIN (*N.*), grenadier à la 75e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Côte-d'Or. Le 17 ventose an 9, il se signala dans l'action qui eut lieu à Aboukir. (Grenade, le 9 prairial an 10).

DUNAN (*N.*), tambour à la 18e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de l'Isère. Dans le combat du 4 fructidor an 9, il déploya une rare intrépidité et reçut deux blessures. (Baguettes, le 1er pluviose an 10).

DUTHOIR (*N.*), maréchal-des-logis de l'artillerie de la garde des Consuls, né dans le département du Nord. Pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre, il donna fréquemment des preuves d'adresse et de courage en démontant plusieurs pièces de l'ennemi. (Grenade, le 14 pluviose an 9).

EBERLÉ, chef de brigade. (Sabre, le 26 prairial an 9). *Voyez* tome Ier des Fastes, page 298.

ELLIOTE (*Jean*), grenadier de la garde des Consuls, né dans le département de la Seine. Pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre, il se distingua par des actes d'une rare intrépidité. (Fusil, le 29 thermidor an 7).

EMMERY (*N.*), capitaine à la 75e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Côte-d'Or. A l'affaire du 29 thermidor an 9, il donna cons-

tamment l'exemple de l'intrépidité. (Fusil, le 1er pluviose an 10).

FAVIER (*Louis*), caporal au 4e régiment d'artillerie à pied, né dans le département de l'Ain. Il déploya la plus rare bravoure pendant le siége d'Aboukir (Grenade, le 29 prairial an 10).

FONADE (*N.*), brigadier dans les chasseurs de la garde des Consuls, né dans le département de la Haute-Garonne. A l'affaire d'Aboukir, le 7 fructidor an 7, il fonça l'un des premiers sur une batterie et contribua à l'enlever. (Sabre, le 19 pluviose an 9).

FOURNIER (*François*), lieutenant à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de l'Hérault. Au siége de Saint-Jean-d'Acre, il mérita des éloges pour sa constante intrépidité. (Sabre, le 9 ventose an 10).

GARRIQUE (*N.*), grenadier à la 18e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département des Côtes-du-Nord. Le 4 fructidor an 9, il donna des preuves de la plus éclatante bravoure. (Fusil, le 1er pluviose an 10).

GAUTHIER dit LECLERC (*Pierre-Joseph*), chef d'escadron au 18e régiment de dragons, né dans le département du Jura. Il prit part à toutes les actions de l'armée d'Orient, et donna l'exemple d'une constante intrépidité. (Sabre, le 19 floréal an 9).

GAY (*Pierre*), sergent au 4e régiment d'artillerie à pied, né dans le département du Jura. Il s'était signalé au siége de Jaffa; pendant celui de Saint-Jean-d'Acre, il pénétra par une embrâsure dans une des batteries enne-

6.

mies et encloua trois pièces de canon. (Fusil, le 29 germinal an 10).

GAYOLLE (*Jean*), tambour-major à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département du Var. Il se distingua au siége de Saint-Jean-d'Acre par une brillante conduite. (Baguettes, le 9 ventose an 10).

GILLES (*N.*), lieutenant à la 88e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département des Deux-Sèvres. Au combat du 4 fructidor an 9, son courage contribua à la victoire. (Sabre, le 9 prairial an 10).

GIRARD (*N.*), mineur à la 5e compagnie, né dans le département du Doubs. Pendant le siége de Jaffa, il donna les plus grandes preuves de dévouement. (Fusil, le 29 germinal an 10).

GUDE (*N.*), tambour-maître à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Gironde. Le 29 thermidor an 9, il se distingua devant Alexandrie. (Fusil, le 1er pluviose an 10).

GUIBERT (*N.*), porte-étendard de la garde des consuls, né dans le département du Lot. Le 7 thermidor an 7, à Aboukir il s'élança des premiers dans une batterie ennemie qui fut enlevée. (Sabre, le 19 pluviose an 9).

GUIGARD (*N.*), capitaine à la 22e demi-brigade d'infanterie légère, né dans le département de l'Ain. A Jaffa, et pendant toute la campagne de Syrie, il fit admirer son courage. (Sabre, le 4 pluviose an 9.)

HASSÉ, tambour à la 88e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Moselle. Au combat du 4 fructidor an 9, il donna des preuves de la plus rare intrépidité. (Baguettes, le 20 prairial an 10.)

HEROTT (*Louis*), canonnier au 4ᵉ régiment d'artillerie à cheval, né dans le département de la Meuse. Au combat du 30 ventose an 9, il eut deux chevaux tués sous lui, et resta seul à servir sa pièce. (Grenade, le 29 prairial an 10.)

KRETTLY (*N.*), trompette-major des guides du général en chef, né dans le département de Seine-et-Oise. Au mont Thabor, le 26 germinal an 7, il s'élança intrépidement au milieu des Mameloucks, et en sabra plusieurs. (Sabre, le 27 germinal an 9.) (*Voyez* tome II des Fastes, page 356).

LA FERTÉ (*Jean*), caporal à la 32ᵉ demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Drôme. Au siége de Saint-Jean-d'Acre, il monta des premiers à tous les assauts. (Fusil, le 1ᵉʳ pluviose an 10.)

LAPLANE (*Jean*), capitaine à la 32ᵉ demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Haute-Garonne. Il fut souvent cité pour sa bravoure pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre. (Sabre, le 9 ventose an 10.)

LATOUR (*Maurice*), chasseur au 22ᵉ régiment, né dans le département des Basses-Alpes. Il brilla dans tous les combats, et arrêta un hussard du 7ᵉ *bis*, qui désertait à l'ennemi. (Sabre, le 12 germinal an 9.)

LATREILLE (*N.*), sergent à la 75ᵉ demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de l'Hérault. Le 29, thermidor an 9, il tomba dans un bataillon anglais, se fit jour à la baïonnette, et rejoignit le camp français au milieu d'une grêle de balles. (Sabre, le 1ᵉʳ pluviose an 10.)

LAURANT (*Michel*), sergent à la 21e demi-brigade d'infanterie légère, né dans le département des Côtes du Nord. Il fit des prodiges de valeur à la bataille de Sédiman. (Sabre, le 3 germinal an 10.)

LENOBLE (*N.*), grenadier à la 61e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de Saône-et-Loire. Au combat du 4 fructidor an 9, il donna l'exemple d'une intrépidité à toute épreuve. (Fusil, le 12 prairial an 10.)

LIBES (*Jean*), sergent-major à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de l'Hérault. A Aboukir, le 7 thermidor an 7, il se battit long-temps contre six Turcs, qu'il força à prendre la fuite. Pendant cette action, si glorieuse pour lui, il reçut plusieurs coups de sabre, qui contribuèrent à lui affaiblir la vue. (Sabre, le 9 ventose an 10.)

MANIFLEUR (*N.*), caporal de grenadiers à la 88e demi-brigade d'infanterie de ligne, département de la Somme. Au combat du 4 fructidor an 9, il tua un grand nombre d'ennemis. (Fusil, le 9 prairial an 10.)

MARSALA (*Pierre*), caporal à la 32e brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de l'Isère. Au siége de Saint-Jean d'Acre, il demanda constamment à monter des premiers à l'assaut. (Fusil, le 9 ventose an 10.)

MATHÉ (*N.*), brigadier à la 88e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Côte-d'Or. Sa conduite héroïque pendant le combat du 4 fructidor an 9 fut admirée de toute l'armée. (Fusil, le 9 prairial an 10.)

MELZINGER (*N.*), capitaine à la 88ᵉ demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Moselle. Au combat du 4 fructidor an 9, il se signala par son intrépidité et son sang-froid. (Sabre, le 9 prairial an 10.)

MENARD (*N.*), sergent de carabiniers à la 4ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, né dans le département de l'Isère. A l'affaire du 29 ventose an 7, devant Saint-Jean-d'Acre, son audace le précipita au milieu d'un gros corps de Turcs, qui s'étaient emparés d'une de nos positions, et qui, après une résistance des plus opiniâtres, furent contraints de céder à sa valeur. (Sabre, le 4 prairial an 10.)

MEYRON (*Benoit*), grenadier à la 32ᵉ demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Dordogne. A l'affaire du 29 thermidor an 9, il se signala par un courage supérieur à tous les périls. (Fusil, le 9 prairial an 10.)

MILLE (*Gabriel*), grenadier à la 25ᵉ demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Stura. A l'affaire du 29 thermidor an 9, il se fit remarquer par son intrépidité. (Sabre, le 9 prairial an 10.)

MONTMIROT (*N.*), capitaine à la 61ᵉ demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de Saône-et-Loire. Au combat du 4 fructidor an 9, il donna des preuves de la plus grande bravoure. (Sabre, le 12 prairial an 10.)

PAUL (*N.*), chasseur de la garde des Consuls, né dans le département de la Haute-Garonne. A Aboukir, le 7 thermidor an 7, il s'élança des premiers dans une batterie qui fut enlevée de vive force. (Sabre, le 19 pluviose an 9.)

PAULAS ou SOLAS (*François*), sergent de carabiniers à la 2e demi-brigade d'infanterie légère, né dans le département de l'Ardèche. Le 30 ventose an 9, devant Alexandrie il se signala par une éclatante bravoure. (Sabre, le 9 prairial an 10.)

PERRIN (*N.*), lieutenant en second dans l'artillerie de la garde des Consuls, né dans le département de la Meuse. Devant Saint-Jean-d'Acre, il fit admirer son courage et la justesse de son tir. (Grenade, le 14 pluviose an 7.)

PERRUCHOT (*N.*), lieutenant à la 85e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Nièvre. Il fut cité, dans les rapports des généraux, pour une foule d'actions d'éclat sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, à la bataille d'Héliopolis et au siége du Caire. (Sabre, le 9 prairial an 10.)

PICARD (*Louis*), maréchal-des-logis de la garde des Consuls, né dans le département de Seine et-Oise. Au combat du passage de la Mer-Rouge, le 8 nivose an 7, il fonça des premiers sur une batterie, et fut du nombre de ceux qui s'en emparèrent. (Sabre, le 19 pluviose an 9.)

PLAINEL ou PLENET (*Jean*), sergent de carabiniers à la 2e demi-brigade d'infanterie légère, né dans le département de l'Ardèche. Le 30 ventose an 9, il fut compté au nombre des plus vaillans guerriers qui combattirent devant Alexandrie. (Sabre, le 9 prairial an 10.)

POINCELET (*N.*), chasseur à la 21e demi-brigade d'infanterie légère, né dans le département de la Moselle. Le 4 fructidor an 9, il se signala par son courage et par sa résolution. (Fusil, le 3 germinal an 10.)

POMARÈDES (*Jacques-Laurent*), capitaine en premier au 1er bataillon de sapeurs, né dans le département du Morbihan. La prise d'El-Arich, celle de Jaffa et le siége de Saint-Jean-d'Acre furent pour lui de beaux titres de gloire. Il se signala surtout pendant l'attaque de cette dernière place, en allant intrépidement, à la tête de dix-huit sapeurs et de quinze grenadiers, se loger dans une tour, d'où il chassa les Turcs et où il se maintint malgré leurs efforts réitérés pour la reprendre. En marchant à cet assaut, l'intrépide Pomarèdes fut atteint de deux graves blessures; mais il voulait mourir ou réussir dans son entreprise. Enflammés par son exemple, ses soldats se précipitèrent sur ses pas, et le succès couronna sa résolution. (Sabre, le 15 germinal an 10.)

POMPIER (*Augustin*), lieutenant à la 25e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département du Cantal. La bataille du 30 ventose, près d'Alexandrie, fut l'une des plus belles époques de sa vie militaire; il s'y fit remarquer par de brillans exploits. (Sabre, le 9 prairial an 10.)

PRIEUR (*Joseph*), caporal au 3e régiment d'artillerie à pied, né dans le département de la Haute-Marne. Le 4 fructidor an 9, pendant le combat, il était de service à une pièce du calibre de huit, dont il dirigea si bien la mitraille, que les têtes des colonnes ennemies en furent criblées. Il continuait à porter la mort dans les rangs des Turcs, lorsque, vivement pressé par leur cavalerie, il jugea qu'il ne lui serait plus possible de sauver son canon: sans se déconcerter il attendit les assaillans à quinze pas, fit sur eux une dernière

décharge, encloua la pièce, mit le feu au caisson, et fut assez heureux pour ne pas être atteint par l'explosion. (Grenade, le 29 thermidor an 10.)

PUJET (*N.*), sergent-major à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de l'Hérault. La journée du 30 ventose an 9 lui fournit l'occasion de plusieurs actions d'éclat qui le firent mentionner honorablement. (Sabre, le 9 prairial an 10.)

RAMEL (*N.*), ouvrier de la 15e compagnie d'artillerie, né dans le département de l'Isère. Il se distingua au combat d'Aboukir, le 17 ventose an 9. (Grenade, le 27 floréal an 10.)

RANCHON (*Louis*), capitaine de grenadiers à la 25e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Loire. Le 29 thermidor an 9, il mérita, par son courage et par son sang-froid, les éloges de ses chefs. (Sabre, le 9 prairial an 10.)

RAT (*François*), fusilier à la 18e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département du Mont-Blanc. Pendant toute la campagne de Syrie, et notamment à l'affaire du 28 ventose an 7, il donna des preuves multipliées de courage. (Fusil, le 29 germinal an 10.)

RICHE (*N.*), sergent à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de l'Ain. Il assista à toutes les actions dans lesquelles combattit le corps dont il faisait partie, et fit partout admirer sa valeur.

ROUAIX (*Pierre*), sergent à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Haute-

Garonne. Le 30 ventose an 9, devant Alexandrie, il se signala par son intrépidité. (Sabre, le 9 ventose an 10.)

SALLETTE (*François*), sergent à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département de la Haute-Garonne. Le 30 ventose an 9, ses exploits le firent mentionner à l'ordre du jour. (Sabre, le 9 ventose an 10).

SARTIGUE (*N.*) ouvrier d'artillerie à la 15e compagnie, né dans le département de la Gironde. Il se signala par plusieurs actes de courage, notamment à Aboukir, le 17 ventose an 9. (Grenade, le 7 floréal an 10).

SCHOUDER (*François*), brigadier au 14e régiment de dragons, né dans le département de la Moselle. Pendant la bataille du 30 ventose an 9, il s'élança au milieu des rangs ennemis et combattit long-temps après que l'on eut sonné la retraite. (Sabre, le 2 prairial an 9).

SICARD (*François*), tambour au 4e régiment d'artillerie à pied, né dans le département du Var. Les 18, 22 et 30 ventose an 9, furent pour lui des journées glorieuses: chacun de ces combats fit éclater sa bravoure. (Baguettes, le 29 prairial an 10).

STAMPLY (*Voyez* tome II des Fastes, page 167). (Sabre, le 9 prairial an 10).

SUDRIÉ (*Dominique*) (1), capitaine à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né à Toulouse, départ. de la Haute-Garonne. Le 30 ventose an 9, sous Alexandrie,

---

(1) Aujourd'hui chef de bataillon en retraite, officier de la Légion-d'honneur; quand il s'embarqua pour l'expédition d'Orient, il avait fait les campagnes de 1792 et 1793, an 2, 3, 4 et 5 en Italie.

il se signala par des actes d'une intrépidité héroïque. Le 21 floréal an 7, il s'était distingué au siége de Saint-Jean-d'Acre, où il reçut deux coups de feu; et le 7 thermidor, à la bataille d'Aboukir, à la tête d'une compagnie de grenadiers, il avait enlevé le village et fait prisonnier le pacha qui s'y était réfugié. (Sabre, le 9 ventose an 10).

TOUTANT (*Pierre*), adjudant sous-officier à la 32e demi-brigade d'infanterie de ligne, né à Paris, département de la Seine. Pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre il fut de tous les assauts et brigua constamment les missions et les postes les plus périlleux. (Fusil, le 9 ventose an 10).

VAULHER (*Noline*), grenadier à la 13e demi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département des Ardennes. Il escalada des premiers les retranchemens de Jaffa. (Sabre, le 13 prairial an 10).

VILLEMONT (*N.*), sergent à la 2e compagnie de mineurs, né dans le département de la Moselle. Pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre il affronta journellement les plus grands dangers et rendit d'éminens services. (Fusil, le 29 germinal an 10).

CUSTINE (*Adam-Philippe*, comte de), général en chef, né à Metz, départ. de la Moselle, le 4 février 1740.

Nommé, à l'âge de sept ans, lieutenant en second au régiment de Saint-Chamans, Custine suivit le maréchal de Saxe pendant la campagne des Pays-Bas; réformé, il reprit ses études à Paris. En sortant du collége ; il entra dans le régiment du roi, et se signala, dans la guerre de sept ans, par des traits d'audace et d'intrépidité. Rapidement porte-enseigne, lieutenant, capitaine dans Schomberg-dragons, à vingt-un ans il devint colonel du régiment de ce nom. A la paix, il parcourut les principaux états de l'Europe, et s'appliqua à connaître leurs forces militaires. Le grand Frédéric le distingua. Custine approfondit à Berlin la tactique moderne.

Au commencement de la révolution d'Amérique, il fut du nombre de ces Français généreux qui passèrent dans le Nouveau-Monde. Sa bonne conduite, au siége d'Yorck, lui valut le brevet de maréchal-de-camp. A son retour en France, il fut fait gouverneur de Toulon, et élu par la noblesse de Lorraine, député aux états-généraux, où il se rangea du parti de l'opposition.

En 1792, Custine eut le commandement en chef d'une armée. Tandis que Dumourier envahissait la Belgique, on voulut attirer, vers le Rhin, les principales forces de l'ennemi. Le 29 septembre, Custine rassemble un corps de quatorze mille hommes, se porte sur Spire, défendue par cinq mille Allemands, l'enlève de vive force et fait quatre mille prisonniers. Après ce succès, il apprend que les impériaux n'ont que quatre mille soldats dans Mayence. Il part secrètement pendant la nuit, renverse un petit corps autrichien à Worms, et arrive, le 19 octobre, sous les murs de la place, où il entre le

lendemain à la faveur des intelligences qu'il s'y est ménagées et de la menace d'une escalade. Il passe le Rhin, s'empare de Francfort, menace Hanau, Gissen, et bat les Prussiens à Lenslbourg.

Les habitans de Francfort massacrent la garnison française, et Custine, par cette trahison, est contraint d'abandonner les bords de l'Annida et de la Lahn. Il jette un détachement dans Kœnigstein, livre quatre combats près de Limbourg, lève des contributions, arrête l'ennemi, et se replie sur Cassel, dont les remparts qu'il avait fait réparer lui offraient un abri.

Le 6 janvier 1793, les Prussiens attaquèrent son avant-garde à Hocheim; un moment de surprise les favorisa, mais Cassel protégea la retraite de nos troupes. L'hiver fut employé à rendre ce poste inexpugnable, à approvisionner Mayence, et à renforcer l'armée que Custine porta à quarante-cinq mille hommes. Au printemps, les Prussiens passèrent le Rhin vers Baccharach. Soudain Custine rassemble dix-huit mille soldats sur la Nahe, et attaque, à Stromberg, les flanqueurs de l'ennemi. La nuit suivante, il voulait combattre le corps entier; mais à peine a-t-il engagé l'action, il est informé que l'armée de la Moselle, qui, en occupant le revers occidental des Vosges, devait couvrir son flanc gauche, se retire derrière la Blise, et ouvre ainsi aux Autrichiens les défilés qu'elle devait leur fermer. Renonçant alors à son premier dessein, il réunit ses troupes sur la rive gauche de la Nahe, et appuya sa droite au Rhin par une colonne détachée en avant de Bingen; il s'y fortifia en observant les mouvemens des Prussiens; mais bientôt il lui fut impossible de garder cette ligne, et il se replia sur Altzey. La même nuit il prévit que

Mayence pourrait être investie; il destina quinze mille hommes à sa défense, et commanda au reste de l'armée et à l'artillerie légère de venir le joindre par Worms. Malheureusement ses ordres furent exécutés trop tard, les Prussiens se rendirent maîtres de Bingen, dirigèrent par Ingelheim des forces considérables entre l'armée française et Mayence, et refoulèrent dans cette place les troupes qui en défendaient les approches. Custine, plein de confiance dans l'accomplissement de ce qu'il avait prescrit, tint position à Oberstein, livra le même jour deux sanglans combats, repoussa l'ennemi, et lui fit éprouver une perte énorme. Toutefois, privé de ses renforts, de ses tentes, de ses caisses, de son artillerie légère, de sa cavalerie, il ne put tenir plus long-temps la campagne, brûla ses magasins, et se décida à la retraite. Il arriva près de Weissembourg avec vingt mille soldats harassés et sans armes, loin de mayence, bloquée et abandonnée à ses propres forces. Un mois après il se vit à la tête de cinquante-deux mille hommes, et fut en état de reprendre l'offensive. C'est dans cette attitude menaçante qu'il apprit la trahison de Dumouriez, et reçut l'ordre de le remplacer à l'armée du Nord. Avant de s'éloigner, il voulut ouvrir à son successeur le chemin de Mayence assiégée: il ordonna au général Houchard de s'avancer dans le Hundsruck; et lui-même, avec une partie de l'armée du Rhin, attaqua l'avant-garde ennemie qui avait passé la Quiech. Mais, soit qu'il n'inspirât plus assez de confiance, soit que ses dispositions fussent mal concertées, il n'obtînt pas les succès sur lesquels il avait compté. L'ennemi échappa, et Custine, supportant le contre-coup des fautes de Dumouriez, abandonna le Rhin pour se rendre sur la frontière du Nord. Il trouva, en arrivant,

une armée séditieuse, tremblante et dispersée, les places fortes envahies, et Valenciennes assiégée.

Son premier soin fut de rétablir la discipline : il remonta les restes de sa cavalerie, et s'établit au camp de César sous Bouchain. Pendant ce temps le gouvernement le pressait de faire lever le siége de Valenciennes ; il fallait risquer une bataille, Custine ne le fit pas. Il fut mandé à Paris, sous le prétexte de concerter des plans de campagne. La Convention nationale le décréta d'accusation, et il fut décapité le 29 août 1793 (1).

Custine, doué d'une audace intrépide, se fût mis au premier rang des capitaines illustres, si l'intempérance

(1) Le procès dura quatorze jours. Pendant l'instruction, un aide-de-camp de Custine mérita que son nom fût consacré par un souvenir dans l'histoire. Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, et Robespierre l'avaient mandé avec un autre officier au Comité de salut public. Ils leur ordonnèrent de dénoncer leur général. Ces officiers résistèrent aux promesses et aux menaces. Le plus jeune (Dutillet), parla avec une fermeté qui étonna Robespierre. Billaud-Varennes en fut transporté de fureur : « Traître, dit-il, » tu défends ton général ! tu es son complice. » — « Celui que vous ac- » cusez, s'écrie Dutillet, a bravé cent fois la mort pour la République. » Quant à moi, voici la liste de mes crimes ! » il découvre sa poitrine sur laquelle plusieurs blessures avaient laissé de profondes cicatrices. Collot-d'Herbois et Robespierre lui ordonnèrent de se retirer. En s'échappant de cet antre funèbre, d'où sortaient tant de crimes et de plans de victoires, l'officier courageux reproche à son ami son silence et la pâleur qui couvre son visage. « Tu ne trembles pas ainsi un jour de combat, lui dit-il. » — « Que veux-tu ! j'étais désarmé, répond l'autre officier, et j'étais en » présence des trois plus grands ennemis de la république. » Enfin Custine parut devant ses juges. Ce même Dutillet, le général Villers, Sectham et Baraguey-d'Hillers, aides-de-camp de Custine, osèrent le suivre pour le justifier. Cependant jusqu'alors ce tribunal avait toujours frappé du même arrêt de mort les défenseurs et l'accusé.

Rigide

et les excès du vin ne lui eussent souvent fait commettre de grandes fautes. Ce général était d'une haute stature, son regard était imposant et son port majestueux. Les formes athletiques et énergiquement prononcées de son corps, semblaient annoncer que son âme devait être le foyer des plus ardentes passions.

Il était né violent, mais son cœur était bon et fidèle en amitié. Il portait dans le commandement la dureté de son caractère. Ardent dans ses conceptions, il était calme un jour de bataille; son sang-froid était alors admirable. Un de ses aides-de-camp (Baraguey-d'Hillers) lui lisait une dépêche pendant que ses soldats se battaient. Une balle siffle et perce entre ses doigts le papier déployé; l'aide-de-camp s'arrête: « *Continuez*, lui dit Custine, *c'est un mot que la balle aura emporté.* »

Rigide observateur de l'ordre et de la discipline, il était sans pitié pour l'officier ou le soldat qui s'était rendu coupable de la moindre infraction. Le lendemain de la prise de Spire, un capitaine et deux sous-officiers qui avaient conduit leur compagnie au pillage, en déclarant qu'il était légitime, furent arrêtés par son ordre; ils étaient chargés d'un riche butin; ce capitaine s'était signalé dans plusieurs affaires, il méritait une récompense; mais il fallait un terrible exemple: il fut fusillé. Cette sévérité eut l'approbation de l'armée entière; elle ramena la subordination, dont les troupes ne doivent jamais s'écarter. Au sein même de ses revers, Custine ne manqua jamais de cette fermeté, qui maintient les droits du chef et impose l'obéissance. Sa conduite à Ogersheim, montre qu'il possédait cette éloquence, qui plus d'une fois a fait rentrer des mutins dans le devoir. Une sédition avait

éclaté parmi les gendarmes qui demandaient une augmentation de paie; il leur fit observer que leur solde était la meilleure de toute l'armée, qu'ils étaient tenus avec le plus grand soin, et que leurs vêtemens étaient en très-bon état : « Et cependant, s'écria-t-il, qui croirait » qu'au milieu de vous, au milieu des soldats de la pa- » trie, il est des hommes assez ingrats pour oublier les » bienfaits de cette tendre mère?.... On m'a parlé de ré- » clamation à la Convention... Moi, je ne connais que des » esclaves qui marchandent leurs services. (Il régnait un » profond silence). On m'a dit que vous étiez mécontens » Eh! de quoi mécontens? Où sont-ils les mécontens? » parlez. »

Le colonel de la gendarmerie s'avança et dit : « Mon » général, ce n'est pas un, ce n'est pas deux gendarmes qui » sont mécontens, ils le sont tous. » — « En ce cas, re- » prend vivement Custine, ce n'est pas un, ce n'est pas » deux gendarmes, c'est tout le corps qu'il faut réformer. » On veut établir des lois arbitraires. C'est à moi qu'on » en veut dicter! Non, je n'en recevrai jamais, et ce ne » sera pas en vain que la nation m'aura confié d'énormes » pouvoirs. . . . . Cependant vous parlez de déserter » les drapeaux. Eh quoi! gendarmes, vous ouvririez donc » un passage à l'ennemi pour qu'il aille égorger vos en- » fans sur les cadavres de vos femmes! Eh bien! si vous » avez conçu ce lâche projet, si la patrie n'est rien pour » vous, si l'honneur est muet dans vos âmes, partez, » partez tous; mes lettres, ma vengeance vous précéde- » ront dans vos départemens; vos concitoyens indignés » vous recevront à coups de canon. Moi, je serai fidèle à » mon devoir; je vous ferai poursuivre dans votre fuite

» par ma cavalerie ; mon infanterie vous chargera ; je » m'attacherai à vous comme une furie. » Il dit et mit son cheval au galop sans attendre une réponse.

Avant de quitter la prison pour monter à l'échafaud, Custine écrivit à son fils la lettre suivante :

28 août 1793, à dix heures du soir.

« Adieu, mon fils, adieu. Conservez le souvenir » d'un père. Je n'emporte qu'un regret, c'est celui » de vous laisser un nom, qu'un jugement fera croire un » instant coupable de trahison, par quelques hommes » crédules. Réhabilitez ma mémoire quand vous le pour» rez ; si vous obtenez ma correspondance, ce sera » une chose bien facile. Vivez pour votre aimable épouse, » pour votre sœur que j'embrasse pour la dernière fois.

» Je crois que je verrai arriver avec calme ma der» nière heure. Adieu encore, adieu. Votre père, votre » ami. CUSTINE. »

Le supplice de Custine n'assouvit pas la fureur de ses bourreaux. Sa belle fille (1) qui, jusque sur la fatale

---

(1) Madame de Custine, sa belle fille, fut la seule de sa famille qui osa implorer les juges. « Vain secours de l'innocence et de la beauté, s'écrie » M. Châteauneuf dans *son Histoire des généraux français* ; ni ses » vertus, ni sa piété filiale ne purent fléchir leur barbarie. Cette jeune » femme, impatiente et courageuse, devançait le jour ; triste et voilée, » elle attendait, sous les voûtes sombres du palais, que le bruit des gonds » et de la redoutable escorte l'avertît du passage de la prison à la salle des » jugemens de mort. Elle embrassait son père dans un morne silence : elle » le suivait au tribunal. Assise aux pieds de l'escabelle, elle levait vers lui » des yeux mouillés de larmes. Lorsque l'interrogatoire était suspendu, » plus mourante que lui, elle le consolait en lui montrant un espoir » qu'elle cherchait en vain dans le fond de son cœur. Si Custine s'arrachait » à ses embrassemens pour rentrer dans sa prison, elle allait déposer dans

charrette, lui avait donné des preuves d'un héroïque attachement, fut plongée dans les cachots. Son fils Renaud-Louis-Philippe-François Custine, fut également arrêté; il avait déjà passé par divers emplois, dont il

---

» le sein de son jeune époux, détenu à la Force, ses alarmes pour les jours » de son beau-père. Elle était la seule de ses enfans qui lui rendît des devoirs si touchans; la terreur avait fait taire le sang et glacé l'amitié. On » la voyait partager ses soins religieux entre le père et le fils, courir d'une » prison à l'autre, déguisant sa tristesse sous un front serein, pour éloigner » un pressentiment funeste. Elle était la dépositaire de leurs secrets tourmens, et de ces combats tumultueux que la crainte et l'espérance élevaient » tour à tour dans le cœur du père et de son malheureux fils. Un jour elle » sortit du palais avec plus d'espoir; le sourire était sur ses lèvres: du milieu de cette foule indigente et barbare, qu'un salaire attirait pour applaudir aux arrêts par d'affreuses clameurs, des femmes lui firent entendre ces atroces railleries : *Elle rit; mais elle ne rira pas long-temps :* » *C'est la fille de Custine; son père jouera bientôt à la main chaude.* » On ne peut sans indignation retracer de si horribles souvenirs . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« Il ne fallait rien moins que la jeunesse et la santé la plus florissante, pour » que madame de Custine ne succombât pas sous le poids de ses propres » douleurs. Avec quel intérêt, cet autre peuple de Paris, toujours trompé, » mais plus curieux que méchant, la voyait près de son malheureux beau-père, pendant les séances de ce tribunal, où il confondit la calomnie et » l'ignorance de ses lâches accusateurs! »

Madame Necker, dans un de ses ouvrages (*Réflexions sur le divorce*) où la morale la plus pure s'allie à un style plein de grâces et animé de la chaleur de la vertu, peint ainsi le sublime dévouement de madame de Custine ponr son beau-père et son époux : « O! vous, lui dit-elle, gloire » de votre sexe! sublime exception à tous ses désordres, à toutes ses indépendances, à toutes ses fausses exaltations pour de faux devoirs, je baise » les traces de vos pas, je les couvre de fleurs jusqu'à la porte de cette prison, » que vos larmes vous font ouvrir chaque jour : puisse le charme de vos » vertus, pareil à celui de la lyre d'Orphée, fléchir les arbitres de la mort, et » présenter un nouvel argument, plus touchant que tous les autres, en » faveur de l'identité des époux, et de l'indissolubilité du mariage!

s'était rendu digne. Avant la révolution il était capitaine au régiment de la Reine, cavalerie; le ministre Delessart le chargea des affaires de France à Berlin; à son retour, il servit comme aide-de-camp du maréchal Luckner à l'armée du Rhin, puis comme adjudant-général. C'est dans ce grade qu'il signala sa bravoure à l'attaque de Francfort. Il était âgé de vingt-cinq ans lorsqu'il périt par la terrible guillotine, le 14 nivose an 2.

DAMPIERRE (*Auguste-Henri-Marie Picot* de), général en chef, né à Paris, le 19 août 1756.

A dix ans, Dampierre s'enflammait au récit des batailles, et n'aimait, des jeux de son âge, que ceux qui lui retraçaient l'image de la guerre. Il fit des études variées, apprit les principales langues de l'Europe, les hautes sciences, le droit public, et approfondit, dans les auteurs anciens et dans les meilleurs ouvrages modernes, les connaissances nécessaires à l'homme d'armes. Témoin des heureuses dispositions qui se développaient de bonne heure dans cet enfant, le lord Bolingbroke, qui venait fréquemment dans sa famille, s'écria à une réponse ingénieuse qu'il lui fit : « Auguste, tu seras un jour un » homme; cultive par le travail ce que la nature a fait pour » toi. » On va voir comment s'accomplit ce présage.

Brûlant de marcher sur les traces de son père qui avait été blessé à la bataille de Dittingen, en 1743; et de son oncle Charles de Dampierre, commandeur de Malte, et chef d'escadre, qui avait eu une partie de la mâchoire emportée en 1759, au combat naval de la Grenade, Auguste Dampierre entra à quinze ans dans les gardes-françaises. Dès qu'il eut revêtu l'uniforme, il fit éclater toute l'impatience d'un jeune amant de la gloire.

On l'entendit souvent s'écrier : « *Ne ferai-je donc jamais rien pour mon pays ? Quand pourrai-je perdre un bras dans une bataille ?* » Ce caractère ardent n'attendait que les occasions.

En 1772, il demanda à partir comme volontaire pour l'Amérique septentrionale, qui commençait à secouer un joug odieux ; mais une prétendue nécessité pour la France, de conserver vis-à-vis de l'Angleterre les apparences de l'amitié, empêcha d'accorder cette permission. Ce refus irrita Dampierre et le porta à haïr la cour ; à chaque victoire des Américains et des officiers français, il s'écriait en versant des larmes : « *Ah! malheureux, je n'y suis pas !* » Le comte d'Artois alla commander en personne le siége de Gibraltar, une foule de volontaires le suivit. Dampierre, ne pouvant pas obtenir de congé, prit le parti de s'y rendre secrètement. Le même pouvoir qui s'était opposé à son départ pour l'Amérique, le fit arrêter à Barcelonne et reconduire à Paris. Il épousa alors une demoiselle qui lui apportait un million et de la beauté : c'était une petite-fille de Lulli, célèbre compositeur de nos premiers opéras. Les dames de la cour prétendirent que Dampierre se mésalliait ; elles ne songeaient pas que leurs noms n'étaient connus que de quelques cotteries de Versailles, tandis que Lulli était admiré dans toutes les villes de l'Europe, où l'on est sensible au charme d'une musique harmonieuse et savante.

Pendant que d'autres jeunes officiers énervaient dans les plaisirs leur corps et leur courage, Dampierre passa en Angleterre, dont il estimait le gouvernement comme tous les hommes libres. Ami des philosophes et des grands orateurs de cette nation, il étudia l'histoire et la législation des Anglais. Il se rendit ensuite à Berlin, où il

prit, dans les exercices de paix, dans les grandes manœuvres, des leçons les plus utiles pour son pays. Son admiration pour Frédéric tint de la passion; mais, à son retour, ses manières prussiennes, trop affectées, lui firent du tort à la cour, où un ridicule est plus rare qu'une mauvaise action. Un jour étant allé à une revue, la queue longue et le chapeau mis à la prussienne, Louis XVI, qui le remarqua, dit avec humeur au maréchal de Biron : « *Avez-vous vu ce fou de Dampierre?* » Ces seuls mots connus des ministres et des courtisans qui vont toujours plus loin que leurs maîtres, suffirent pour le priver de l'avancement qu'il méritait. Un second voyage en Prusse, pendant la maladie qui mit Frédéric au tombeau, le confirma dans son estime pour ce grand capitaine.

Tous les progrès des sciences intéressaient le cœur et l'esprit de Dampierre. Lorsque Montgolfier découvrit l'art, cru long-temps impossible à l'homme, de s'élever dans les airs, Dampierre se présenta pour monter dans le premier ballon qui fut construit à Paris. Pendant qu'il éprouve un refus, il apprend qu'une seconde ascension doit avoir lieu à Lyon; il part pour cette ville, l'instant après avoir descendu sa garde, espérant de revenir à point nommé pour la prochaine. Il était impatient de montrer son courage, en s'exposant dans une faible nacelle suspendue à un globe de papier que la moindre étincelle pouvait enflammer. Lyon retentit des éloges des hardis voyageurs: malgré le charme que Dampierre éprouvait aux fêtes, dont il était l'objet, il repartit pour Paris, où son service le rappelait; mais, quelque diligence qu'il eût faite, il arriva trop tard. On punit de six mois de

prison, ce voyage qui ne devait être considéré que comme une étourderie de jeune homme.

Cette sévérité fit abandonner à Dampierre le régiment des Gardes. Il était dans sa terre, lorsqu'il s'honora par une action qui serait remarquable même dans un de ces hommes que le malheur excite à faire le sacrifice de leur vie. Un jour de fête, en hiver, à six heures du soir, tandis qu'on dansait dans le château de Dampierre, un père de famille tombe dans la rivière et disparaît. Les cris de ses enfans attirent une foule de paysans, sans qu'un seul ose le secourir. La nouvelle en parvient jusqu'à la salle de bal; Dampierre, en sueur, quitte ses habits, court et plonge trois fois dans l'eau glacée sans trouver l'infortuné que venait d'entraîner le courant : il nage rapidement, l'atteint au moment où il va être écrasé sous les roues d'un moulin, et le retire au péril de s'y briser lui-même. Dampierre ne jouit pas du prix d'un si rare courage; celui pour qui il s'était dévoué ne put être rappelé à la vie. La générosité de Dampierre se tourna alors sur ses pauvres enfans, il soulagea leur misère et leur prodigua des consolations : ce trait d'humanité qui le fit comparer au duc Léopold de Brunswick, qui avait péri en se précipitant dans l'Oder, pour sauver un de ses sujets, pensa lui causer la mort par une maladie violente; mais son nom ne fut plus prononcé, dans la contrée, qu'avec ce respect que le rang n'impose pas toujours, et que la bienfaisance seule inspire.

On touchait à l'année 1789, Dampierre se montra dans les rangs de ceux qui voulaient la liberté, c'est-à-dire de presque toute la nation. Nommé président du département de l'Aube, il honora sa place par son patrio-

tisme et sa fermeté; il fit tout le bien qu'il pouvait faire. La reconnaissance des habitans allait le porter à l'Assemblée nationale avec M. Beugnot, homme érudit et éloquent, comme les deux citoyens les plus dignes de les représenter. Le nom de Dampierre sortait de l'urne, lorsqu'une troupe de forcénés inonde la salle des séances, en poussant des cris et des hurlemens : c'est le choix qu'on a fait de Dampierre qui excite les furieux. Les sabres se croisent. C'est ici qu'il fit un noble sacrifice de son ambition ; pour ôter tout prétexte à une émeute, il se désiste à l'instant, et déclare qu'il ne se pardonnerait de sa vie d'arriver à l'Assemblée nationale sous de tels auspices. Un honneur, qu'il voyait mêlé à l'idée d'une calamité publique, ne pouvait convenir à sa probité.

En 1792, l'Europe en armes se ligua contre les droits des peuples. Dampierre quitta ses fonctions civiles et accourut sous le drapeau de la révolution. Il était aide-de-camp du maréchal de Rochambeau, lorsqu'il fut nommé colonel du régiment de dragons de la Colonelle-générale. Ce corps, qu'avait commandé le duc de Luynes, accoutumé au séjour de Versailles et flatté par la cour, était devenu difficile à conduire : il fallait un homme ferme qui lui inspirât ce reste de respect pour la naissance, qui n'était point encore effacé. Dampierre, noble, mais populaire, remplaça heureusement l'ancien colonel qui avait laissé, parmi ses soldats, une sorte d'esprit qui les faisait accuser d'*aristocratie* par les volontaires que les provinces envoyaient au secours des frontières. Avant le premier combat, au village de Bossut (29 avril 1792), ce régiment en passant devant le front du bataillon de l'Oise laissa éclater des murmures. Dampierre se retourne : « Eh ! quoi ! » dragons, s'écrie-t-il, lorsque nous allons combattre les

» ennemis de notre patrie, vous garderiez un ressentiment » funeste? » *Vive le bataillon de l'Oise! Vive la France!* Un même cri se fit entendre : *N'ayons de haine que contre l'étranger.*

Peu de jours après, ces mêmes dragons, entraînés par l'esprit d'indiscipline qui gagnait tous les corps de l'armée, envoyèrent au général Dampierre une députation de cinq d'entr'eux pour demander qu'on leur distribuât tout l'argent qu'ils avaient à la masse, *attendu*, disaient-ils, *qu'allant faire la guerre et pouvant être tués, chacun devait jouir de ce qui était à lui.* Cette demande fut rejetée, comme elle devait l'être. En partant les cinq dragons laissent cette menace : *Cela suffit.* Le régiment sortait à peine de Mons pour combattre l'ennemi, qu'ils font rompre les rangs et crier en tumulte : *La masse, ou nous ne marchons pas.* Le moment était difficile. C'en était fait de la subordination et peut-être de la vie de tous les officiers, sans la fermeté de Dampierre : « Officiers et sous-» officiers, s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, vous répondez » sur vos têtes de l'ordre que je vais donner : que les dragons » mutinés suivent les soldats fidèles. » Tout le régiment obéit. Dampierre fit faire halte à un quart de lieue. « Ap-» prenez, dit-il, que, si je refuse tout à la révolte, j'ac-» corde tout à la soumission. » Et il fit compter à chaque soldat six francs sur la masse. On vit bientôt quelle autorité lui donnait ce mélange d'inflexibilé et de douceur. Le régiment bivouaquait sur la route de Valenciennes. Tout-à-coup, des troupes de cavalerie accourent en criant : « *Sauve qui peut, fuyez, tout est perdu, l'ennemi est dans le camp.* » Dampierre fut d'abord foulé aux pieds des chevaux et eut son casque brisé. Il se relève et crie de toute ses forces : « *Au nom de l'honneur,*

dragons soyez fermes à vos rangs. » Et tous restent immobiles. Ce même jour, Dampierre avait accru son ascendant sur le soldat, en allant seul, à la portée du pistolet, et au milieu d'une grêle de balles, reconnaître un poste de tirailleurs ennemis.

Le lendemain, nos soldats firent un mouvement rétrograde. L'Autrichien se mit à harceler nos troupes légères; il redoublait d'audace, sans que personne donnât d'ordres. Dans ce danger extrême, Dampierre commande aux derniers bataillons de s'arrêter, et met du canon en batterie. Le feu de l'artillerie force l'ennemi de s'éloigner. Dampierre se prépare à défendre le défilé de Quiévrain, lorsqu'il reçoit l'ordre de se diriger sur Valenciennes; il hésite. « A Valenciennes, à Valenciennes, lui crie-t-on de » toutes parts, il n'y a que là qu'on soit en sûreté. » Tant le duc de Biron, général en chef, inspirait peu de confiance à l'armée !

Dampierre, aux camps de Maulde et de Maubeuge, mit le comble à sa réputation d'excellent officier par des combats d'avant-postes et par des reconnaissances, dans lesquelles il affronta souvent le plomb et la mitraille de l'ennemi. Il se porta en Champagne avec son régiment de dragons et quatre mille fantassins pour s'opposer aux progrès du roi de Prusse, maître de Longwi et de Verdun. La veille de la bataille de Valmy, il arriva au camp de Sainte-Menehould, en même temps que les vingt-cinq mille hommes de l'armée du Rhin. Il eût pu faire beaucoup de mal aux Prussiens pendant la vive canonnade qui s'engagea alors, en s'avançant, de l'aile gauche où il était placé, sur leur flanc, que la disposition du terrain permettait d'attaquer avec une grande probabilité de succès. Tel était du moins son avis; mais le général en chef Keller-

mann jugea plus prudent de ne rien compromettre. Il n'y eut dans cette action aucun engagement d'infanterie; le jeu supérieur de notre artillerie arrêta seul la marche de l'armée prussienne.

A la bataille de Jemmapes, le corps de Dampierre, devenu l'avant-garde, emporta les positions de Bossut et de Frameries, opiniâtrement défendues par les Autrichiens. Après cet avantage, Dumouriez résolut d'attaquer les retranchemens de Jemmapes. On se battit d'abord sans qu'il y eût rien de décisif; mais Dampierre prit la résolution soudaine de forcer la gauche des ennemis. A la tête des régimens de Flandre et des bataillons de Paris, qu'il précédait de cent pas, il enleva deux redoutes, en tourna les canons contre les Autrichiens, et fit seize cents prisonniers. Nos soldats l'avaient vu constamment s'avancer à cheval et le premier : ils le nommèrent aussi le premier dans ces acclamations qui suivent la victoire. Nos blessés oubliaient leurs douleurs pour se demander : « *Dampierre vit-il encore?* D'autres disaient qu'ils mouraient contens puisque *ce brave homme* était conservé à leur pays.

Dampierre, à la tête d'un corps de dix-mille hommes, combattit à la bataille d'Anderleck près de Bruxelles, réduisit Malines, et, dans une action sanglante, près de Liège, acheva la conquête de la Belgique. Dumouriez établit son quartier-général à Aix-la-Chapelle. La présence des Français fut célébrée par des fêtes et par les vœux sincères des habitans qu'ils venaient de soumettre. Dumouriez empressé de recevoir leurs hommages, parut au théâtre. On lui offrit une couronne de lauriers; au moment où les acteurs la lui présentaient, les soldats crièrent des loges et du parterre : « *Une couronne au général Dampierre; il l'a bien méritée.* » Dumouriez partagea la cou-

ronne; mais il n'oublia jamais qu'il y avait été contraint par la voix des soldats, vrais arbitres du courage et des talens de leurs chefs. Dampierre fut en quelque sorte exilé de l'armée. Rélégué à Aix-la-Chapelle avec deux mille hommes et condamné à l'inaction, du sein du repos, il put mieux juger quels évènemens étaient réservés à l'avenir; prévoyant quels efforts exigeait la situation de la France, il écrivit à Pache, ministre de la guerre, pour l'engager à porter les Français sur le Rhin, où dans des quartiers d'hiver formidables par leur position, ils auraient pu attendre les renforts dont ils avaient le plus grand besoin.

Toutes ses lettres commençaient par ces mots en gros caractères : « *Ou le Rhin, ou la Meuse.* » Dampierre prouva combien ce plan était facile contre les Autrichiens encore effrayés de nos derniers triomphes; mais le ministre dédaigna de répondre, et Dumouriez lui-même, tout entier à ses préparatifs contre la Hollande, sembla ne pas songer que cette expédition, dépendant des succès de sa grande armée, se changerait en revers par les moindres échecs qu'elle éprouverait.

Tandis que trente mille de nos soldats, prenant les places de Bréda, Klundert et Gertruydemberg, faisaient craindre à la Hollande une conquête aussi rapide que celle de la Belgique, le prince de Cobourg, avec quarante mille hommes, vint attaquer les quinze mille Français dispersés sur les bords de la Roër; leur défaite eût été entière, sans la conduite énergique et la présence d'esprit du baron de Lefort (1), colonel de hussards, qui se mit

(1) C'était un descendant de Lefort, grand amiral de Russie qui seconda

à la tête de toute la cavalerie et protégea la retraite. Dampierre, dont les troupes étaient inutiles à Aix-la-Chapelle, accourut sur le champ de bataille; guidant l'arrière-garde, il débouchait à peine des bois qui bordent le chemin d'Aix-la-Chapelle à Liège, qu'il entendit de loin une vive canonnade; Dampierre se porte près la barrière d'Aigneux, fait masquer ses canons par des haies, les fait charger à mitraille, couvre la grande route de pièces de position qui en défendent l'approche, et vole au secours du général Lamarche, dont l'arrière-garde entamée, mais ranimée à la vue d'un renfort, demande à charger les Autrichiens. Dampierre tâcha de réprimer cette ardeur : le lieutenant-général Lanoue se laissa entraîner par le vœu de ses soldats dans un terrain coupé et inégal : on n'avait jamais rien vu d'aussi rapide que la marche de nos grenadiers; en quelques minutes ils gagnèrent près d'une lieue de terrain. Ils arrivent au pied d'une éminence couronnée d'artillerie; la mitraille emporte la moitié de ces braves, et force l'autre à rétrograder. Dans cette circonstance, l'ennemi allait pénétrer dans Liège et s'emparer du seul pont qui fût sur la Meuse, où il eût noyé tous ceux qui auraient tenté le passage. Dampierre voulut sauver l'armée; il ramène ses troupes dans les mêmes lieux qu'elles avaient occupés, et s'y bat avec acharnement au milieu du feu de la mousqueterie et du canon. Après des efforts inouis, les Autrichens renoncèrent à leur attaque, et, à l'entrée de la nuit, Dampierre resta maître du terrain qu'il avait si vaillamment défendu.

---

si heureusement le Czar Pierre-le-Grand dans ses conquêtes, et, dans la civilisation de ce pays.

Il se rapprocha du champ de bataille de Nerwinde; Dumouriez lui avait ordonné de se diriger sur Tirlemont par la voie la plus courte. La destruction des ponts l'obligea de suivre la grande route de Louvain, et malgré une foule d'obstacles, il arriva avec sa cavalerie. En l'apercevant, Dumouriez transporté de colère, lui dit avec dureté, devant d'autres généraux, « qu'il voulait que ses » ordres fussent exécutés à la lettre, et qu'il avait cou- » tume de punir ceux qui les éludaient sous quelque » prétexte que ce fût. » Il fallut déboucher par une porte de Tirlemont contre laquelle trente canons étaient braqués; Dampierre passa le premier avec quelques compagnies de hussards et trois pièces d'artillerie légère. L'ennemi fut repoussé derrière la Gête, et forcé d'abandonner le village de Gorsenhoven, où les Français se maintinrent contre vingt charges successives de la cavalerie.

Dumouriez résolut d'attaquer les Autrichiens dans leur position en arrière de la seconde Gête. Dampierre, au centre de l'armée, eut son flanc découvert par la retraite de l'aile commandée par Miranda. L'ennemi, loin de poursuivre ce général, tourne son artillerie sur le centre, dont il démonte toutes les batteries, et où il fait un grand carnage. Dampierre arrêta le désordre, tint ferme jusqu'à la nuit, et contribua au succès de l'aile droite; il voulait qu'ont attaquât le lendemain avec cette aile animée et victorieuse, et qu'on refusât à l'aile gauche de combattre sous Miranda. Dumouriez, soupant avec Dampierre dans le village de Nider-Elisen, lui dit : « Je vois » bien pourquoi cela n'a pas été comme à Jemmapes : » vous commanderez demain la première attaque. » Mais il ne persista pas dans ce dessein, et Dampierre désespéré ne songea qu'à se défendre. Dès la pointe du

jour, l'ennemi marcha rapidement pour poursuivre ses avantages de la veille contre notre aile gauche. Dampierre envoie aussitôt son aide-de-camp au général en chef à Tirlemont, pour l'informer de la marche des Autrichiens et de l'attaque qu'elle faisait présager. Dumouriez était alors occupé à écrire ses dépêches pour Paris; il s'écria avec colère: « Tant mieux, tant mieux. » Revenu de ce premier mouvement: « Allez, répondit-il, annoncez » au général Dampierre que j'envoie au secours de l'aile » gauche, et que j'y volerai moi-même dans un mo» ment. » Malheureusement les troupes du général Miazinski, posté sur un mamelon, près d'une chaussée qui conduit de Tirlemont à Liége, étaient déjà forcées; écrasées par l'artillerie autrichienne, elles se replient, et se heurtent contre nos renforts. A chaque seconde, la mitraille moissonnait dix hommes par bataillon. Un quart-d'heure du feu de ces batteries pouvait anéantir cette masse serrée comme un troupeau que la frayeur rend immobile, quand Dampierre accourt avec sa cavalerie et du canon: il voit que personne ne commande, que Miazinski a perdu la tête. Il prescrit à nos soldats éperdus de se jeter à droite et à gauche, et de se former en pelotons sous la protection de la cavalerie légère. Déjà ils se sont ralliés; Dumouriez arrive de Tirlemont. « Quel est donc » ce désordre, s'écrie-t-il avec étonnement? — Vous ve» nez trop tard, lui répond Dampierre, j'accours du » centre pour empêcher la mort de tant de braves gens. » Dumouriez, dans ses mémoires, s'attribue l'honneur de cette manœuvre; ce n'est pas le seul mensonge de ce genre qu'il ait inventé pour mettre à couvert sa réputation de grand capitaine.

L'armée

L'armée se retira aux frontières de la Flandre et du Hainault. Dumouriez, jugeant d'avance de la sensation que produirait dans Paris la nouvelle des revers qu'il venait d'éprouver, et redoutant la colère de la Convention, médita de la renverser.

Dampierre était au Quesnoi avec le seul régiment de Flandre et deux bataillons de Paris, quand il fut informé que le général en chef avait vendu la France aux généraux de l'Autriche. Il déclara à ses deux mille soldats qu'il s'ensevelirait avec eux sous les ruines de la citadelle plutôt que de la rendre. L'émotion de ces braves éclata lorsqu'il fit entendre ces dernières paroles : « Camarades ! nous avons tous juré de défen-
» dre nos lois et notre liberté. Eh bien ! ce serment
» que Dumouriez fit avant nous, il l'a violé le premier:
» il vend la patrie à nos implacables ennemis. Vous fré-
» missez d'un tel crime. L'honneur parle : il sera plus
» puissant que la voix du traître qui prétend nous séduire.
» Jurons de périr sous les débris enflammés de cette ville,
» avant de la livrer aux Autrichiens. » Les soldats répétaient à peine ce serment, Dampierre apprend que les représentans du peuple l'ont nommé général en chef de l'armée du Nord, pour l'opposer à Dumouriez. Aussitôt il part pour Valenciennes, qui avait fermé ses portes aux soldats envoyés pour s'en emparer, et où le commandant Ferrand avait su garder, pendant cette crise, un calme et une discipline admirables. Il conjura nos troupes de ne point déchirer le sein de la patrie dans l'intérêt d'un seul homme, et parvint, en moins de trois jours, à les rassembler toutes sous les murs de Valenciennes.

Le découragement de nos bataillons se joignait à leur

affaiblissement. Denain, sous la protection des forteresses, permettait d'attendre les recrues d'une levée de trois cent mille hommes décrétée par la Convention, et de faire les apprêts de la campagne. Mais avant que Dampierre fût en mesure d'exécuter le plan qu'il avait conçu, les représentans du peuple lui ordonnèrent de faire marcher au secours de Condé une armée réduite à vingt mille soldats abattus, dénués de tout, incapables de résister à quatre-vingt mille Autrichiens bien conduits et fiers d'avoir reconquis, en moins d'un mois, la Hollande et les Pays-Bas. Dampierre vint occuper le camp de Famars. Le cours de l'Escaut, qui traverse la ville de Condé, avait fait partager l'armée autrichienne en deux corps; sa position semblait prescrire aux Français de ne livrer bataille qu'à l'une des deux ailes. Dampierre, sorti du camp à la pointe du jour, trompe l'ennemi par une fausse attaque sur l'autre bord du fleuve, renverse tout ce qui est devant lui, emporte plusieurs villages et se fraye un passage jusque près de Quiévrain. Les Autrichiens étaient vaincus, si on ne leur eût pas laissé le temps de revenir d'une première frayeur. L'irrésolution de quelques troupes du centre, et la lenteur d'un régiment qui devait s'y porter, permettent à l'ennemi de nous enfoncer, et forcent l'aile de Dampierre à la retraite. Ce général fit rentrer toute l'armée au camp de Famars dans un ordre aussi calme que s'il l'eût ramenée d'une manœuvre de paix. Cette tentative malheureuse, la vue du sang inutilement répandu, ne purent ouvrir les yeux des fougueux représentans du peuple.

Dampierre ne put fléchir leur obstination; ils avaient vu, dans le combat heureux d'une aile de l'armée, l'in-

faillible présage d'un succès décisif. Cette volonté absolue, et peut-être la crainte de leur céder en audace, l'engagèrent à recommencer une attaque, avec le seul espoir de vendre chèrement sa vie. Les Autrichiens avaient renforcé l'aile gauche de leur armée; il imagina de la faire inquiéter par des détachemens du Quesnoi et de Landrecies, tandis qu'on passerait l'Escaut pour attaquer leur aile droite. Le général Lamarlière, accouru de Lille contre Saint-Amand, devait prendre cette aile à revers, au moment où Dampierre, à l'avant-garde, à côté du brave Kilmaine, emportait de front le village de Reymes. L'ennemi, poursuivi vers Saint-Amand, eût été refoulé sous les murs de Condé, si Lamarlière eût secondé l'impétuosité du reste de la ligne; mais, loin de la mêlée, sa division fit à peine entendre un feu mourant d'artillerie. L'Autrichien, qui d'abord avait songé à la retraite, rassuré bientôt sur Saint-Amand, change brusquement de résolution, fond avec toutes ses forces sur l'avant-garde de Kilmaine, abandonné de Lamarlière, et reprend le village de Reymes. Dampierre, toujours à l'avant-garde, accourait par le chemin de l'abbaye du bois de Vicoigne, lorsqu'il eut la cuisse emportée par un boulet parti d'une batterie autrichienne. Les regrets des soldats éclatèrent avec violence : tous s'informaient avec anxiété si sa blessure était mortelle, et s'il pourrait les commander encore. L'armée entière laissa le camp désert pour jeter un dernier regard sur son général; on fut obligé de consigner les troupes sous leurs tentes. Les chirurgiens l'amputèrent et il expira six heures après l'opération. Quand sa mort fut annoncée, nos guerriers, le front baissé et dans un morne silence, parurent im-

mobiles. L'ennemi sembla respecter le deuil de l'armée : tout le temps qu'elle rendit les honneurs funèbres à son général, les Autrichiens laissèrent reposer leurs armes sur cette terre malheureuse, vaste tombeau que nous allions leur disputer encore ; et lorsqu'ils s'emparèrent du camp français, ils mirent des gardes près du monument que de pauvres soldats avaient élevé.

L'invasion des Autrichiens dans la Flandre française justifia l'opposition de Dampierre aux ordres qui l'avaient forcé à tenter le sort des armes. La Convention nationale décréta que les honneurs du Panthéon seraient décernés à la mémoire de ce général illustre, dont elle voulut que le buste fût placé dans le lieu de ses séances.

Dampierre eut un fils digne de lui et qui, comme lui, brilla par son courage et par ses vertus. Jeune encore il devint colonel et fut souvent cité dans les rapports des généraux. Il fit avec gloire la campagne de 1800 en Italie, se signala par une conduite héroïque à Marengo et dans le Tyrol, devint adjudant-général, fut envoyé à Saint-Domingue avec l'expédition sous les ordres du général Leclerc, et mourut au Cap, emporté par la fièvre des Antilles.

CAVAILLIER (*François-Appollonie*), chef de bataillon au corps royal d'état-major, officier de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né à Noé, département de la Haute-Garonne.

Cavaillier entra volontairement au service en 1800; élève de l'Académie des arts de Toulouse, il ne tarda pas à faire remarquer ses talens ; nommé sous-lieutenant ingénieur-géographe, il travailla en Italie à la belle carte

de cette contrée, ainsi qu'à la rédaction des mémoires qui l'accompagnent. Pendant la campagne de 1805, il déploya autant d'activité que de courage et fut blessé à la bataille de Caldiéro. En 1809, il suivit en Allemagne le maréchal Masséna qui l'avait choisi pour aide-de-camp et qui lui avait reconnu toutes les qualités qui signalent un excellent officier. Cavaillier se distingua aux diverses affaires de l'île de Lobau, à la prise de l'île du Moulin, le 2 juillet, et pendant la bataille de Wagram à l'attaque d'Aderklau; il y eut la cuisse traversée d'une balle et fut alors élevé au grade de capitaine. En 1810 et 1811, il fit la guerre d'Espagne et de Portugal, fut chargé aux siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeyda, de plusieurs levées et reconnaissances importantes, prit part à tous les combats de cette époque et montra partout autant de valeur que d'habileté.

En 1812, il fit partie de l'expédition de Russie, comme chef de bataillon d'état-major, attaché au 2e corps d'armée. Au sein de nos succès, comme dans nos revers, il ne cessa pas de s'honorer par une brillante conduite; toutes ses actions firent voir en lui le guerrier sans peur et sans reproche, estimé de ses chefs, chéri de ses camarades, respecté de tous.

Le 18 octobre, à la bataille de Polostk, il donna une preuve dedévouement dont lui seul sembla ne pas apercevoir tout le mérite. Les dragons russes, après avoir foncé sur une de nos batteries et dispersé une brigade de nos chasseurs, arrivaient au galop dans l'endroit où était à pied le commandant en chef Gouvion Saint-Cyr séparé de son état-major qui venait d'être entièrement dispersé; le danger était imminent; d'un instant à l'autre le général pouvait être enveloppé et pris; Cavaillier, qui seul

est resté près de lui, n'hésite pas, il le presse d'accepter son cheval; mais le brave Saint-Cyr ne peut se décider à se sauver en exposant les jours d'un de ses officiers; il refuse, Cavaillier insiste, nouveau refus encore; alors voyant que ses instances sont inutiles : « *Du moins*, dit-il, *je ne vous abandonnerai pas* » : et ils se dirigent ensemble vers un ravin dont la profondeur les dérobe à la poursuite de l'ennemi.

Ce fut le commandant Cavaillier qui, dans la matinée du 23 novembre, fut envoyé, par le maréchal Oudinot, pour annoncer à Napoléon que non-seulement les Russes étaient sur la Bérésina, mais encore que, maîtres de Borisow, ils débouchaient sur Nemonitza. Cette nouvelle était des plus fâcheuses; l'empereur la reçut avec calme et réflexion, et quoiqu'on en ait dit, il ne montra ni emportement, ni inquiétude; toujours plus grand que sa fortune, sans s'étonner d'un contre-temps qui n'était point hors des chances qu'il avait prévues, il continua à se porter en avant pour repousser l'ennemi qui prétendait lui couper la retraite.

Pendant la dernière et terrible période de cette funeste campagne, le chef de bataillon Cavaillier donna fréquemment des preuves de cette fermeté de caractère, de cette force et de cette énergique résolution de l'âme, plus rares alors et plus difficiles qu'une brillante valeur. Tant qu'il y eut dans le corps d'armée quelques hommes en état de combattre, il partagea leurs périls, leurs fatigues, leurs privations, et les électrisa par son courage. Obligé, par la perte de ses équipages et de ses chevaux, de faire à pied cette désastreuse retraite, il semblait moins s'occuper de lui-même que de donner les soins les plus touchans à son meilleur ami, le colonel Pelet, grièvement blessé. Dans

cette marche pénible à travers les neiges du Nord, Cavaillier perdit ses deux orteils qui furent gelés; pour rétablir sa santé et faire cicatriser ses blessures, il dut rentrer dans ses foyers, mais incapable de repos lorsque sa patrie était menacée d'une invasion, il se mit à la tête d'une légion de garde nationale active, avec laquelle, pendant le cours de 1813, il alla se poster dans les hautes vallées de la Garonne et les défendit contre les entreprises des Espagnols. Quand les Anglais se dirigèrent sur Toulouse, il se porta sur leurs derrières, surprit leurs détachemens, intercepta leurs convois et inquiéta tellement leur armée, que Wellington, dans son rapport, attribua à ces attaques la lenteur de ses opérations.

En 1815, le chef de bataillon Cavaillier fut encore compté parmi les guerriers qui volèrent à la défense du territoire; il fut à cette époque chef d'état-major de la division des chasseurs à pied de la vieille-garde. Depuis la rentrée des Bourbons, cet officier a été compris dans l'organisation du corps royal de l'état-major.

LANGLOIS (*Louis-Honoré*), capitaine dans la vieille-garde, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Etampes, département de Seine-et-Oise.

En 1807, Langlois entra au service dans les fusiliers de la garde impériale; nommé ensuite officier au 48e régiment d'infanterie de ligne, il se signala dans tous les combats où se couvrit de gloire ce brave corps que le prince d'Eckmülh appelait *le premier de tous les régimens*. Partout Langlois se montra digne d'appartenir à cette troupe d'élite: la campagne de Russie lui fournit notamment plus d'une occasion de faire briller sa valeur.

Le 16 octobre, à Woronowobâ, pendant une reconnais-

sance dont il faisait partie, il réunit quatre-vingts fantassins, en prit le commandement quoiqu'il ne fût que sous-lieutenant et qu'il eût avec lui des officiers d'un grade supérieur au sien, et résista pendant toute la journée, aux attaques de huit cents cosaques qui le poursuivirent jusqu'à sa rentrée dans le camp.

Le 16 novembre, il était dans les environs de Smolensk, avec un faible détachement du 48e; séparée du reste de l'armée, d'un instant à l'autre cette poignée de Français pouvait être anéantie ou du moins tomber au pouvoir d'un ennemi nombreux; mais Langlois n'ignore aucune des ressources de sa position, il rallie à son peloton tous les soldats isolés qu'il rencontre sur sa route, en forme une colonne de cinq à six cents hommes, et toujours combattant, toujours entouré, il rejoint, à travers mille périls, la 2e division du 1er corps, où il retrouve ses camarades et ses chefs, moins surpris du courage qu'il a déployé que du succès qui a couronné sa résolution.

En avril 1813, le colonel Pelet du 48e élevé au grade de général, se souvint de Langlois; il n'avait oublié, ni cette bravoure à toute épreuve, par laquelle il s'était fait constamment remarquer, ni les soins touchans qu'il avait reçus de lui, lorsque, grièvement blessé, il ramenait des bords du Borysthène aux rives de la Dwina, les débris de son régiment; Pelet pressé de témoigner sa reconnaissance à cet excellent officier et de lui offrir en même temps le prix de sa belle conduite, le choisit pour son aide-de-camp.

Nommé membre de la Légion-d'honneur à Dresde, Langlois assista, avec la 3e division de la jeune garde, à toutes les actions qui préludèrent à l'ouverture de la campagne de France. Son dévouement, son zèle, son

intrépidité dans ces graves circonstances, lui valurent souvent des éloges; mais le sort de la guerre devait suspendre le cours de ses exploits; à la seconde bataille de Leipsick, il eut le haut de l'épaule gauche emporté par un boulet; la blessure fut jugée mortelle, toutefois il n'y succomba point : transporté dans une maison où il avait logé avec son général, il y reçut tous les secours qu'exigeait sa situation et vécut encore pour consacrer dans de nouveaux dangers son bras à la patrie, à laquelle il avait voué toute son existence.

En 1814, Langlois suivit le général Pelet dans la vieille-garde. En 1815, il combattit vaillamment à Planchenoit et autour de l'aigle des chasseurs, dans la retraite de Mont-Saint-Jean.

Cet officier est maintenant en retraite à Etampes, son pays.

DORA (*Jean-Louis*), chef de bataillon au corps royal d'état-major à Paris, chevalier de la Légion-d'honneur et de Saint-Louis, né en 1778, à Morman, département de Seine-et-Marne.

Le 11 thermidor an 7, Dora entra au service comme fourrier dans un bataillon auxiliaire que fournit son département, et qui fut bientôt après incorporé dans la 96e demi-brigade d'infanterie de ligne. Envoyé en Italie avec ce corps, il y fit ses deux premières campagnes, et se conduisit de manière à faire remarquer son zèle et son courage. Avant la glorieuse journée de Marengo, il n'avait encore assisté à aucune bataille rangée, et cependant, dans cette grande et mémorable action, il montra qu'il est possible d'allier, à la bouillante ardeur d'un jeune homme, le sang-froid et la résolution d'un vieux guerrier. Il n'était que sergent, et prit le commande-

ment de sa compagnie qui se trouvait réduite à dix-huit hommes : la valeur et l'habileté qu'il déploya à la tête de cette poignée de soldats, lui méritèrent des éloges et le firent élever au grade de sous-lieutenant, dans lequel il ne fut confirmé que le 12 vendémiaire an 12. Placé alors dans le 45e régiment, il y fut nommé lieutenant le 7 janvier 1808 ; fut appelé, le 23 mars 1809, aux fonctions d'adjudant-major dans le 117e ; devint capitaine le 20 janvier 1810, et passa en qualité de chef de bataillon au 14e, le 10 avril 1813.

Dans le cours de vingt campagnes qu'il fit toutes avec dévouement, Dora ne laissa échapper aucune des occasions de se signaler par sa bravoure. Voici quelques-uns des faits d'armes qui le recommandent à l'estime des Français épris de la gloire guerrière.

Le 23 novembre 1808, pendant la bataille de Tudela, une partie de la division Morlot, chargée par l'infanterie et la cavalerie espagnoles, se repliait précipitamment, et avec confusion, dans un ravin où elle allait être écrasée: dans ce pressant danger, il fallait, par une prompte audace, étonner l'ennemi et le forcer à renoncer à sa poursuite : le capitaine Dora, que sa présence d'esprit n'a point abandonné, a saisi ce moyen de salut, il s'élance le premier à la tête de sa compagnie, et fonce sur les Espagnols, qui bientôt, chassés de positions en positions, culbutés de toutes parts, sont réduits à prendre la fuite. L'intrépide Dora, à qui appartint tout l'honneur de ce succès, fut, pendant le combat, atteint d'un coup de feu au poignet.

Le 1er décembre 1809, Dora alors adjudant-major, marchait, sur les bords de la Noguera, en avant d'une reconnaissance guidée par le colonel Robert du 117e : à

peine a-t-il fait quelques pas qu'il aperçoit un peloton d'Espagnols; aussitôt il se dirige vers eux, essuye le feu de leurs mousqueterie, fond dans leurs rangs avec la rapidité de l'éclair, et leur crie de se rendre; épouvantés, les Espagnols jettent leurs armes et font, en signe de soumission, voler leurs bonnets en l'air: à ce mouvement, Dora voit son cheval se cabrer, il perd les étriers et tombe, mais, par un hasard aussi heureux qu'étrange, il se retrouve debout, le sabre au poing et dans une attitude qui augmente encore la surprise et la terreur des ennemis qui ne songèrent pas à lui résister. Ils étaient au nombre de dix-huit; Dora se met en devoir de les conduire au colonel Robert; mais sur ces entrefaites, celui-ci qui n'avait avec lui qu'un faible détachement, vient d'être attaqué et cerné par quatre à cinq cents hommes d'infanterie; aux prises avec eux, il combat vaillamment pour s'ouvrir un passage; Dora témoin de ses efforts, s'empresse de voler à son secours, et, par des démonstrations qui imposent aux assaillans, il l'aide à leur passer sur le corps et à gagner la rive opposée de la Noguera. Pendant cet engagement, il avait confié ses prisonniers à un domestique qui, armé d'un couteau de chasse, n'en laissa pas échapper un seul.

Le 19 avril 1810, le capitaine Dora, embusqué dans un fossé avec cent quatre-vingts voltigeurs, arrêta les troupes de la garnison de Lérida, qui tentèrent vainement de franchir le pont sur la Sègre, afin d'appuyer un mouvement d'O'Donell pour faire lever le siége de la place. Quatre mille fantassins espagnols et mille cavaliers protégés par l'artillerie du fort et des remparts, furent contenus pendant plus de deux heures et forcés de renoncer à leur entreprise.

Quatre jours après, O'Donell avec toutes ses forces parut en vue de la ville; la garnison voulut de nouveau essayer une sortie en débouchant par la tête du pont, qui jusqu'alors lui avait présenté une invincible barrière : elle s'avance, les Français reçoivent d'abord le choc avec vigueur; mais tandis qu'ils sont engagés avec la colonne principale des assiégés, quelques centaines de tirailleurs espagnols pénètrent dans nos retranchemens; ils allaient s'en rendre maîtres, quand tout-à-coup le terrible Dora, suivi de ses plus intrépides voltigeurs, se précipite à leur rencontre, passe à la baïonnette tout ce qui lui oppose de la résistance, contraint le reste à prendre la fuite, et par cette charge impétueuse dont l'impulsion devient générale, décide de la retraite de l'ennemi, qui rentre, en désordre, dans une enceinte où la bravoure et la vigilance des assiégeans ne lui laissent plus d'espoir. Dans cette lutte où ses soldats firent des prodiges, le capitaine Dora fut constamment au poste le plus périlleux; il y fut frappé d'une balle au bras droit, et reçut l'étoile de l'honneur pour prix du sang qu'il avait versé. Sur sa proposition, la même récompense fut décernée à quatre des braves qui l'avaient secondé avec le plus de courage.

Le 9 juin 1810, le capitaine Dora ayant avec lui deux compagnies de voltigeurs, soutenues par deux bataillons sous la conduite du colonel Robert, s'avança pour reconnaître et attaquer le pont de Tremp, défendu par neuf cents hommes d'infanterie et deux pièces de canon : son intention était d'aborder sur le champ l'ennemi : mais l'avant-garde dont il s'était fait précéder, ayant été accueillie par un feu des plus vifs et des plus meurtriers, fut forcée de battre en retraite. L'échec qu'elle venait d'éprouver pouvait donner de la confiance aux Espagnols et faire

échouer l'expédition; Dora convaincu que dans une telle conjoncture, il importe de ne pas leur laisser le temps de la réflexion, réunit en toute hâte son détachement, passe le premier, dans l'eau jusqu'au menton, un des bras de la rivière, et fait sonner la charge. Déjà il est sur le pont; ses soldats animés par son exemple s'élancent après lui, tout cède à la violence de leur choc, les barricades sont renversées, l'artillerie est enlevée, et les Espagnols culbutés, mis en fuite, abandonnent plus de cent cinquante des leurs, morts, blessés ou pris.

Le 8 janvier 1811, à la prise du fort du col de Ballaguer, ce fut encore la colonne que commandait Dora qui escalada les palissades et pénétra la première dans la place dont le gouverneur fut désarmé par le lieutenant Bord.

Un mois après, on marcha sur Cambril; pendant cette expédition, Dora guida la colonne du centre, et la devança dans la ville, où il fit un grand nombre de prisonniers.

La défense du Platé, où avec deux cent vingt hommes et à deux lieues en avant de sa division, il résista à des forces de beaucoup supérieures aux siennes, montra ce que peuvent des Français quand ils obéissent à des chefs qui unissent l'intelligence au sang-froid, l'habileté à la résolution. Le 3 mars, dès l'aube du jour, quinze cents Espagnols, infanterie et cavalerie, vinrent l'assaillir à l'improviste; il avait l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité; soudain il rassemble ses officiers, assigne un poste à chacun, et avec le reste de sa troupe, se porte rapidement au secours d'une reconnaissance qu'il avait envoyée au point de l'attaque principale et qui était au moment d'être enlevée; déconcerté par ce mouvement su-

bit exécuté avec autant de promptitude que d'à-propos, l'ennemi lâche pied et ne manœuvre plus qu'avec hésitation; Dora a ressaisi l'avantage; mais il doit s'attendre à de nouveaux assauts; il les repousse tous, et, quoique grièvement blessé à la cuisse et en proie aux plus cruelles souffrances, il ne quitte le champ de bataille qu'après l'arrivée du colonel Robert, dont l'apparition met fin au combat. Il durait depuis plus de trois heures, et cependant les Espagnols, malgré les charges réitérées de leur cavalerie, n'avaient pu entamer le détachement du capitaine Dora, qui ne laissa en leur pouvoir aucun de ses blessés, et qui leur fit essuyer une perte considérable.

Le capitaine Dorat a souvent été cité avec éloge dans les ordres du jour de l'armée d'Arragon.

Après de longs et glorieux services, cet officier fut enfin élevé au rang de chef de bataillon : cette promotion faisait présager que, dans l'avenir, il trouverait un avancement qui, jusqu'alors, n'avait pas été proportionné à son mérite; mais les évènemens politiques empêchèrent cet espoir de se réaliser. Dora, nommé peu auparavant la chute de l'empire, lieutenant-colonel et officier de la Légion-d'honneur, ne fut point confirmé dans ces grades. Dans la vigueur de l'âge et la maturité des talens, il vit son étoile s'arrêter. Il jouissait de l'estime de ses frères d'armes: en se séparant d'eux il emporta leurs regrets, et s'éloigna de l'armée avec le désir d'être bientôt à même de prouver à la patrie, que les guerriers qui avaient combattu sous les Aigles de Napoléon, sont prêts aussi à faire le sacrifice de leur vie à l'indépendance nationale et à la liberté.

Après le licenciement, Dora devint premier aide-de-

camp du maréchal Lefebvre, fut honoré de son amitié et recueillit le dernier soupir et les derniers vœux du héros pour la gloire et la prospérité de son pays.

ANGÉLIS (*Joseph*), capitaine au 14e régiment d'infanterie de ligne; né le 10 avril 1781, à Nonza, département du Golo, actuellement en retraite à Bastia (île de Corse).

Vélite le 18 messidor an 12, Angélis fut nommé sous-lieutenant au 14e régiment d'infanterie de ligne, le 13 juillet 1807; il y devint successivement lieutenant, adjudant-major et capitaine; chacune de ces promotions fut le prix d'une action d'éclat. En Espagne, il fut compté parmi les plus braves de l'armée d'Arragon, dont les ordres du jour rapportent les faits suivans:

Le 25 novembre 1811, à Balaguer, il pénétra seul dans les rangs d'un bataillon d'insurgés, et, se faisant jour avec son sabre, atteignit et fit prisonnier l'officier qui les commandait. L'instant d'après, à la tête de cinq dragons du 24e, il chargea et rompit un fort peloton du même corps, tua quarante-trois Espagnols et fit trente-deux prisonniers.

En 1813, Angélis se signala pendant la campagne de Saxe. Le 16 octobre, il commanda le 3e bataillon du 14e, sous le feu d'un corps considérable de l'armée ennemie. Dans cette circonstance où il avait ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité, et où ce valeureux bataillon fut presque détruit en entier, il montra un courage, une résolution et une présence d'esprit dignes d'un chef des plus expérimentés, dignes d'un héros. Pendant cette glorieuse résistance, il fut criblé de blessures, une balle lui traversa la jambe gauche; deux biscayens le frappèrent:

le premier lui fracassa l'épaule droite, le second lui emporta une partie de la figure et laissa une cicatrice large et profonde de deux pouces.

Angélis baigné dans son sang, resta sur le champ de bataille, où il fut recueilli par l'ennemi et fait prisonnier. Rendu en 1814, à son retour en France, il fut proposé pour un commandement de place, qu'il n'a point obtenu.

ARNAUD (*François*), capitaine au 14e régiment d'infanterie de ligne, membre de la Légion-d'honneur, né en 1761 à Carcassonne, departement de l'Aude, actuellement en solde de retraite à Boulogne sur mer.

Soldat, en 1781, au 4e régiment d'infanterie de ligne; Arnaud avait fait son apprentissage de la profession des armes, lorsque le révolution éclata. A cette époque, il partit comme sergent dans le 3e bataillon du Pas-de-Calais; devint, le 15 mai 1792, sous lieutenant au 15e régiment de ligne, qui prit par la suite le n° 14; fut promu au grade de lieutenant le 28 floréal an 2, et à celui de capitaine le 18 vendémiaire an 6.

Le 5 septembre 1792, il commandait un détachement et se défendit avec la plus rare intrépidité dans Roubaix, qu'il n'abandonna qu'après quatre heures de combat, quand il ne lui restait plus ni munitions ni soldats. Au moment de sa retraite Arnaud n'avait que ce que l'ennemi ne pouvait pas lui ravir, la gloire d'une résistance héroïque.

Le 4 mars 1793, à Flodrop, il soutint, par son exemple, les efforts et la constance de son bataillon, qui se maintint inébranlable sous les coups les plus meurtriers de la mousqueterie et du canon. Dans cette circonstance critique, nos troupes après avoir disputé avec acharnement

ment le passage du pont sur la Roër, se virent réduites à le faire sauter : les fougasses étaient préparées, mais personne ne voulait y mettre le feu; Arnaud seul se dévouant alors pour épargner à ses camarades des périls auxquels lui-même ne craignait pas de s'exposer, s'avança sous une grêle de boulets et de balles, saisit la mèche, attendit qu'elle fût enflammée, et ne s'éloigna qu'avec la certitude que rien ne s'opposait plus à l'explosion.

Le 19 prairial an 2, il se signala de nouveau en tenant en échec, avec une compagnie de grenadiers, un corps considérable d'ennemis, dont il fit échouer les attaques et auquel il imposa par l'habileté de ses dispositions et la fermeté de sa contenance.

Arnaud ne combattit pas moins vaillamment sous l'Empire, qu'il n'avait fait du temps de la République. Pendant la bataille d'Iéna, Napoléon avait ordonné de s'emparer d'un débouché : Arnaud, suivi de quelques braves, s'élança sur deux pièces de canon qui en défendaient l'approche, les enleva, et les fit aussitôt tourner contre une colonne prussienne, qu'il obligea à se replier en désordre.

Le 24 décembre 1806, le 14e régiment d'infanterie de ligne était arrêté sur les bords de la Wrka; le pont de Kosolombia, sur cette rivière, avait été rompu: Arnaud, malgré la fusillade la plus vive et les obstacles sans nombre qu'on lui opposait, parvint à le rétablir, et donna ainsi à son régiment les moyens d'effectuer le passage et de battre l'ennemi.

HENRIOD (le baron, *François*), maréchal-de-camp, officier de la Légion-d'honneur, né le 21 octobre 1765, à Larivière, département de Léman.

Le 12 octobre 1782, Henriod entra au régiment de Berwick (88e régiment d'infanterie de ligne). Ce fut dans ce corps qu'il apprit le métier des armes; mais jusqu'en 1791, il ne put se faire remarquer que par son zèle à remplir les devoirs qu'imposent la subordination. Lorsque la révolution eut aboli d'odieux priviléges, il lui fut enfin permis d'aspirer au prix d'une bonne conduite et d'une instruction réelle: après avoir été nommé sous-lieutenant, il fut fait lieutenant en 1792, capitaine adjudant-major en 1793, et chef de bataillon dans la 59e demi-brigade devenue ensuite 10e et formée du 88e, le 19 messidor an 2. En l'an 7, il passa dans la 65e, fut placé dans la 108e en l'an 11, fut élevé au grade de major du 100e régiment, le 30 frimaire an 12, prit en qualité de colonel, le commandement du 14e le 30 décembre 1806, et reçut, le 2 juillet 1810, le brevet de général de brigade.

Habileté, courage et sang-froid, telles sont les qualités qui distinguèrent Henriod dans tout le cours de sa carrière militaire. Pendant vingt ans de guerre, il combattit vaillamment les ennemis de sa patrie adoptive, et se signala dans plusieurs occasions par de beaux faits d'armes. Si, sans nous écarter de la vérité, il nous était permis d'excéder les bornes d'une authenticité en quelque sorte officielle, il nous serait facile de prouver, par le récit d'une foule de brillantes actions, que peu d'officiers ont rendu à la France des services plus importans et plus multipliés; mais ce n'est point dans les souvenirs des guerriers qui furent ou les chefs, ou les camarades, ou les subordonnés de Henriod, que nous avons dû puiser les matériaux de cette notice, que nous écrivons avec la certitude et le regret de la laisser incomplète.

Nous transcrirons seulement ici les documens qu'il

nous a été possible de recueillir, soit à la grande chancellerie de la Légion-d'honneur, soit au ministère de la guerre.

Pendant la campagne de l'an 4, lorsque l'armée républicaine fut obligée d'évacuer les lignes de Mayence, Henriod, avec le bataillon qu'il commandait, se trouva placé à l'arrière-garde. Il avait l'ordre de protéger la retraite de la division du général Renaud, qui s'était jeté dans les gorges sous Tripstadt; tout-à-coup trois bataillons autrichiens et un corps d'émigrés enveloppèrent Henriod et lancèrent contre lui une nuée de tirailleurs; forts de leur supériorité numérique, ils croyaient le réduire à mettre bas les armes; mais il forme sa petite troupe en masse, lui fait faire volte-face, passe sur le ventre des assaillans, et, à une demi-lieue de là, rejoint au Kaiskop, la division dont il couvrait les derrières.

En l'an 5, pendant la retraite de l'armée du Rhin, Henriod, avec trois mille hommes que lui avait confiés le général Desaix, balaya le val de Saint-Pierre, et tint en haleine dans celui de la Kintzig, le général Nauendorf qui, à la tête de vingt-cinq mille combattans, attendait notre colonne principale, tandis qu'elle faisait la coquille par Doneischim et débouchait dans le Brisgaw par le val d'Enfer.

A l'affaire de Diernsten, le 11 novembre 1805, la division du général Gazan fut cernée par trente cinq mille Russes; dans cette circonstance critique, Henriod réunit sur un plateau le 100e régiment auquel s'étaient ralliés quelques détachemens appartenant à d'autres corps. « Camarades, s'écria-t-il, en s'adressant aux soldats sous » ses ordres; l'heure est venue de vaincre ou de mourir. » Au nom de l'honneur, Français, je vous conjure de

» me suivre; ouvrons-nous un passage, montrons à nos » ennemis que nous avons des baïonnettes et que nous sa- » vons en faire usage. » Après cette courte harangue, qui fut accueillie aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur !* Henriod se met à la tête de sa colonne, et ordonne la charge. Dès le premier choc, les Russes sont culbutés sur un espace de plus de quatre cent cinquante toises, et la division Gazan, heureusement dégagée, rejoint à une lieue de Diernstein, la division du général Dupont. Cette action, dans laquelle Henriod eut deux chevaux tués sous lui, lui valut l'étoile d'officier de la Légion-d'honneur.

A Eylau, le 8 février 1807, il ne déploya pas un moindre courage : le général de brigade qui commandait le 14ᵉ de ligne, ayant péri dès le commencement de la bataille, Henriod le remplaça à la tête de ce régiment, à qui il sut inspirer des prodiges de valeur et de résolution; atteint bientôt lui-même d'une blessure grave, il ne voulut point quitter le poste du péril, et resta sous le feu, continuant à donner ses ordres au milieu de ce carré immortel dont l'emplacement fut marqué par six cent vingt hommes tués, et arrosé du sang de sept cents blessés.

Le 10 juin 1807, à la journée d'Heilbersg qui fut encore si meurtrière pour le même régiment; Henriod donna des preuves de la plus rare bravoure, et fut frappé à la cuisse par un boulet qui traversa son cheval de part en part.

Envoyé en Espagne, où sa réputation acquit un nouvel éclat, Henriod y commanda pendant deux ans le corps avec lequel il s'était couvert de gloire durant la campagne de Prusse. Le 25 novembre 1809, il le conduisit à l'attaque du mont Tremendad, le guida dans plusieurs autres occasions, montra toujours le même

dévouement, et fut fait général en 1810. Le combat de Terrega, livré le 13 janvier 1811, et la défense de Lérida en 1812, lui ont mérité des éloges qui doivent rendre son nom historique. Lorsqu'en 1813, après de funestes évènemens, la guerre menaça d'envahir notre territoire, Henriod fut compté parmi les généraux qui firent le plus d'efforts pour s'opposer aux progrès des armées de la coalition. Il parut alors infatigable, et ne fut pas un jour sans se mesurer contre des forces supérieures.

Partout, quand il fallait aller au feu, il trouvait des hommes déterminés. Nul ne connut mieux que lui le grand et utile secret de se faire obéir et de se faire aimer : constant et rigide observateur de la discipline, mais juste en même temps, il savait à propos punir et récompenser ; les soldats sous ses ordres redoutaient sa sévérité, mais ils n'ignoraient pas sa sollicitude pour eux, et tous se plaisaient à lui payer un tribut de respect et de reconnaissance.

Le général Henriod est actuellement en non-activité à Paris.

TAXIS (*Claude*), capitaine au 14ᵉ régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion-d'honneur.

Depuis les premiers combats de notre révolution jusqu'en 1807, Taxis fut compté parmi les plus braves d'un corps dont les héroïques exploits ont souvent tenu du prodige. Il concourut aux premiers triomphes de la République, et eut sa part des lauriers cueillis sous l'Empire. Pendant la conquête de la Belgique, il montra souvent une intrépidité à l'épreuve de tous les périls. Le 10 septembre 1793, aux environs de Malines, avec quelques soldats, il débusqua l'ennemi retranché dans un cimetière, et fut blessé à la jambe en chargeant sur une pièce

de canon dont il parvint à s'emparer. Dix jours après, à Werwick, sur la Lys, il s'élança, malgré une grêle de balles, détruisit un cheval de frise, attaqua seul deux hussards tout montés et les fit prisonniers. Le surlendemain, à Menin, à la tête de cent tirailleurs, il fonça sur quinze cents Hanovriens, les épouvanta par son audace, les rejeta dans une position difficile, et les força à mettre bas les armes.

Taxis ne déploya pas moins de valeur pendant les glorieuses campagnes d'Italie.

Le siége de Mantoue lui fournit plus d'une occasion de se signaler. Le 3 frimaire an 5, dans l'une des sorties de la garnison de cette place, suivi de quelques grenadiers, il se précipita sur une batterie et enleva une pièce de canon.

Admis à la solde de retraite après la guerre dont il avait partagé les travaux et les dangers, le capitaine Taxis, tout couvert d'honorables cicatrices et épuisé par de longues fatigues ne jouit pas long temps du repos qu'il avait si bien mérité. Il mourut dans le département des Ardennes, à Sédan, où il avait fixé sa résidence.

THUILLIER, capitaine au 14e régiment d'infanterie de ligne, membre de la Légion-d'honneur, actuellement en solde de retraite dans le département de la Moselle.

Le 8 pluviose an 5, Thuillier, alors sergent de grenadiers, s'élança à la tête de quelques braves, et enleva sous le feu de l'ennemi un des chevaux de frise dont étaient garnis les retranchemens d'Avio en Tyrol. Par cette intrépidité, il ouvrit un passage à sa compagnie, qui, aussitôt, se précipita sur ses pas.

Le 8 brumaire an 8, il se jeta dans la Bormida, la traversa sous une grêle de balles, et entraîna, par son

exemple, les grenadiers, qui, jaloux d'imiter son courage, parvinrent en un instant sur la rive opposée. Dans cette circonstance, il désarma la garde d'une des portes de la ville d'Acqui, que son audace fit tomber au pouvoir des armes françaises.

Le 14 octobre 1806, la journée d'Iéna ajouta encore à la réputation de bravoure du capitaine Thuillier. Pendant cette mémorable bataille il commanda deux compagnies de voltigeurs, à la tête desquelles il culbuta, dans un bois, un bataillon prussien et s'empara de deux pièces de canon.

RUSCA, général de division, commandant de la Légion-d'honneur, né à Dolce-Aqua, en Piémont.

Rusca exerçait dans sa patrie la profession de médecin, lorsqu'éclata la révolution française, dont il se déclara hautement le partisan. Banni des états du roi de Sardaigne, et privé de ses biens à cause de ses opinions politiques, il se rendit aussitôt à l'armée républicaine, dans laquelle il obtint du service, et montra le plus grand courage. Il fut élevé en 1795, au grade d'adjudant-général, combattit de la manière la plus brillante contre les Espagnols, et se distingua surtout par un sang-froid et une intelligence admirables dans l'affaire qui eut lieu sur les bords de la Fluvia le 14 juin de cette année. Nommé général de brigade, il se signala de nouveau à l'ouverture de la campagne de 1796, par la prise de la redoute de Saint-Jean de Muriatte et fut blessé le 29 juillet, aux combats de Salo.

Rusca devenu général de division, eut, en 1798 et 1799, sa part des lauriers que nos bataillons cueillirent en Italie. En 1802, il reçut le gouvernement de l'île d'Elbe, qu'il conserva jusqu'en 1805; fut employé ensuite

à l'intérieur, se couvrit de gloire à la bataille de Sacile, le 16 avril 1809; contribua au succès des opérations en Carinthie et en Styrie, et se trouva aux combats de Klagenfurt, de Carlsdorf, en juin même année. A la paix, il revint à Paris, y fut quelque temps sans recevoir de destination, et fut tué en 1814, en défendant les murs de Soissons contre les troupes coalisées.

PINO (le comte, *Dominique*), général de division, commandant de la Légion-d'honneur, grand-officier de la couronne de fer, né à Milan en 1760.

Pino ayant embrassé avec ardeur les principes de notre révolution, s'enrôla le 1er janvier 1796, comme simple grenadier, et se vit, le même jour, chef d'une légion, qui alla prendre possession de quelques terres du duc de Parme, sur les confins du territoire milanais. Devenu adjudant-général le 28 février 1797, Pino songea dès lors, à profiter des circonstances pour rendre l'Italie indépendante. Du moins, en 1798, lorsqu'avec le général Lahoz son intime ami, il commandait dans Pezaro, fut-il soupçonné d'en avoir formé le projet. On leur enjoignit à tous deux de quitter leur commandement: Lahoz, d'un caractère audacieux et déterminé, refusa de se soumettre aux ordres du gouvernement français, et se mit à la tête d'une insurrection; mais Pino, soit qu'il jugeât que cette entreprise téméraire ne pouvait amener l'affranchissement de son pays, soit par tout autre motif, se rendit à Ancone et se jeta franchement dans les bras du général Mounier, sous lequel il servit avec un courage qui le fit aimer et considérer de ses braves compagnons d'armes. Lahoz au contraire se rangea sous les drapeaux autrichiens, et guida l'une de leurs divisions. Blessé à mort et prisonnier dans l'un des premiers combats qui suivirent sa défection, il se

fit apporter devant Pino, qui en le voyant détourna ses yeux remplis de larmes : ce fut alors qu'entendant Lahoz prier un chasseur cisalpin de l'achever, afin de le soustraire à l'infamie d'un jugement qui l'aurait déclaré traître, il ordonna au soldat de terminer la vie de cet athlète de la liberté qu'il aimait sincèrement et dont au fond du cœur, il partageait les sentimens politiques et les intentions.

Pino montra un dévouement sans bornes à la cause des Français, et contribua très-efficacement à la défense d'Ancone. Créé général de brigade le 16 décembre 1798, il continua à servir en Italie, en fut chassé par l'invasion des Austro-russes, se réfugia en France, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1800, époque à laquelle il obtint le grade de général de division. Chargé en 1802 du commandement de la Romagne, en 1804, il devint ministre de la guerre du royaume d'Italie, en remplit les fonctions jusqu'en 1805; et à la reprise des hostilités contre l'Autriche, se mit de nouveau à la tête de sa division, avec laquelle il fit depuis les campagnes d'Allemagne, d'Espagne et de Russie, se signalant partout par sa bravoure et son intelligence.

En 1813, il fut envoyé en Italie pour seconder les efforts du vice-roi contre les progrès de l'Autriche, et manœuvra d'abord avec une grande habileté sur Adelsberg et Fiume.

Après avoir rassemblé quelques troupes à Bologne, il marchait vers les Autrichiens qui avaient débarqué sur le Pô, lorsque le vice-roi commença à concevoir des inquiétudes sur les mouvemens et les desseins secrets de Murat, que l'on croyait d'accord avec les principaux chefs italiens, pour changer la forme du gouvernement de l'Italie, et n'en former qu'un seul état. Pino que l'on supposait dans la confidence de cette intrigue, fut l'un des pre-

miers que l'on songea à éloigner de l'armée; relégué à Milan, avec le titre pompeux de général en chef de toutes les réserves; il ne se méprit point sur la disgrâce dans laquelle il était tombé, et sut, dans cette circonstance, dissimuler son mécontentement: il parut même alors singulièrement satisfait des libéralités du vice-roi, qui, pour acheter sa fidélité, lui avait fait compter une somme considérable. Cependant, en 1814, au moment où le sénat délibérait pour demander aux puissances alliées qu'elles reconnussent Eugène Beauharnais comme souverain de l'Italie, il organisa en sous main les moyens d'empêcher le succès de cette démarche, et ne fut, dit-on, rien moins qu'étranger à l'insurrection du 20 avril, dans laquelle le ministre Prina fut massacré. On doit dire toutefois, que pendant l'émeute, et lorsqu'on traînait dans les rues le cadavre sanglant de cet infortuné, le général Pino essaya de calmer la populace, et préserva même le palais du pillage dont il était menacé. Devenu immédiatement l'un des sept membres de la Régence provisoire, et investi du commandement en chef de la force armée, il ne jouit pas long-temps de l'autorité qu'il venait d'acquérir: à l'arrivée des troupes autrichiennes, il fut contraint de renoncer à son pouvoir, et congédié avec une pension et le grade de feld-maréchal lieutenant. Quelques jours après, l'un de ses aides-de-camp ayant été arrêté avec plusieurs individus, accusés de conspirer contre le gouvernement autrichien, Pino, à l'instant même, quitta Milan sous le prétexte de voyager. En 1815, sa conduite et ses liaisons appelèrent encore une fois sur lui la surveillance du cabinet de Vienne; mais il réussit à se disculper, et, pour ne plus éveiller désormais les craintes d'une cour naturellement ombrageuse, il se condamna à vivre dans l'isolement et la retraite.

TEUILLÉ, général de division; commandant de la Légion-d'honneur, officier de la Couronne de fer, né à Milan en 1764.

Teuillé exerça d'abord la profession d'avocat, et prit le parti des armes en 1796, à la suite de l'invasion des Français en Italie. Il devint successivement chef de bataillon le 5 vendémiaire an 5, adjudant-général dans la même année, général de brigade en 1798, et enfin général de division en 1805.

Pendant la campagne de l'an 5, il se signala et se trouva aux combats du pont de Semo, à la prise de Montagnola, aux affaires de Santa-Eufemia, Calcinato, pont Saint-Marc, Salo, Vérone et au passage de l'Adige.

En l'an 6, il déploya autant d'habileté que de courage dans les expéditions de la Romagne, de Littisana et à la prise de San-Léo.

En l'an 7, il eut un cheval tué sous lui au combat de Legnazo, et contribua ensuite au gain de la bataille de Vérone. Il fit avec une gloire égale, les campagnes de l'an 8 et de l'an 9. Nommé ministre de la guerre du royaume d'Italie en avril 1802, il fit promptement ressentir aux troupes les bons effets de son administration, et rentra peu après dans l'armée avec laquelle il servit, en 1804 et en 1805, sur les côtes de l'Océan. Employé en Allemagne en 1807, il se distingua de nouveau, principalement au siége de Colberg, où il devait trouver un trépas glorieux. Frappé d'un boulet de canon à l'instant même, où, monté sur le parapet d'une redoute, il enflammait ses soldats pour la victoire, il expira à la fleur de l'âge, emportant les regrets de toute l'armée, et l'admiration des ennemis eux-mêmes.

PEUGNET (le baron *Jean-Baptiste*), colonel; officier

de la Légion-d'honneur, né, en 1764, à Vraucourt, près de Bapeaume, département du Pas-de-Calais.

Peugnet était, depuis 1789, procureur de sa commune, lorsqu'en 1791 il quitta ce poste auquel l'avait porté le suffrage de ses concitoyens, et s'enrôla dans le 1er bataillon du Pas-de-Calais, où il fut admis avec le grade de sergent. Son exactitude et son zèle à remplir ses devoirs, lui méritèrent un avancement rapide. Le 7 sept. 1792, au moment de la levée du camp de Maulde, il était lieutenant et se trouvait détaché avec quarante-deux hommes dans le château de l'abbaye, où il avait ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Sa résistance y fut héroïque : deux fois les Autrichiens reçus par lui à bout-portant, furent contraints de se retirer avec perte. Mais ils étaient en forces: ils reviennent à la charge; une nouvelle lutte s'engage: Peugnet est atteint de deux coups de feu à la jambe droite; six des siens mordent la poussière; un plus grand nombre tombe grièvement blessé; bientôt il ne lui reste plus que treize des compagnons de sa valeur; ses vêtemens, son chapeau sont criblés de balles. Au milieu de tant de périls il sent son courage redoubler, il enflamme ses soldats, tous ont juré de périr plutôt que de se rendre; onze de ces guerriers déterminés succombent encore en voulant repousser un assaut; enfin des quarante-deux héros, Peugnet et deux autres sont les seuls qui n'aient pas été victimes de leur résolution; ils n'ont pas cessé de combattre, mais désormais leur dévouement est inutile; déjà l'ennemi est maître de la cour du château; alors seulement l'intrépide Peugnet songe à effectuer sa retraite: il traverse un jardin et va chercher une issue; quatre grenadiers Autrichiens l'attendent au passage; l'un d'eux veut le frapper de sa baïonnette, mais, avec sa main gauche, il détourne le

fer, et de la droite il lui porte un coup de sabre; le grenadier est renversé; dans le même instant deux de ses camarades expirent sous les coups des deux braves, derniers débris du détachement que commandait Peugnet, qui, ne rencontrant plus d'obstacle, se hâte de rejoindre son bataillon (1).

---

(1) La belle résistance du capitaine Peugnet n'est qu'un épisode qui se rattache à un combat non moins sanglant, dans lequel quatre cents volontaires composant le 1[er] bataillon du Pas-de-Calais, et n'ayant avec eux que deux pièces de canons de petit calibre, soutinrent le choc de quatre mille Autrichiens, appuyés par douze bouches à feu. On ne lira pas sans intérêt les détails de ce beau fait d'armes, l'un des premiers de notre révolution.

Le 5 septembre, dans la matinée, le colonel Desavennes, commandant le 1[er] bataillon du Pas-de-Calais, reçut une dépêche qu'il lui était enjoint de n'ouvrir qu'à huit heures du soir. Quand le moment d'en prendre connaissance fut arrivé, il exécuta son ordre; il apprit alors que l'évacuation du camp de Maulde venait d'être décidée, et que c'était à lui que l'on confiait la tâche difficile de dissimuler et de protéger au besoin la retraite de l'armée; on lui recommandait surtout de se garder avec les plus grandes précautions. Le lendemain au point du jour, une seconde dépêche fut adressée à Desavennes; cette fois il lui était prescrit de rester immobile à son poste jusqu'à deux heures de l'après-midi. A dix heures, quelques démonstrations commencèrent à donner de l'inquiétude; Desavennes monta aussitôt à cheval pour aller à la découverte, et ne tarda pas à se convaincre qu'il serait bientôt attaqué. Les Autrichiens s'avançaient sur trois colonnes, et traînaient avec eux une nombreuse artillerie; il fallait promptement se mettre en mesure de les recevoir. Dans cette circonstance pressante, Desavennes envoya demander un renfort; mais le général à qui il s'adressa, prétendant qu'il se méprenait sur les dispositions et la force de l'ennemi, refusa obstinément de venir à son secours; une nouvelle démarche ne fit qu'amener un nouveau refus. Desavennes voyant enfin qu'il ne devait compter que sur son bataillon, rassemble autour de lui ses volontaires, et les harangue en ces termes : « Mes amis, mes camarades, » vous avez jusqu'ici donné des preuves de zèle et de courage, ne démentons pas en ce jour la bonne opinion que la patrie doit avoir de nous. » Armés pour défendre la liberté, c'est pour notre cause personnelle que » nous combattons, quand nous repoussons les hordes barbares de la » tyrannie. Citoyens soldats, la patrie est en danger; mais l'espoir qu'elle

En l'an 5, Peugnet passa en Italie avec la 14e demi-brigade d'infanterie de ligne, dans laquelle il était capi-

---

» met en nous fait son assurance, et déjà elle apprête les lauriers que nous » allons mériter; faisons voir que nous ne sommes pas des enfans ingrats. » écartons à jamais, du sein de cette bonne mère, de vils esclaves qui re- » jettent une heureuse fraternité; de féroces satellites qui font marcher » avec eux le meurtre, le viol, la dévastation et l'incendie. La nation en- » tière crie vengeance; nous avons des baïonnettes, cette vengeance est » dans nos mains. » A peine a-t-il achevé, que la fusillade s'engage sur plusieurs points à la fois. « Ne perdons pas de temps à brûler de la poudre, » s'écrie Desavennes, les Autrichiens nous écraseraient de leur plomb, » c'est à l'arme blanche qu'on reconnaît des Français : *à l'arme blanche! à l'arme blanche!* répondent les volontaires du Pas-de-Calais, et soudain ils se précipitent sur les assaillans. En un instant la mêlée devient affreuse: la terre est jonchée de cadavres des deux partis. Au milieu de ce carnage, la cavalerie des impériaux fond sur les canons des volontaires, et ceux-ci font des prodiges pour les sauver; ces canons, défendus avec un acharnement sans exemple, sont pris et repris : des deux côtés on rivalise d'intrépidité. Dans cette lutte opiniâtre, Desavennes porte les coups les plus terribles; le sabre à la main, sans chapeau, échevelé, couvert de sang et l'habit en lambeaux, entouré d'une foule d'ennemis, il combat seul et fait redouter la vigueur de son bras. Cependant le nombre l'emporte sur la vaillance, les volontaires sont repoussés; mais en se retirant, ils aperçoivent leur commandant, qui, enveloppé de toutes parts et dangereusement blessé, tente envain de se frayer un passage. A l'aspect du danger qui le menace, ils se rallient, se reforment, et accourent pour le délivrer; inutiles efforts; ils ont la douleur d'échouer dans leur entreprise; dans ce moment, ce chef qu'ils adorent est sommé de se rendre. » *Non*, répond-il, *je suis à mon poste, j'y mourrai.* » Mille sabres brillent sur sa poitrine et ne le font point tressaillir; son attitude fière et calme, son œil étincelant, imposent encore à cette multitude; nul des témoins de son courage, ne voudrait être celui qui lui ravira la lumière, tant un cœur véritablement guerrier inspire de respect et d'admiration! On voudrait qu'il s'avouât vaincu, on voudrait étouffer sa voix et lui conserver la vie; mais à travers les flots pressés des soldats qui se serrent pour dérober l'aspect du héros, dont un seul regard peut ranimer l'audace de leurs adversaires, ces mots s'échappent plus rapides que l'éclair et retentissent au loin. « Braves compagnons, faudra-t-il que j'emporte au tombeau la » certitude de notre défaite? » Il a parlé, et tombe frappé d'une balle; les volontaires font éclater leur désespoir et leur rage: *Vengeons-le, ven-*

taine. Le 8 pluviose, il assista au combat d'Avio sur l'Adige, et eut ordre de se diriger par la hauteur, afin

---

geons Desavennes; point de quartier aux impériaux*; cette menace vola de bouche en bouche; le combat recommence avec furie; son issue est quelque-temps indécise; mais la victoire reste enfin aux magnanimes défenseurs de la liberté, et les Autrichiens de toutes parts culbutés, poursuivis la baïonnette dans les reins, après avoir éprouvé des pertes considérables, ne trouvent de refuge que dans leurs retranchemens. Plus de la moitié du 1er bataillon du Pas-de-Calais, officiers ou soldats, périt ou fut blessé dans cette action; mais le dévouement de ces généreux volontaires, en assurant leur propre retraite, assura aussi celle de l'armée, et la préserva peut-être d'une défaite, à laquelle l'avait exposée l'impéritie ou la trahison de ses généraux.

Desavennes ne survécut point à cette journée. Une épouse adorée, et comme lui brûlant de patriotisme et d'amour, l'avait suivi dans les camps: elle accourut sur le champ de bataille pour lui prodiguer des secours ou recueillir son dernier soupir; mais elle en fut empêchée par les impériaux, qui, en voyant les Français s'éloigner, étaient revenus sur leurs pas pour enlever leurs blessés et achever les nôtres: l'infortuné Desavennes fut massacré sous les yeux de sa femme, qui vit ensuite ces assassins lui arracher ses épaulettes et sa croix, le dépouiller de ses vêtemens, les brûler et insulter lâchement à son cadavre, qu'ils coupèrent en morceaux.

Le nom de Desavennes est encore un de ceux que nous avons vainement cherchés dans *la Biographie militaire de la France*. Desavennes naquit à Roie, petite ville du département de la Somme; fils d'un commandant militaire qui était gentil-homme, il avait profité des prérogatives accordées à la noblesse pour entrer avec le grade de sous-lieutenant dans le régiment de Royal-infanterie; il servit ensuite dans celui de Soissonnais et passa dans les volontaires de la marine en qualité de major pour la guerre d'Amérique. Vingt-six années de service, y compris sept campagnes de guerre, tant en Amérique qu'en Hanovre et deux blessures lui méritèrent la décoration militaire. L'expérience qu'il avait et les connaissances qu'on n'acquiert que par elle, les principes qu'il avait manifestés, son attachement à ses devoirs, son exactitude, son zèle, la douceur et la justice de son commandement, lui avaient concilié l'estime, la confiance et l'amitié de tous les volontaires de son bataillon. Aussi, à une époque où la discipline commençait singulièrement à se relâcher, l'ordre et la sagesse dans leur conduite leur firent-ils donner les plus grands éloges par les municipalités de toutes les villes où ils avaient tenu garnison.

de sauter dans une redoute hérissée de canons, et construite par l'ennemi pour défendre le passage du fleuve. Peugnet n'avait avec lui que dix-sept hommes; il se risqua avec eux dans des sentiers impraticables, et par une nuit des plus obscures. La pluie tombait par torrens, quinze des soldats qui le suivaient s'égarèrent ou restèrent en chemin arrêtés par d'épaisses broussailles ou par d'autres obstacles qu'il leur fut également impossible de surmonter. Parvenu au pied des palissades placées en avant de la batterie, Peugnet veut rassembler son monde et effectuer la surprise dont il s'est chargé; mais quel n'est pas son étonnement, quand il reconnaît qu'il n'a près de lui que deux des soldats qui devaient le seconder! S'il n'écoute que son audace il s'élancera dans les retranchemens; mais tandis qu'il se dispose à exécuter son entreprise, la division dont il fait partie a opéré sa retraite; certain alors qu'il ne peut plus être soutenu, et que toute tentative de sa part le compromettrait sans espoir d'avantage, il se décide à se retirer, se glisse à plat ventre entre les sentinelles et les postes ennemis, et pour échapper à leur surveillance, se jette dans un ruisseau, où le sac sur

---

Nous ne terminerons pas cette note sans rapporter un trait qui honore un de ces volontaires. Pendant le combat du 6 septembre, le sergent-major Viseur était le porte-drapeau du bataillon; accablé par le nombre, il se voit arracher le dépôt confié à sa garde, est assez heureux pour le ressaisir, lutte encore, est cerné de nouveau et craint cette fois de ne pouvoir plus le sauver; poursuivi, enveloppé, il tenterait inutilement de se faire jour; une rivière est devant lui, ce moyen de salut est le seul qui lui reste; sans hésiter il se précipite dans les flots, se dirige vers la rive opposée, couvre sa tête de joncs et de roseaux et pendant sept heures dans cette situation, rend vaines toutes les recherches de l'ennemi. Le lendemain, Viseur rentre dans Valenciennes, où il rapporte à son bataillon, le drapeau que l'on croyait perdu.

le

le dos (1) et dans l'eau jusqu'au col, il attend que le jour ait paru. A trois heures du matin, les Autrichiens avaient abandonné leurs positions et il put se montrer sans danger.

Le 30 ventose, à l'affaire de Cembra dans le Tyrol, Peugnet, quoique grièvement blessé au pied gauche, rallia sa compagnie sur les hauteurs de Saint-Michel, la guida dans une charge des plus vigoureuses, et fit un grand nombre de prisonniers. Sa conduite dans cette occasion contribua à la victoire et fut récompensée par un brevet d'honneur. Le lieutenant Vinas, ainsi que le sergent Barbanchon (*voyez* tome IV des Fastes, page 320), donnèrent, dans ce combat, des preuves de sang-froid et d'audace.

En l'an 7, pendant la bataille de Novi, Peugnet, avec sa compagnie de grenadiers, culbuta un bataillon russe, après l'avoir chassé d'une position où il s'était maintenu inébranlable sous le feu de deux demi-brigades qui le battaient de front, et sous la mitraille de plusieurs pièces de canons qui le prenaient en flanc. Atteint dès le commencement de l'action d'une balle qui lui traversa la cuisse droite, malgré sa souffrance, Peugnet ne voulut pas abandonner son commandement, et ne se retira qu'avec ses soldats qu'électrisaient sa présence, ainsi que l'exemple du lieutenant Brosset (2) et du sous-lieutenant Thuillier (3), ses dignes émules en bravoure.

Le 2 frimaire an 8, lorsqu'on eut résolu de s'emparer

---

(1) A cette époque, l'officier portait un havre-sac comme le soldat.

(2) Aujourd'hui lieutenant-colonel.

(3) Aujourd'hui capitaine en retraite (*voyez* ce volume, page 134).

d'Acqui (1), Peugnet conduisit pour l'attaque la colonne de droite, traversa la Bormida sous un feu des plus meurtriers, enfonça l'ennemi qui était sorti de ses remparts, lui coupa la retraite, fit enfoncer les portes, et pénétra le premier dans la ville ainsi que dans le château. Dans cette circonstance il eut la satisfaction de sauver la vie à un magistrat, qui, ayant été trouvé armé d'un couteau de chasse, allait être fusillé.

Le 25 du même mois, dans un combat qu'un détachement français, sous les ordres du général Octavi, soutint, au village de Bussaco, contre plusieurs régimens, Peugnet donna de nouvelles preuves de cette audace intrépide, qui ne recule jamais devant le péril : chargé par des hussards autrichiens, il en renverse un d'un coup de pistolet, attend les autres à la pointe de son sabre, est engagé contre deux à la fois, blesse le

(1) Nous devons croire qu'il y a inexactitude dans la date de ce fait, et qu'ici une grave erreur s'est glissée dans les états de service du colonel Peugnet. Voici comment s'expriment sur le compte de cet officier, les notes conservées aux archives du ministère de la guerre.

« Le 2 brumaire an 8, il entra le premier dans la ville et le château » de Bosco.

» Le 7 du même mois, chargé par le général Laboissière de débusquer » l'ennemi, des positions qu'il occupait sur l'Orba et la Bormida, il le força » sur plusieurs points à repasser la dernière de ces rivières, et exécuta son » ordre avec la plus grande précision.

» Le lendemain 8, ayant le commandement de la colonne de droite pour » l'attaque d'Aqui, au milieu d'un feu très-vif et très-soutenu, il passa le » premier la Bormida, dans l'eau jusqu'aux aisselles, chassa les Autri- » chiens de leurs positions, et les mena battant jusqu'à Acqui, dont nous » nous rendîmes maîtres. »

Les états de service, ne rapportent qu'une seule action; les notes en présentent trois bien distinctes, qui eurent lieu dans trois journées différentes.

premier, est lui-même blessé à la main droite et à la tête, a son arme brisée, se défend encore avec le tronçon et va forcer ses adversaires à la fuite, quand un troisième hussard venu par derrière, lui assène un coup de sabre sur les reins et le fait tomber de cheval. Désormais hors de combat, Peugnet veut s'échapper en passant sous le cheval d'un des Autrichiens; après avoir reçu deux nouvelles blessures, il parvient à s'esquiver; mais à quelques pas de là, il est reconnu et cerné par un peloton du régiment d'Acqui qu'il avait battu dans plusieurs rencontres. Peugnet ne put éviter d'être pris : il fut conduit en Autriche et renvoyé sur parole après une captivité de quinze mois. Rentré dans sa patrie sur la demande du général Moreau, il ne tarda pas à recevoir le prix de sa noble conduite, et le 4 pluviose an 11, un sabre d'honneur lui fut décerné par le premier Consul.

A Austerlitz, Peugnet toujours capitaine au 14ᵉ de ligne, combattit à la tête du 1ᵉʳ bataillon de ce régiment, et fut, à la revue du 30 frimaire an 14, élevé au grade de chef de bataillon dans le 61ᵉ.

A Iéna, il eut un cheval tué sous lui, et la jambe gauche percée d'une balle : ses officiers le pressaient d'aller se faire panser, mais il refusa de sortir du carré de son bataillon, repoussa avec lui plusieurs charges de la cavalerie prussienne, et ne consentit à quitter le champ de bataille qu'après la victoire, et lorsque affaibli par la perte de son sang, il était hors d'état de se rendre lui-même à l'ambulance, où il fallut le transporter sur un brancard.

En 1809, il suivit la grande armée en Allemagne. Le 18 avril, à la tête de son bataillon, il enleva à la baïonnette un village dans lequel les Autrichiens lais-

sèrent un grand nombre de morts. Dans cette action il fut encore démonté et reçut plusieurs contusions.

Le lendemain, les soldats de la division Morand, dont il faisait partie, s'avancèrent en tirailleurs dans un bois : Peugnet, occupé de poursuivre l'ennemi, n'entendit pas sonner le rappel, et ne s'aperçut de son isolement qu'au moment où il ne pouvait se replier sans le plus grand danger : une compagnie de voltigeurs du 30e régiment, et quelques détachemens de différens corps se trouvaient dans une situation non moins difficile ; sans perdre de temps il les rallie à lui, au nombre de quatre cent dix-huit hommes, fait allumer des feux sur plusieurs points, afin de persuader à l'ennemi que la division entière est encore dans le bois, et attend ainsi que la nuit vienne favoriser sa retraite. Il était dans cette position, gardant toujours une attitude menaçante et continuant à tirailler, lorsqu'un aide-de-camp du maréchal Bessières accourut pour reconnaître cette fusillade. Bientôt après, le maréchal vint lui-même, et après avoir adressé au commandant Peugnet, des félicitations sur sa présence d'esprit, sur son courage et la sagesse des dispositions qu'il avait prises, il lui ordonna de prolonger autant que possible l'incertitude des Autrichiens, de les tromper par ses démonstrations tandis qu'il les ferait tourner par la cavalerie de son corps d'armée ; de s'établir dans un village en avant du bois, et de s'y maintenir jusqu'à l'arrivée de l'infanterie qui devait appuyer le mouvement. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Malgré une foule d'obstacles et l'opposition la plus vive, le commandant Peugnet occupa le poste qui lui était assigné, et facilita de la sorte la manœuvre par laquelle lui et sa troupe furent heureusement dégagés. Le maréchal Bessières lui té-

moigna alors sa satisfaction et s'informa des noms des officiers qui avaient concouru le plus efficacement à ce résultat; tous furent promus à un grade supérieur, ou reçurent l'étoile des braves.

Le 21 avril, Peugnet partit pour rejoindre sa division, et après avoir remis au général Legrand douze cents prisonniers de la Landvher, arriva le 23 devant Ratisbonne. Ce fut sous les murs de cette place assiégée qu'il revit son régiment qui le croyait au pouvoir de l'ennemi.

Le 9 juin, à la revue de l'empereur, Peugnet fut nommé colonel en second, et alla prendre, dans la division Pacthod, le commandement d'un régiment provisoire, ce fut avec ce corps que, le 6 juillet suivant, à Wagram, il déposta dans la matinée l'ennemi retranché dans un village en avant de notre ligne, lui tua beaucoup de monde, aborda le premier sous les foudres d'une artillerie formidable un plateau qui fut chaudement disputé, s'en rendit maître, et le conserva malgré de grandes pertes et le choc réitéré de plusieurs colonnes considérables. Le colonel Peugnet s'étant précipité dans la mêlée le sabre à la main, tua trois Autrichiens, en blessa quatre autres, et eut lui-même le bras droit traversé d'un coup de feu. Jamais il n'avait affronté de plus grands périls; ses vêtemens furent criblés de balles, un biscayen vint s'amortir sur une fonte de ses pistolets; et cinq autres percèrent de part en part son manteau roulé en avant du pommeau de sa selle. Le commandant Toucas (1), qui avec deux bataillons tourna la position de l'ennemi, tan-

(1) Aujourd'hui major en demi-so lde (*voy*. tome 1er des Fastes, p. 255)

dis qu'à la tête d'un seul, Peugnet l'abordait de front, montra autant d'habileté que de valeur. Dans cette attaque, le chef de bataillon François, officier d'un rare mérite, eut la cuisse emportée par un boulet.

Le colonel Peugnet, par sa dernière blessure, perdit complètement l'usage de son bras : désormais incapable de faire la guerre, il avait droit par ses longs services, à une honorable retraite; mais l'empereur voulant encore utiliser son dévouement et sa bonne volonté, le créa baron et le nomma commandant d'armes. En 1811, il fut envoyé en cette qualité dans l'île du Texel, et réunit peu de temps après à ce commandement celui de l'île de Wlilande, et de plusieurs bâtimens armés pour la surveillance du littoral.

Du 23 au 24 décembre, un convoi anglais fut forcé, par la tempête de se jeter à la côte; les paysans attirés par l'appât d'un butin facile, vinrent en foule sur le bord de la mer : Peugnet, par sa fermeté, sut non-seulement les contraindre à secourir les naufragés, mais encore il les obligea à retirer des flots plus de cinq cents milliers de poudre, qu'il fit entrer dans les magasins du gouvernement. L'officier qui commandait le convoi, avait été dépouillé par les Hollandais; il lui fit restituer tout ce qu'on lui avait pris, le traita avec tous les égards que réclame l'humanité, et le fit ensuite conduire à Amsterdam, avec trente de ses compagnons d'infortune.

Le 22 janvier 1813, Peugnet reçut l'ordre de se rendre en poste en Catalogne, pour y prendre le commandement de Barcelonne. Il resta dans cette place jusqu'au 28 mai 1814, époque à laquelle, d'après les intentions du roi de France, il dut en faire la remise aux Espagnols. Il sortit le dernier de la ville, dont

les autorités, deux heures avant son départ, lui firent remettre comme un témoignage de leur estime et de leur gratitude, un certificat dans lequel elles donnaient de justes éloges à son désintéressement, à sa modération, à son zèle pour le maintien de l'ordre, et de la discipline parmi les troupes, ainsi qu'à ses bons et loyaux procédés envers les habitans.

Le 3 novembre 1814, le colonel Peugnet fut nommé commandant d'armes de la Rochelle; et le 15 juin 1815, il fut remplacé dans ce poste et envoyé sous le général Lamarque, à l'armée de la Loire, pour y commander dans la division Almeyras, une brigade de gardes nationales mobiles, qui fut licenciée le 29 juillet. Aujourd'hui retiré à Arras, après avoir fait toutes les campagnes de notre révolution, et s'être illustré par de nombreux et de brillans exploits, le colonel Peugnet se console du malheur de ne pouvoir plus servir sa patrie, en se voyant revivre dans un fils qui, comme lui, mettra un jour sa gloire à la défendre.

Deux neveux du colonel Peugnet ont embrassé la carrière des armes. Tous deux sortirent en 1813 de l'école miltaire où ils étaient élèves du gouvernement. L'un, qui officier de grenadiers, (1) se signala à Mont-Saint-Jean, et y fut grièvement blessé, est maintenant en nonactivité, l'autre est officier d'artillerie au régiment de Valence.

---

(1) Il se trouve aujourd'hui impliqué dans le complot de Béfort. Français et pleins de vénération pour les débris de notre vieille armée; nous ne saurions nous interdire l'espoir de voir incessamment un brave officier déchargé de l'accusation qui pèse sur lui.

GARDIER (*Louis*), capitaine, adjudant-major au 3e régiment des tirailleurs de la garde impériale, chevalier de la Légion-d'honneur, né en 1787 à Strasbourg, département du Bas-Rhin.

Gardier entra au service le 18 germinal an 11. Enrôlé volontaire dans le 50e régiment d'infanterie de ligne, il y devint successivement caporal et fourrier; passa le 1er octobre 1806, dans le 8e, où, après avoir été sergent et sergent-major, il fut nommé sous-lieutenant le 27 octobre 1808, et lieutenant le 11 juillet 1811; reçut, la même année, l'étoile du courage; fut peu de temps après envoyé dans le 111e, où, en 1812, il remplit les fonctions d'adjudant-major; fut, en 1813, élevé au grade de capitaine, et appelé dans la garde impériale le 30 avril 1815.

Gardier, à son début, fit les campagnes du Hanovre et de la Hollande, et reçut le complément de son instruction militaire au camp de Montreuil. Il apprit sous le brave colonel Juillet son beau-père, que pour mériter l'estime de ses chefs, un soldat doit faire plus que son devoir; que pour être digne du titre de Français, un guerrier épris de la véritable gloire doit rester citoyen, et être toujours prêt à faire à son pays le sacrifice de sa vie.

En 1805 et 1806, Gardier montra qu'il voulait mettre à profit ces leçons. Il combattit vaillamment devant Gunzbourg, au passage du Danube, ainsi qu'à la prise des redoutes et des remparts d'Ulm. Tombé dans un des fossés de cette place, il en fut retiré par un officier du 17e d'infanterie légère, et quoique tout couvert de contusions et de meurtrissures, avec quelques grenadiers,

il se précipita aussitôt sur l'ennemi et fit un grand nombre de prisonniers. Dans cette occasion, les vaincus, honteux de s'être rendus à une poignée de braves, ressaisirent leurs armes et voulurent à leur tour désarmer leurs vainqueurs; mais ils échouèrent dans cette entreprise: Gardier, à la tête des siens, s'ouvrit un passsage et entraîna avec lui un officier de chevau-légers autrichiens qu'il présenta au maréchal Ney.

Peu de jours après, à l'attaque du fort de Scharnitz dans le Tyrol, il fut blessé par l'éclat d'un rocher que les assiégés firent rouler sur lui, pendant qu'il était occupé à distribuer des cartouches aux tirailleurs.

En Espagne, où il était officier de voltigeurs dans la 8e de ligne, Gardier fit partout remarquer son intrépidité et son sang-froid. Les affaires de Spinosa, de Somosiera, de Madrid, les deux prises d'Alcantara, de Talavera, le siége de Cadix et le combat de Chiclana, pendant lequel il eut la jambe droite traversée d'un coup de feu au moment où, dans une charge à la baïonnette, le régiment dont il faisait partie enfonçait les lignes anglaises, toutes ces sanglantes actions d'une guerre aussi féconde en exploits qu'en périls, firent briller son courage et lui valurent de justes éloges et d'honorables mentions dans les ordres du jour. Pour prix de sa noble conduite, Gardier fut admis dans notre moderne chevalerie.

Cependant l'état de la blessure qu'il avait reçue à Chiclana empirait de jour en jour : il dut solliciter un congé et revenir en France pour se faire guérir. Sa plaie était encore ouverte, lorsque les bruits d'une rupture prochaine entre la France et la Russie, et l'attrait d'une expédition lointaine, réveillèrent son ardeur belliqueuse : oubliant ses douleurs, il alla se ranger sous les drapeaux du

premier corps de la grande armée, et arriva aux bords du Volga après avoir franchi, porté sur deux béquilles, l'espace immense qui sépare ce fleuve, des colonnes d'Hercules. Placé en qualité d'adjudant-major dans le 111e de ligne, il s'y concilia promptement la bienveillance de ses chefs et l'amitié de ses camarades, et rivalisa constamment avec eux de dévouement et de zèle pour soutenir la réputation d'un régiment qui passait pour l'un des plus braves de l'armée.

Le 5 septembre 1812, six cents soldats et trente officiers de ce corps, furent taillés en pièces par plusieurs escadrons de cuirassiers russes, qui, à la faveur de la nuit, s'étaient fait passer pour de la cavalerie saxonne. Au milieu du désordre de cette fatale surprise, Gardier conserva assez de présence d'esprit pour rallier la troupe, combiner les moyens de salut, et la préserver d'une entière destruction.

Deux jours après, à la bataille de la Moskowa, il se signala de nouveau en faisant prisonnier un officier de ces mêmes cuirassiers, dont l'avant-veille il avait arrêté le triomphe. Dans cette circonstance, il venait à peine de recevoir, du général Longchamps (1) et de son colonel, l'intrépide Pailhès (2), les félicitations que méritait sa

---

(1) Aujourd'hui en non-activité. Il se signala fréquemment pendant l'expédition de Russie, et en Saxe pendant la campagne de 1813. En 1814, il fit une vigoureuse résistance dans Soissons, le 14 février s'ouvrit un passage à travers les troupes de Winzingerode, et tomba ensuite au pouvoir de l'ennemi.

(2) Aujourd'hui en non-activité, et impliqué dans le complot de Béfort. Le colonel Pailhès s'était fait à la guerre une haute réputation de courage et d'intégrité. On ne peut connaître l'ensemble de la vie militaire, et les détails de la vie privée de cet officier, sans désirer que les débats du procès dans lequel il doit figurer, ne fassent éclater son innocence.

bravoure, qu'il s'avança dans le bois, sur la droite de la première redoute, enlevée l'instant d'auparavant par les 25e, 57e et 111e régiment de ligne. Il voulait ajouter une nouvelle prouesse à celle par laquelle il avait commencé la journée, mais la fortune ne seconda pas ses intentions: atteint d'un coup de feu qui lui fractura la jambe gauche, il ne lui fut plus possible de combattre. Toutefois après la victoire, la joie, l'ivresse d'un succès auquel il avait pris part, lui firent retrouver assez de vigueur pour suivre le mouvement de l'armée, et il entra dans Moscow avec nos aigles triomphantes.

Le 10 octobre, Napoléon passa une revue générale; Gardier, sur la demande de ses chefs, fut nommé officier de la Légion-d'honneur; mais de funestes évènemens firent oublier cette promotion, et le privèrent de la récompense que lui avait décernée l'empereur.

Échappé comme par miracle aux misères incalculables d'une retraite, pendant laquelle tant de lauriers s'étaient changés en cyprès, Gardier se rendit au dépôt du 111e, où il parut dans le même état de souffrance qu'à son départ. Il lui fallut se résigner à l'inaction, tandis que ses frères d'armes combattaient dans la Saxe pour arrêter les hordes du Nord. Mais une fois que nos frontières furent violées, que l'ennemi eut entamé notre territoire, il ne lui fut plus possible d'attendre que le temps eût cicatrisé sa blessure. La patrie invoquait l'appui de tous ses enfans: il s'arracha de son lit de douleur, et vint auprès du conseil de défense de la ville de Longwy, solliciter l'honneur de commander une compagnie franche. A la tête de cette troupe mal équipée, mal armée, et composée d'hommes, qui, la plupart avaient perdu l'habitude de la guerre, il jus-

tifia pleinement la confiance qu'on avait mise en lui. Harceler l'ennemi sur ses derrières, surprendre ses convois et ses détachemens, enlever ses magasins, telles étaient les expéditions qu'il tentait journellement avec autant d'audace que de succès. Depuis le 22 février jusqu'au 18 mars, il fit rentrer dans la place trente-sept chevaux, et soixante-treize prisonniers, parmi lesquels l'intendant militaire de la province, le baron de Bautzen, qui, au moment de frapper une réquisition d'argent, avait été forcé de se rendre avec quinze hussards formant son escorte.

Hayenge renfermait les forges et les approvisionnemens du corps d'armée qui bloquait Thionville. Gardier résolut de descendre dans ce bourg; il n'avait avec lui que cinquante-cinq officiers, sous-officiers, ou soldats; il les divise en trois pelotons, ordonne aux deux premiers d'attaquer chacun l'un des postes placés à l'entrée du village, et, avec le troisième, se dirige lui-même rapidement sur le poste principal dont il essuye le feu à dix pas. L'ennemi étonné de cette subite apparition des Français, rentre précipitamment dans une habitation qu'il a transformée en corps-de-garde; Gardier y pénètre aussitôt que lui, le suit de chambre en chambre, le somme de mettre bas les armes, arrache le fusil des mains des premiers qui veulent se mettre en défense, intimide les autres et les fait défiler devant lui au nombre de cinquante-quatre, dont quarante-cinq fantassins et neuf hussards. Cependant le bruit de la fusillade avait donné l'alerte dans le camp des alliés: Gardier, après avoir réuni ses prisonniers, et tous ceux qu'avait faits sa petite troupe, se hâte d'effectuer sa retraite. A Fontoy, de la cavalerie légère se présente pour lui fermer le passage; il

la culbute et la disperse. Rencontré plus loin par un gros de hussards Westphaliens, il se prépare à recevoir leur charge, et dispose ses soldats entre deux files de voitures; là ils pourront avec moins de danger résister au choc; mais effrayés par quelques coups de carabine, les paysans qui conduisent les attelages se sauvent au galop; Gardier apperçoit de l'hésitation et du désordre parmi ses compagnons; désespérant de réussir à les ranger en bataille, il les exhorte à suivre son exemple, et précipite son cheval au milieu des Westphaliens. Trois des plus intrépides sont sabrés par lui; leur chef, jeune officier rempli d'ardeur, veut engager la lutte contre un adversaire dont il admire la vaillance: il s'avance et n'évite une atteinte mortelle qu'en se couchant sur le corps de son cheval; soudain Gardier, pour arriver jusqu'à lui, fait un nouvel effort; mais tandis qu'il s'élance, sa selle tourne, il perd l'équilibre et tombe. Vingt hussards fondent sur lui avant qu'il ait pu se relever; Gardier pare, riposte, et fait encore redouter son adresse; mais à la fin, accablé par cette multitude, renversé par deux coups de sabre dont un lui a ouvert le crâne et l'autre lui a partagé le visage, il est laissé pour mort sur la place. Bientôt après il fut recueilli et transporté à Longwy, où l'on désespéra long-temps de le rappeler à la vie. Quand on le trouva, il était sans connaissance et dépouillé de tous ses vêtemens (1).

---

(1) Le lieutenant Cuinat, commandant les dix cavaliers de la compagnie franche, ne fut pas moins maltraité que Gardier. Ce brave officier qui s'était distingué dans la surprise des postes de Hayenge, et qui à Fontoy avait fait quatre hussards prisonniers, s'empressa pendant le dernier com-

En 1815, Gardier combattit à Fleurus et à Mont-Saint-Jean dans les rangs du 3e régiment de tirailleurs de la jeune garde. Sa haute valeur, son dévouement dans cette courte campagne, mirent le comble à sa réputation guerrière; le titre d'officier de la Légion-d'honneur fut encore demandé pour lui, et lui fut même conféré par le gouvernement provisoire; mais le gouvernement royal annula cette nomination.

DARAUX (*Jacques-Louis-Toussaint*), lieutenant au 50e régiment d'infanterie de ligne, membre de la Légion-d'honneur, né en 1784 à Compiègne, département de l'Oise.

Le 26 brumaire an 14, Daraux entra comme soldat au 50e régiment d'infanterie de ligne. En 1807, sa bonne conduite lui valut le grade de caporal, et en 1809, il dut à sa bravoure celui de sergent. L'action qui lui mérita cet avancement, eut lieu dans la province de Galice. Le récit suivant montrera qu'elle était digne d'une plus belle récompense.

Le 21 mai, Daraux commandait un poste de six hommes; placé au sommet d'une montagne distante d'environ une demie lieue du village de Sentis, où se

---

bat, de voler au secours de Gardier : « *Mon ami*, s'écria-t-il, en le voyant aux prises avec les Westphaliens, *tenez bon, je viens vous sauver.* » Malheureusement l'évènement ne répondit pas à son attente; enveloppé de toutes parts et tout couvert de blessures, Cuinat resta au pouvoir de l'ennemi. Le lieutenant Duc, les maréchaux-des-logis Régimbault et Manigard, le fourrier Rondu, ainsi que les soldats Histas et Anglebert, se conduisirent avec la plus grande distinction dans les trois actions de cette journée.

trouvaient cantonnées trois compagnies du bataillon dont il faisait partie, il avait l'ordre d'observer le cours de l'Ea, petite rivière qui sépare la Galice des Asturies, et qui se jette dans la mer à Rivadeo. Les insurgés étaient sur le bord opposé; à six heures du matin, Daraux fut averti par son factionnaire qu'ils se mettaient en mouvement, et que déjà quelques-uns de leurs tirailleurs ayant franchi la rivière, se dirigeaient de son côté; aussitôt il expédie un de ses soldats pour annoncer dans le cantonnement que l'ennemi s'avance, et il se prépare à résister à l'attaque. A peine quelques minutes se sont-elles écoulées, qu'il est assailli par plus de deux cents Asturiens. Daraux sans s'effrayer du nombre, les attend derrière des rochers, et renouvelant le fameux serment du colonel Rampon, à Montelegino, il jure et fait jurer aux cinq braves qui sont avec lui, de mourir plutôt que de se rendre. Il les connaissait tous capables de partager sa résolution: pendant plus de deux heures ils restèrent inébranlables sous une grêle de balles, et firent à propos plusieurs décharges qui couvrirent de morts les approches de leur retraite. Il continuait cette défense héroïque, quand, furieux de la voir se prolonger, les insurgés mirent le feu à une barraque au-dessus de laquelle s'élevait le rocher que Dareaux et ses compagnons avaient su rendre inexpugnable. Les Espagnols espéraient que les flammes et la fumée chasseraient enfin de cet abri les guerriers intrépides que n'avaient pu déloger les foudres d'une épouvantable mousqueterie; mais cet incendie ne déconcerta point le courage de ces Français, qui, d'avance, s'étaient résignés au sacrifice de leur vie: réduits à la dernière extrémité par le manque de munitions, ils allaient peut-être l'accomplir ce généreux sacrifice, mais

un détachement conduit par le lieutenant Carteaux (1), arriva assez tôt pour les secourir et les dégager.

Le colonel Frapart du 50e et le chef de bataillon Chagnit, aujourd'hui lieutenant-colonel, furent les témoins de ce beau fait d'armes, auquel concoururent les soldats Dalongeville et Loiseau, qui secondèrent vaillamment leur caporal; le premier fut légèrement blessé.

En 1813, Daraux quitta la Péninsule, où pendant quatre ans, il s'était signalé par de brillans exploits. Appelé à combattre dans les plaines de la Saxe, il y déploya la même valeur. A Bautzen, où il était sergent-major de voltigeurs, il donna constamment l'exemple à sa compagnie: au fort de l'action, il se porta à deux cents pas en avant du front de bataille, lutta contre cinq cosaques qui le chargèrent à la fois, en mit deux hors de combat, et força les autres à prendre la fuite. L'étoile de l'honneur et l'épaulette de sous-lieutenant, qu'il reçut le 14 juin suivant, furent le prix de sa belle conduite dans cette journée.

Après avoir fait avec la plus grande distinction la campagne de France en 1814, et celle de l'armée du Nord en 1815, le lieutenant Daraux, dont huit ans auparavant le sang avait teint les lauriers de Friedland, a vu le funeste licenciement des troupes terminer sa carrière militaire.

Cet officier, actuellement en traitement de réforme, a fixé son domicile à Paris, département de la Seine.

DESPEYROUX (*Antoine*), lieutenant de grenadiers au 5e régiment d'infanterie de ligne, né à Aiguillon, département de Lot-et-Garonne.

(1) Fils du général de ce nom.

Antoine

Antoine Despeyroux fut souvent cité comme l'un des plus vaillans guerriers du 5e régiment d'infanterie de ligne. L'intrépidité qu'il déploya le 2 novembre 1812, à l'attaque des redoutes de la Gariga en Catalogne, doit lui mériter une mention dans cet ouvrage. Il était alors fourrier; la compagnie dont il faisait partie se précipite à l'assaut, mais elle est repoussée, et un grand nombre des sous-officiers et soldats dont elle se compose, est tué ou mis hors de combat; Despeyroux est atteint d'un coup de feu à la jambe droite, son sang coule abondamment; cependant il est résolu à ne pas quitter le champ de bataille: avec un couteau il sonde la plaie, en arrache la balle, et, suivi de quelques grenadiers, ayant un officier à leur tête, il affronte de nouveau la mousqueterie des Espagnols, en s'élançant des premiers dans leurs retranchemens. Tout cède à l'impétuosité française; mais avant d'abandonner des ouvrages qu'ils ont défendus avec fureur, les ennemis exécutant l'ordre de leur général, le baron d'Eroles, se disposent à mettre le feu à une fougasse dont l'explosion doit faire sauter les assaillans; déjà un Espagnol s'avance la mèche à la main; Despeyroux l'aperçoit, il court sur lui, mais, au moment de lui plonger sa baïonnette dans le corps, il le voit tomber à ses pieds, mortellement frappé. Un grenadier, de la même compagnie que Despeyroux, avait couché en joue l'Espagnol, et avait été assez adroit pour ne pas le manquer. La croix de la Légion-d'honneur devait être le prix de l'action de Despeyroux; elle fut demandée pour lui au général Espert, par son capitaine le brave Gallien, que sa belle conduite venait de faire élever au grade de chef de bataillon; mais cet officier de la plus haute distinction, n'ayant survécu que de deux jours aux blessures qu'il

avait reçues en enlevant les fortifications de la Gariga, Despeyroux ne reçut point la récompense due à son courage.

A peine guéri, il affronta de nouveaux périls, prit part, soit en Arragon, soit en Catalogne, à tous les combats dans lesquels s'immortalisa le 5e de ligne, et fut nommé officier le 2 décembre 1813, après avoir, à l'âge de vingt-trois ans, parcouru tous les degrés inférieurs de la hiérarchie militaire.

En 1814 et en 1815, Despeyroux eut encore le bonheur de se distinguer: son dévouement et les services qu'il rendit le firent une seconde fois juger digne d'être admis dans cette chevalerie véritablement nationale, dont un héros était le patron et le fondateur; mais les évènemens de cette fatale époque, n'ayant pas laissé au chef et au père de nos légions le temps d'accomplir envers elles toutes ses intentions rémunératrices, Despeyroux ne reçut point le brevet qui devait consacrer ses titres à la reconnaissance de la patrie. Rentré dans ses foyers après le licenciement de l'armée de la Loire, cet officier, qui n'avait d'autre fortune que son épée, est aujourd'hui chef d'une école d'enseignement mutuel, et professeur de mathématiques au collége d'Aiguillon.

Deux de ses frères se sont, comme lui, signalés dans la carrière des armes. Un article est consacré, dans notre premier volume, à l'aîné (Jean Despeyroux) (1). Le plus

---

(1) En 1811, Despeyroux (Jean) était venu à Paris pour présenter une requête à l'Empereur; son intention était de l'aborder dans une revue, lorsqu'il apprit qu'il se rendrait le lendemain à une grande chasse qui devait avoir lieu dans la forêt de Saint-Germain : l'occasion était favorable. Despeyroux revêtit son uniforme d'ancien chasseur de la garde, et partit dès le point

jeune, qui se nommait également Jean Despeyroux, partit comme volontaire dans le 6[e] régiment des voltigeurs de la garde. Pendant l'expédition de Russie, il montra souvent un courage à toute épreuve, et périt, lors de la funeste retraite de Moscow, dans un combat où il fut percé de mille coups de baïonnette. Cet intrépide soldat

du jour avec M. de la Guerivière et une dame italienne, qui, comme lui, avaient quelque réclamation à faire. Arrivés à Nanterre, il descendirent de voiture, et se promenèrent quelques instans. La journée était superbe, et jamais l'affluence des curieux, attirés par le désir de saluer l'Empereur à son passage, ou de suivre la chasse, n'avait été plus considérable. Tout ce qu'il y avait de brillant dans la capitale s'était donné rendez-vous à Nanterre. Au milieu de cette foule, un aveugle implorait la charité publique; devant lui était un vieux chapeau renversé, dont on ne s'approchait que rarement pour y déposer quelques pièces de monnaie. La dame italienne se mit à plaisanter sur la manière dont le pauvre homme jouait sur une mauvaise flûte cet air si connu : *Bon voyage, cher Dumolet.* Chez une jeune et jolie femme la compassion est souvent bien près de succéder aux éclairs d'une gaîté inconsidérée : presqu'aussitôt la belle étrangère se reprocha d'avoir ri, et commença à s'appitoyer sur le compte du malheureux. « Il est si facile de réparer nos torts, lui dit alors Despeyroux, en » contribuant à soulager la misère de cet infortuné qui a perdu les joies » de ce monde. » En même temps, son chapeau à la main, il s'adresse aux voyageurs et implore leur pitié en faveur de l'aveugle qui se fatiguait à jouer toujours le même air. De son côté, la dame italienne se mit aussi en devoir de quêter : elle le faisait avec tant de grâce ! c'était à qui donnerait quelque chose. La collecte fut abondante : celui à qui elle était destinée en sautait de joie; mais ce n'était pas lui qui en ressentait la plus vive émotion, des larmes d'attendrissement roulaient dans les yeux de sa bienfaitrice.

Que l'on se représente, dans tout l'éclat de la parure et de la beauté, une femme à la tournure élégante, aux manières enchanteresses, près d'elle un jeune guerrier mutilé, d'une physionomie intéressante, d'un maintien distingué et portant avec noblesse l'uniforme de cette garde impériale dont le nom seul réveille tant de glorieux souvenirs. Qu'on se les représente l'un et l'autre, improvisant une quête pour l'aveugle de Nanterre, et autour d'eux les spectateurs ravis s'empressant de répondre à une si généreuse intention : n'est-ce pas là une scène digne d'être retracée par le crayon d'un artiste français ?

était à peine âgé de seize ans, quand il mourut au champ d'honneur.

BEAUREGARD (*Joseph-Domergue de*) (1), général de brigade, officier de la légion d'honneur, né dans le département de la Lozère.

En 1782, Beauregard s'enrola comme soldat dans le régiment suisse de Diesbach, où il obtint un avancement rapide, et reçut la décoration de Saint-Louis. Retiré dans ses terres au commencement de la révolution, Beauregard, quoiqu'appartenant à la noblesse, se montra partisan des nouveaux principes, et fut élu vice-président du département de la Lozère. Dès le 1.er mars 1791, il fut nommé maréchal-de-camp, et représenta le même département à l'assemblée législative. Après le 10 août 1792, il prit à Avignon le commandement de la réserve de l'armée du Midi, et servit, en 1793, à l'armée des Ardennes, où il dirigea plusieurs expéditions avec succès; le 17 mai, il chassa l'ennemi du village de Fioranville et de l'abbaye d'Orval, se saisit d'un chef de partisans Autrichiens, défit un corps de Hullans, et s'empara de quelques chevaux ainsi que d'une grande quantité d'effets militaires. Le commissaire de la Convention, Michaud, fit, dans cette occasion, le plus grand éloge de sa conduite. Peu de temps après, le général Beauregard fut envoyé à l'armée du Nord. Pendant le siége de Valenciennes par les Anglo-Autrichiens, il fut chargé de défendre avec trois bataillons le faubourg de

---

(1) Désigné mal à propos par le prénom de Victor, dans *le Dictionnaire historique et biographique des généraux français, par le chevalier de Courcelles.*

Marly dont la tête et les issues n'étaient couvertes que par de faibles retranchemens; attaqué, le 26 mai, par des forces supérieures, il disputa pied à pied le terrain pendant cinq heures, résista à plusieurs sommations, repoussa plusieurs assauts, et ne rentra dans la place, où il eut le bonheur de ramener son artillerie, qu'après que celle des Autrichiens eut ruiné de fond en comble les ouvrages construits pour le protéger.

Le 9 juin, il assista à la bataille d'Arlon, guida pendant l'action un corps de deux mille hommes arrivés la veille de Sédan et de Montmédi, occupa la position de Sainte-Croix, s'empara d'Arlon, couronna les hauteurs qui la dominent, et força l'aîle droite de l'armée autrichienne à se replier sur son centre. Dans cette journée, quatre cents carabiniers français, conduits par le général Beauregard, chargèrent et enfoncèrent un carré de quinze cents Impériaux. Ce fut dans cette lutte inégale que l'intrépide lieutenant Boucret (ou de Bouvert) fut atteint de vingt-huit coups de sabre sur la tête et sur les bras. En 1794, Beauregard passa à l'armée de l'Ouest, où il déploya, dans plusieurs occasions, autant de bravoure que d'habileté. En 1796, il quitta le théâtre de la guerre civile, cessa d'être employé, et ne reprit les armes qu'au moment où éclata la guerre de la Péninsule. Il se distingua à la bataille d'Occana, gagnée sur les Espagnols le 18 novembre 1809, et fut blessé en combattant près du maréchal Mortier. Le 9 février 1810, il était à la tête d'une des colonnes mobiles, qui dissipèrent quelques rassemblemens d'insurgés à Xérès-de-los-Cavalleros et à Valverde, lorsque, dans un dernier engagement, il fut frappé d'une balle au cœur, en char-

geant avec notre cavalerie qu'enflammait l'exemple de son courage.

SUCHET (*Louis-Gabriel, duc d'Albuféra*), maréchal et pair de France, grand'-croix de la légion d'honneur, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et de celui de Saint-Henri de Saxe, chevalier de la couronne de fer, né, le 2 mars 1772, à Lyon, département du Rhône.

Fils d'un manufacturier en soie, très-considéré pour ses utiles découvertes et pour ses services dans différentes administrations municipales, Suchet appartenait à cette classe honnête et industrieuse des citoyens que la révolution devait réintégrer dans leurs droits. Après avoir terminé ses études au collége de l'Ile-Barbe, il entra, en 1792, comme volontaire dans la cavalerie nationale lyonnaise, et fut reçu, le 12 mai 1793, capitaine d'une compagnie franche formée à Largentière. Le 20 septembre, il fut nommé chef du 4.e bataillon de l'Ardèche, et envoyé à l'armée sous les murs de Toulon. Son début fut un triomphe; il se distingua dans plusieurs affaires, notamment, dans la journée du 30 décembre, où le général anglais, O'Hara, se rendit à lui sur le champ de bataille.

A la fin de cette campagne, le 4e bataillon de l'Ardèche alla se ranger sous les drapeaux de l'armée d'Italie, que commandait le général Dumerbion, dans la rivière de Gênes. Suchet, placé à l'avant-garde, sous les ordres du général Laharpe, assista, en 1794, aux combats de Vado, et de Saint-Jacques, se signala dans plusieurs autres actions, et battit les Autrichiens à Loano les 22 et 23 novembre 1795: à la tête de ses soldats,

il enleva alors trois drapeaux à l'ennemi. Mais bientôt la victoire devait prendre un essor plus rapide et plus brillant ; la destinée de la France venait de placer à la tête de l'armée d'Italie un de ces hommes qui savent communiquer leur enthousiasme à tout ce qui les environne ; qui ne sont pas moins féconds en ressources dans le péril qu'habiles à profiter de leurs succès ; qui semblent se jouer de tous les obstacles, créer ou maîtriser tous les évènemens, s'élèvent au-dessus de tous les partis, commandent à toutes les passions, et qui, par l'ascendant de leur génie, ouvrent une nouvelle carrière à la gloire, et donnent une grande impulsion à l'esprit de leur siècle. Tel était Bonaparte.

La 18.e demi-brigade, dans laquelle le 4.e bataillon de l'Ardêche fut incorporé, devenue l'avant-garde de la division Masséna, se trouvait sans cesse au poste le plus difficile et le plus périlleux. Ce ne fut qu'une suite d'actions d'éclat pour ce corps, à Cossaria, à la seconde attaque de Dego, à l'entrée en Piémont, au passage du Pô, à Plaisance, à Lodi, où ses grenadiers franchirent le pont ; au passage du Mincio près Borghetto, à la prise de Peschiera et des magasins de Castel-Novo sur les bords de l'Adige, à Rivoli, à Castiglione, à Salo, à Lonato, fameux par la réponse de Bonaparte ; au combat de Saint-Marc, à la prise de Montebaldo, à la bataille de Roveredo, à Trente, à Bassano, à la bataille d'Arcole, si longue et si meurtrière. Au combat de Cerea, après avoir repoussé trois charges de cavalerie, repris à l'ennemi trois pièces et leurs caissons, Suchet fut grièvement blessé à l'épaule, et mis hors de combat. Bonaparte dit dans son rapport : *Le chef de bataillon Suchet a été glorieusement blessé en combattant à la tête de*

son corps. Rentré bientôt dans les rangs, il suivit ou plutôt conduisit encore ses camarades à la victoire au passage de la Piave, à Bellune, où le général Lusignan fut pris avec neuf cents hommes; au Tagliamento, à Ponteba et à Tarvis, d'où il revint avec une nouvelle cicatrice et fut envoyé par Masséna pour porter à Bonaparte les drapeaux conquis dans cette journée. A la prise de Clagenfurth, il fut atteint d'une balle, et fut, à Neumarck, nommé chef de brigade sur le champ de bataille.

A la paix de Campo-Formio, il reçut l'ordre de se rendre avec son corps sur les frontières de la Suisse. Suchet s'établit à Versoix, pénétra dans le pays de Vaud, et traita, au nom du général de division Ménard, avec les envoyés de Berne et de Fribourg. Le général Brune vint prendre le commandement en chef de l'armée, et les hostilités commencèrent. Suchet concourut à la prise des postes importans de Morat et de Gumine, à la capitulation de Fribourg, ainsi qu'à un combat qui eut lieu au pont de Scuvine, et après lequel l'armée s'avança sous les murs de Berne, et opéra sa jonction avec les troupes venues du Rhin. La conduite brillante de Suchet dans cette campagne lui valut l'honneur de porter à Paris vingt-trois drapeaux pris à l'ennemi.

Le 23 mars 1798, il fut élevé au grade de général de brigade, et désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte. A cette époque, une effrayante désorganisation menaçait l'armée d'Italie : les soldats étaient dans le plus affreux dénuement; l'autorité des généraux et des officiers était méconnue ; il fallait rétablir la subordination et la confiance. Dans de telles conjonctures, le général en chef Brune, jugeant nécessaire de retenir près de lui le général Suchet, lui fit donner l'ordre de ne point par-

tir pour l'Égypte, et le nomma son chef-d'état-major. Bientôt la solde fut payée, et la discipline raffermie.

Quelques mois après, Suchet continua les mêmes fonctions sous Joubert, dont il fut l'ami et le compagnon de gloire. Dès lors, on remarqua dans Suchet une aptitude prodigieuse pour l'organisation et l'administration des corps, et sur-tout le rare talent d'entraîner les troupes par son exemple, et de se les attacher autant par sa fermeté pour les maintenir constamment dans l'ordre et le devoir, que par son empressement à relever les actions du soldat, et à exalter son ardeur par des encouragemens.

Une alliance formidable entre la Russie et l'Autriche et la marche d'un corps russe vers l'Italie annoncèrent de vastes projets. Le Piémont donnait des inquiétudes, et ses dispositions faisaient craindre pour la sûreté de l'armée. Le général Joubert reçut l'ordre de l'occuper. Suchet prépara cette entreprise, qui, par ses soins, se termina sans effusion de sang. Au milieu de ses travaux, pour rendre à l'armée une existence imposante, il éprouva des violentes contradictions de la part des commissaires du Directoire, qui voulaient disposer à leur gré des fonds levés en Italie, et qu'il destinait à améliorer le sort du soldat. Ce démêlé lui attira un décret, par lequel il lui était enjoint de rentrer en France sous trois jours, s'il ne voulait être porté sur la liste des émigrés. Il fallut obéir; mais le général Joubert, mécontent de la conduite du Directoire et du rappel injuste de son chef d'état-major, dont il avait approuvé ou conseillé toutes les mesures, se démit de son commandement dans les premiers jours de février 1799.

De retour à Paris, Suchet n'eut pas de peine à désabuser

l'autorité : réintégré aussitôt et envoyé à l'armée du Danube, il n'arriva en Allemagne que pour voir le champ de bataille d'Enghen si glorieusement disputé et conservé par cette poignée de braves, qu'une politique inconcevable envoyait devant une armée trois fois plus forte. Il passa de là à l'armée d'Helvétie, sous les ordres de Masséna, son ancien chef.

Commandant d'une brigade sur le Haut-Rhin, il contint les Autrichiens, les culbuta deux fois dans le fleuve, et concourut puissamment à la perte qu'ils firent à la première attaque de Suitteig.

Détaché dans les Grisons, tandis que le général Lecourbe marchait à Bellinzona au secours de l'armée d'Italie, il occupa et défendit les positions de Davos, Bergen et Splungen. Un mouvement mal concerté dans son exécution, laissa le général Suchet tout seul avec sa petite troupe, entourée d'ennemis au milieu des défilés et des montagnes. On le croyait perdu, et sa retraite semblait impossible. Mais, bravant les difficultés des lieux et du climat, il franchit le Rhin à sa source, trompe l'ennemi, remonte la vallée de Dissentis, traverse sur la glace le lac d'Oberlaps, gravit les cimes du Saint-Gothard, et ramène sa faible colonne à Urseren au moment où l'armée désespérait de le revoir : *Je savais bien*, s'écria Masséna, *que Suchet se tirerait de là.*

Suchet ayant été blessé dans ces affaires, se disposait à prendre quelque repos, lorsque Masséna le choisit pour son chef d'état-major. Il ne resta pas long-temps dans ce poste, où il rendit d'importans services. Après la désastreuse campagne de Schérer, Joubert ayant repris le commandement de l'armée d'Italie, fit nommer Suchet général de division et chef de son état-major.

Il en remplissait les fonctions à la bataille de Novi, où il fut le dépositaire des dernières pensées de son ami, et reçut ses derniers soupirs. En donnant des pleurs à Joubert, il s'occupa de rallier les débris de l'armée et d'exécuter les ordres du chef habile qu'elle avait perdu.

Suchet devait suivre Moreau sur le Rhin. Mais le général Bernadotte, alors ministre de la guerre, lui écrivit le 26 août : « La patrie réclame vos secours, » mon cher et brave camarade; n'abandonnez pas l'ar- » mée d'Italie dans un instant où vos talens lui » sont si nécessaires. Championnet remplace Joubert. » Aidez-le de vos lumières; le bien public l'exige. » Il fut obligé de rester sur la rivière de Gênes, où il acheva une campagne d'autant plus pénible, que l'immense supériorité numérique de l'ennemi rendait les combats très-multipliés et sans résultats décisifs.

En novembre, Masséna ayant succédé à Championnet, qui venait de mourir à Antibes, nomma Suchet son lieutenant. Le brevet lui en fut expédié par le premier consul le 7 mars 1800. Depuis long-temps au premier rang comme chef d'état-major général, il commença à sy placer comme général d'armée. A la tête d'un faible corps de six à sept mille hommes, à peine vêtus, sans magasins dans un pays ruiné, ayant devant eux quarante mille Autrichiens, commandés par Mélas, Suchet se signala par de brillantes opérations dans la rivière de Gênes et du Var. Les talens, la prévoyance, et la prodigieuse activité qu'il déploya, l'inébranlable courage de ses troupes au milieu des plus grands dangers et des privations les plus absolues, furent dignes d'admiration. Séparé de la droite de l'armée, qui fut forcée de se renfermer dans Gênes, où le général en chef Mas-

séna accrut encore sa gloire par la plus héroïque défense, son lieutenant lutta, pendant trente-huit jours, avec succès, contre les forces décuples du général Mélas, et défendit pied à pied la rivière de Gênes. Les progrès de l'ennemi le contraignirent de se retirer sur la rive droite du Var, où il se retrancha et conserva une tête de pont. Les efforts de Mélas et de son lieutenant Elsnitz, renouvelés pendant seize jours, et soutenus par une escadre anglaise, échouèrent contre les dispositions de Suchet et la valeur de ses soldats. Par cette résistance opiniâtre et savante, il préserva d'une invasion étrangère, le midi de la France, et facilita, en outre, les succès de l'armée de réserve, qui du haut des Alpes descendait en Italie.

Suchet avait su faire servir à ses communications l'heureuse invention du télégraphe. Deux sections, qu'il avait laissées aux forts de Villefranche et de Montalban, au milieu des Autrichiens, lui firent connaître par des signaux le mouvement rétrograde ordonné par Mélas, pour s'opposer aux troupes françaises qui arrivaient par le mont Saint-Bernard. Aussitôt prenant l'offensive, Suchet précipita sa marche par la crète des montagnes, coupa la retraite à l'ennemi, qui avait suivi les bords de la mer, et lui enleva, en quelque jours de combats, trente-trois pièces de canon, six drapeaux et treize mille prisonniers.

Gênes affamée s'était rendue. Suchet, qui l'ignorait, et qui n'avait pas renoncé à l'espoir de la dégager, traversa rapidement la rivière de Gênes, rencontra en avant de Savonne la droite de l'armée, qu'une honorable convention conservait à ses drapeaux, et se porta en toute hâte vers les plaines d'Alexandrie. Sa présence à Acqui contribua beaucoup à la victoire de Marengo, par la

nécessité dans laquelle fut Mélas de lui opposer un fort détachement.

Par suite d'un traité conclu avec le général en chef autrichien, Suchet fut chargé de réoccuper Gênes et son territoire. Le général Hohenzollern, qui en avait pris possession, refusait d'obéir à Mélas vaincu ; les Anglais menaçaient de brûler la ville, si on la rendait aux Français. Dans cette circonstance, le général Suchet déploya des forces, mais sans négliger les moyens de persuasion, et il réussit bientôt à faire céder la fierté autrichienne. Il rentra triomphant dans la capitale de la Ligurie, plaça des postes sur toute la rivière et à la Spezzia, et rétablit partout l'ordre et la tranquillité.

Après six mois de suspension d'armes, la campagne se rouvrit le 6 décembre 1800. Le général Suchet, occupant le centre de l'armée, y commanda trois divisions composées de dix-huit mille hommes. Au passage du Mincio, le 25 décembre, il secourut et dégagea le général Dupont, et enleva avec lui, à Pozzolo, quatre mille Autrichiens du corps de Bellegarde. Il prit une part active à toutes les brillantes affaires qui eurent lieu à Borghetto, à Vérone et à Montebello, où, par un habile mouvement sur Montecchio, il décida la retraite de l'ennemi. Après l'armistice signé, à Trévise, le 16 janvier 1801, les troupes étant rentrées en cantonnemens, Suchet fut nommé gouverneur du Padouan, et ne quitta l'Italie qu'à la ratification du traité de Luneville.

En 1802 et en 1803, il fut choisi pour inspecter un grand nombre de régimens dans le midi et l'ouest de la France. Envoyé ensuite au camp de Boulogne, il y commanda une division, et fut particulièrement chargé de faire creuser le port de Vimereux. Le 11 décembre,

il fut créé membre de la Légion-d'honneur, devint grand-officier le 14 juin 1804, et gouverneur du palais impérial de Lacken, près de Bruxelles, le 3 février 1805.

La paix ne fut pas de longue durée : une nouvelle campagne s'ouvre en Allemagne ; l'armée française a passé le Rhin, et la division du général Suchet devient la première du 5.e corps de la grande armée, commandé par le maréchal Lannes. Cette division se distingua à Ulm et à Hollabrunn. A Austerlitz, placée à la gauche où elle occupait le Santon, elle enfonça la droite de l'armée russe, et la sépara du centre. On admira sa marche en échelons par régiment, comme à l'exercice, sous le feu de cinquante pièces de canon. Pendant cette manœuvre hardie, Suchet reçut plusieurs balles dans ses habits, et vit un de ses aides-de-camp blessé à ses côtés. Bouillant et impétueux dans l'attaque, ferme et calme dans le péril, il parut toujours à la tête de ses colonnes, et mérita les suffrages, dans cette journée où les Français montrèrent tant de valeur, où, sur un champ de bataille qui vit trois empereurs en présence, le génie de Napoléon dissipa la troisième coalition formée par l'Angleterre.

Le 8 février 1806, Suchet, dont l'habileté avait tant contribué à la victoire, en fut récompensé par le grand cordon de la Légion-d'honneur et par une dotation de 20,000 fr. de rente sur les biens de l'ordre. Une nouvelle guerre allait bientôt le montrer de plus en plus digne de toute la confiance de l'Empereur. L'esprit de vertige, qui avait égaré le cabinet de Vienne, ne tarda pas à s'emparer du cabinet de Berlin : la Prusse, qui longtemps s'était fait acheter une neutralité perfide, voulut aussi tenter le sort des batailles. Dans la première action qui

eut lieu à Saalfeld, l'avant-garde de son armée fut battue, et le prince Louis, le plus vaillant de ses généraux, perdit la vie. Le général Suchet, dont la division remporta cet avantage, honora la mémoire du prince, et le fit ensevelir avec toute la pompe des solennités militaires.

Ce début de nos armes n'était que le prélude du plus éclatant triomphe. Toutes les forces de la monarchie, sous les ordres du roi de Prusse et des compagnons du grand Frédéric, étaient rassemblées sur les plateaux d'Iéna. Déjà les deux armées sont en présence, et les Français n'attendent plus que le signal; la division du général Suchet était à l'avant-garde. L'Empereur, à cheval, visite les avant-postes, parcourt les rangs; et après avoir reconnu la position de l'ennemi, dit aux généraux qui l'entouraient : *Les Prussiens sont cernés et coupés de toutes parts; nous allons les pousser vigoureusement aujourd'hui et demain; dans trois jours ils capituleront.* Telle est la confiance qu'inspire un grand général, ces paroles enflammèrent tous les courages; et, dès ce moment, la victoire parut assurée.

Une brume épaisse couvrait l'horizon, et permettait à peine aux bataillons de se reconnaître. Le maréchal Lannes commence l'attaque avec la division Suchet; un feu terrible se fait entendre sur toute la ligne; les morts et les blessés tombaient de toutes parts; on se battait dans les ténèbres, sans désordre et sans confusion. Après plusieurs charges, l'ennemi est ébranlé; nos soldats atteignent les hauteurs; le ciel s'éclaircit; le soleil dissipant les brouillards, éclaire la fuite des Prussiens, et la division du général Suchet prend possession du champ de bataille. Mais l'ennemi se rallie et s'arrête dans une position plus redoutable

que celle qu'il occupait auparavant ; l'avantage d'un second combat qu'il faut livrer est encore pour les Français. Enfin, après un troisième et dernier effort, les Prussiens sont en pleine déroute. L'histoire décrira plus longuement cette bataille, qui fut si brillante par ses résultats, et à laquelle le général Suchet prit une part glorieuse.

Cependant l'empereur Alexandre, guidé par une politique généreuse qui semblait n'appartenir qu'à l'ancienne chevalerie, était venu au secours de la Prusse, qui un an auparavant avait refusé d'embrasser sa cause. De nombreuses colonnes russes s'avançaient vers l'Oder; les Français marchèrent à leur rencontre, et portèrent la gloire de leurs armes sur les rives glacées de la Vistule : c'est là qu'une campagne d'hiver s'ouvrit dans le siége même de l'hiver. Les privations de tous genres, la fatigue, la faim, l'âpre rigueur du climat, n'ébranlèrent point le courage de nos soldats ; la présence, l'exemple de Napoléon leur faisait tout supporter. L'affaire de Pultusk, qui commença les opérations, fut des plus meurtrières; la division du général Suchet résista seule à l'armée russe ; et telle fut l'ardeur qu'elle montra dans cette circonstance, que le général en chef Benningzen annonça, dans son rapport officiel, qu'il avait combattu contre une armée entière. A Ostrolenka, elle prouva encore, par un succès, qu'elle était habituée à triompher de la supériorité du nombre. Toujours à l'avant-garde, cette intrépide division allait reprendre l'offensive, et tout lui présageait les plus beaux succès, lorsque la victoire de Friedland mit le comble à l'humiliation de la Prusse. Cette campagne fut heureuse pour le général Suchet ; il eut à regretter de n'avoir pas été à la bataille d'Eylau, mais

mais il ne resta point inactif; aimé de ses soldats dont il partageait les dangers et les travaux, respecté des Polonais dont il défendait les droits, il obtint le suffrage même de ses ennemis, et l'approbation de l'Empereur, qui, après le traité de Tilsitt, le chargea de fixer, de concert avec les généraux russes comtes de Tolstoï et de Wittgenstein, la nouvelle ligne de démarcation du grand duché de Varsovie. Pendant l'occupation d'une partie du territoire prussien, Suchet commanda en chef le 5ᵉ corps de la grande armée, qu'il fit cantonner en Silésie. Il maintint alors parmi ses troupes la plus parfaite discipline, et mérita la reconnaissance des habitans.

Le 19 mars 1808, Napoléon lui conféra le titre de comte de l'Empire; et le roi de Saxe, en témoignage de sa haute estime et de sa considération particulière, le décora de la croix de commandeur de l'ordre militaire de Saint-Henri de Saxe.

Le 5ᵉ corps devait être appelé à cueillir de nouveaux lauriers: destiné pour l'Espagne, il fut fêté à son passage en France, et arriva sur les Pyrénées le 29 novembre. Le général Suchet ouvrit avec sa division le siége de Sarragosse sur la droite de l'Èbre, où il obtint des succès. Nommé, le 10 mai 1809, général en chef du 5ᵉ corps devenu armée d'Arragon, et investi du gouvernement de la province de ce nom, au moment du départ du 5ᵉ corps, qui allait combattre en Allemagne, il resta seul avec des troupes affaiblies et délabrées, et ne tarda pas à être assailli par des forces considérables. Le général espagnol Blacke se présenta avec vingt mille hommes devant Sarragosse; nos soldats abattus demandaient la retraite; Suchet leur communique son énergie, les conduit à l'ennemi qu'il bat à Maria, le 14 juin, fait

quatre mille prisonniers, s'empare de trente pièces de canon, et complète, le 18, à Belchite, cette importante victoire, qui, suivie de plusieurs autres, fait échouer les projets des Espagnols, dont l'intention était de se porter sur les Pyrénées, afin d'enfermer les Français en Espagne. La bonne administration de Suchet, sa justice, sa modération, son empressement à conserver dans leurs emplois les fonctionnaires qui jouissaient de l'estime générale, la protection politique qu'il accordait au clergé, son zèle à faire observer les lois de subordination et d'ordre, ses talens, sa vigilance et sa brillante valeur, lui attachèrent les Arragonnais, et lui créèrent des ressources. Son armée bien entretenue, bien disciplinée, exactement payée, prit en peu de temps un aspect imposant. Après une marche sur Valence, en janvier 1810, elle commença ses mémorables campagnes : Lerida, l'écueil des plus grands capitaines, ne tint pas contre son courage. Le 13 mai, cette place se rendit, après avoir, un mois auparavant, vu, du haut de ses remparts, l'entière dispersion du corps d'O'Donnel (1), qui perdit cinq mille six cents hommes dans la plaine de Margalef. Le 8 juin, Mequinenza fut également forcée de capituler; Tortose succomba, le 2 janvier 1811, après treize jours de tranchée ouverte; le 9, le fort San-Felipe au col de Balaguer subit le même sort, et le 28 juin, Tarragone-la-forte ouvrit ses portes, après cinquante-six jours de siége, ou plutôt d'une continuelle et terrible bataille, en présence et sous le feu de l'escadre anglaise, de ses troupes de débarquement et de l'armée espagnole de Catalogne. Suchet y conquit le bâton de maréchal, qui

---

(1) Henri O'Donnel, depuis comte d'Abisval.

lui fut donné le 8 juillet. La chûte de Tarragone fut suivie de la prise d'assaut de la redoutable position du Mont-Serrat.

En septembre, le maréchal ouvrit la campagne de Valence. Les forts de l'antique Sagonte, relevés à grands frais par les Espagnols, arrêtèrent quelque-temps sa marche. On ne pouvait faire arriver l'artillerie de siége que par la grande route de Barcelonne, dont le passage était dominé et défendu par Oropèza. Il fallait d'abord s'emparer de ce fort : il fut assiégé et pris par le maréchal en personne. Le 25 octobre, la garnison de Sagonte ayant déjà repoussé deux assauts, se croyait au moment de succomber sur la brèche, lorsqu'à l'apparition de trente mille hommes que Blacke amenait de Valence, elle sentit renaître son espoir; mais le général espagnol à qui les Sagontais, dans leur enthousiasme, décernaient d'avance le titre de libérateur, fut totalement défait à la vue même de la ville qui capitula après une bataille à laquelle elle donna son nom, et dans laquelle le maréchal fut blessé à l'épaule.

Le 26 décembre, Suchet ayant reçu le corps de réserve de la Navarre, commandé par le général Reille, passa le Guadalaviar, investit Valence, et fit commencer les travaux du siége, qui se termina le 9 janvier 1812. Le lendemain, les Espagnols, au nombre de dix-sept mille cinq cents fantassins et de dix-huit cents cavaliers, déposèrent les armes, et nos troupes firent leur entrée dans la ville.

La prise de Peniscola et de Denia compléta la conquête du royaume de Valence, dont toutes les parties imitèrent la soumission de l'Aragon, moins malheureux par les soins du vainqueur. Suchet, dans ses rapports, se plut à payer un juste tribut d'éloges aux chefs, qui

l'avaient secondé dans ses expéditions; les généraux Valée, Rogniat, Haxo, Reille, Harispe, Habert, Musnier, Severoli, Palombini, et Saint-Cyr-Noguès, son chef d'état-major, furent du nombre de ceux qu'il cita avec la plus grande distinction.

Au terme de cette belle et glorieuse campagne, le maréchal reçut le prix de sa noble conduite. Napoléon, par deux décrets du 24 janvier 1812, lui décerna le titre de duc d'Albuféra, et la possession de ce domaine situé près de Valence, et sur lequel il avait combattu. Le 24 avril 1813, Suchet fut nommé commandant en chef des armées d'Arragon et de Catalogne réunies. A cette époque, il soutint victorieusement divers engagemens contre le général José O'Donnel et l'armée anglo-espagnole. Il reçut à Valence les armées du centre et du midi, qui se rallièrent dans cette ville, pour marcher contre l'armée anglaise sous les ordres de Wellington, et fit, dans le courant de juin, lever le siége de Tarragone, vivement pressée par le général Murray, qui perdit toute son artillerie.

Après la bataille de Vittoria, Suchet, que la retraite de l'armée française au-delà des Pyrénées livrait à ses propres forces, fut obligé d'évacuer Valence; il en sortit le 5 juillet, mais, en se retirant, il laissa des garnisons dans les places de Denia, Sagonte, Peniscola, Tortose, Lerida et Mecquinenza, qui toutes avaient été approvisionnées pour plus d'un an. En septembre, il battit lord Bentinck au Col d'Ordal. Le 19 novembre, il succéda au duc d'Istrie, en qualité de colonel-général de la garde impériale.

Pendant six mois, Suchet occupa la Catalogne, et se maintint constamment contre des forces de beaucoup

supérieures aux siennes; mais, en janvier et février 1814, vingt mille hommes de son armée lui ayant été demandés, pour concourir à la défense du territoire français, il crut devoir se rapprocher des Pyrénées, et établit son quartier-général à Figuières où il reçut le roi Ferdinand. Chargé de conduire ce monarque à l'armée espagnole, il s'acquitta promptement de cette mission, et, malgré la faiblesse de son armée, réduite à neuf mille combattans, il persista à rester dans la Péninsule, afin de couvrir la frontière de l'Empire, et d'assurer la rentrée des dix-huit mille hommes de garnison qu'il avait laissés dans plusieurs places, et qui, d'après la promesse de Ferdinand VII, devaient, sans opposition, pouvoir rejoindre les corps auxquels ils appartenaient.

Le 13 avril, la nouvelle officielle des évènemens de Paris et de l'abdication de Napoléon parvint aux troupes de Suchet, qui reconnut Louis XVIII. Neuf jours après, le maréchal prit le commandement de l'armée du midi, composée des armées de Catalogne et des Pyrénées. Il fut successivement nommé pair de France, gouverneur de la 10e division militaire à Toulouse, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et gouverneur de la 5e division militaire à Strasbourg. Il occupait ce poste, lorsqu'en 1815 Napoléon ressaisit l'autorité impériale. Malgré l'exaltation des esprits, Suchet eut assez de crédit sur l'esprit des soldats pour obtenir d'eux qu'ils gardassent fidélité au Roi jusqu'après son départ de France. Lui-même ne se rendit que le 30 mars à Paris, d'où il fut dirigé sur Lyon. A son arrivée dans cette ville, il leva l'état de siége, et renvoya les gardes nationales. Au mois de mai, il fut investi du commandement de l'armée des Alpes, forte de dix mille hom-

mes. Le 15 juin, il battit les Piémontais, et, peu de jours après, les Autrichiens à Conflans. Il était résolu à défendre pied à pied le terrain sur lequel il manœuvrait. Mais bientôt les forces de l'Autriche, à Genève et dans les environs, s'élevèrent à plus de cent mille combattans. Il n'était plus possible d'arrêter une armée si formidable; Suchet abandonna la Savoie, et se replia sur Lyon, qui déjà était menacé. Le 11 juillet, il apprit que le Roi était, pour la seconde fois, rentré aux Tuileries: dès-lors, il ne songea plus qu'à obtenir pour Lyon une convention honorable; elle le fut autant qu'il pouvait le désirer; en épargnant à sa ville natale les rigueurs d'une occupation militaire, il eut le bonheur de conserver à l'état un matériel d'artillerie de la valeur de plus de dix millions. Le 11 juillet, le corps municipal et la chambre de commerce lui exprimèrent la reconnaissance des Lyonnais pour cet éminent service, et l'adresse qu'ils lui votèrent dans cette occasion fut consignée dans les journaux. Le même jour, Suchet envoya trois généraux au Roi, pour lui porter la soumission de l'armée qu'il commanda jusqu'à son licenciement. Le 16 août 1816, il fut reçu grand'croix de l'ordre royal de la légion d'honneur, et réintégré, le 5 mars 1819, dans la dignité de pair de France.

De même que les évènemens auxquels il prit part, le maréchal Suchet appartiendra un jour à l'histoire: elle dira de lui qu'il sut présenter le rare assemblage de toutes les qualités qui constituent le général d'armée: prudence et activité dans les opérations; sûreté et promptitude dans le coup d'œil; habileté dans le choix des officiers à qui il accordait sa confiance; modération et justice envers les vaincus; vigilance constante avant comme

après le danger. Homme de guerre, homme d'état, savant administrateur, militaire intrépide, ardent et réfléchi tour-à-tour, possédant au plus haut degré l'art de se créer des ressources dans les situations difficiles, d'organiser et de consolider la conquête, sans la faire maudire, il étendait à la fois sa sollicitude aux habitans et aux soldats, veillait à la sécurité des uns comme aux besoins des autres, et savait se faire aimer de tous. Sur un champ de bataille, il joignait toujours à l'éloquence des paroles celle plus entraînante des actions, et si, dans les hasards sanglans d'une mêlée, il avait le don d'enflammer tous les cœurs, après la victoire, il prouvait par l'à-propos des éloges et des récompenses, qu'aucun trait de courage, aucun dévouement ne lui avaient échappé. Profond tacticien, il alliait, sur le terrain, la souplesse à la variété des combinaisons, devinait, comme par inspiration, les projets de ses ennemis, et les déjouait comme par enchantement. En étudiant ses manœuvres, on reconnaissait qu'il avait fait l'apprentissage de la guerre sous les deux plus grands capitaines du siècle, Bonaparte et Masséna; mais, s'il avait profité de leurs leçons, s'il avait appris d'eux comment avec de faibles moyens on peut obtenir d'immenses résultats; comment on étonne par l'audace des conceptions, par la hardiesse, par la multiplicité des expédiens ; comment, dans des circonstances critiques, désespérées même, on frappe des coups décisifs, il ne tenait que de lui seul cette prévoyance, cette perspicacité, cette finesse d'esprit et de caractère, qui, dans des occasions importantes ou délicates, le mettaient à l'abri de toute déception. Pour compléter la ressemblance de ce portrait, il faudrait ajouter que, du sein des camps, le duc d'Albuféra a rapporté dans le monde cette urbanité toute française, cette aisance,

cette affabilité dans le ton, cette élégance des manières, cette politesse, cette aménité de langage, cette connaissance parfaite des convenances qui séduisaient autrefois dans un homme de cour; mais on nous permettra de négliger ces détails dans une notice uniquement destinée à rassembler les faits principaux, qui ont contribué à l'illustration du maréchal.

Un frère du duc d'Albuféra, Gabriel-Catherine Suchet, fut compté parmi les plus braves officiers de l'armée. Volontaire, en 1792, dans le 4e bataillon de l'Ardèche, il se trouva au siége de Toulon; devint capitaine le 27 vendémiaire an 3, après avoir passé successivement par tous les grades inférieurs; fit les campagnes d'Italie en qualité d'adjoint à l'état-major; combattit vaillamment à Loano, à Dego, à Novi; remplit plusieurs missions de finances, qui lui furent confiées par le général en chef Bonaparte; fut nommé, le 7 messidor an 7, aide-de-camp du général de division Suchet, son frère; reçut le brevet de chef de bataillon le 10 nivose an 8, et se signala au passage du Mincio sous les ordres du général en chef Brune.

En l'an 11, il reprit auprès de son frère les fonctions d'aide-de-camp, fut créé membre de la Légion-d'honneur le 25 prairial an 12, et décoré des mains de l'Empereur le 28 thermidor. Épuisé par les fatigues de la guerre, il se vit alors contraint d'abandonner une carrière dans laquelle il n'avait pas moins brillé par son courage que par ses talens; il quitta l'armée, et fut appelé à l'emploi de directeur-receveur-général des droits-réunis dans le département de la Seine-Inférieure.

WATTEL, chef de bataillon au 14e régiment d'infanterie de ligne, né à Turcoin, département du Nord,

A l'époque où les efforts de la France pour renverser

le despotisme, provoquèrent les attaques d'une coupable ligue, Wattel, animé d'un saint enthousiasme pour la liberté, s'arma des premiers pour la défendre. Chef d'un corps franc de chasseurs, qu'au sein même de sa ville natale il avait levé et équipé à ses frais, il se signala fréquemment par les coups les plus audacieux, par les entreprises les plus hardies. Infatigable et ne redoutant aucun péril, placé dans son pays et sur un terrain qu'il connaissait parfaitement, il ne laissa échapper aucune occasion de nuire à l'ennemi. Attaquer les détachemens isolés et les reconnaissances, dresser des piéges, se placer en embuscade, tels étaient pour lui les exploits de la journée, et il n'y avait pas de nuit qu'il n'enlevât quelque poste ou ne s'emparât de quelque magasin. Par fois il s'aventurait seul, et rarement, quand il méditait une expédition difficile, il emmenait avec lui plus de trois ou quatre hommes déterminés. Souvent on le vit affrontant les balles, foncer le sabre à la main sur une troupe nombreuse, et frapper des coups si précipités et si sûrs que tout ce qui l'approchait en était renversé; il mettait ainsi en fuite des pelotons entiers, et était assez heureux pour ne pas être atteint. Il ne montrait jamais plus de gaîté que quand venait le moment d'exécuter une charge, alors rien ne pouvait arrêter son impétuosité, il culbutait tout devant lui et ne s'arrêtait pas même pour faire des prisonniers : il eût cru ce soin indigne de lui, tant sa bouillante ardeur ne connaissait ni obstacle ni retard. Enflammés par son exemple, ses chasseurs faisaient aussi des prodiges; tous partageaient son noble élan et son brûlant patriotisme.

Etait-il incertain sur les forces et la position des ennemis? A la faveur d'un déguisement il s'introduisait dans leur

camp, et, au retour, il tombait à l'improviste sur leurs postes. Il lui arriva même de pénétrer de la sorte dans Turcoin, de s'entretenir avec des officiers autrichiens logés dans sa propre maison, de les avertir de se tenir sur leurs gardes, et de se retirer avec des renseignemens qui devaient rendre leur vigilance inutile.

Tant de traits d'un dévouement sans bornes, d'une valeur à toute épreuve, méritaient d'être transmis à la postérité: nous eussions aimé à les consigner dans cet ouvrage; mais dans la crainte de donner pour base à nos narrations des souvenirs peut-être infidèles, nous ne rapporterons que l'action suivante, la seule dont il ait été possible de nous procurer les détails officiels.

En juillet 1793, les Autrichiens au nombre de trois mille cinq cents s'étant emparés de Turcoin, établirent dans un moulin près de cette ville un de leurs détachemens dont le feu meurtrier força nos avant-postes à se replier. A portée d'être promptement secourue, cette troupe se croyait inexpugnable; mais le brave Wattel a obtenu du général Lamarlière l'autorisation de la débusquer: avec six cents chasseurs il part de Mouvaux pendant la nuit, tourne Turcoin, arrive au pied de la position, après avoir, sans y répondre, essuyé une fusillade des plus vives, se précipite à la baïonnette sur les Impériaux, en tue quarante, met les autres en fuite, et reste maître du moulin, dont la possession était de la plus haute importance pour notre armée.

Après les premières campagnes de la révolution, Wattel passa en qualité de chef de bataillon dans le 14e régiment d'infanterie de ligne. En 1797, de nombreuses blessures l'obligèrent à quitter le service, il rentra alors

dans ses foyers; mais en s'éloignant des drapeaux, à l'illustration desquels il avait contribué, il éprouva la satisfaction de revenir habiter parmi des concitoyens qu'il avait autrefois rendu témoins de son courage.

BEAUMONT DE CARRIÈRE (le baron), général de division, commandant de la Légion-d'honneur.

Beaumont fit les campagnes d'Italie et d'Egypte comme aide-de-camp du général Murat. A l'armée d'Orient il se signala par des prodiges de valeur, notamment dans la province de Gizeh, où, sous les ordres du général Dumas, il concourut à chasser les Arabes du Désert. Colonel du 10e régiment de chasseurs, il fit, en 1805, la campagne d'Autriche, et se fit remarquer au combat de Wertingen près d'Ulm, par une action singulière qui fut alors rapportée dans les bulletins. Pendant une charge il s'élança dans les rangs des cuirassiers autrichiens, et fit prisonnier un de leurs capitaines qu'il enleva du milieu de sa compagnie, après avoir tué ou blessé tous les soldats qui s'étaient présentés pour le défendre. Cette intrépidité, jointe à plusieurs beaux faits d'armes dans les guerres précédentes, lui valut le grade de général de brigade, auquel il fut promu après la victoire d'Austerlitz, à laquelle contribua sa haute valeur.

Employé à l'armée d'Espagne, en 1809, il se trouva à l'affaire d'Alcavon, le 26 juillet de la même année, et fit exécuter, avec une bravoure et une habileté peu communes, une charge de cavalerie contre les dragons espagnols de Villa-Viciosa, qui furent presque entièrement détruits. Le baron Beaumont était, en 1815, gé-

néral de division à l'état-major de la grande armée; il mourut peu de temps après la chute de l'Empire.

BEAUMONT LA BONINIÈRE (*Marc-Antoine* comte de), général de division et sénateur, pair de France, grand-cordon de la Légion-d'honneur, grand'-croix de l'ordre militaire de Bavière, chevalier de Saint-Louis, né à Tours, département d'Indre-et-Loire.

En 1789, Beaumont la Boninière était capitaine de cavalerie: issu d'une famille noble, il ne partagea point les torts de l'ordre auquel il appartenait: persuadé, au contraire, qu'il était de son devoir d'associer sa destinée à celle d'une patrie dont la liberté allait renouveler l'énergie, il devint colonel en 1792. Il se distingua dans les premières guerres de l'indépendance française, et fit la campagne de 1799 en Italie, où il fut fait général de brigade, après avoir été, sous Vérone, blessé d'un coup de feu à l'épaule.

En 1803, il fut fait général de division, se battit avec éclat dans les champs d'Austerlitz, d'Iéna et d'Eylau, et entra au sénat-conservateur le 14 août 1807.

En 1809, il eut le commandement d'un corps d'observation cantonné dans le cercle d'Augsbourg. A l'issue de la campagne de cette année il fut nommé grand'croix de l'ordre militaire de Bavière, premier chambellan de madame, mère de l'empereur, et grand officier de la Légion-d'honneur.

Après la première rentrée des Bourbons, il fut décoré de la croix de Saint-Louis et appelé à la Chambre des Pairs; mais pendant les cent jours il resta sous le drapeau national, et commanda, après la bataille de Mont-Saint-Jean, une des divisions sous Paris.

GAY (*Jean*), capitaine au 105e régiment d'infanterie de ligne, né en 1775, à Soirans, département de la Côte-d'Or.

Soldat, le 12 vendémiaire an 2, Gay, s'éleva par sa bravoure au grade de capitaine, après avoir passé par tous les degrés intermédiaires de l'avancement. Il eut plusieurs fois la gloire de verser son sang pour la patrie, et de se signaler sur les champs de bataille, en Hollande, sur le Rhin, en Espagne, à l'armée de l'Ouest, à la grande armée, en Prusse, en Pologne, en Autriche et, en dernier lieu, dans les plaines de la Champagne. Il fit des prodiges de valeur au siége de Philipsbourg et ne montra pas moins de courage dans les combats de Montmirail, de Bar et d'Arcis-sur-Aube, qu'il n'avait fait dans des temps plus heureux à Iéna, à Eylau, à Eilsberg, à Pulstuck, devant Koenigsberg et sous les murs de Ratisbonne. Par une fatalité inconcevable, il ne reçut jamais l'étoile de l'honneur, qu'il avait méritée par de brillantes actions. Plusieurs fois elle fut demandée pour lui, par le général Leval, par le général Musnier et par le Conseil d'administration des corps auquel il appartenait; mais il attendit en vain cette récompense, dont peu de Français étaient plus dignes.

Un dernier trait de la carrière militaire du capitaine Gay, prouvera que dans les circonstances les plus critiques, il conservait ce sang-froid et cette énergie, que ne rebute aucun obstacle, et qui ne s'effraient d'aucun péril. Ce trait eut lieu le 27 février 1814, pendant la campagne de France.

A l'affaire de Bar-sur-Aube, cet officier s'était avancé en tirailleur avec sa compagnie; il venait de repousser

plusieurs charges successives, lorsqu'enfin accablé par le nombre, il dut songer à affectuer sa retraite; enveloppé de toutes parts, il s'ouvrit un passage, et s'enfonça dans un bois, où il se croyait hors de danger; mais à quelques pas de là, trois régimens russes étaient embusqués dans un ravin, il tombe au milieu d'eux, et ne pouvant plus rétrograder, il devient leur prisonnier. On le plaça avec sa troupe sous l'escorte d'un escadron de cosaques. Plusieurs des soldats de Gay étaient grièvement blessés et hors d'état de soutenir la marche, il demanda qu'ils fussent transportés sur des voitures; «*Des voitures!...* répondit le chef des cosaques, *ils n'en ont pas besoin.*» Et à peine s'est-on mis en route, que le barbare fait sauter la cervelle à un de ces malheureux, qui, dans l'impossibilité de suivre le convoi, était resté en arrière. Gay, indigné de la conduite du commandant russe, s'approche de lui et ose la lui reprocher; il n'en reçoit que ces paroles menaçantes: «*Je te ferai conduire en Sibérie. — En Sibérie!* reprit-il vivement; *hé bien, demain à huit heures, je ne serai pas entre tes mains.*» Il n'en fallait pas davantage pour qu'on le resserrât de plus près; Gay fut enfermé avec ses soldats dans une maison dont toutes les issues étaient soigneusement gardées: mais dût-il périr dans son entreprise, il était résolu à déjouer cette surveillance. « Mes amis, dit-il,
» à ses compagnons d'infortune, vous voyez les mau-
» vais traitemens et les humiliations qu'on nous
» fait éprouver au sein même de notre patrie; que
» sera-ce donc, lorsque nous serons au-delà du Rhin?
» Quant à moi, je vous jure, qu'ils ne m'y conduiront
» pas vivant. Qui de vous est prêt à me seconder? Nous le
» sommes tous, s'écrient les soldats, ordonnez, nous ne

» vous abandonnerons pas. » Aussitôt Gay fait sauter les barreaux de sa prison, en brise les portes, se glisse entre les sentinelles sans en être aperçu, traverse plusieurs lignes de l'ennemi, et parvient, après plusieurs jours, à rejoindre le 105ᵉ, où il ramène soixante hommes de sa compagnie.

En 1815, Gay fut licencié avec l'armée de la Loire, dont il faisait partie. Rentré aujourd'hui dans ses foyers, il partage avec deux sœurs son modeste patrimoine ainsi que la modique pension de retraite, que l'on n'a pu refuser à l'ancienneté de ses services.

TOURNEFOTTE (*François*), lieutenant du train d'artillerie, chevalier de la Légion-d'honneur.

Enfant de troupe au régiment d'Artois, Tournefotte a fait toutes les campagnes de la révolution, d'abord dans le 20ᵉ régiment de chasseurs à cheval, et ensuite dans le train d'artillerie. Maréchal-des-logis chef, il se distingua aux combats d'Albek, en sauvant un aide-de-camp du maréchal Ney, qu'un maréchal-des-logis de dragons autrichiens avait fait prisonnier; resté seul de sa batterie avec deux soldats, Tournefotte, dans la même affaire ramena les deux pièces qu'il commandait, et fut mentionné honorablement par le général Dupont. Après la campagne, il fut nommé adjudant sous-lieutenant, et reçut l'étoile du courage. Depuis cette époque, il s'est encore signalé par plusieurs actions d'éclat. Cet officier qui n'a cessé de servir qu'en 1815, est aujourd'hui en retraite.

BERNARD (*Joseph-Marius*), capitaine en retraite, membre de la Légion d'honneur, né, en 1769, à Aix,

département des Bouches-du-Rhône (addition à son article, tom. I.er des Fastes, pag. 207 et 208).

Bernard à peine âgé de dix-sept ans, se fit soldat au 6e régiment de chasseurs à cheval des Ardennes. En 1791, il devint sous-lieutenant au 2e bataillon des Bouches-du-Rhône, dans lequel il fut nommé capitaine-adjudant-major en 1792. Depuis cette époque jusqu'en l'an 9 de la république, il servit en Italie dans la 27e demi-brigade d'infanterie légère, dans la 61e d'infanterie de ligne, et à l'état-major de l'armée de réserve.

Grenadier par la taille et par le courage, Bernard fut particulièrement connu et estimé du général Bonaparte; qui, pour faire allusion à sa haute stature (il avait six pieds deux pouces), l'avait surnommé *le dôme de Milan.*

Pendant les glorieuses campagnes de nos armées au-delà des Alpes, Bernard remplit avec succès les missions les plus périlleuses. Après le passage du Saint-Bernard, il traversa les montagnes du Piémont au milieu des postes autrichiens, qui occupaient les bords du lac Majeur, et porta, sur le Simplon, à la division Betancourt, l'ordre de se rendre à marches forcées à Milan, d'où il avait été envoyé auprès d'elle.

Deux jours avant la bataille de Marengo, il se dévoua encore pour aller chercher le premier régiment de dragons, qui, sous le commandement du général Lapoype, était resté au-delà du Pô. Pendant la bataille, il fut envoyé par Bonaparte auprès des généraux Carra-Saint-Cyr et Girard, afin d'ordonner au premier d'emporter à la baïonnette un village occupé par l'ennemi, et au second de le tourner. Girard ayant devant lui des masses impénétrables de grenadiers hongrois, ne put exécuter le mouvement qui lui était prescrit. Dans cette circons-

tance,

tance, il était urgent que le général en chef fût promptement informé que le résultat n'avait pas répondu à son attente. Bernard se hâte de revenir auprès de lui; mais déjà la cavalerie des Impériaux a pénétré sur les derrières de notre infanterie, et il tombe au milieu des chasseurs de Bussi : « *Nous n'avons plus qu'à nous rendre*, » lui dit alors un lieutenant de dragons, qui, comme lui, venait de porter des ordres, et, en même temps, cet officier, saisissant son sabre par le milieu de la lame, le présente aux Autrichiens. L'imminence du danger et l'impossibilité d'échapper étaient évidentes : on pouvait, sans déshonneur, céder au nombre; mais, dans cet instant, l'intrépide Bernard ne calcule que les funestes conséquences du non-accomplissement de la mission qui lui a été confiée; s'il est prisonnier, qui apprendra au général en chef que les dispositions qu'il a commandées ont été déjouées par un invincible obstacle? De cet avis dépend peut-être le salut de l'armée. Bernard n'hésite pas. Résolu à périr ou à se frayer un passage, il se précipite sur les chasseurs, fait mordre la poussière à l'un d'entr'eux, et, après avoir eu l'aile gauche de son chapeau partagée par un coup de sabre qui lui a légèrement entamé l'épaule, il se fait jour, est emporté avec rapidité par son cheval dont une blessure augmente l'ardeur et la vitesse, et, toujours poursuivi, arrive enfin à l'état-major. Dans ce moment, la victoire paraissait abandonner nos drapeaux; Bonaparte, Berthier et Murat avaient quitté le champ de bataille; tout faisait présager une entière défaite. Mais le général Kellerman et le vaillant Désaix rétablissent le combat; Murat, qui, de la tour du château de Garaffola, est témoin du suc-

cès de leurs efforts, accourt ventre à terre; les grenadiers à cheval et les chasseurs de la garde font jusqu'à la nuit des charges réitérées; ils renversent tout par l'impétuosité de leur choc; et Marengo est, à la fin de la journée, l'un des plus éclatans triomphes de nos armes. Dans cette mémorable action, où il remplit sous Murat les fonctions d'aide-de-camp, Bernard tua de sa main trois cavaliers dont il prit les chevaux.

Lorsque Bonaparte voulut renverser la République, Bernard, qui aux beaux jours de la liberté avait versé son sang pour elle, protesta courageusement contre cette usurpation : quoique admirateur sincère du héros, et enthousiaste de son génie, il ne craignit pas de lui reprocher cette ambition, qui le portait à s'emparer du pouvoir suprême. Bernard fut puni de cette franchise; comme tous les officiers qui avaient tenu une semblable conduite, il fut exilé; mais, par une exception des plus honorables, seul il conserva son grade. Transporté dans l'île de Ré, il y était encore le 13 août 1808, lorsque les péniches d'une frégate anglaise, qui était entrée dans le Pertuis, enlevèrent un bâtiment français à portée de pistolet du rivage et malgré le feu de la citadelle. Ce navire était richement chargé; pour le reprendre, on envoya soixante fantassins dans deux chaloupes, mais ils n'osèrent pas tenter l'abordage. Toute la garnison, forte de deux mille hommes était sur la côte; Bernard y était aussi accouru : apercevant l'hésitation des soldats qui montaient les chaloupes, il s'écrie : « Si douze » bons B..... bien armés, veulent me seconder, je pro- » mets de ramener le bâtiment dans le port. » Il eut bientôt trouvé les compagnons qu'il demandait; douze

gardes-nationaux (1), s'élancent avec lui dans une embarcation, et se dirigent à force de rames et aux cris de vive l'empereur, sur les Anglais, qui, voyant leur détermination et craignant d'être capturés à leur tour, se hâtent d'abandonner leur proie.

Après ce trait dont le général Dufour et le commissaire de marine Lacroix, rendirent compte au gouvernement, Bernard vit cesser son exil et fut de nouveau employé activement.

SOURD (Le baron, *Jean-Baptiste*), Colonel du 2e régiment de lanciers, officier de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né en 1779, à Signe, département du Var (addition à son article, tom. Ier des Fastes, pag. 266.)

Parti en 1792 avec le 1er bataillon du Var, Sourd se signala à son début par une intrépidité peu commune, et fut en 1797 admis comme maréchal-des-logis dans le corps des guides du général en chef de l'armée d'Italie. Depuis cette époque, il ne quitta plus le champ de bataille, où chacune de ses promotions jusqu'au grade de colonel qu'il reçut en 1813, a été méritée par des ac-

---

(1) Parmi ces douze braves étaient :

MM. Laffond, épicier.
Genet, *idem*.
Quinloup, maître cordonnier.
Boufard, fils de l'entrepreneur des fortifications.
Malard, marin.
Dumont, aujourd'hui juge de paix.

Au moment ou ce dernier s'embarquait, on vint lui annoncer que sa femme était dans les douleurs de l'enfantement. « Dites-lui qu'elle se dépêche, répondit-il plaisamment à la personne qui lui donnait cette nouvelle, car je compte revenir bientôt pour le baptême; l'Anglais paiera les dragées. »

tions d'éclat ou achetée par de graves blessures. Compter les cicatrices dont cet officier est couvert, ce serait faire l'histoire de nos campagnes durant vingt-quatre ans de guerres. Nous ne ferons que transcrire ici, d'après ses états de service, la colonne consacrée à rapporter les occasions dans lesquelles son sang coula pour la patrie.

Au siége de Gênes, le 29 germinal an 8, il eut l'épaule droite traversée d'une balle.

En l'an 9, au passage du Mincio, il fut atteint d'un coup de feu à la jambe droite.

A Iéna, le 14 octobre 1806, il reçut deux coups de baïonnette dans le bas-ventre.

Le 7 février 1807, à Eylau, il reçut plusieurs coups de sabre sur la tête et fut atteint d'un coup de lance dans le cou.

Le 19 octobre 1812, à Polotsk en Russie, il fut blessé d'un coup de sabre au bras droit.

A la Ferté-sous-Jouare, en février 1814, une balle lui perça la main droite, et malgré sa blessure il ne cessa pas de commander une brigade composée des 20e, 7e, 4e, 23e et 24e régimens de chasseurs et 6e de lanciers. Ce fut à la tête de cette cavalerie, qu'il fit la brillante charge de Vauchamp et de Montmirail, ainsi que toute la campagne de France.

Blessé de six coups de sabre, le 7 juin 1815, à l'affaire de Gemmapes, où sa valeur inspira des prodiges à son régiment, il subit l'amputation du bras gauche dans les plaines de Mont-Saint-Jean, remonta aussitôt à cheval, fit cent cinquante lieues (1), et au bout de vingt-huit

---

(1) Pour se faire une idée de ce que ce fait a d'extraordinaire, il faut en lire les détails dans le certificat qui le constate : nous reproduisons ici cette pièce dans son entier.

jours se mit de nouveau à la tête du 2e lanciers qu'il avait réjoint à l'armée de la Loire, et dont il ne se sépara qu'au licenciement. Le colonel Sourd, est aujourd'hui en non activité.

FERRET (*Pierre-Chrysostôme*), sous-lieutenant au 34e régiment d'infanterie de ligne, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Saint-Pons, département de l'Hérault.

Je soussigné, chirurgien-major du 2e régiment de lanciers, certifie avoir traité M. le baron Sourd, colonel audit régiment, de six coups de sabre qu'il reçut, le 17 juin 1815, à l'affaire de Gemmapes. Le premier, dont la cicatrice existe, est situé sur le *pariétal* droit; le second à la face antérieure et supérieure du *coronal*, au-dessus du sourcil gauche; le troisième long de cinq pouces à la partie supérieure de l'*omoplate* du côté gauche; les trois autres bien plus graves étaient situés l'un à la face antérieure du poignet droit et pénétrait profondément l'articulation; l'autre à la face postérieure de la même extrémité, et divisait toutes les *capsules articulaires*; le troisième enfin, beaucoup plus considérable, était situé au coude droit, divisant toute l'extrémité saillante de l'*apophise olécrane*, mettait à nu toute l'articulation et partageait, en obliquant du bas en haut l'*humérus* dans sa totalité. La gravité de ces trois blessures nécessita l'amputation du bras au tiers inférieur.

Malgré l'affaiblissement total de M. le colonel, par la perte considérable de sang avant et pendant l'opération, malgré les douleurs occasionnées par les différentes contusions qu'il reçut sous les pieds des chevaux au moment des diverses charges de cavalerie, la guérison de M. le baron Sourd s'est opérée dans l'espace d'un mois jour pour jour, époque à laquelle il se remit à la tête de son régiment et pendant le trajet de plus de 150 lieues qu'il fit à cheval, s'étant mis en route une heure après l'amputation, on ne peut attribuer une cure aussi étonnante et tant de dangers vaincus qu'au grand courage de M. le colonel et à cette force de caractère qui ne l'a jamais abandonné. *Signé* Poumier, chevalier de la Légion-d'honneur.

Le conseil d'administration du 2e régiment de lanciers, certifie que la signature ci-dessus est celle de M. Poumier, chirurgien-major audit régiment.

Auch, le 1er décembre 1815. *Signé* Cavaléry et David, capitaines Achille de Pereyra et Barbut, chefs d'escadron.

Soldat en l'an 7, Ferret ne dut qu'à sa bravoure le grade de sous-lieutenant, qu'il obtint au bout de dix années de service, après avoir été successivement caporal, fourrier, sergent et sergent-major. L'Italie, les Grisons, l'Autriche, la Prusse, la Pologne, l'Espagne et le Portugal, furent pendant nos guerres les théâtres où se déploya sa valeur. Ce fut le 6 brumaire an 8, à l'affaire de Lesignano en Italie, que la patrie eut les prémices de son sang; il y fut blessé d'un coup de feu à la jambe droite. Le 10 octobre 1806, au combat de Saalfeld, il donna des preuves de courage et de sang-froid : sa compagnie composée en grande partie de recrus, qui comptaient à peine quelques mois de service, se trouvait embusquée dans un chemin creux, dont la profondeur la mettait à l'abri du feu de l'ennemi; Ferret sortit de ce chemin, monta sur la berge, se plaça à découvert sur un tertre en butte à l'artillerie prussienne, et en affrontant ainsi la mitraille et les boulets, contribua à aguerrir des soldats qui avaient encore besoin d'apprendre comment on peut mépriser le danger.

Quatre jours après, à Iéna, où il était sergent, il prit au premier rang la place d'un grenadier tué au commencement de l'action, et y combattit jusqu'à la fin.

A Friedland, le 24 juin 1807, il fut atteint d'un coup de feu qui lui fractura la machoire inférieure, et lui disloqua l'os de la joue gauche : cette blessure était grave, mais, malgré sa douleur et la perte de son sang, Ferret, ne voulant point quitter le champ de bataille, continua à tirer sur l'ennemi et à donner aux soldats l'exemple de l'intrépidité.

Pendant le siége de Dantzig, il fit partie du 4e régiment des grenadiers et voltigeurs réunis, et eut souvent

le bonheur de se signaler, notamment le 19 mai, en sautant des premiers à bord d'une corvette anglaise, partie de Weischselmunde pour porter dans la place des munitions de guerre, dont les assiégés avaient le plus grand besoin. Dans cette occasion glorieuse, il montra une audace et une résolution qui, en imposant à l'équipage, accélérèrent son désarmement, et le forcèrent à descendre à terre.

Cette action valut au brave Ferret l'étoile de l'honneur, dont il fut décoré le 1er octobre 1807.

En 1809, Ferret fit la campagne de Wagram, et vit alors renouveler les triomphes d'Austerlitz, auxquels il avait pris part cinq ans auparavant. Peu de temps après il franchit les Pyrénées, suivit nos aigles victorieuses en Espagne et en Portugal, et resta deux ans dans la Péninsule, où il se distingua, surtout aux siéges d'Astorga, de Rodrigo et d'Almeïda.

Cet officier est aujourd'hui rentré dans ses foyers avec la solde de retraite.

COURTOIS, aumônier des ambulances de l'armée française, aujourd'hui curé de Pilon, département de la Moselle.

COURTOIS, officier d'état-major, chevalier de la Légion-d'honneur, 1er frère du précédent.

COURTOIS, capitaine au 64e régiment d'infanterie de ligne, chevalier de la Légion-d'honneur, 2e frère.

COURTOIS, colonel, officier de la Légion-d'honneur, 3e frère.

COURTOIS, capitaine au 76e régiment d'infanterie de ligne, neveu des précédens.

Le canton de Longuion dans le département de la Moselle, a été le berceau de cette famille de braves. Elevés au sein d'une population essentiellement belliqueuse, les Courtois n'attendirent pas, pour voler à la défense de leur patrie, qu'une loi de l'état les appelât sous les drapeaux.

Le premier, curé constitutionnel de Longuion, lorsqu'en 1792, les Prussiens osèrent fouler le sol sacré de la liberté, sut inspirer à ses ouailles, un dévouement sans bornes à la plus sainte des causes. Véritable pasteur selon l'Evangile, il leur enseigna que la religion du Christ, n'est pas la religion des esclaves, et leur montra dans les livres du divin législateur, les maximes qui en fondant l'égalité, livrent le dispotisme à l'exécration des hommes, à la réprobation et au courroux du ciel. A l'approche des ennemis, le curé de Longuion devait être signalé à leur vengeance : il le fut en effet ; mais il n'attendit pas leur arrivée et avant l'occupation, il se réfugia à l'armée qui était campée au-dessus de Mouzon : nommé aussitôt aumônier des ambulances, il suivit nos troupes à Grand-Pré, et, dans plusieurs actions qui eurent lieu à cette époque, il affronta la mitraille et les balles pour prodiguer à nos blessés des secours et des consolations. Après avoir éprouvé un échec à Lacroix-au-bois les républicains forcés de céder au nombre, battirent en retraite ; une de leurs colonnes fut surprise au village d'Autré ; elle se défendit avec fureur. Pendant le combat, Monereau, sous-lieutenant de grenadiers au régiment de Vivarais, est atteint d'une balle, et tombe baigné dans son sang ; dans ce moment on perdait du terrain et Monereau allait être pris ou peut-être massacré ; mais Courtois, à côté de qui il a été frappé, l'enlève du champ de bataille, se jette

avec lui dans la rivière, la franchit, et n'abandonne l'officier qu'après l'avoir mis en sûreté. Ah ! si le zèle turbulent des missionnaires, en ranimant chez nous les dissentions, en entretenant la discorde, en réveillant la haine des partis a pu créer des ennemis à un culte qui ne commande que des œuvres de paix et de charité, des traits de la nature de celui que nous venons de rapporter ne sont-ils pas bien faits pour réconcilier avec une doctrine, qui compte sans-doute encore parmi ses ministres quelques-uns de ces hommes pieux, pour qui c'est un besoin de marcher en toute humilité et avec un sincère détachement des biens de la terre sur les traces glorieuses des Vincent de Paule et des Fénélon?

Le curé de Longuion avait trois frères; tous trois se rangèrent volontairement sous les drapeaux de la révolution. Le premier s'éleva par de beaux exploits au grade de capitaine dans le 13ᵉ régiment de dragons; successivement aide-de-camp et officier d'état-major, il fit la campagne d'Espagne en 1808; subit à Baylen le sort des braves qu'une capitulation consentie par la lâcheté ou la trahison livra aux Anglais, fut emmené prisonnier, s'échappa du ponton *la vieille Castille*, après avoir désarmé trois soldats espagnols de l'équipage, et revint combattre sous les aigles à l'ombre desquelles il avait mérité l'étoile de l'honneur.

Le second, capitaine au 64ᵉ régiment d'infanterie de ligne, périt à Wagram, en conduisant à l'attaque du village de ce nom, une compagnie de voltigeurs et de grenadiers réunis à qui son exemple inspirait des prodiges de valeur. Ce guerrier renommé pour son intrépidité, avait fait toutes les guerres de la Vendée dans le 8ᵉ bataillon de la formation d'Orléans; il s'était signalé

pendant la conquête de Naples; avait été fait officier sur le champ de bataille par le général Masséna, en 1799 (*voyez* tome 1er des Fastes, page 71 et 73; l'action d'éclat qui lui valut cet avancement y est rapportée), et avait échangé une arme d'honneur contre les insignes de la moderne chevalerie.

Le troisième se fit en Italie une des plus brillantes réputations militaires.

A Mosembano, étant chef de bataillon de la 43e demi-brigade d'infanterie de ligne, il se saisit d'un drapeau, et marcha ainsi à la tête de son corps pour le conduire à la victoire.

Nommé major du 76e régiment, et ensuite colonel, il commanda à Wagram une brigade des grenadiers et voltigeurs réunis; sa belle conduite dans cette journée où il reçut deux graves blessures, avait attiré l'attention de l'Empereur qui voulut lui déférer le titre de baron avec une dotation considérable; mais le bruit de sa mort s'étant répandu, il ne fut point compris dans le décret de promotion, et se vit ainsi frustré de la récompense due à ses éclatans services.

Le capitaine Courtois qui fut tué à Wagram, avait presque toujours combattu sous les ordres du colonel son frère; ils avaient assisté ensemble à plus de trois cents combats, siéges ou batailles.

Le colonel se fit particulièrement remarquer à Marengo et au passage du Mincio. Il est officier de la Légion-d'honneur.

Courtois neveu, fit sous son oncle l'apprentissage de la guerre; entraîné par un invincible penchant pour la profession des armes, à seize ans il s'enrôla dans le 43e d'infanterie de ligne, et passa ensuite dans le 76e, où

avant d'avoir atteint sa vingt-septième année il fut nommé capitaine sur le champ de bataille; c'était là que depuis le rang de soldat il avait obtenu tous les grades intermédiaires.

Il fit la campagne du Hanovre; montra dans celle de Prusse en 1806 et 1807, une valeur à toute épreuve; se distingua à Iéna, à Eylau, à Ostrolenka; fut envoyé en Espagne au commencement des hostilités et fit partie, à Baylen, du corps du général Dupont. Emmené prisonnier et jeté, avec ses compagnons d'infortune, dans le ponton *la vieille Castille*, il s'évada après avoir désarmé deux des Espagnols préposés à leur garde, et arriva à terre le premier.

En Portugal, il pénétra dans les rangs d'un régiment anglais, et y fit prisonnier un officier. Pendant les siéges du Lerida et de Rodrigo, il mérita souvent des éloges, ainsi qu'en plusieurs autres occasions où sa conduite fut mentionnée honorablement dans les rapports des généraux. Chaque jour, il ajoutait quelque nouvelle prouesse à l'exploit de la veille : les chefs de Courtois sollicitèrent pour lui l'étoile du courage, mais, par une fatalité trop commune en Espagne, le courrier, qui portait le mémoire de proposition, fut enlevé par des guérillas, et la demande ne parvint point à l'Empereur.

En 1813, Courtois ayant quitté la Péninsule alla combattre dans les plaines de la Saxe, où, avec la grande armée, il cueillit les derniers lauriers de l'Allemagne. A cette époque, la compagnie de voltigeurs, dont il venait récemment d'être fait capitaine, se comporta avec tant de valeur dans plusieurs affaires d'avant-postes, que Napoléon satisfait, décréta qu'elle recevrait un certain nombre de croix d'honneur; Courtois les distribua toutes à ses

soldats. On s'étonna alors que, suivant l'usage, il n'eût pas commencé par lui-même, mais il était trop modeste, et à la fois trop certain que ce prix de la vaillance devait tôt ou tard lui être décerné, pour ne pas refuser de se l'adjuger par son propre choix. Il l'eût, en effet, reçue peu de temps après, mais, dans un combat aux environs de Dresde, il fut atteint d'un coup de feu dans la banche, et fut transporté avec les ambulances de l'armée; après la déroute de Leipsick, il tomba au pouvoir de l'ennemi, et mourut des suites de sa blessure dans l'hôpital de Collin en Bohême.

Le capitaine Nicolas-Alexandre Courtois, à qui nous avons consacré un article dans nos Fastes, est de la même famille que les cinq qui font l'objet de cette notice. (Voyez ce qui concerne cet officier, tom. 1.er, pag. 359 et 360, et, dans le supplément annexé au 4.e vol., les pag. 462 et 463).

DUVIVIER (*René-Charles*), chef de bataillon à la légion du Puy-de-dôme, officier de la Légion-d'honneur, né à Ernée, département de la Mayenne.

Duvivier sortit de l'école militaire en 1799. Quinze années de glorieux services, trois blessures graves, et de brillantes actions sont les titres de cet officier à l'estime des braves.

En 1813, il fit partie de la garnison de Stettin, et se signala pendant le siége de cette place. Au moment du blocus, aucune mesure n'avait été prise pour l'approvisionnement; Duvivier, à la tête du 4e bataillon du 124e régiment et d'un bataillon du 65e, commandé par le chef de bataillon de Roy de Wichen (1), sortit des

(1) Aujourd'hui colonel, aide-de-camp du prince d'Orange.

remparts, battit la campagne, demeura vingt-quatre heures dehors, et parvint, malgré les efforts de la cavalerie russe, à ramener dans la ville plus de sept cents têtes de bétail, des fourrages, des grains et des prisonniers, parmi lesquels se trouvaient cinq cosaques avec leurs chevaux.

Cette expédition eut lieu dans le mois de février. Quelques jours après, il alla sous le feu des batteries ennemies, incendier des maisons qui offraient un refuge aux assiégeans pour tirer sur nos postes extérieurs. Avec moins de quatre cents hommes, il engagea la lutte contre six mille Prussiens, la soutint pendant trois heures, leur fit éprouver une perte considérable, et ne se retira qu'après en avoir reçu l'ordre. Dans cette occasion, où il déploya autant d'habileté que de bravoure, cinquante-neuf de ses soldats furent mis hors de combat, un de ses officiers fut tué et un autre grièvement blessé. Duvivier, et le chef de bataillon Castillon (1), qui, sur la fin de l'action, était accouru pour y prendre part, reçurent alors les éloges du général-gouverneur, qui mentionna leur conduite dans un ordre du jour.

Le 29 mars, Duvivier guida le bataillon, qui, sous la direction du général Dufresse (2), repoussa les Prussiens sur tous les points d'attaque, et couvrit de leurs morts le terrain sur lequel ils s'étaient avancés. Aussi longtemps que dura le siége, Duvivier ne cessa pas de donner des preuves d'intrépidité et de dévouement; chaque jour, il affrontait de nouveaux périls, et mérita, par ses suc-

(1) Aujourd'hui lieutenant-colonel de la Légion de l'Ain.

(2) *Voyez* dans le tome II de cet ouvrage, page 81, 82 et 83, la notice sur le général Dufresse.

cès et par l'audace de ses entreprises, d'être compté parmi les guerriers qui avaient le plus efficacement contribué à la défense de Stettin. Il en fut récompensé par la croix d'officier de la Légion-d'honneur, que lui conféra un décret impérial du 29 juin 1813; mais, par un oubli inconcevable, son nom ne fut point cité dans la relation que le général Dufresse fit imprimer dans le *Moniteur*.

ARNAUDAT (*Pierre-Henri* d'), général de brigade, commandant de la Légion-d'honneur, né à Orthès, département des Basses-Pyrénées.

Après avoir servi dans le 60e régiment où il avait été successivement cadet gentilhomme en 1779, sous-lieutenant en 1780, et lieutenant en 1788, d'Arnaudat devint capitaine le 1er juillet 1792. Il fit avec distinction la première campagne de la révolution, pendant laquelle il fut blessé, et obtint, sur le champ de bataille, le grade d'adjudant-général chef de bataillon, et ensuite celui d'adjudant-général chef de brigade, auquel il fut promu le 27 avril 1793; il était alors à l'armée des Pyrénées-Occidentales, et se signala contre les Espagnols, au combat de la montagne de Louis XIV.

Dans son rapport, le général Servan, commandant en chef, s'exprimait en ces termes: « Quatre pièces de » canon supérieurement servies, et judicieusement pla» cées par l'adjudant-général d'Arnaudat, déterminèrent » le succès de cette brillante journée. Ce fut là que ce » brave officier fut atteint à la poitrine d'un éclat d'o» bus, et renversé de cheval; quelques instans aupara» vant, un grenadier d'Angoumois avait eu le bras cassé; » l'adjudant d'Arnaudat court pour le secourir et lui » témoigner sa sensibilité. « *Ne me plaignez pas*, lui

» répond le grenadier, *il me reste encore un bras pour » la république* ».

Le même jour, d'Arnaudat fut nommé général de brigade, et placé à la tête de l'avant-garde de la division de gauche, sous les ordres du général Dubouquet. Peu de temps après, il fut fait chef d'état-major de l'armée, sous le général Labourdonnaye. A la paix, il fut employé à l'intérieur, et passa ensuite à l'armée du Rhin, dont il guida l'avant-garde. En prairial an 7, il battit les Autrichiens, et défit entièrement le régiment des Seklers (hussards). En rendant compte de cette journée au Directoire exécutif, le général en chef Masséna disait : « L'avant-» garde commandée par le général d'Arnaudat s'est très-» distinguée dans cette affaire. Culbutés de toutes parts, » les Autrichiens ont perdu beaucoup de monde, cent » cinquante prisonniers, deux cents chevaux enlevés, » et nos positions reprises; tel a été le résultat de cette » heureuse journée ».

Pendant cinq campagnes de la liberté, le général d'Arnaudat prit part à un grand nombre de combats, et se comporta, dans toutes les occasions de manière à mériter les éloges des généraux en chef et des représentans en mission. Toujours au poste d'honneur, toujours plein de zèle pour la chose publique, il n'avait qu'une seule pensée, celle de la prospérité et de l'indépendance de sa patrie, à laquelle il se montra constamment dévoué.

Le général d'Arnaudat est père du jeune d'Arnaudat à qui nous avons consacré quelques lignes dans nos Fastes (voy. tom. 1.er, pag. 228). Son article a été omis dans la nouvelle *Biographie des contemporains*, ainsi que dans la *Biographie militaire française*, et cependant, les

auteurs de ces deux ouvrages ont rapporté le brillant fait d'armes par lequel son fils s'est immortalisé.

MACON (*Pierre*), général de division, aide-de-camp de l'Empereur, commandant de la Légion-d'honneur, né, en 1769, à Chasselay, département du Rhône.

Soldat en 1787, Macon dut à sa bonne conduite un avancement rapide. En 1792, il était adjudant-sous-officier, et fut fait lieutenant par brevet du ministre de la guerre. En 1793, sa bravoure lui avait mérité le grade de capitaine; les représentans l'appelèrent alors aux fonctions de commissaire des guerres; mais, épris de la gloire, il voulut combattre, et revint se placer sous les drapeaux du 6e régiment d'infanterie dont il guida le 2e bataillon à l'armée des Pyrénées-Orientales, avec laquelle il fit les campagnes des années 2 et 3, et où il fut grièvement blessé.

Chef de la 122e demi-brigade, il la conduisit en Italie, pendant les années 4 et 5, et servit ensuite à l'armée d'Angleterre ainsi qu'à celle de l'Ouest, jusqu'au 9 thermidor an 7.

En l'an 8, à la tête de ses carabiniers, il franchit des premiers le grand Saint-Bernard, et engage un combat à Romano. Malgré les balles et la mitraille, par une manœuvre hardie, il se précipite dans la Chiuzella, la traverse avec ses soldats, dans l'eau jusqu'au menton, et aborde sur la rive opposée, au moment même où nos grenadiers, qui s'étaient présentés pour enlever le pont établi sur cette rivière, venaient d'être repoussés.

Le 20 prairial an 8, à la bataille de Montebello, avec quatre cents hommes seulement, il tint en échec quatre mille Autrichiens qui cherchaient à tourner la droite de l'armée, et leur fit six cents prisonniers.

A

A la brillante journée de Marengo, avec deux cents braves, il arrêta, par une charge à la baïonnette, une colonne de trois mille ennemis.

Le 4 nivose an 9, le premier il passa le Mincio à la tête de sa demi-brigade. Pendant la bataille, il soutint avec succès trois charges d'infanterie. Sur les sept heures du soir, les grenadiers hongrois se précipitent et veulent lui ravir la victoire; il les reçoit à demi-portée de pistolet, les foudroie de son feu, les force à la retraite; et complète par cette action brillante, un triomphe auquel avaient participé tous les corps de l'armée.

Rentré en France, Macon fut fait général de brigade, et sous-gouverneur du palais des Tuileries et du Louvre. Il fut ensuite employé à l'état-major de la garde; devint aide-de-camp de l'Empereur, et mourut général de division.

TURREAU DE LINIÈRES (le baron) (*Louis-Marie*), général de division, grand officier de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né, en 1757, à Evreux, département de l'Eure.

Turreau avait fait en Amérique, la guerre de l'indépendance, lorsque la révolution française l'appela de nouveau sous ses drapeaux. Volontaire dans le 3e bataillon de l'Eure, il fit la campagne de 1792 aux armées du Nord et de la Moselle, parvint au grade de chef de bataillon, suivit les opérations de la guerre dans le duché de Trèves, commanda quinze cents hommes à l'affaire d'Arlon, où sa bravoure et ses talens le firent nommer adjudant-général chef de brigade, passa à l'armée de l'Ouest, y fut chargé, en arrivant, de la direction des colonnes et du campement, se trouva à trois affaires

sanglantes dans lesquelles il déploya une rare valeur; battit les rebelles au pont de Cé, et remporta sur eux, quoiqu'avec des forces bien inférieures en nombre, un avantage signalé; les services qu'il rendit alors à la république lui valurent le grade de général divisionnaire. Ce fut en cette dernière qualité que, le 18 septembre 1793, il fut investi provisoirement du commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales. Il succédait au général Davoust, qu'avaient rebuté les prétentions étranges des représentans en mission; il ne fut pas plus heureux que lui, et, après avoir fait quelques reconnaissances, et dirigé avec succès nos troupes dans plusieurs affaires qui eurent lieu au Plat-Delrez, il se vit réduit à demander son changement, et reçut l'ordre d'aller prendre le commandement de l'armée de l'Ouest. Placé au foyer de la guerre civile, contrarié dans ses vues par des hommes qui appelaient partout la désorganisation et l'indiscipline, Turreau eut besoin d'une fermeté à toute épreuve, d'une activité infatigable, pour répondre à la confiance que la république mettait en lui. Mal secondé, mal obéi, et ne pouvant compter sur personne autre que sur lui-même, il fut obligé de remplir les triples fonctions de général en chef, de général de division et de général de brigade. Souvent on le vit, à la tête d'une poignée de soldats, exécuter des attaques partielles, dont, dans d'autres circonstances, il eût laissé la conduite à un sous-lieutenant. A cette époque, les déroutes à l'armée de l'Ouest étaient très-fréquentes; le général Turreau n'en éprouva jamais. Sa première expédition fut sur l'île de Noirmoutier dont il se rendit maître le 14 nivose an 2. L'ennemi y avait dix-huit cents hommes et trente pièces d'artillerie. Malgré ces moyens de défense, la côte fut prise

à l'abordage, et la ville enlevée d'assaut. On y fit quinze cents prisonniers, parmi lesquels se trouvait d'Elbée, généralissime des armées catholiques et royales.

Après cette victoire, Turreau s'embarqua pour Nantes, où il reçut dix-mille hommes de l'armée du Nord. Dès qu'il put disposer de ce renfort, les Vendéens n'eurent plus de repos. Il se fit le centre de douze colonnes, qui, pendant trois mois, ne cessèrent pas de se croiser dans tous les sens et de battre les rebelles dans toutes les rencontres, à Machecoul, à Port-Saint-Père, à Tiffauges, à la Chatteignerai, aux Landes de Bouin, à celles de Corpoué, à Clisson, à Saint-Fulgent, etc. L'armée de Charrette fut mise en déroute, et celle de Laroche-Jacquelin complètement défaite, á Montevrault. Pour achever d'étouffer la rebellion, Turreau ordonna un systême de camp, qui, produisant autant de villes mobiles sur le sol de la Vendée, rendait tout point de ralliement impossible, mettait les campagnes à l'abri de la dévastation, et facilitait au besoin la concentration des forces de la république; afin de donner plus d'efficacité à ses mesures, il eût voulu, dès ce moment, publier une amnistie générale, mais le Comité de salut public ne jugea pas à propos de l'accorder.

En prairial an 2, Turreau quitta l'armée et vint commander à Belle-Isle-en-mer qu'il fortifia avec une rare habileté. Il continuait de consacrer à la patrie ses travaux et ses veilles, lorsque, le 14 vendémiaire an 3, il fut arrêté par décret de la Convention. Traduit, après une détention de quatorze mois, devant un conseil de guerre composé de dix officiers généraux, il n'eut pas de peine à se justifier des prétendus crimes que lui impu-

taient des hommes apostés dans l'assemblée par le parti royaliste.

Le 18 fructidor an 3, il fut remis en activité à l'armée d'Allemagne, où il fut chargé de l'investissement de Mayence et de celui d'Ereinsbreistein. En l'an 7, il commanda la première division de l'armée d'Helvétie, occupa le Valais, battit l'ennemi, le 28 messidor, sur les deux rives du Rhône, força, dans un autre combat, les Austro-Russes de remonter le Simplon, culbuta tout ce qu'il rencontra dans la gorge de Pavedro, et poussa ses avantages, dans le Piémont septentrional, jusque sur les bords du lac Majeur. Après cette campagne, et eut par intérim le commandement de l'armée du Danube, et contribua à ses succès, notamment dans la journée du 9 floréal, où il passa sur le ventre des Autrichiens, et pénétra dans Biberach.

En l'an 8, il fut appelé au commandement de l'aile gauche de l'armée d'Italie, et établit son quartier-général à Embrun. Il reconnut par lui-même le pays qui lui était confié, surveilla les vallées de Barcelonnette et de Cézane qu'il devait fermer à l'ennemi, soutint avec succès plusieurs engagemens, et se mit en route le 30 floréal, pour rejoindre l'armée de réserve, après son passage du mont Saint-Bernard. Il n'avait que quatre mille hommes : il en dirigea une partie par le Mont-Cénis, et s'avança avec le reste par le mont Genèvre. A Gravières, l'ennemi l'attendit dans une position que l'art et la nature semblaient rendre inexpugnable ; le général n'hésita pas à l'attaquer, et, après dix heures de combat, huit redoutes armées de canons, tombèrent en son pouvoir. Quatre mille Autrichiens furent débus-

qués par quatorze cents Français, et s'enfuirent abandonnant cinq cents morts, des armes, des munitions, et quinze cents prisonniers.

Il était sept heures du soir, Turreau ne voulant pas laisser aux vaincus le temps de revenir de leur terreur, se mit à leur poursuite, dans l'espoir d'arriver à Suze aussitôt qu'eux. A onze heures, on se battait encore; la prise du fort Labrunette dont la garnison, forte de quatre cents hommes, se rendit à discrétion, termina heureusement la journée. Depuis le 2 jusqu'au 15 prairial, Turreau ne discontinua pas de harceler l'ennemi, et de tenir en échec une division de douze mille Autrichiens, commandée par le général Keim. Il opéra ainsi une diversion, qui fut très-favorable à l'armée de réserve.

Après la bataille de Marengo, Turreau prit possession de Turin, et fut nommé commandant militaire du Piémont. En l'an 9, il soigna les travaux de l'ouverture du Simplon, reçut, en l'an 10, la mission d'organiser la république du Valais, et fut, en l'an 12, envoyé en ambassade près des États-Unis d'Amérique. Rentré en France, en 1810, il fut employé en Allemagne, et commandait encore à Marienbourg, dans le grand duché de Wurtzbourg, au moment de la chute de l'Empire.

En 1815, il fut fidèle au drapeau de la révolution. Après le désastre de Mont-Saint-Jean, il fut chargé par le gouvernement provisoire de la défense de la rive gauche de la Seine, et ensuite nommé commissaire de l'armée française pour l'exécution de la convention du 3 juillet. Depuis cette époque, il s'est retiré dans sa terre de Conche en Normandie, où il vit heureux des souvenirs d'un guerrier sans reproche, d'un citoyen vertueux.

Le général Turreau a publié, sur la guerre de la Vendée, des mémoires qui sont du plus haut intérêt. Ces mémoires ont été réimprimés pendant les cent jours.

BAILLY DE MONTHION (*F. G.*), chef d'escadron au 9ᵉ régiment de chasseurs à cheval, membre de la Légion-d'honneur, né à l'Ile-Bourbon, en Afrique.

Bailly avait à peine dix-sept ans, lorsqu'en 1793 il fut nommé sous-lieutenant au 74ᵉ régiment d'infanterie. Il combattit dans ses rangs aux armées du Nord et de la Moselle, se signala par sa bravoure aux affaires du bois de Saint-Vandèle, de la forêt de Mormale, du bois du Tilleul. Au blocus de Maubeuge, il fut destitué comme noble; réintégré ensuite comme patriote, il devint aide-de-camp du général Turreau, montra beaucoup de sang-froid et de courage dans l'expédition et à la prise de l'île de Noirmoutier, ainsi que dans les différentes actions qui eurent lieu à Tiffauge, aux Landes, de Bouin, à celles de Corpoué, à St.-Fulgent, à Montevrault; fut successivement attaché à l'état-major des généraux Beaupuy et Canclaux, devint lieutenant-adjoint de l'adjudant-général Robert, fut promu au grade de capitaine, et reprit, en l'an 5, ses fonctions d'aide-de-camp. Pendant trois ans, constamment à l'avant-garde de l'armée d'Allemagne, il s'honora par des prodiges de valeur devant Mayence et fut envoyé trois fois en parlementaire, pour sommer la garnison d'évacuer la place.

En l'an 8, Bailly de Monthion se distingua plusieurs fois à la tête d'une réserve de grenadiers, dont son général lui avait confié le commandement. A l'enlèvement des redoutes de Gravières, à la prise du fort Labrunette et de la ville de Suze, l'exemple de son intrépi-

dité électrisa les soldats. Dans la dernière de ces actions qui toutes trois se passèrent dans la même journée, il eut un cheval tué sous lui, et ses vêtemens restèrent criblés de balles. Il fut alors élevé, sur le champ de bataille, au grade de chef d'escadron, mérita la croix d'honneur par de nouveaux exploits, et continua à donner à la patrie d'éclatantes preuves de son dévouement.

BEAUNIER (*Laurent*), capitaine, quartier-maître du 14e régiment de chasseurs à cheval, chevalier de la Légion-d'honneur.

Au moment, où en 1813, les Austro-Bavarois pénétrèrent dans le département du Haut-Rhin, la place de Belfort dont ils formèrent le blocus, ne renfermait des vivres que pour vingt-huit jours. En décembre le siége commença, dans cette circonstance critique le capitaine Beaunier fut chargé de veiller à l'approvisionnement; il ne pouvait pas créer des subsistances, mais son intrépidité et son audace, lui en firent trouver hors des remparts : Beaunier exécuta des sorties, enleva les magasins des assiégeans, et mit ainsi la garnison en état de résister pendant quatre mois.

FERRUS (*Jean-Joseph*), chef de bataillon du génie, né en 1770, à Briançon, département des Hautes-Alpes.

Peu de mois après sa sortie de l'école de Metz, Ferrus fut fait capitaine du génie. Il était alors âgé de dix-neuf ans et ne dut cet avancement qu'au courage qu'il montra pendant le siége de Maestricht. Employé en Italie, il y servit avec distinction et suivit Bonaparte en Egypte. Ferrus mérita la confiance du général en

chef, qui ne tarda pas à apprécier ses talens. Ferrus soutint dans toute la conviction de son âme et avec toute la pétulence d'un jeune homme, que Saint-Jean-d'Acre ne pouvait être emporté de vive force. Cet avis partagé par plusieurs officiers, et notamment par le général Lannes, ne fut pas écouté. Ferrus ne s'en dévoua pas moins; il fut blessé deux fois dans la tranchée et mis hors de combat. Il était à l'ambulance, lorsqu'après des efforts inouis, Bonaparte, désespérant enfin du succès de son entreprise, fit venir le colonel Bessières; « Allez, lui » dit-il, annoncer au capitaine Ferrus, que je le nomme » chef de bataillon, en récompense de ses services et de » sa franchise! Je n'ai su que par lui la vérité toute en» tière. » Malheureusement, Ferrus ne put pas jouir de cette distinction. Le 1er prairial an 7, il succomba dans Caïffa aux attaques de la peste, et emporta dans la tombe l'estime d'un héros et l'amitié de ses camarades.

THIÉBAULT (Le baron, *Paul-Charles-François-Adrien-Henri-Dieu-donné*), Lieutenant-général, commandant de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né en 1769, à Berlin.

Thiébault, s'enrôla le 3 septembre 1792, comme grenadier au premier bataillon de la Butte-des-Moulins, et fit avec lui la campagne d'été dans la Champagne, et celle d'hiver à l'armée du nord. A la suite de la première, il fut fait sergent; après la deuxième et notamment pour sa conduite, le 6 novembre, à l'affaire de Blaton, en avant de Condé, il fut fait lieutenant au 1er régiment de Tournay, qui devint ensuite le 24e d'infanterie légère. Le 24 mars 1793, il fut nommé capitaine. En juillet,

il fut adjoint à l'adjudant-général Jouy (1), chargé par le gouvernement de se rendre aux armées des Ardennes et de la Moselle, et d'en ramener en poste vingt-cinq mille hommes pour secourir Valenciennes. Rentré à son bataillon, il se distingua au combat livré le 21 septembre, dans la forêt de Mormale, pour débloquer le Quesnoy, enleva avec sa compagnie, forte de trente-six hommes seulement, les retranchemens qui couvraient le village de Fontaines, et prit part aux nombreuses actions auxquelles donna lieu le blocus de Maubeuge. Le général Chancel, qui avait été témoin de sa valeur, le prit pour aide-de-camp la veille du jour où la place fut débloquée. Peu de temps après, il reprit les fonctions d'adjoint auprès de l'adjudant-général Cambray, et ensuite à l'armée du Rhin, auprès de l'adjudant-général Donzelot, avec qui il acheva la campagne, pendant laquelle les lignes de Wissembourg furent reprises et Landau débloqué.

En 1794, il suivit avec Donzelot le général Pichegru envoyé à l'armée du Nord, et combattit sous ses ordres en Belgique et en Hollande. Tour à tour employé à l'état-major-général, ou placé dans les rangs du 2e bataillon de tirailleurs, il déploya partout une extrême bravoure et de véritables talens militaires. A la prise d'assaut des lignes de Bréda, il s'élança des premiers dans les redoutes, après avoir passé sur la glace à moitié brisée. Pendant cette attaque, avec douze chasseurs, il arrêta un esca-

(1) Aujourd'hui membre de l'académie française, et l'un des hommes les plus spirituels de notre siècle. *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, *l'Hermite en province*, *la Vestale*, opéra, *Bélisaire* et *Scylla*, tragédies, sont ses principaux titres à la gloire littéraire.

dron ennemi, et termina par cet exploit une campagne, qui était sa sixième depuis le commencement de la guerre de la révolution.

En 1795, l'adjudant-général Jouy, qu'une injustice avait quelque temps éloigné des armées, fut réintégré dans son grade; le capitaine Thiébault le rejoignit de nouveau comme adjoint, servit avec lui, à l'intérieur, et se trouva à la journée du 13 vendémiaire. L'année suivante, il fut adjoint de l'adjudant-général Solignac, et se rendit en Italie, où dans la division Masséna, il fit les campagnes de 1796 et de 1797. A la seconde journée de Rivoli, il chargea à la tête du 2e bataillon de la 32e de ligne, et reprit sur le soir toutes les positions que la gauche avait perdues le matin.

Elevé au grade de chef de bataillon, Thiébault devint chef d'état-major de la 2e division, qui fut opposée aux insurgés dans les États Romains. Il dirigea contre eux une des premières expéditions, et leur enleva six pièces de canon, quinze cents fusils et dix-sept quintaux de poudre.

A la réorganisation de l'armée de Rome, par Championnet, il fut chef d'état-major de l'aile gauche successivement commandée par Casabianca et Duhesme, et fut blessé à la bataille de Porto-Fermo, par laquelle s'ouvrit la campagne de 1799. A l'attaque de Naples, qui, deux fois avait été tentée infructueusement, il commanda pendant cinquante-quatre heures de combat, six régimens, ayant leurs colonels en tête, brûla le faubourg de Capoue, s'empara de dix-neuf pièces de canon, fut le premier chef français militairement établi dans la ville et reçut sur le champ de bataille le brevet d'adjudant-général. Envoyé dans la Pouille, avec deux barques de

pêcheurs et cinquante grenadiers, qu'il avait fait déguiser en matelots, il prit à la hauteur de Menfredonia, à six milles en mer, de nuit et à l'abordage, une polâcre armée de quatorze bouches à feu et montée par quatre-vingts marins. Au moment où nos troupes évacuèrent cette contrée pour revenir dans la haute Italie, à la tête des grenadiers de la division Olivier il força les remparts d'Isola, et entra dans cette place en franchissant sous un feu meurtrier, et sur une seule poutre le pont détruit du Garigliano. Ce passage coûta soixante grenadiers.

Pendant le blocus de Gènes, Thiébault fut l'un des quatre adjudans-généraux spécialement attachés au général en chef Masséna. Le 20 germinal an 8 (1800), il assista à ce célèbre combat de Vareggio, dans lequel douze cents Français résistèrent pendant huit heures à quinze mille Autrichiens. Ce fut à la fin de cette sanglante journée que Masséna lui adressa ces mots si connus: « *La mort, Thiébault, ne veut donc pas de nous!* »

Le 10 floréal, Thiébault fut nommé général de brigade sur le champ de bataille, pour avoir enlevé le fort de Quezzi, après un combat inégal et très-acharné. En 1801, il commanda à Rochefort les troupes qui devaient s'embarquer sur la flotte de l'amiral Brueis, et passa peu de temps après au corps d'observation de la Gironde, avec lequel il entra en Espagne et fit la campagne de Portugal. De retour en France, il fut successivement employé dans la vingt-deuxième et dans la première division militaire, y commanda à différentes époques, les subdivisions de Seine-et-Oise, d'Eure-et-Loir, et du Loiret, et fut appelé à l'inspection générale, du 40e de ligne et du 3e de hussards. Le 4 juin 1804, il fut nommé

commandant de la Légion-d'honneur, dont il était membre depuis 1809.

En 1805, il suivit la grande armée en Autriche, et contribua à la prise de Memmingen ainsi qu'à l'investissement d'Ulm.

A Austerlitz, il emporta à la baïonnette le village de Praten, et bientôt après commença, pour sa brigade, cette lutte pendant laquelle trois mille cinq cents Français résistèrent pendant sept heures aux efforts de vingt mille Austro-Russes, les repoussèrent sur tous les points, gardèrent les hauteurs et coupèrent ainsi en deux l'armée des alliés, qu'ils empêchèrent de former sa ligne de bataille. Vers le soir, le général Thiébault, après avoir enlevé le château de Sockolnitz, voulut avec cent vingt hommes s'emparer de six pièces de canon, que les Russes avaient de ce côté. Le succès couronna son audace; mais le général Thiébault fut frappé par un biscayen qui lui brisa le bras droit et l'épaule; dans cette bataille, il eut deux chevaux tués sous lui.

En 1806, la grande armée courut à de nouveaux triomphes dans les champs de la Prusse: Thiébault, dont les blessures étaient encore ouvertes, fut nommé gouverneur du pays de Fulde. A peine était-il depuis un mois à ce poste, qu'il fut entouré par trente mille Hessois, révoltés : il n'avait avec lui que treize gendarmes; mais il fit un appel à la population Fuldoise, et, en dix jours, il eut un corps de trois mille citoyens, armés et prêts à combattre; unanimement secondé, il se maintint et, avant l'arrivée d'un renfort que le maréchal Kellermann lui envoyait de Mayence, il se trouva n'avoir plus besoin de secours. Les habitans en reconnais-

sance de ce qu'il avait dans cette circonstance préservé leur territoire, lui firent don d'une belle épée d'or.

A la paix de Tilsitt, Thiébault fut nommé chef d'état-major général du premier corps d'observation de la Gironde, destiné à agir contre le Portugal. Il fit avec lui cette expédition si terrible par les souffrances, les privations et les fatigues, qui marquèrent la marche de nos troupes de Salamanque à Lisbonne. Débarqué à Quiberon par suite de la capitulation de Cintra, il repassa bientôt les Pyrénées, fut fait général de division le 17 novembre 1808, et fut investi, dans le mois de janvier 1809, du gouvernement des trois provinces de la Biscaye, et ensuite de celui de la Vieille-Castille. L'état de ces contrées était horrible. Burgos était encombrée de troupes de passage, de blessés et de malades; une épidémie y exerçait ses ravages, aucun service n'était assuré, un désert s'était formé autour de cette malheureuse ville: en moins de six semaines, Thiébault eut changé l'aspect du pays: les subsistances abondèrent, la confusion cessa et la maladie perdit de son intensité. Au milieu des soins multipliés d'une administration dans laquelle il fallait tout créer, il put songer à honorer la mémoire du Cid et de Chimène, et des débris de leurs tombeaux, détruits à Saint-Pierre de Cardegna, il leur fit élever un monument. Au nombre des combats qu'il livra à cette époque, on doit citer celui dans lequel avec cinquante-cinq chasseurs de Nassau, il attaqua et défit devant Logrono sept cent cinquante cavaliers espagnols. Il fit alors construire à Burgos, ce fort dans lequel trois ans plus tard, le général Dubreton, devait s'immortaliser par une belle défense, et fut le premier qui, en Es-

pagne, fit retrancher les lieux d'étapes et les villes qu'il était le plus important d'occuper.

En 1810, il fut nommé chef d'état-major du 9e corps et se couvrit d'honneur, en ravitaillant avec deux mille cinq cents hommes la place de Rodrigo, presqu'entièrement cernée par toute l'armée anglaise, et par le corps du marquis d'Espagne. Créé baron en 1811, et appelé au gouvernement de Salamanque, Toro, Zamora, Cuidad-Rodrigo et Almeida, il sut par sa modération se concilier l'estime de tous les habitans, et laissa dans la première de ces villes deux monumens, une place publique qui mit le palais épiscopal en regard avec la cathédrale, et à laquelle son nom fut donné, et un rapport général sur l'université, seul ouvrage qui contienne l'histoire de cette école aussi ancienne que célèbre. Ce travail valut à son auteur le diplôme de docteur de cette université. Les efforts du baron Thiébault, pour alléger les charges du pays, la justice qu'il rendit à tous, pendant quinze mois que dura son administration, au milieu des convulsions d'une guerre nationale, et *sans avoir fait périr un homme*, firent de son départ un sujet de consternation et de larmes. Un plan d'opérations sagement conçu, et qui fût exécuté par neuf colonnes de cavalerie et quinze colonnes d'infanterie, le mit à même de harceler les insurgés à l'improviste et sur tous les points à la fois: deux des principales bandes furent anéanties, les autres perdirent cinq à six cents hommes. Dix-huit cents guérillas de Don Juliano, déposèrent les armes, et ce chef lui-même entra en négociation pour se soumettre. Sur ces entrefaites, la retraite de l'armée de Portugal, vint rendre aux insurgés espagnols, toute leur énergie, et

l'espoir de terminer la conquête, s'éloigna de plus en plus.

Lorsque les armées du Portugal et du nord de l'Espagne se réunirent pour ravitailler Cuidad-Rodrigo, le baron Thiébault ajouta à son gouvernement le commandement d'une division, et soutint à Aldea-de-Ponte, un combat dans lequel trois mille fantassins et quinze cents cavaliers, luttèrent pendant trois heures contre quinze mille hommes, formant l'arrière garde de Wellington. Un mois après cette action, Thiébault fut chargé de se diriger de Salamanque sur Cuidad-Rodrigo, et d'y faire entrer un nouveau convoi, tandis que le général en chef de l'armée du nord, avec toutes ses troupes, se rendrait de Valladolid à Pampelune : à cette opération se rattachaient des périls et des obstacles sans nombre : des ruses qui toutes réussirent, des dispositions dont le succès fut complet, et une marche d'une rapidité sans exemple firent arriver le convoi en entier, et sans que l'on eut à déplorer la perte d'un soldat de l'escorte.

En 1812, Thiébault ayant quitté Salamanque, parce que ce territoire était cédé à l'armée de Portugal, revint à Vittoria, où il commanda par *interim* l'armée du nord. En mars, 1813, il passa à la grande armée; organisa à Wesel la 3e division, la conduisit à Brémen, commanda quelques jours la rive gauche de l'Elbe, alla prendre le commandement supérieur de Hambourg, et fut nommé gouverneur de Lubeck, qu'il occupa avec sa division et une brigade danoise, sous les ordres du prince Frédéric, jusqu'à l'expiration de l'armistice. Il fit la campagne du Mecklembourg, livra le 21 août le combat de Mastrow, revint à Lubeck, et fut ensuite bloqué dans Hambourg.

En 1814, il rentra en France et fut mis en non activité.

Le baron Thiébault, aujourd'hui l'un des huit lieutenans-généraux de l'état-major, allie le goût des lettres aux connaissances de l'homme de guerre ; il tient le premier rang parmi nos bons écrivains militaires : ses principaux ouvrages sont : I. *Manuel des adjudans-généraux et des adjoints, employés dans les états-majors divisionnaires, in*-8. 1799. II. *Vue sur la réorganisation des quartiers-généraux et des états-majors, in*-8. 1810. III. *Journal des opérations du siége et blocus de Gènes, in*-12, *in*-8. *et in*-4. 1800, *deux éditions*. IV. *Discours prononcé sur la tombe du maréchal Masséna, prince d'Essling*, 1817. V. *Relation de l'expédition du Portugal en* 1807 *et* 1808, *in*-8. 1818. On lui attribue la *Lettre d'un officier français à Lord Wellington sur ses six dernières campagnes*. 1815, 2e *édition*.

Le lieutenant-général Thiébault est fils de Dieu-donné Thiébault, membre de l'académie de Berlin ; littérateur distingué et ami du Grand Frédéric. Après avoir séjourné vingt ans en Prusse, Dieu-donné Thiébault, revint en France, sa patrie, où il publia *ses souvenirs ;* en 1806, il fut nommé proviseur du Lycée de Versailles ; et mourut le 9 décembre 1807, laissant la mémoire d'un homme intègre et estimable sous le double rapport des talens et des vertus.

BELLIARD (le comte) (*Auguste-Daniel*), lieutenant-général, pair de France, grand-cordon de la Légion-d'honneur, commandeur de la couronne de Fer, chevalier de Saint-Louis, né, en 1769, à Fontenay-le-Comte, département de la Vendée.

Belliard fit ses premières armes, comme capitaine, dans le 1er bataillon de la Vendée, qui fut envoyé à l'armée

l'armée du Nord. Il fit partie du camp de Maulde, et devint, peu de temps après, adjoint à l'état-major général de Dumouriez. Appelé ensuite à l'état-major de Beurnonville, il partit pour la Champagne, se distingua aux affaires de Grand-Pré et à la bataille de Sainte-Menehould, alla combattre en Belgique, et se fit remarquer à Jemmapes en chargeant à la tête des hussards de Berchini, qui s'emparèrent des redoutes de gauche de l'ennemi.

Le lendemain, il entra dans Mons avec le général Beurnonville, et fut nommé chef d'état-major du général Dampierre qu'il quitta bientôt pour revenir à l'état-major général de l'armée. Il se signala devant Liége, et particulièrement dans la retraite à la bataille de Nerwinde, où, en se précipitant avec notre cavalerie, il eut un cheval tué sous lui, et reçut à la tête un coup de sabre dont il fut légèrement blessé. La valeur qu'il déploya alors le fit élever au grade d'adjudant-général.

Après le départ de Dumouriez, Belliard revint, sous le commandement du général Dampierre, à Valenciennes. Arrêté bientôt après par ordre des représentans en mission, il fut tranféré à Paris et conduit devant le comité de sûreté générale; mais rendu immédiatement à ses fonctions, il fut envoyé à l'armée de la Vendée, sous les ordres de Chalbos, et fut chargé, trois jours après son arrivée, d'amener à la barre de la Convention le fameux Westerman. Ce général fut jeté dans les prisons de Paris; et Belliard, destitué injustement par le ministre de la guerre, Bouchotte, qui croyait avoir des motifs de lui en vouloir, fut forcé de sortir de la capitale et de se retirer à Angoulême.

Dans ces temps d'enthousiasme, servir la patrie était

le seul but du militaire français : l'ex-adjudant-général Belliard, plutôt que de renoncer à la carrière qu'il avait embrassée, aima mieux la recommencer. Après la chûte de Robespierre, il s'enrola volontairement dans le 3e régiment de chasseurs à cheval, où il entra comme soldat; bientôt il fut nommé brigadier; quelques mois après, il passa en Hollande, fut appelé auprès des représentans, travailla au traité de La Haye, et fut réintégré dans le grade d'adjudant-général. Employé de nouveau dans la Vendée, sous le général Hoche, il resta sur le théâtre de la guerre civile jusqu'après la prise de Charette le 23 mars à Presselière, et fut, en 1796, envoyé à l'armée d'Italie commandée par le général en chef Bonaparte. En arrivant, il remplit les fonctions de chef d'état-major de la division Serrurier, qui assiégeait Mantoue, et donna, dans toutes les occasions, sous les murs de cette place, des preuves d'une activité infatigable et d'un courage supérieur à tous les périls. Pendant les travaux, son poste fut presque toujours à la tranchée.

Au moment de livrer la bataille de Castiglione, Bonaparte eut besoin des forces qui étaient sous Mantoue; dans cette circonstance, l'adjudant-général Belliard à qui le général Serrurier malade avait confié la direction de sa division, parvint à dérober la connaissance de son mouvement aux assiégés, arriva rapidement au point indiqué par le général en chef, attaqua le quartier-général de Wurmser, s'en empara, enleva une forte batterie qui protégeait la gauche des Autrichiens, et, par l'à-propos et la précision de sa manœuvre, décida du succès de la journée. L'ennemi, placé entre deux feux, ne put résister : il fut de toutes parts enfoncé et poursuivi jusqu'à Vérone.

A la suite de cette victoire importante à laquelle il n'avait pas moins contribué par une bravoure éclairée, que par un sang-froid inaltérable, l'adjudant-général Belliard reçut du général en chef les éloges que méritait sa conduite, et passa à la division Augereau toujours en qualité de chef d'état-major.

Le 2 septembre, tandis que cette division se dirigeait de Vérone sur les montagnes de Molara entre Lugo et Rovère, il pénétra avec un régiment dans la vallée d'Arsa, fit tourner par un fort détachement la gauche des Autrichiens, qui, à l'approche de sa colonne formée en ligne de bataille, s'étaient portés en avant, attendit que ce détachement fût parvenu à la hauteur dont il était convenu d'avance, et donna aussitôt le signal de l'attaque. L'ennemi abordé avec vigueur, pris à la fois en flanc et à revers, de partout culbuté, abandonna ses positions, en laissant deux cents prisonniers au pouvoir de ses vainqueurs. Maître alors de la vallée qui se trouvait entièrement dégarnie, Belliard, avec sa troupe, rejoignit sur les montagnes la division Augereau, qui se disposa à opérer dans la vallée de l'Adige sur Levico et ensuite sur Bassano par Borgo-di-Val-Sugana, Espetaletto et Primolano. Il y eut alors plusieurs actions plus ou moins meurtrières dans lesquelles l'adjudant-général Belliard montra la plus rare intrépidité. A Primolano, à Bassano, à Portolegnago, où il eut un cheval tué sous lui, et au combat de Lenove en avant de Bassano, il fut compté parmi les plus vaillans.

Rentrée à Vérone après cette expédition, la division Augereau en sortit de nouveau le 11 novembre, parut le lendemain devant les hauteurs de Caldiero, et s'empara du village de ce nom. A la tête du 40° de ligne,

l'adjudant-général Belliard, qui, la veille à l'avant-garde, avait repoussé les postes de Saint-Michel et de Saint-Martin, se précipita sur la gauche des Autrichiens, la rejeta jusqu'au pied des retranchemens, et emporta la première redoute. Il marchait sur la redoute principale, quand, arrêté dans sa course par des forces trop supérieures, et n'étant pas soutenu, il fut contraint de se replier et de prendre position à quelque distance. Assailli à son tour, il se retourna brusquement, et exécuta une charge par laquelle il fut promptement dégagé; mais, dans cette journée où il fut atteint d'une balle, et eut encore un cheval tué sous lui, il lui fut impossible d'obtenir d'autre résultat de ses efforts. D'après l'insuccès de cette attaque, notre armée allait se trouver dans une situation des plus difficiles; Bonaparte ayant encore une fois concentré ses troupes autour de Vérone, réunit ses généraux, pour les consulter sur le parti à prendre dans une telle conjoncture. Pendant qu'ils étaient assemblés, l'adjudant-général Belliard, qui venait prendre les ordres pour la division Augereau, entra dans la salle du conseil; il voulut sur-le-champ se retirer, mais Bonaparte lui ordonna de rester, et l'invita à donner son avis; plusieurs généraux pensaient qu'il fallait se replier derrière l'Adda; Belliard exposa les motifs d'après lesquels il jugeait plus convenable de faire une dernière tentative, et, en ce point, il se trouva d'accord avec le général en chef et le général Augereau, qui firent adopter leur opinion.

Augereau, à la tête de sa division, passa le premier l'Adige à Ronco, et se dirigea vers Arcole. Par deux fois, la tête de ses colonnes s'approche du pont, et deux fois elle est repoussée; alors, il se saisit d'un drapeau, marche

en avant, et va le planter sur la digue à l'entrée du pont; les troupes s'élancent pour un troisième choc, mais leur impétuosité échoue encore contre l'énergie de la résistance, et l'adjudant-général Belliard est obligé de rapporter le drapeau. Cependant Bonaparte, impatient de renverser les obstacles qui lui sont opposés, met pied à terre, et, espérant électriser les soldats par son exemple, vient se placer à leur tête; il les guide pour un quatrième assaut, et court avec eux affronter la mitraille et les balles; presque tous les officiers qui l'entourent sont tués ou blessés; les premiers pelotons disparaissent foudroyés; la division Augereau fait un mouvement rétrograde; le petit nombre d'officiers qui restaient encore près du général Bonaparte le pousse sur le revers de la digue, pour le mettre à l'abri d'une épouvantable mousqueterie; l'ennemi, débouchant alors, poursuit nos troupes en retraite sur la digue, et dépasse de beaucoup le général en chef. Dans ce pressant danger, l'adjudant-général Belliard rallie les grenadiers, fond sur les Autrichiens, sauve Bonaparte, et reprend les positions : ce fut la dernière tentative de la journée, il fallut renoncer à forcer le passage. L'adjudant-général Belliard vit périr à ses côtés ses deux adjoints Mathelon et Martineau; il eut deux chevaux tués sous lui.

Le 16 novembre, l'ennemi marcha pour reprendre Ronco, et le général Masséna s'avança contre Provera, qu'il rejeta dans Porcil; Belliard occupé dans ce moment de réorganiser les brigades en avant du pont, prit les premières troupes qu'il avait sous la main, et chassa l'avant-garde autrichienne sur Arcole, pendant que le général Robert, avec le 75e, exécutait sur la chaussée du centre une brillante charge à la baïonnette. On fit beau-

coup de prisonniers dans cette occasion; mais, comme la veille, le pont d'Arcole fut une barrière insurmontable.

Enfin le troisième jour on attaqua de nouveau; un pont avait été jeté sur l'Alpone; la division Augereau le passa de vive force; l'adjudant général Belliard eut ordre de manœuvrer sur Arcole, en suivant le cours de la rivière, afin de se lier par sa droite avec la colonne que le général Guieux amenait d'Albaredo. Ce mouvement, favorisé par l'intrépidité de quelques guides, sous la conduite du lieutenant Hercules (1), et par les troupes du général Masséna, qui s'avance par Porcil et par la chaussée du centre, est couronné d'un entier succès: toutes les têtes de colonnes arrivent en même temps sur Arcole, l'ennemi est culbuté, le pont tourné et pris. Les Autrichiens se retirent sur Montebello; mais à la nuit close, ils reviennent à la charge: un corps considérable de grenadiers hongrois accourt par la chaussée, dans l'intention de reprendre Arcole et le pont qui avait été si long-temps disputé; déjà ils n'en sont plus qu'à cent cinquante pas, lorsqu'ils sont aperçus de

---

(1) *Voyez* son article, tome Ier des Fastes, pag. 14.

Cet officier, qui avait assisté à plus de cinquante batailles, qui comptait plus de cent actions d'éclat, qui était tout couvert de blessures, est mort en 1817, laissant dans la plus profonde misère une veuve et des enfans, qui n'avaient pour subsister que la modique pension par laquelle le gouvernement acquittait la dette de la patrie. Hercules, dont la bravoure passait en proverbe, était connu de tous les généraux, de tous les officiers, de tous les soldats. Les maréchaux Masséna, Lannes et Bessières l'avaient surtout pris en grande affection. On a tout lieu de s'étonner qu'une souscription n'ait pas été ouverte en faveur de la famille de ce guerrier, qui donna à la France des preuves multipliées de son amour et de son dévouement : cette souscription eût été promptement remplie par les témoins de ses exploits.

Masséna, qui, non loin de là, donnait des ordres pour la position des troupes; aussitôt ce général prend une caisse, bat la charge avec le pommeau de son épée, et commande à Belliard de se porter en avant, contre les Hongrois, qui bientôt mitraillés par une batterie formidable de notre artillerie, hésitent, s'ébranlent et fuient dans le plus grand désordre, en couvrant le terrain d'une foule de leurs morts et de leurs blessés. La défaite de cette colonne fut la dernière action de cette fameuse bataille de soixante et douze heures, pendant laquelle l'adjudant-général Belliard fut nommé général de brigade.

On se mit à la poursuite des vaincus: une partie de l'armée les poussa sur Vicence tandis que la division Masséna et celle d'Augereau se rabattirent sur Vérone; la première pour attaquer de front les Autrichiens dans la vallée de l'Adige, passa le fleuve, tandis que la seconde pour les déborder et leur couper toute retraite, gagna, par Saint-Martin, les hauteurs de Sainte-Anne.

Ce mouvement combiné eut tout le résultat qu'on s'en était promis. Belliard déblaya toute la vallée de Panthéna: la division dont il guidait l'avant-garde s'empara de l'importante position de Dolce, ramassa un grand nombre de prisonniers et brûla deux équipages de pont. Après ce succès, elle alla s'établir à Legnago, se liant par sa gauche avec Masséna sur Vérone, et poussant des partis sur Montebello et Vicence, afin d'observer l'ennemi, et de surveiller depuis Ronco, toute la ligne du Bas Adige.

La division était dans cette position, lorsque le 13 au soir, Provéra força les postes d'Anghuiari, repoussa la brigade du général Guieux venue à leur secours, jeta

un pont, passa l'Adige et se dirigea sur Mantoue avec environ huit mille hommes; Augereau, rassembla de suite toutes les troupes qu'il avait sous la main, et marcha à l'ennemi.

Une très-forte arrière-garde qu'il rencontra fut écrasée et prise en entier, avec quatorze pièces de canon; on s'empara du pont qui avait servi au passage, et qui fut brûlé. Après cet avantage, Augereau ayant rétabli ses communications avec le général Guieux, à Ronco, et rallié tous ses bataillons, se porta en toute hâte sur le corps principal, pour le combattre et l'empêcher de débloquer Mantoue; il l'atteignit bientôt, le pressa vigoureusement, et réuni aux divisions Masséna et Victor, amenées de Rivoli par le général Bonaparte, il força Provera à mettre bas les armes avec les six mille soldats qui lui restaient. Dans les trois journées de combat qui précédèrent la reddition de ce général, Belliard, constamment à l'avant-garde, donna l'exemple d'une valeur intrépide, notamment à l'attaque d'Anghuiari et à la prise du pont, où il s'élança des premiers avec les généraux Lannes et Duphot, et reçut les félicitations de son général divisionnaire.

Peu de jours après, Bonaparte lui donna l'ordre de se rendre dans le Tyrol, pour faire partie de la division Joubert. Le 27 janvier 1797, cette division se dirigea sur Trente par la rive droite, et Belliard détaché sur la rive gauche avec la 85e demi-brigade, dont il avait pris le commandement, manœuvra sur Roveredo, qu'il occupa, après avoir, par le sommet des montagnes, tourné la position des Autrichiens qui furent forcés dans leurs retranchemens.

Le 3 février, le général Belliard, avec l'avant-garde, at-

taqua le général Alvinzi, qui, après s'être vigoureusement défendu devant Trente, dut abandonner cette ville, laissant au pouvoir des Français trois cents prisonniers, deux pièces de canon et des approvisionnemens considérables.

Après cet avantage, Belliard se rendit sur le Lavis, rencontra l'ennemi à Bedol, enleva ses positions, et s'établit à sa place; il y était depuis quelques jours, quand, assailli à son tour, il fut contraint de se replier devant des forces supérieures; mais le 23 février il reprit l'offensive, culbuta les Impériaux sur tous les points, leur fit éprouver de grandes pertes, et les rejeta au-delà du Lavis. Un de leurs bataillons était venu se poster à Monte-di-Savaro, Belliard le délogea le 2 mars, et le prit presqu'en entier avec un drapeau, des magasins et cinquante bœufs.

Le 20 mars, le corps de Joubert se mit en mouvement pour faire la conquête du Tyrol; le général Belliard à la tête des troupes, se jeta dans le Lavis, torrent aussi profond que rapide, et le traversa au village de Levignano, malgré le feu meurtrier des Autrichiens, qui bordaient l'autre rive et qui furent repoussés jusques sur le plateau de Cembra où était le corps de Kerpen. Là s'engagea un combat des plus opiniâtres: Belliard ayant fait promptement déborder la gauche de l'ennemi, attaqua vigoureusement Kerpen, qui enfoncé et rejeté sur Saint-Michel, se retira précipitamment par les hauteurs dans la direction de Botzen. Quatre pièces d'artillerie et deux drapeaux furent, pour la brigade Belliard, les trophées de cette action, dans laquelle, deux à trois mille Autrichiens ou Tyroliens furent tués ou pris, et qui devint en quelque sorte décisive, en ce qu'elle facilita les opérations principales

dans la vallée de l'Adige. Sur le soir, Belliard fut joint à Cembra, par le général Joubert, qui lui témoigna sa satisfaction, et le dirigea le lendemain par Cavriana sur Neumarck, afin de tourner les Autrichiens, de tomber sur leurs derrières et d'empêcher en coupant la route de Cavaleze, leur extrême gauche d'effectuer sa jonction avec Kerpen et Landon. Après une marche des plus pénibles à travers des sentiers escarpés et couverts de neige, Belliard à la tête de sa brigade, descendit sur le revers d'une montagne, qui formait un glacier, chassa l'ennemi sur les hauteurs de Pexa, dont la cime domine Neumarck, emporta de vive force les postes de Gleen et de Puison, s'établit sur la route de Cavaleze, et se trouva ainsi avoir complètement tourné la ville, où son approche avait jeté l'épouvante. Les Autrichiens ne pouvaient plus tenir dans cette position; ils évacuèrent la place en toute hâte, abandonnant quelques centaines de prisonniers et un grand nombre de chariots. Cette expédition sagement conduite et heureusement terminée, ouvrit la vallée de Neumarck, dans laquelle douze heures après, toutes nos colonnes se réunirent.

Le 22 mars, le général Joubert s'avança par la route de Botzen, sur Santa-Barbara; mais tandis qu'il manœuvrait dans cette direction, Landon, qui se trouvait sur la rive droite de l'Adige, parut vers Serviten dans le dessein, après avoir passé le pont de Neumarck, qui avait été conservé, de prendre à revers la division du Tyrol et de la couper de l'Italie. Le général Belliard, à qui ce mouvement n'avait pas échappé, marcha aussitôt à la rencontre de Landon avec la 85ᵉ demi-brigade. Déjà les avant-postes autrichiens se disposaient à franchir le pont; il les força à se replier sur le corps principal, avec le-

quel il ne tarda pas à engager une vive fusillade. Les Impériaux, d'abord chassés de Serviten et ensuite de Rungy, s'arrêtèrent à Saint-Valentin, dans une position formidable; leur résistance y fut opiniâtre; mais le général Belliard ayant formé ses colonnes, aborda les retranchemens, qui furent enfin emportés à la baïonnette par ses grenadiers. Ces braves pénétraient dans le village, et déjà les Autrichiens fuyaient de toutes parts, lorsque, par une charge brillante, cent de nos cavaliers accourus au bruit de la mousqueterie, achevèrent la déroute de Landon, qui fut poursuivi jusqu'à Tramin. Le général Belliard rentra le soir dans Neumarck, ramenant avec lui plusieurs pièces de canon qu'il avait enlevées et mille prisonniers. Tels étaient les fruits de cette victoire, qui attesta tout à la fois sa présence d'esprit et son courage, l'habileté et la promptitude de ses dispositions et décida peut-être du succès de la campagne, en neutralisant et en rejetant dans la vallée de Méran, les forces de Landon, destinées à agir sur nos derrières.

Le 23, Botzen ouvrit ses portes à Joubert, qui manœuvra aussitôt sur Clauzen, où le général Kerpen s'était retranché; la position quoique valeureusement défendue, fut enlevée après une lutte meurtrière dans laquelle le général, Belliard suivant sa coutume, se porta aux endroits les plus périlleux de l'attaque. Le jour suivant eut lieu l'occupation de Brixen, et Belliard à la tête de l'avant-garde, alla se poster à l'embranchement des routes.

Cependant tout le pays s'était mis en insurrection; la guerre s'était pour ainsi dire nationalisée, et les habitans du Tyrol, organisés et armés par Landon et Kerpen, couronnaient toutes les montagnes. Tout faisait présa-

ger qu'ils descendraient bientôt pour une attaque générale; dejà ils avaient débusqué nos grands postes de la montagne de Mulback, d'où ils avaient eux-mêmes été chassés aussitôt, et Kerpen avec des troupes fraîches venues de l'armée du Rhin, se présentait dans la vallée d'Inspruck, en avant de Mitterwald. Le général Joubert sentit la nécessité de prévenir l'ennemi : Kerpen attaqué le 28 mars, fit d'abord bonne contenance, mais à la suite d'une courte canonnade, l'affaire fut décidée par une charge que le général Belliard fit à la tête du 85[e] en colonne serrée par bataillon : la droite des Autrichiens, qu'il enfonça dès le premier choc, fut poursuivie jusqu'à Mitterwald; là elle tenta de se reformer; mais, culbutée une seconde fois, elle fut contrainte de se jeter dans la vallée d'Inspruck, après avoir perdu quelques centaines de prisonniers. A la fin de ce combat toute la division Joubert rentra dans les positions qu'elle occupait auparavant. Quelques jours après, elle se mit en marche par la vallée de la Drave, pour se réunir à l'armée de Bonaparte, et arriva sans être inquiétée et sans opposition à Villac où s'opéra la jonction.

Des négociations pour la paix venaient d'être entamées, et tout portait à croire que la division Joubert touchait au terme de ses travaux; mais des troubles ayant éclaté à Vérone, elle eut ordre de rentrer en Italie, et d'aller s'établir à Vicence. Le général Belliard avec la 85[e] demi-brigade fut détaché dans la première de ces villes, où il resta jusqu'à l'arrivée de la division Augereau; il revint alors à Vicence, et remplaça par interim dans son commandement le général Joubert qui avait obtenu un congé pour aller en France.

L'assassinat du général Duphot, et l'insulte faite à

l'ambassadeur de la république française, par la populace de Rome, furent le signal de nouvelles hostilités : cet attentat commis à l'instigation du Sacré Collége, ne pouvait rester impuni : Berthier, qui, en l'absence de Bonaparte, commandait en chef l'armée d'Italie, reçut du Directoire l'ordre de pénétrer dans les états du Pape ; il emmena avec lui le général Belliard, et lui confia un corps de troupes, avec lequel il devait s'emparer de Civita-Vecchia. Belliard parut devant cette place le 8 février 1798, en prit possession, le 9, après une faible résistance, remplit toutes les instructions qui lui avaient été données, et réjoignit à Rome le quartier-général ; chargé peu de temps après d'une mission auprès du gouvernement napolitain, il séjourna vingt jours à Naples, et apprit à son retour, que le général Bonaparte venait de le désigner pour faire partie de l'expédition d'Egypte, dans la division Désaix avec laquelle il s'embarqua à Civita-Vecchia dans le courant de mai. Le 6 juin, le convoi qui portait cette division, fut en vue de Malte et attendit l'escadre de Toulon qui arriva le 9 au soir. Le lendemain, le débarquement eut lieu sur tous les points de l'île.

Le général Belliard, à qui l'expédition de la gauche de l'armée avait été confiée, s'avança à la tête de la 21e demi-brigade d'infanterie légère, et descendit dans la baie de Marza-Siroco malgré le feu de deux batteries, dont il s'empara, et les efforts d'un bataillon de milices qui fut promptement dispersé. Toutes les redoutes et autres ouvrages destinés à défendre la côte, furent pris aussitôt qu'attaqués ; le fort de Saint-Julien où commandait Laguerinière fit seul une plus longue résistance. Belliard ne jugeant pas à propos de s'arrêter à cet obstacle, le fit

bloquer par un détachement, et continuant à se rapprocher de la place, fit l'investissement de la Cotonnière, l'un des points de l'île, les plus faciles à garder. Le 10, il fut rejoint par le général Désaix arrivé avec le reste de sa division, et prit le surlendemain le commandement de Marza-Siroco et de la baie, où vint mouiller le convoi de Civita-Vecchia.

Le 19, toute l'escadre appareilla et parut, le 1er juillet, devant Alexandrie; le général Belliard reçut l'ordre de débarquer sur-le-champ, mais, la mer étant trop orageuse, il fut obligé d'attendre, et ne prit terre que le lendemain, à trois heures du matin, près de la tour des Arabes, où il fut suivi du reste de la division, qui, s'étant formée aussitôt, se porta sur Alexandrie déjà occupée par nos troupes.

Le 3 juillet, on se mit en marche sur le Caire; Belliard, avec la 21e demi-brigade d'infanterie légère, faisait l'avant-garde de la division Désaix, qui était elle-même l'avant-garde de l'armée. Il ne rencontra d'abord que trois à quatre cents Mameloucks, qui n'osèrent pas affronter la fusillade, et qui bientôt s'éloignèrent à toute bride, épouvantés par notre artillerie, et surtout, par les obusiers qu'ils nommaient *des canons à deux coups*. Le 14, on apprit à Miniet-Salamé que Mourad-Bey, avec tous ses Mameloucks, des Arabes et deux à trois mille paysans armés, attendait les Français à Chebreiss. Aux approches de ce village, chacune des divisions composant l'armée d'Orient se forma en carré. La 21e demi-brigade, commandée par Belliard, dessinait l'un des côtés de celui de la division Désaix. Ce fut sur elle que les Mameloucks exécutèrent leur première charge, mais elle la reçut avec sang-froid, et la repoussa avec vigueur. Les

efforts de cette cavalerie pour entamer d'autres carrés n'ayant pas été plus heureux, elle se retira sur sa première position; mais Bonaparte la fit poursuivre, et donna au général Désaix l'ordre d'attaquer. Aussitôt la brigade Belliard, appuyée par le reste de la division, s'élança au pas de course dans Chebreiss, culbuta l'ennemi, le dispersa, lui prit ses canons et ses bagages, et le rejeta sur la route du Caire. Après ce combat, nos colonnes continuèrent de s'avancer vers la capitale de l'Égypte.

C'était auprès de cette ville, sur la rive gauche du Nil, au village d'Embabé, que Mourad-Bey avait rassemblé ses forces. Notre armée se prépara à l'attaquer à peu près dans le même ordre qu'à Chebreiss; la division Désaix tenait la droite. A peine est-on en position que les Mameloucks, sortant de leurs retranchemens, se précipitent sur nos troupes: d'abord, ils se dirigent sur le centre, puis, à moitié chemin, tournant brusquement à gauche, ils fondent sur la division Désaix et sur la face du carré où commande le général Belliard qui se dispose à recevoir le choc: il fut impétueux et terrible, mais la résistance était invincible; la fusillade fut si vive et si bien nourrie que les escadrons rompus furent contraints de se retirer à la débandade vers le désert, en laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés; plusieurs Beys furent tués, en chargeant avec la plus rare intrépidité et toute la fureur du désespoir.

La gauche de l'armée emporta les retranchemens d'Embabé, et compléta ainsi cette victoire, qui reçut le nom de *journée des Pyramides*, et décida de la conquête de la Basse-Égypte. L'ennemi fut poursuivi jusqu'au-delà

de Giseh, où le quartier-général arriva, le 22 juillet, à neuf heures du soir, et occupa la maison de plaisance de Mourad.

Le lendemain, le Caire ouvrit ses portes aux Français. La division Désaix, destinée à agir dans la Haute-Égypte, resta, à Giseh, sur la rive gauche du Nil, et le général Belliard, nommé commandant de la province, alla en avant au village de Tersy, où furent établis un camp retranché et une batterie, dans le but de dominer la navigation du fleuve.

Après la prise du Caire, on remarqua une grande fermentation dans quelques corps de l'armée. Des généraux, des officiers supérieurs exprimèrent hautement leur mécontentement. Le général Belliard fut assez heureux pour maintenir le bon ordre et la discipline dans sa brigade, qui donna alors des preuves de la sagesse et du bon esprit qui l'animaient. Le 23 août, le général Désaix partit pour combattre Mourad-Bey dans la Haute-Égypte mais il ne put emmener avec lui le général Belliard, qui, atteint d'une cruelle ophtalmie, et aveugle depuis plusieurs jours, dut rester à Giseh, pour attendre sa guérison.

Après le 28 octobre, Belliard fut appelé au Caire, pour remplacer, dans le commandement de cette place, le général Dupuis, assassiné pendant la révolte; mais, à cette époque, il avait recouvré la vue, et dans l'espoir d'être bientôt à même de rentrer en campagne, il sollicita et obtint du général en chef l'autorisation de revenir à la tête de sa brigade. Il ne tarda pas à quitter Giseh avec une faible colonne d'infanterie et un convoi de munitions, entra dans la Haute-Égypte, et, après avoir, dans plusieurs combats sur sa route, repoussé victorieusement

les

les attaques des Mameloucks et des Arabes, il rejoignit dans le Faïoum la division Désaix, dont il ne devait plus cesser de partager les travaux.

Le 22 janvier 1799, cette division rencontra l'armée de Mourad auprès du village de Samanhoud; elle s'élevait à près de cinquante mille hommes, et se composait de Mameloucks, d'insurgés du pays, de Maugrabins, de Nubiens, et d'un grand nombre de tribus arabes, parmi lesquelles celles de Djedda et, d'Yambo. L'avant-garde de Désaix n'hésita pas un moment à charger celle de Mourad. Pendant qu'elles en viennent aux mains, Désaix dispose sa petite armée en trois carrés; à peine a-t-il arrêté cet ordre de bataille qu'une immense cavalerie se développe sur ses ailes. En même temps de fortes masses d'infanterie et plusieurs escadrons se précipitent sur le carré du général Belliard qui les attend presque à bout portant et fait sur eux un feu d'artillerie et de mousqueterie si terrible, qu'en un instant ils sont dispersés; l'ennemi reçu avec la même vigueur sur les autres points, est également repoussé. Les beys et Mourad lui-même prennent la fuite, entraînant avec eux le reste de leur armée qui fut poursuivie à plus de six lieues jusqu'au village de Farchou, où la lassitude seule engagea les Français à s'arrêter.

Le 23 janvier, ils continuèrent à chasser devant eux les Mameloucks et arrivèrent le 28 à Esneh, où resta le général Friant avec sa brigade. Les autres corps poussèrent jusqu'à Sienne ou Assouan, et entrèrent le 2 février dans cette dernière ville de l'Egypte méridionale, après des fatigues excessives à travers les déserts, où ils n'avaient pas cessé de harceler les troupes de Mourad. Convaincus à la fois qu'il n'y avait plus de salut pour eux sur le ter-

ritoire égyptien, ce chef et les siens s'enfoncèrent dans l'affreux et triste pays des Barabras, nation qui habite la Basse-Nubie, et qui est aussi connue sous le nom de Bribes.

Le 3, le général Belliard fit avec le général Désaix un détachement à l'île de Philé en Ethiopie, et s'empara au-dessus de Sienne, d'une grande quantité de barques que les Mameloucks avaient remontées avec une peine infinie jusqu'en cet endroit du Nil, mais qu'ils n'avaient pu conduire plus loin : elles étaient chargées de leurs effets les plus précieux et portaient, en outre, des vivres et des munitions. L'expédition se borna à cette capture; le manque d'embarcations convenables, et la certitude de ne pouvoir enlever par un coup de main, Philé dont les habitans étaient résolus à se défendre, obligèrent de différer cette conquête. Désaix revint alors sur ses pas, et laissa à Sienne le général Belliard, qui s'occupa aussitôt d'y élever un fort dont les matériaux furent réunis et portés à bras par les officiers et les soldats de la 21[e] légère, que son exemple encouragea à ce pénible travail.

Peu de jours après, le général Belliard apprit que les Mameloucks venaient de poser leur camp à quatre journées de Sienne; il partit sur-le-champ pour les combattre, pénétra en Abyssinie, et porta nos armes jusqu'à Catatsché, fixant ainsi le premier, les limites de nos conquêtes au-delà de celles que les Romains avaient assignées aux leurs. Les Mameloucks n'attendirent pas nos troupes; ils remontèrent au-delà des cataractes et allèrent chercher un refuge dans le désert. Le général Belliard dut alors redescendre à Sienne; mais avant de rentrer, il fit l'expédition de l'île de Philé dont il prit possession.

Vers la fin de février, il reçut l'avis que les Beys, amenant avec eux un grand nombre de Bribes et de cavaliers nubiens, avaient, par un grand circuit dans le désert, gagné de nouveau les frontières de l'Egypte, et venaient tout-à-coup de traverser le Nil à Erment. Afin de s'opposer promptement à leurs progrès, il descendit aussitôt à Esneh, où il sut que les Arabes d'Yambo, grossis par un renfort de trois mille hommes qu'ils avaient reçu de Kosseïr, s'étaient joints aux Mameloucks. Après avoir pris des vivres et des munitions, il marcha avec cinq cents hommes d'infanterie, deux pièces de canon du calibre de quatre, et trente dragons, à la recherche de l'ennemi. En route, il fut averti que la flotille française, commandée par le brave capitaine Morandi, qui s'était fait sauter plutôt que de se rendre, était tombée au pouvoir de Hassan-Bey. On lui annonça en outre, que les troupes du schérif se trouvaient réunies en très-grand nombre à Benouthal. Belliard, certain dès lors de la direction qu'il devait prendre, passa le Nil à Elkamoulé, et arriva dans la matinée du 8 mars, près de l'ancienne Captos. L'ennemi n'eut pas plutôt aperçu les Français qu'il lança contre eux trois fortes colonnes d'infanterie, qui, avec quatre à cinq cents Mameloucks débouchèrent tambour battant, drapeaux déployés. Soudain Belliard forme de sa petite troupe un carré, qu'il fait flanquer par la seule de ses pièces que la chaleur n'eût pas mise hors de service. Dès que la fusillade est engagée, Belliard détache deux compagnies d'éclaireurs, qu'il soutient avec le carré qu'ils précèdent. Hassan, à la vue de ces tirailleurs, fait avancer une masse considérable d'Arabes d'Yambo, et ordonne solennellement à cent cinquante des plus braves et des plus fanatiques, de se dévouer et

d'égorger les infidèles qui se présentent. Les tirailleurs se réunissent et attendent de pied ferme le choc qui les menace. Alors commence une lutte corps à corps, dont le succès reste encore indécis lorsque quinze dragons, placés sur l'un des côtés du carré, chargent avec impétuosité, séparent les combattans et sabrent les agresseurs. Deux étendards de la Mecque furent les trophées de cette action, pendant laquelle des coups de canon bien dirigés empêchèrent le schérif de secourir ses seïdes, qui périrent tous jusqu'au dernier. Deux colonnes qu'il avait envoyées à leur soutien et une charge de ses Mameloucks furent vigoureusement repoussées.

Belliard continuant sa marche, franchit plusieurs fossés et canaux dont les Arabes tentèrent envain de disputer le passage, et arriva devant Benouthal, où Hassan s'était arrêté avec le gros de ses forces. Là s'offrirent de nouveaux obstacles bien plus difficiles à surmonter. Il ne s'agissait pas seulement d'attaquer un grand rassemblement de fantassins mal armés, et une cavalerie sans tactique, il fallait encore affronter une artillerie bien servie et bien approvisionnée, car Hassan ayant fait débarquer et mettre en position les canons de la flotille de Morandi, faisait usage des munitions trouvées à bord des bâtimens capturés. Sur la berge d'un canal large et profond s'élevait une batterie de quatre pièces, dont le feu causa d'abord quelque surprise au général Belliard; il alla la reconnaître, fit former les carabiniers de la 21e légère en colonne d'attaque, et leur ordonna d'enlever la batterie, pendant que le carré passerait le canal et manœuvrerait pour tourner l'ennemi posté dans un bois de Palmiers en avant du village. On bat la charge, tout se met en mouvement: les carabiniers, se préci-

pitent dans la redoute, passent à la baïonnette tous les Arabes qui la défendent, et s'emparent des pièces; en même temps le carré, conduit par le général Belliard, éloigne les Mameloucks, culbute l'infanterie de Hassan, et la rejette dans Benouthal où elle cherche un refuge dans les maisons, et s'amoncèle dans la mosquée. Hassan avait fait créneler les murailles d'un grand bâtiment, qui avait autrefois servi de résidence au Kachef; c'est dans ce lieu, maintenant transformé en une sorte de citadelle, où sont déposées toutes ses munitions de guerre et de bouche, qu'il se retranche avec ses Meckains. Pour l'attaquer dans cette retraite, le général Belliard dut changer ses dispositions : il partage sa troupe en deux colonnes, l'une destinée à entourer le palais du Kachef, et l'autre à pénétrer dans le village pour enlever de vive force la Mosquée, les maisons et les barques, occupées. Les Français s'avancent au pas de charge, et bientôt le combat n'est plus qu'un horrible carnage. Les Arabes font feu de toutes parts : excités par le plus ardent fanatisme, ils ne veulent ni fuir, ni se rendre; nos soldats forcent les maisons, se jettent dans les embarcations, et trouvent partout les dépouilles sanglantes de leurs malheureux camarades égorgés sur la flotille; ils ne respirent que la vengeance; pour réduire leurs ennemis, ils emploient à la fois le fer et la flamme; la mosquée et l'édifice où Hassan s'est retranché, sont le but des plus grands efforts. Guidés par le brave Eppler, les carabiniers de la 21ᵉ, d'abord repoussés par une fusillade terrible, reviennent à la charge avec des brandons, mettent le feu à la mosquée, et tous les Arabes qu'elle renferme périssent étouffés par la fumée ou dé-

vorés par l'incendie. Toutes les autres maisons ont le même sort. En peu d'instans le village ne présente plus qu'un amas de cendres, et les rues sont encombrées de cadavres. Depuis que les Français étaient maîtres de l'Egypte, il n'y avait pas encore eu d'exemple d'une scène aussi affreuse : la nuit put seule suspendre ce massacre.

L'enceinte défendue par Hassan était encore intacte. Le lendemain, au point du jour, Belliard s'occupe de mettre un terme à l'opiniâtre résistance de ce chef. Tout est prêt pour l'attaque. Les sapeurs de la 21e légère brisent la grande porte à coups de hache, pendant que ceux du génie entament la muraille de gauche, et que les chasseurs mettent le feu à une petite mosquée ou chapelle attenante, dans laquelle sont placées les munitions de l'ennemi. Bientôt la flamme gagne les poudres, et la chapelle saute en l'air avec quarante Arabes. Aussitôt le général Belliard, résolu à profiter de l'ouverture que présente l'écroulement produit par l'explosion, réunit une partie de ses forces, et, malgré la fureur des Arabes, qui, le fusil à la main, le sabre ou le poignard dans les dents, et entièrement nus, lui disputent le passage, il franchit la brèche, et parvient à se rendre maître de la grande cour. Les ennemis que le schérif Hassan anime du geste et de la voix se barricadent alors dans le principal corps de logis; là ils soutiennent encore un siége, et ce n'est que dans la matinée du troisième jour, après qu'ils ont tous péri sous la baïonnette ou dans l'embrâsement, que le général Belliard reste en possession des ruines fumantes qu'ils avaient défendues avec tant d'acharnement. Au milieu des débris de l'incendie s'élevaient des monceaux de cadavres. Le schérif fut trouvé

parmi les morts dont le nombre s'élevait à plus de douze cents, sans compter une immense quantité de blessés. Les vainqueurs eurent trente-cinq hommes tués et soixante-dix atteints plus ou moins grièvement. Mais cette perte était bien compensée par les autres résultats de ce combat, l'un des plus glorieux qui aient été livrés pendant l'expédition d'Égypte; le général Belliard recouvra toute l'artillerie et tous les bâtimens de la flotille; deux drapeaux pris à l'ennemi attestèrent en outre sa victoire.

Après avoir rejeté dans le désert les Mameloucks, qui, depuis le commencement de l'action, en étaient restés spectateurs, Belliard n'ayant plus que vingt-cinq cartouches par homme et douze charges de mitraille, chercha à se rapprocher du général Désaix, dont il n'avait pas de nouvelles depuis long-temps. Il fit embarquer tous ses blessés ainsi que ceux de l'ennemi, et descendit à Kené, où il s'établit dans une maison de Mameloucks qu'il fit mettre en état de défense. Il y apprit bientôt que Désaix ayant reçu le rapport qu'il lui avait adressé, était sur-le-champ parti de Siout pour venir le rejoindre, et qu'il amenait avec lui des vivres, des munitions et deux bataillons de la brigade du général Friant. Désaix arriva en effet le 30 mars, et témoigna sa satisfaction au général Belliard, à qui Bonaparte venait de décerner un sabre d'honneur pour sa belle conduite dans la Haute-Égypte.

Le 31, les Français se mirent en marche, pour aller attaquer un nouveau rassemblement de Mameloucks, qui, depuis deux jours, s'était formé, à Kous, sous la direction d'un neveu du schérif Hassan; mais, à l'approche des colonnes envoyées contre lui, l'ennemi rentra dans le désert, et se rabattit sur la Guitta, espèce d'oasis

inhabitée, mais qui est cependant la station la plus importante de la vallée, qui communique du Nil au port de Kosseïr sur la Mer-Rouge. Le général Belliard eut ordre de se porter sur ce point, par Adjazzi, avec la 21e légère et le 20e régiment de dragons. Les Mameloucks, informés de ce mouvement, quittèrent leur asile, et se dispersèrent, pour sortir du désert et rejoindre les Meckains à Aboumanah : à Bir-el-Bahr, ils se rallièrent, mais ils en furent chassés, et s'éparpillèrent dans la vallée de Redizy, afin de gagner Assouan. Le général Belliard suivit leurs traces, les atteignit plusieurs fois, et les mena battant jusqu'à Kom-Ombos, où, ne pouvant pas rester plus long-temps éloigné du général Désaix, il les abandonna pour redescendre vers Kené.

Cependant, les Anglais avaient paru en vue de Kosseïr, et il était à craindre qu'ils n'effectuassent un débarquement dans ce port qui établit la communication entre l'Arabie et l'Égypte. Il était essentiel d'occuper ce point maritime; le général Belliard, chargé seul de l'opération, marcha à grandes journées sur Kosseïr, dont il prit possession le 29 mai, pour ainsi-dire en présence des Anglais, qui croisaient toujours sur la côte; il laissa garnison dans le fort, et, après l'avoir mis en état de commander l'entrée du port et les environs, il revint à Kené, où il fit achever les ouvrages pour la sûreté de cette position, et s'occupa à régulariser l'administration de la province de Thèbes dont il avait été nommé gouverneur, et où il protégea les recherches et les savantes investigations des membres de l'Institut du Caire.

Lorsque, par suite des évènemens dans la Basse-Égypte, la plus grande partie de l'armée d'Orient eut été rappelée au Caire, Mourad-Bey, profitant de l'absence des

troupes françaises, se réorganisa dans la Haute-Égypte, et voulut de nouveau tenir la campagne. Il était parvenu à se créer une force de cinq à six mille hommes, cavaliers et fantassins. Belliard commandait toute la contrée. Il partit avec cinq ou six cents baïonnettes, atteignit Mourad à Japht-Rachin, lui présenta la bataille, le défit complètement après huit heures de combat, le réduisit à demander la paix, et lui accorda une honorable capitulation qui fut ratifiée par le général en chef.

Sur ces entrefaites, l'armée turque s'étant portée sur Salahieh, Kléber avait conclu avec le grand visir une convention d'après laquelle les Français devaient évacuer l'Égypte. Déjà tout se préparait pour le départ, lorsque les Anglais s'opposèrent à l'exécution du traité : il fallut reprendre les hostilités; le général Belliard eut ordre de quitter la Haute-Égypte, et de forcer de marches, pour se rendre au Caire avec toutes ses troupes. Il y arriva le 18 de mars 1800, et défila, à la tête de ses soldats en grande tenue, devant le palais où était établi le quartier-général; Kléber avait, depuis quelques jours, reçu du commodore Sidney-Smith des dépêches auxquelles il avait jusqu'alors différé de répondre ; l'officier anglais qui les lui avait apportées était encore au Caire; il le fit venir, et quand la colonne du général Belliard parut, « Voici, lui dit-il, le général » Belliard qui arrive de la Haute-Égypte; vous voyez » ses braves troupes. Eh bien! c'est mon ultimatum que » j'attendais. Demain, j'attaque le visir, je le bats, et » vous porterez à votre général la nouvelle de la vic- » toire »....

Le général Belliard alla s'établir au camp, où, dès le lendemain, on lui composa une brigade de la 21ᵉ lé-

gère et de la 88e de ligne; et tout s'apprêta pour la bataille.

Le 20 mars, l'armée française se forma dans la plaine de Qoubbeh; elle était disposée en quatre grands bataillons carrés, dont celui de droite était commandé par le général Belliard, sous les ordres du général de division Friant. Après avoir livré ou soutenu plusieurs combats dans la matinée, ce bataillon carré fut attaqué par une masse énorme d'Osmanlis agglomérés pêle-mêle et sans ordre; ils se croyaient certains de la victoire, et s'avançaient en poussant d'affreux hurlemens; Belliard les laissa approcher à demi-portée de canon, et fit faire un feu si vif et si continu que cette multitude, écrasée par la mitraille et par la mousqueterie, se vit arrêtée dans son mouvement, et contrainte de prendre la fuite. La terre fut jonchée de ses morts et de ses blessés. Les troupes françaises n'avaient jamais déployé plus de courage que dans cette grave circonstance qui pouvait décider du sort de l'armée et de celui de l'Égypte. La prise du village d'Héliopolis, enlevé de vive force par la division Régnier, compléta le triomphe de cette brillante journée.

Les Turcs en pleine retraite furent poursuivis jusqu'à Belbeys, où l'armée française entra, après avoir éprouvé une faible résistance. Elle y trouva une grande quantité de bagages, des litières, des effets de campement et des armes. Le lendemain, elle continua son mouvement sur Salahieh. A Koraïn, un parti considérable de cavalerie, formant l'arrière-garde des Ottomans, fut battu, dispersé et rejeté sur les débris de leur armée, qui se repliait précipitamment vers la Syrie. On s'attendait qu'ils se rallieraient à Salahieh, mais le grand visir ayant appris la défaite

de son arrière-garde à Koraïn, se hâta de lever son camp, et se sauva à travers le désert, abandonnant ses tentes, son artillerie et ses bagages. Les Français ne trouvèrent personne dans la ville, où ils purent se reposer de leurs longues fatigues, et disposer, pour leur usage, des objets que les Turcs n'avaient pas eu le temps d'emporter.

Une partie de l'armée vaincue se dirigeait vers Damiette. Belliard ayant reçu l'ordre de la suivre et de reprendre cette place, ainsi que le fort de Lesbeh, partit pour cette expédition avec la 21e demi-brigade forte de douze cents hommes. Parvenu au canal de Moïse, il ne trouva point de barques pour le passer; l'eau avait quatre pieds de profondeur : c'était plus qu'il ne fallait, dans un fonds vaseux, pour qu'elle pénétrât dans les caissons, et que les chevaux ne pussent pas traîner les pièces; il n'y avait alors d'autre moyen que de faire transporter les munitions par les soldats, qui auraient ensuite conduit les canons sur la rive opposée. Belliard se jeta le premier dans le canal, et, en un instant, le passage fut effectué. A une lieue de Damiette, l'avant-garde ennemie fut rencontrée et rejetée sur le corps principal, qui avait pris position, en avant de cette ville, au village de Schouara. Les Turcs étaient au nombre de douze mille; ils furent aussitôt attaqués, et, malgré la supériorité de leur nombre et la vigueur de leur défense, ils durent céder à la valeur des douze cents Français et aux habiles dispositions du chef qui dirigeait leurs efforts; enfoncés dans leur centre, tournés par leur droite, culbutés sur tous les points, ils s'enfuirent dans le plus grand désordre, laissant entre les mains du général Belliard deux drapeaux, dix pièces de canon, beau-

coup de prisonniers et une foule de blessés. Cette victoire ouvrit les portes de Damiette à nos troupes, qui prirent immédiatement possession de cette ville, où les Turcs avaient formé des magasins considérables en grains et en biscuits. Un détachement suivit l'ennemi sur Lesbeh, et s'empara du fort.

Après ce succès décisif, tout le pays rentra dans l'ordre, et vint faire sa soumission. Le général Belliard, d'après la volonté du général en chef, céda le commandement de la province au général Rampon, et partit en toute hâte pour aller renforcer, avec la 21e demi-brigade d'infanterie légère, l'armée occupée d'assiéger le Caire et Boulak, qui s'étaient insurgés pendant l'expédition de Salahieh, et où avait pénétré un gros corps de l'armée turque. En traversant le Delta, il appaisa sur sa route toutes les insurrections, fit rentrer tous les villages dans l'obéissance, fit acquitter les contributions et frappa des réquisitions de vivres. Il arriva, dans les premiers jours d'avril 1800, devant le Caire, et se réunit à la division Friant chargée de réduire Boulak. Le 15, avec le jour, commença le sac de cette ville; Belliard guida l'attaque du centre; ses soldats emportèrent les retranchemens, renversèrent toutes les barricades qui défendaient les approches, et fermèrent toutes les issues; hommes, femmes, enfans, toute la population était sous les armes, pour repousser l'assaut. Quand l'enceinte fut forcée, il fallut assiéger chaque quartier, chaque rue, chaque maison; tout fut enlevé ou incendié : c'en était fait de Boulak, si les habitans n'eussent pris le parti d'implorer la clémence des vainqueurs. Les chefs des diverses corporations se rendirent, à cet effet, auprès du général Friant.

L'ordre fut donné à l'instant, pour faire cesser le feu et le pillage, et le pardon fut proclamé du haut des minarets et sur les places de la ville.

Le 18, Kléber, voulant profiter de la terreur que la prise de Boulak avait dû inspirer aux habitans du Caire, ordonna l'attaque générale de cette dernière ville. Celle du centre, sur la place Esbekieh, fut confiée au général Belliard; il la conduisit avec son intrépidité ordinaire, mais, après avoir emporté une partie du quartier Cophte, il fut atteint d'une balle qui lui traversa le corps. Le combat, qui avait duré toute la nuit, cessa au jour, et les Français s'établirent dans tous les postes d'où ils venaient de chasser leurs adversaires. Le 19, le Caire demanda à capituler, mais les propositions faites par les envoyés d'Ibrahim-Bey et de Jussuf-Pacha, n'étant pas de nature à être acceptées, une nouvelle attaque eut lieu dans la soirée du lendemain : elle fut moins violente que la première, mais elle décida du succès, et la reddition de la place fut signée le 21. Deux jours furent accordés pour les préparatifs de l'évacuation; et les Osmanlis ainsi que les Mameloucks, sortirent de la ville le 25 avant midi. Kléber récompensa alors les officiers qui avaient le plus contribué à lui faire reconquérir le Caire; il conféra à Belliard le grade de général de division.

Peu de temps après, ce général en chef ayant été assassiné, le général Menou prit, le 15 juin, le commandement par intérim; Belliard, heureusement rétabli de sa blessure que l'on avait d'abord jugée mortelle, fut nommé gouverneur du Caire, où l'armée française resta dans l'inaction jusqu'au 24 mars 1801, époque à laquelle on reçut l'avis que le général Abercromby, à la

tête d'une armée de vingt-trois mille Anglais, destinée à agir de concert avec les forces ottomanes, venait de débarquer dans la rade d'Aboukir, malgré la vive opposition de la division Friant. A la nouvelle de cet évènement, Menou rassembla les généraux pour les consulter sur le parti qu'il devait prendre; tous déclarèrent qu'il fallait sur le champ marcher à l'ennemi avec toutes les troupes disponibles; Menou émit seul une opinion contraire et se borna à envoyer sur Alexandrie le général Lanusse avec trois régimens, et sur Belbeys, le général Reynier avec sa division, qui revint bientôt au Caire, où elle retrouva encore le général en chef. A son retour, Menou se détermina enfin à se mettre en mouvement; le général Belliard resta seul au Caire avec la 9e demi-brigade, forte seulement de neuf cent cinquante hommes; il rechercha l'amitié des Mameloucks de la Haute-Egypte, qui promirent de devenir ses auxiliaires; mais Mourad-Bey qui les commandait, étant mort de la peste à Benisouef, ils se bornèrent à garder la neutralité. Belliard, voyant qu'il ne pouvait plus compter sur leur appui, s'occupa avec plus d'activité que jamais à mettre le Caire en état de défense, et quoique l'opération fût des plus difficiles, vu l'immense développement de l'enceinte, elle ne rebuta point sa persévérance.

Cependant, le général Lanusse s'était réuni au général Friant, et ils avaient ensemble remporté un léger avantage sur les premières troupes qui avaient débarqué. Il était évident que si l'armée entière fût arrivée plus tôt, ainsi qu'elle le pouvait, les Anglais eussent été anéantis; mais de coupables lenteurs et une inconcevable hésitation leur donnèrent le temps de se fortifier, et quand le général en chef Menou fut en mesure d'agir, il fallut

attaquer des redoutes, des retranchemens et de grands ouvrages contre lesquels vinrent échouer les efforts de nos soldats. Après une action sanglante, notre armée divisée fut obligée de battre en retraite, et l'Egypte fut perdue sans retour pour les braves qui l'avaient conquise.

Menou avec une partie des troupes se renferma dans Alexandrie, où il ne tarda pas à être bloqué; l'autre partie, sous les ordres du général Lagrange fut envoyée à Ramanhieh, où elle fût suivie par les Anglais, qui la forcèrent à se replier sur le Caire; elle rentra dans cette ville le 13 mai; déjà l'armée turque de Syrie ayant traversé le désert, était à Salahieh et avait occupé Belbeys. La situation des Français au Caire, était devenue des plus critiques; les Anglais n'avaient plus que quelques marches à faire pour arriver devant Boulak, et les avant-postes turcs en étaient à peine éloignés de trois milles. Dans cet état de choses le général Belliard, depuis long-temps habitué à braver de grands dangers conçut le hardi projet de marcher contre l'armée ottomane, qui était la plus rapprochée, et de la combattre avant que l'armée anglaise n'eût opéré sa jonction avec elle. Il avait calculé qu'une victoire éclatante remportée sur les Turcs pouvait de suite dégager son corps d'armée, et le laisser libre de déployer ensuite toutes ses forces contre les Anglais, dont le système de temporisation paraissait favorable à ses vues. Décidé en conséquence à prendre l'initiative de l'attaque, il sortit du Caire le 16 mai, en se dirigant vers Belbeys avec quatre mille six cents fantassins, neuf cents chevaux et vingt-quatre pièces d'artillerie. Parvenu à El-Zouaneh, il rencontre une avant-garde forte de neuf cents Osmanlis et

cinq cents Anglais. Aussitôt il forme son infanterie sur deux ailes, en colonnes serrées et plaçant sa cavalerie au centre, il aborde l'ennemi par les hauteurs qui tracent la lisière du désert ; l'attaque fut prompte et vive ; en un instant l'artillerie française eut fait taire celle qui lui était opposée ; deux pièces anglaises sont enlevées par la cavalerie du général Belliard, qui sabre les canonniers dans leur batterie, et met en fuite l'infanterie turque. Belliard la fait poursuivre ; mais un corps considérable sorti de Belbeys, se porte au devant de lui, pour le combattre ; il précipite alors ses soldats au pas de charge : le choc eût été terrible ; pour l'éviter, le grand-visir, d'après l'instruction du général anglais, disperse ses troupes en groupes nombreux, de manière à entourer la petite armée dont il redoute le courage ; le reste des Ottomans débouche en même temps de Belbeys, et de fortes masses de cavalerie, en se prolongeant dans le désert, semblent, par de grands détours, vouloir se diriger vers le Caire. Le général Belliard, considérant que pendant qu'il escarmoucherait avec une armée qui refusait tout engagement sérieux, on pourrait le couper de cette ville et s'en emparer, comme on l'avait fait au moment de la bataille d'Héliopolis, prit le parti de s'en rapprocher, et y rentra le 17 mai, après avoir fait éprouver de grandes pertes aux ennemis, qui, intimidés par son audace, ne s'avancèrent plus qu'avec une extrême circonspection. Il s'occupa sans délai de multiplier ses moyens de défense, afin d'en imposer à ses adversaires par les préparatifs d'une résistance vigoureuse. Le 20 juin, l'armée combinée des Anglo-Turcs, forte de quarante-cinq à cinquante mille combattans, commença

commença ses opérations contre le Caire ; toutefois n'osant rien entreprendre de décisif, avant l'arrivée de huit mille hommes du corps d'armée des Indes, qui, débarqués à Kossïer, accouraient par la Haute-Egypte ; elle se borna à resserrer de plus en plus la place. Avec une poignée de soldats, le général Belliard avait à faire occuper quatorze forts et la citadelle ; il lui fallait, de plus, garder le vaste espace qui renferme le vieux et le nouveau Caire, Boulak et Gizeh. Toute cette ligne offrant un développement de plus de douze mille six cents toises, était d'autant plus difficile à garnir et à surveiller sur tous les points, qu'il était nécessaire en même temps de contenir une population nombreuse, qui, lors même qu'elle n'eût pas été naturellement disposée à la révolte, y était excitée par la crainte d'encourir la colère du grand-visir, après une reddition déjà jugée inévitable et prochaine. Le général Belliard se vit donc obligé de renoncer à l'avantage des grandes sorties, dans lesquelles, en tombant séparément sur chacun des corps qui formaient le blocus, il eût pu affaiblir les assiégeans et les contraindre d'abandonner leur entreprise ; réduit à l'impossibilité d'agir au dehors, il ne négligea aucune des précautions que pouvait suggérer la circonstance ; fit élever de fortes redoutes entre le Caire et Boulak, et mit Gizeh à l'abri d'un coup de main. Tous ces travaux furent exécutés à la vue de l'ennemi, qui, attendant toujours le renfort des Indiens, continuait à procéder avec lenteur et hésitation. Ce retard fut sans doute favorable aux Français, mais malheureusement les subsistances commencèrent à s'épuiser dans la ville, et vers le milieu de juin, à peine y restait-il des vivres pour quinze à vingt jours. La pénurie d'argent ne se faisait pas moins res-

rentir ; les troupes étaient sans solde, et les magasins d'artillerie sans munitions ; il n'y avait pas au Caire cent cinquante coups par pièce, et l'on y manquait d'affuts de rechange : pour surcroit de malheur, la peste, qui d'abord avait paru respecter cette grande cité, s'y était déclarée au commencement de l'année d'une manière si effrayante que les vieillards ne se rappelaient pas d'avoir vu une époque aussi désastreuse. Plus de trente mille individus avaient succombé depuis quelques mois, et chaque jour il entrait au Lazareth plus de cent cinquante Français. Dans une situation aussi difficile, le général Belliard, réunit les officiers généraux et les officiers supérieurs, et d'après leur avis, il conclut une convention des plus honorables, dans laquelle il fut stipulé que l'armée française avec ses auxiliaires sortirait de la place, emmenant armes, bagages, artillerie de campagne, caissons et munitions, serait transportée en Europe aux frais des gouvernemens anglais et ottoman, et conduite par la voie la plus prompte et la plus directe, dans les ports français de la Méditerranée. Cette convention signée le 28 juin par le général Belliard, et ratifiée par les chefs de l'armée anglo-turque, reçut sa pleine et entière exécution. Le 9 août, le général Belliard avec ses troupes s'embarqua à Aboukir et fit voile pour la France où il fut parfaitement accueilli par le premier consul, qui, en 1801, lui donna le commandement de la 24e division militaire. Il resta dans ce poste jusqu'en 1804, remplit en 1805, à la grande armée, les fonctions de chef d'état-major général du corps de cavalerie commandé par Murat, et contribua aux succès de Wirtingen, de Neresheim, et de Languenau. Après ces combats, dans lesquels les Autrichiens avaient perdu plus de quatre mille hommes, Belliard fut désigné pour régler les articles de

la capitulation demandée par le général Werneck, qui se rendit prisonnier avec toutes ses troupes.

Lorsque, le 15 octobre, deux jours après la prise de Vienne, et par suite de la mésintelligence qui avait éclaté entre les Autrichiens et les Russes, le général baron de Winzingerode, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, se présenta aux avant-postes français pour offrir de capituler, Murat ayant accepté la proposition, le général Belliard fut encore délégué pour suivre et diriger les négociations; il se rendit en conséquence à Hollabrunn et consentit d'après les instructions qui lui avaient été données, les bases d'une convention provisoire, que Napoléon ne voulut pas approuver.

Le 2 décembre, Belliard assista à la bataille d'Austerlitz, y prit une part glorieuse et fut, le 26 du même mois, nommé grand officier de la Légion-d'honneur.

En 1806, il fut encore employé sous le prince Murat, et fit la campagne de Prusse, comme chef d'état-major-général de sa cavalerie : il se signala le 14 octobre à la bataille d'Iéna, et le 28 au combat de Prentzlaw, où il fut chargé de faire à un corps prussien la sommation de mettre bas les armes. Le général ennemi se rendit avec seize mille hommes d'infanterie, six régimens de cavalerie, quarante-cinq drapeaux ou étendards, et soixante-quatre pièces d'artillerie attelées.

A Stettin, Belliard eut l'honneur d'attacher son nom à la fameuse capitulation que dicta l'audace du général Lasalle; à Lubeck, à Golymin en Pologne, il concourut également au triomphe de nos aigles. En 1807, son activité ne se rallentit point : il combattit à Hoff, à Heilsberg, à Eylau, à Friedland, devant Tilsitt, et partout il se couvrit de gloire en se montrant soldat intrépide et général consommé.

En 1808, il passa à l'armée d'Espagne et contribua à la reddition de Madrid, dont le gouvernement lui fut confié. Une insurrection violente ayant éclaté dans cette ville, au moment de la bataille de Talavera, il se rendit seul au milieu de la population, qui presque entière avait pris part au mouvement, et sut à la fois, en l'apaisant par sa prudence et en la contenant par sa fermeté, conserver aux Français cette capitale et la préserver des horreurs de la guerre au péril de sa vie. Peu de temps après, il reçut la croix de commandeur de l'ordre de la Couronne de fer.

En 1812, Belliard quitta l'Espagne, où il avait été major-général du Roi Joseph et commandant de l'armée du centre; appelé à faire partie de l'expédition de Russie, il fit, comme aide major-général de cavalerie, dans la grande armée, cette campagne dont les débuts s'annoncèrent par les plus brillans succès, et qui se termina par d'éclatans revers. Au combat de Kukoviacky, il chargea et culbuta, à la tête d'un bataillon, une colonne considérable d'infanterie russe devant laquelle se repliaient les troupes françaises, et reprit à l'ennemi l'artillerie d'une division. A Witepsk, à Smolensk et à Dorogoboutsch, il ne se fit pas moins remarquer.

A la Moskowa il décida peut-être du gain de la bataille, en établissant entre le village de Sminskoe et la grande redoute que venait d'enlever la cavalerie française, une batterie de vingt pièces de canon, dont le feu arrêta court, et força à la retraite des masses profondes de toutes armes de la garde russe.

A Mojaïsk il eut deux chevaux tués sous lui, et fut dangereusement atteint à la jambe par un boulet; malgré les souffrances que lui causait sa blessure, il continua de suivre

l'armée, fit retraite avec elle, fut nommé colonel-général des cuirassiers à Smorgoni, et réorganisa à sa rentrée en Prusse, toute notre cavalerie qui se trouvait réduite à l'état le plus déplorable.

A la bataille de Dresde en 1813, il fut chargé par l'empereur, de remplir les importantes fonctions d'aide-major-général de l'armée, et se signala pendant la marche de Friedberg à Leipsick. Dans les trois sanglantes journées, qui, sous les murs de cette dernière ville, eurent un dénouement si funeste pour les Français, on le vit constamment au milieu du feu où il eut deux chevaux tués et le bras cassé par un boulet. Toujours à son poste, il suivit tous les mouvemens de l'armée jusqu'au passage du Rhin, et succéda en arrivant à Mayence au major-général prince Berthier, qui se rendit à Paris, avec Napoléon.

Les évènemens désastreux, qui préparaient la ruine de l'Empire, n'avaient pu abattre le courage du brave général Belliard ; la patrie était en danger, il devait se dévouer à sa défense, et fit la campagne de France, en qualité d'aide-major-général, jusqu'à la bataille de Craone, à la suite de laquelle, il reçut le commandement en chef de toute la cavalerie de l'armée et de celle de la garde impériale. Il combattit à la Haute-Epine, à Château-Thierry, à Fromenteau, à Craone, à Laon, à Rheims, devant Paris, et mérita par les éminens services qu'il rendit à cette époque, que l'Empereur, retiré à Fontainebleau, lui conférât le grand cordon de la Légion-d'honneur.

Après l'abdication et le départ de Napoléon, le général Belliard, dégagé de ses sermens vint à Paris, reçut du roi, la croix de Saint-Louis, fut créé Pair de Fran-

ce, le 4 juin 1814, confirmé grand'croix de la Légion-d'honneur, le 23 août, et nommé en 1815, major-général de l'armée que devait commander le duc de Berry. Le 8 mars, au départ de la famille royale, il suivit les princes jusqu'à Beauvais, où le congé qu'il reçut d'eux, le laissa libre d'agir suivant ce qui lui paraîtrait conforme aux intérêts de son pays.

Belliard revint à Paris le 25 mars; à la fin d'avril, Napoléon lui donna l'ordre de se rendre auprès du Roi Joachim, en qualité de ministre extraordinaire, moins pour y remplir une tâche diplomatique, que pour diriger les opérations militaires des troupes napolitaines. Quelque diligence qu'il fît, le général Belliard, ne put pas arriver à temps : le bâtiment qu'il montait ayant été attaqué par les Anglais, il fut obligé de descendre à Ischia, et rentra en France sans avoir obtenu de succès de sa mission. Le 2 juin, il fut compris dans la création des pairs de Napoléon, alla prendre le commandement des 3e et 4e divisions militaires, conserva intactes toutes les places de son gouvernement, fut exclu de la pairie par l'ordonnance royale du 24 juillet, arrêté et conduit à l'Abbaye le 22 novembre suivant, transféré dans une maison de santé pour cause de maladie, remis en liberté le 3 juin 1816, réintégré sur le tableau des Pairs le 5 mars 1819, et rétabli dans les droits et prérogatives de la pairie en juin 1822.

CHAMPIONNET (*Jean-Etienne*), général en chef des armées de la république, né en 1763, à Valence, département de la Drôme.

Championnet était fils naturel d'un avocat nommé Legrand et d'une jolie fermière. Son nom qu'il a rendu célèbre par des services nationaux, ne fut, dans le principe,

qu'un surnom d'amitié que lui donnaient ses compatriotes. Sa jeunesse fut orageuse; livré à la fougue de ses passions, ce ne fut qu'après de nombreux écarts, qu'il se fit soldat dans les gardes-wallones. L'ardeur de son caractère prit dès-lors une nouvelle direction; il lut avec une attention soutenue presque tous les ouvrages français qui traitent de l'art militaire. Avant la révolution il avait servi au siége de Gibraltar, sous le duc de Crillon, et avec le vaillant Latour-d'Auvergne. Quand la révolution éclata, il fut appelé au commandement du 6ᵉ bataillon de la Drôme. Envoyé bientôt après, avec ce corps, pour comprimer dans le Jura une révolte des habitans qui s'étaient armés afin de venger leurs représentans persécutés par les tyrans de la Convention, il ne versa pas une goutte de sang et pacifia le pays.

Après avoir dans cette mission délicate fait preuve d'humanité, Championnet ne tarda pas à se signaler par son courage. Partout dans les premiers combats, il se montra intrépide : les soldats s'entretenaient déjà de ses exploits, après les affaires qui, dans la forêt de Brumpt, à Reischweiller, à Haguenau, à Weissembourg, avaient marqué les débuts d'une campagne difficile, et périlleuse. Il entra le premier dans Landau débloqué, prit Spire, Worms et Frankenthal. Le général Hoche, pour prix de sa valeur, lui donna le grade de général de division.

« Le lendemain d'un engagement malheureux sur les » hauteurs de Neustadt, (c'est Championnet lui-même qui parle dans ses Mémoires) » je vis deux conducteurs » de mon artillerie pendus à un arbre par l'ennemi, et » à moitié brûlés sur un bûcher de fascines. L'horreur de » cette action me fit donner un ordre barbare; tous mes » soldats jurèrent de ne faire aucun prisonnier. Un com-

» bat s'engage ; mes troupes sont trop cruellement fidel-
» les à leur serment. Un jeune homme de quatorze ans,
» de Valence, ma patrie, tambour dans mon bataillon,
» conduit devant moi un grenadier autrichien de la plus
» haute taille. — Général, en voilà un que je vous amè-
» ne. — Malheureux ! as-tu oublié mon ordre ? — Gé-
» néral, il était sans armes. La sublimité de cette réponse
» me fit rougir, j'embrassai le tambour. Il me fallut
» toute l'autorité d'un chef pour le forcer à recevoir tout
» l'argent que j'avais sur moi. Le lendemain, ce ver-
» tueux enfant qui promettait tant à la patrie, fut em-
» porté par un boulet de canon. »

Au printemps de 1794, le général Jourdan, après des marches pénibles à travers la forêt des Ardennes, réunit l'armée de la Moselle à celle de Sambre-et-Meuse et à trois divisions de l'armée du Nord.

Les légions républicaines étaient commandées par Kléber, Moreau, Bernadotte, Lefebvre, Colaud, Montaigu et Championnet. Les alliés marchaient sous le prince de Cobourg, et les généraux de Beaulieu, de Kray, de Mack et de Clairfait : ils s'avançaient au nombre de cent dix mille contre quatre-vingt-dix mille Français.

Ces deux grands corps, parurent dans les champs de Fleurus. On les vit s'observer, s'éviter, et se heurter enfin avec une fureur impétueuse. L'attaque et la défense des retranchemens, les combats corps à corps et la mêlée, tout fut mis en usage dans cette bataille. Championnet, au centre de l'armée, résistait depuis plusieurs heures aux efforts de l'ennemi. Il se précipite à la tête de sa division : au cinquième combat qu'il livre, la victoire se décide en faveur des Français. Du pied des remparts de

Charleroi, leur armée passa aux rives du Rhin, où elle termina cette glorieuse campagne qui étonna l'Europe.

Les hauteurs de Clermont tombèrent au pouvoir de Championnet après une lutte de huit heures. L'ennemi voulut disputer les vastes plaines entre la Roër, et le Rhin. Championnet attaqua et prit Juliers; Cologne lui ouvrit ses portes. L'armée de Sambre-et-Meuse prit alors ses quartiers d'hiver. Ce fut à cette époque que Championnet éleva à Clostercamp un monument dans l'endroit où périt le chevalier d'Assas.

Le comité du Salut Public résolut de porter la guerre au cœur de l'Allemagne. Il ordonna aux généraux Jourdan et Pichegru de passer le Rhin : le premier conduisait l'armée de Sambre-et-Meuse; Pichegru commandait celle du Rhin et devait franchir ce fleuve devant Dusseldorff, à la tête de trois divisions.

Championnet parvenu sur le bord, ne trouva que cinquante-deux batelets qui pouvaient à peine transporter six cents hommes. La prudence voulait qu'on ne se servît d'aucun batelier du pays; il fallut confier les avirons à des soldats.

Une étrange circonstance retarda ce dangereux passage; en allant reconnaître les postes ennemis, Championnet aperçut un héron immobile au milieu du fleuve, vis-à-vis l'embouchure de la rivière d'Erfft, où devaient déboucher ses bateaux. Un général romain aurait vu dans cet évènement naturel, un avertissement des dieux. Championnet fit jeter à la nage deux soldats qui découvrirent un banc de sable de près de cent toises de longueur, dont quelques pouces d'eau baignaient la surface. Il fut

contraint de faire remorquer ses bateaux deux lieues plus loin, près du village de Grimmilikausen.

Dans la nuit du 20 messidor, il fait disposer toute l'artillerie qui doit protéger son débarquement. Après qu'on eût empaillé les roues et toutes les pièces de fer, ses soldats en silence défilèrent vers les bateaux. « Compagnons de mes périls, leur dit-il, demain, » au soleil levant, nous serons à Dusseldorff, ou nous » serons morts glorieusement ». Quatorze compagnies de grenadiers entrent dans les nacelles; Championnet menace de faire fusiller le soldat qui ferait feu avant d'être sur le bord opposé. Il fallait recevoir la mort sans la renvoyer à l'ennemi.

A peine les embarcations quittaient le rivage, que le cri de Wer-do (1) se fit entendre de la rive droite : un coup de feu part et engage le combat. Notre artillerie, rangée sur le bord opposé, foudroie les batteries et les bataillons ennemis. Alors le Rhin semble rouler des eaux embrasées. La surprise, l'ardeur des combattans, la nouveauté de l'attaque sur un fleuve rapide, les cris des mourans, la profonde nuit qui succède à d'effrayantes clartés répandent le désordre dans la flotille. Plusieurs bateaux dérivent, d'autres s'englontissent. Cent pièces tonnant à coups pressés, des bombes et des obus se croisant dans toutes les directions, formaient à-la-fois le tableau le plus horrible et le plus majestueux des fureurs de la guerre.

Deux barques touchent au rivage. Nos soldats s'élancent et enfoncent les premiers rangs en criant : *Vive la Répu-*

(1) Cri du soldat autrichien en faction.

blique! le même cri retentit sur les eaux. Toute la flotille arrive ; les tambours et les trompettes battent et sonnent la charge. Championnet, à la tête de cinq cents grenadiers, marche vers le bois de Ham, chasse l'ennemi et fait planter des échelles au pied des remparts de Dusseldorff, malgré le feu de l'artillerie. La ville tremblante ouvrit ses portes ; et à cinq heures du matin, quatre mille hommes déposèrent leurs armes sur les glacis. Cent pièces de canon et des magasins immenses tombèrent au pouvoir des Français. Les généraux Jourdan et Kléber ne pouvaient croire à cette étonnante nouvelle. Le premier soin de Championnet fut de maintenir l'ordre dans la cité conquise et de veiller à la sécurité des habitans.

Le lendemain de la prise de Dusseldorff, la division du général Championnet reçut la constitution de l'an 3. Il dit à ses soldats : « C'est sur le champ de bataille encore » fumant du sang des ennemis de la république, que vous » allez vous prononcer pour une constitution républicai- » ne, qui enlève aux Bourbons l'espoir de remonter sur » le trône de leurs ancêtres. Que votre vœu soit libre. » Dans ce moment, vous n'êtes plus soldats, vous êtes » citoyens ». La constitution fut acceptée.

Championnet attaqua le village de Costheim si malheureusement célèbre par la mort du général Meunier et de six mille Français ou Prussiens, dont les ossemens blanchis couvraient encore la plaine. Ce poste fut pris et perdu six fois. Le canon de Cassel, les batteries flottantes sur le Mein rompaient nos rangs, qui se reformaient toujours. Costheim fut incendié. L'ennemi acharné à le défendre n'en sortit que la nuit à la lueur des décombres enflammés. « Dans ce combat, l'un des plus meurtriers où » je me sois trouvé, dit Championnet dans ses Mémoires,

» un officier de la 59e demi brigade, fait prisonnier, » s'aperçoit que nos tirailleurs cessent leur feu dans la » crainte de le blesser: il s'écrie d'une voix forte, au mi- » lieu des soldats qui l'entraînent : « *Camarades tirez* » *toujours* ». On se battit corps à corps: dans leur fureur, les soldats désarmés employaient les dents, comme des armes offensives. Tout l'état-major vit à l'hôpital de Hocheim un soldat français qui avait un doigt coupé par la morsure d'un Autrichien.

Cependant les deux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin sont forcées à la retraite. Kléber, plaçant la division de Championnet sur le plateau de Bendorf, dit à ce général : « Mon ami, vaincre ou mourir : si l'ennemi nous attaque, point de coups de fusil; la baïonnette en avant ». Championnet emporta la ville de Stromberg. A la bataille de Sondwal, il occupait le centre de l'armée, et arrêta l'ennemi.

Un armistice proposé par les généraux autrichiens suspendit le cours des hostilités; dès qu'elles recommencèrent, Championnet battit l'aile droite de l'ennemi au village de Dornebach qu'il enleva de vive force. Obligé ensuite de repasser le Rhin à Neuwied, il trouva les ponts brisés et de nombreux bataillons pour lui fermer la retraite. Jourdan lui dit : « Je compte sur vous et sur Berna- » dotte ». — « Il y a près d'un an, répondit Champion- » net, que nous fûmes arrêtés par le même obstacle. » Nous emploierons la tactique de Kléber; la baïonnette : » c'est l'arme des Français ».

Championnet força le passage et fit défiler toute sa division, en plein jour, en face de l'ennemi. La musique jouait dans les bateaux comme si le général

eût mené ses soldats à une fête. Il s'empara de Dierdoff et de tout ce qui voulut lui résister. Une de ses colonnes emporta de vive force la ville de Runekel sur la Lahn : les portes furent brisées à coups de hache par les grenadiers. Au village de Selz, il défait une division de cavalerie, se rend maître d'Aschaffembourg et Wurtzbourg, capitale de la Franconie, et arrive ensuite à propos à Bamberg pour dégager un corps de cavalerie enveloppé par l'ennemi.

L'armée vint camper près de Francfort : à la vue de vastes plaines couvertes de moissons, Championnnet s'arrête : « Mes amis, dit-il aux officiers de son état-» major, craignons de fouler les dons de cette terre fer-» tile ; ne détruisons pas l'espoir du pauvre laboureur. » J'aime mieux supporter encore une marche et reposer » plus loin ma tête fatiguée, que de ruiner deux cents » familles qui sont à la veille de recueillir le fruit de leurs » sueurs ».

Quelques jours après, ce guerrier si humain fut encore obligé de faire couler le sang sur le champ de bataille ; il emporta le fort de Kœnigstein. Le général Kléber livra bataille sur l'Aich ; Bernadotte se couvrit de gloire ; Championnet, placé au centre de l'armée, reçut les Autrichiens battus par ce général, et acheva leur déroute. Bientôt il fut chargé de chasser l'ennemi de la forêt de Poper. L'action commença avec le jour, et ne finit qu'à minuit. Les colonnes combattirent à la lueur des armes à feu et de l'artillerie. Le lendemain de cette journée qui vit tant de résistance et de si glorieux efforts, le général en chef Jourdan visita le champ de bataille : à l'aspect des arbres renversés par les boulets et des débris sanglans dont la terre était couverte,

il avoua que depuis le commencement de la guerre, il n'avait rien vu de si horrible et qui attestât autant l'acharnement des deux partis.

Arrivé sur la Nab, près des frontières de la Bohême, Championnet battit tout ce qui était dans la plaine, et poussa des partis jusqu'aux portes de Ratisbonne. Les Français éprouvèrent alors l'inconstance des armes. Championnet, à l'heure de la retraite, se posta sur les hauteurs d'Amberg, et arrêta la marche rapide de l'ennemi.

Le général Jourdan voulut dégager Vurtzbourg bloqué par les Autrichiens. L'archiduc Charles passa le Mein à Kitzingen, marchant à la tête de quarante mille hommes contre seize mille Français. Un combat furieux s'engage. Les tirailleurs de Bernadotte s'étaient avancés jusqu'aux portes de Wurtzbourg : ce général et Championnet avaient repoussé l'ennemi jusqu'au Mein; « une charge de » la cavalerie du prince Charles, écrivit le général Jour- » dan, nous arracha la victoire ». Jourdan, suivi de quelques braves et des officiers de son état-major, soutint long-temps, à la gauche, tout l'effort de l'ennemi. Championnet, au centre, s'ouvrit un chemin, rallia dans sa marche à travers les bois et les marais, tous les corps dispersés, et rejoignit Jourdan avec les autres divisions, traînant après lui son artillerie, ses blessés et trois cents prisonniers. Ce fut pendant ce revers que Championnet, apprenant la mort du général Marceau, son ami, tué à Altenkirken, laissa échapper ces mots : « Heureux jeune » homme! je voudrais mourir comme toi ».

Pendant le repos d'hiver, l'ennemi passa le Rhin, égorgea nos postes et s'empara du fort Marceau. Championnet réveillé pendant la nuit par le canon de la for-

teresse d'Ehrenbrestein, se précipita à la tête de quelques grenadiers qui défendaient la ville, reprit le fort, et rejeta les Impériaux dans le Rhin. A cinq heures du matin, il rentra dans Coblentz avec six cents prisonniers, tous hommes d'élite. Au retour de cette expédition, on entendait les soldats dire à Championnet : « L'ennemi ne » sait pas passer les fleuves comme nous; faites-nous » repasser le Rhin ».

L'accablant fardeau du commandement en chef d'une armée presque détruite et qui mourait de misère fut alors confié à Championnet; il refusa et voulut retenir Kléber. « Et vous aussi, lui écrivait-il, vous nous quittez! » vous, l'un des pères de cette armée de Sambre-et-Meuse! » Chacun de nous se faisait gloire de lui appartenir, lors- » qu'elle moissonnait des lauriers sous les remparts de Char- » leroi, aux bords de la Roër et sur les rives du Rhin. » Je ne vois autour de moi que des ruines. Nos soldats » couverts de lambeaux sont consumés par la faim sur le » sol glacé qui les porte; mais je retrouve encore sur leurs » faces desséchées et livides l'ardeur de ce courage qui les » fit triompher de l'Autriche. Devons-nous les abandon- » ner, lorsqu'ils ressemblent aux spectres de ces braves » que la guerre a plongés dans la nuit éternelle? Ah! reve- » nez pour ranimer nos bataillons, pour triompher de la » fortune par votre génie, pour mourir avec nous, s'il le » faut. Pour moi, je vous le jure, Kléber, mon sort est » lié à celui de l'armée : j'ai partagé ses triomphes; je » veux partager son malheur ». Kléber fut inflexible; il n'écouta que son ressentiment contre le Directoire. Championnet, chargé seul du commandement de cette armée, chercha à adoucir le sort de ses soldats, en traçant avec des couleurs vives le tableau de leur dénuement

et de la rapacité des fournisseurs et des âgens du Directoire.

On vit arriver le général Hoche, célèbre à vingt-quatre ans par ses victoires : c'était un chef fécond en ressources, estimé des soldats pour sa valeur, craint de l'Autriche pour son audace. Il sut se former une armée. Lefebvre commanda la droite; Championnet avec la gauche forte de vingt-deux mille hommes passa le Vupper, et enleva, le même jour, les célèbres positions d'Ulckerat et d'Altenkirken. Hoche, Lefebvre, Ney, Richepanse, Debelle battaient en même temps, dans les plaines de Neuwied, l'ennemi qui se rallia derrière la Lahn. Championnet franchit ce fleuve à la tête d'un régiment de dragons, et tandis que le général Lefebvre brisait les barrières de Francfort, il se porta avec tant de rapidité dans les défilés de Lambach, que l'armée autrichienne, commandée par le général de Wernek, était sans espoir de salut, lorsque la paix fut signée à Léoben.

Championnet, après s'être vu arracher la victoire par un de ces traités que l'Autriche en danger sut toujours offrir à la République, et ne jamais tenir, eut bientôt à pleurer la mort du général Hoche, son ami. L'armée entière lui remit le soin d'élever un monument à la gloire de son chef.

Une armée commençait à se former contre l'Angleterre : Championnet fut placé à l'une des ailes. Nous menacions cette île, lorsque deux mille soldats anglais vinrent détruire les belles écluses de Schilikens et assiéger Ostende. Trois cents hommes de la division du général Championnet les firent prisonniers avec tous leurs bagages. Le général anglais eut la cuisse cassée d'un coup de feu.

Cependant

Cependant le récit des exploits de Bonaparte en Égypte réveillait dans le cœur de Championnet le désir de signaler son courage dans une de ces expéditions d'outre-mer, que sa fertile imagination proposait sans cesse. Il écrivit au gouvernement ; « Qu'ai-je fait pour être con-
» damné à ce cruel repos, quand mes camarades versent
» leur sang pour la patrie » ? Le Directoire prévoyant une rupture avec l'Autriche, lui répondit qu'il était trop nécessaire sur le continent pour qu'on le laissât s'éloigner.

La guerre ne tarda pas à s'allumer. Joubert, appelé au commandement de l'armée d'Italie, demanda que Championnet fût porté au commandement de l'armée de Rome, destinée à agir contre Naples, qui paraissait vouloir prendre une attitude hostile. « Si la guerre éclate, disait le
» directeur Barras à Championnet, vous êtes le premier
» des généraux républicains à qui il est réservé de dé-
» trôner un roi. — Et je m'en acquitterai bien, répartit
» Championnet ».

Ce fut au commencement du mois de brumaire an 7 que ce général arriva dans les états romains, qui venaient d'être récemment érigés en république. Le roi de Naples avait déjà fait en personne la revue de son armée dans le camp de Santo-Germano, et quelques jours après, les Français furent attaqués sur toute la frontière, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Adriatique.

Les Napolitains s'avancèrent sur deux lignes : la première, conduite par le duc de la Salandra, était forte de douze bataillons ; la seconde était commandée par le prince de Hesse-Philipstad. Une avant-garde de quatre bataillons et de cinq escadrons, conduite par le maréchal de camp Burkard, précédait ces deux chefs habiles,

que suivaient d'autres officiers généraux, pleins d'espérance dans la victoire. Parmi eux étaient de Metsch, de Damas, Cavillon, Serano, le duc de la Trimouille et Cusani. Une réserve considérable était encore aux ordres des brigadiers Pignatelli et de Rosenheim. Deux autres corps de troupes devaient agir sur la droite et sur la gauche du corps de bataille; le premier, de douze bataillons, avait à sa tête le maréchal de camp Micheroux, et les brigadiers Colonne, Tethudi et Brocco. L'aile gauche, presque aussi nombreuse, était sous le commandement du chevalier de Saxe et du brigadier Baxon. Les régimens de Giustani et Piétra devaient s'avancer par le débouché de Tagliaccozo et par celui d'Antrodar. Le général français avait à soutenir l'attaque de soixante-quatre bataillons, de trente-sept escadrons et d'une artillerie formidable, qui, avec les huit mille hommes embarqués sous l'escorte de l'amiral anglais Nelson, formaient un effectif de cinquante-huit à soixante mille combattans.

Cette armée était approvisionnée pour six mois de campagne, et laissait derrière elle des garnisons et des forteresses. Naples gardait dans son sein plus de huit mille hommes. Capoue, Pescara, Gaëtte, Civitella, toute la frontière enfin était dans un état de défense formidable. A l'intérieur, d'autres troupes étaient prêtes à réparer les pertes de l'armée qui voyait à sa tête le général Mack et son roi.

A ces apprêts immenses, Championnet n'avait à opposer que douze mille hommes que l'imprévoyance du Directoire laissait dans le dénuement le plus complet. C'est avec quelques bataillons épars sur tout le territoire de Rome qu'il doit arrêter toutes les forces d'un royaume. Mais il avait pour lui le courage de ses généraux et le

dévouement de ses soldats. La ligne sur laquelle ils avaient à combattre embrassait plus de soixante lieues : elle pouvait être coupée sur sept à huit points, et il était extrêmement difficile de la surveiller.

Dans le camp ennemi régnaient le luxe et l'abondance; munitions et vivres, tout y avait été rassemblé à profusion. Les soldats de la république, couverts de lambeaux, n'avaient que dix-huit mille cartouches. Au moment de l'agression, il fallut en faire venir d'Ancône. Le parc du roi de Naples était de cent vingt bouches à feu ; notre artillerie ne se composait que de sept pièces de canon et de douze obusiers. Nos troupes n'avaient reçu aucune solde depuis trois mois : l'armée ennemie était payée tous les jours, et traînait, parmi ses bagages, des caisses d'or et d'argent. Aucun obstacle n'arrêtait la marche du roi de Naples, tout, autour des Français, était agité par la révolte et le fanatisme. Rome elle-même était dans une crise si terrible, que Championnet ne pouvait camper autour de ses remparts; elle n'était approvisionnée que pour cinq jours, et sa nombreuse population ne pouvait plus subsister que par les bienfaits de l'armée du roi de Naples, dont les soldats interceptaient toutes les routes.

La mer offrait de plus grands dangers encore ; les côtes n'étaient plus gardées; partout les canons avaient été enlevés, et les signaux supprimés. Les parages de l'Adriatique et de la Méditerranée étaient couverts de vaisseaux anglais, napolitains, russes et barbaresques. Championnet porta son attention sur les forteresses; il les trouva dépourvues de tout ce qui y était nécessaire. Ici, il n'y avait pas de canon du calibre de trente-trois, et il y avait des boulets de ce calibre; ailleurs, il n'y avait

pas de boulets, mais il y avait des canons. Dans les calibres de vingt-quatre, vingt-trois, vingt-un et seize, on voyait partout des canons, et des boulets nulle part. Championnet crut qu'une main perfide avait ainsi, à dessein, placé des canons sans boulets et des boulets sans canons. Les arsenaux étaient aussi dégarnis; tout avait été dilapidé. Ici, on avait vendu les fers coulés; là, on avait enlevé les canons.

Autour de lui, il n'apercevait que la plus effrayante désorganisation. Telle était sa situation, lorsque, le 4 frumaire an 7, l'armée napolitaine, fière de quelques avantages qu'elle avait remportés, pénétra sur le territoire de Rome; trois jours après, elle en fit l'invasion par cinq points à la fois. Les Français, attaqués d'abord dans le voisinage de Terni, à Porto-del-Formo, à Monte-Rossi, à Otricoli, à Calvi, furent partout vainqueurs, après des combats plus ou moins longs, et qui se decidèrent tous par la baïonnette. Championnet, en général habile, sut profiter de ces premiers succès; persuadé que l'ardeur de ses troupes suppléerait à leur nombre, il arrêta dès-lors son plan de campagne, et l'exécuta avec cette célérité et ce courage qu'il avait si souvent déployés contre les armées autrichiennes. Il ne conserva de garnison que dans les places et forteresses; Rome fut évacuée; il n'y laissa que quelques Français qui, enfermés dans le château Saint-Ange, jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Les Napolitains ne tardèrent pas à faire leur entrée dans Rome; leur séjour dans cette capitale fut marqué par des actes de barbarie et de férocité; plusieurs Romains, qui avaient pris parti pour les Français, furent insultés; l'arbre de la liberté fut abattu, le tombeau du général

Duphot fut détruit, et la populace de Rome allait peut-être se porter à de plus graves excès, si un corps de troupes françaises ne se fût retourné en menaçant la ville de la plus terrible vengeance.

Le général Mack, ne pouvant réduire la garnison qui, du château Saint-Ange, se préparait à lancer la foudre, fit déclarer au commandant que tous les Français malades dans les hôpitaux de Rome, ainsi que les gardes laissées par Championnet, étaient retenus en otages, et qu'à chaque coup de canon tiré sur les Napolitains, un républicain serait livré à la fureur des habitans. A Oscoli, trois soldats français prisonniers furent attachés à des arbres et fusillés; à Otricoli, trente malades, dont plusieurs avaient les bras et les jambes coupés de la veille, furent fusillés dans l'ambulance; quelques autres couchés sur la paille, avaient été brûlés au combat de Népi; un des chefs napolitains avait ordonné, dans le cas où les républicains seraient vaincus, de les passer tous au fil de l'épée. Cette conduite atroce invitait à de sanglantes représailles; mais les lâches seuls sont cruels. Championnet voulut montrer que les Français sont aussi généreux après le combat, que terribles dans l'action; il fit proclamer dans l'armée que tout napolitain prisonnier serait traité avec douceur et humanité; il rendit les généraux responsables de l'accomplissement de cet ordre, et prononça des peines sévères contre tout militaire qui userait de violence ou de mauvais traitemens envers un ennemi désarmé.

Championnet eut promptement repris l'offensive; en 15 jours l'armée royale fut dispersée. Huit jours auparavant, une retraite honorable paraissait impossible. La bravoure du soldat français changea dans deux combats une si-

tuation si désespérée. Championnet rentra dans Rome, après avoir enlevé à l'ennemi tous ses magasins, soixante-quinze canons et deux cent quarante chariots d'artillerie. Des victoires aussi rapides ne permirent plus au roi de Naples de douter de l'impuissance de ses desseins.

Rome reçut l'armée dans ses murs avec la crainte d'un grand châtiment. Trop indigne du pardon, elle n'osait l'attendre ; mais, parmi tant de coupables, Championnet ne punit de mort qu'un espion de la cour de Naples, qui s'était fait nommer commandant de la garde nationale, pour soulever le peuple contre les Français.

L'armée napolitaine fut poursuivie sans relâche. Son corps de réserve attaqua la nuit la onzième demi-brigade campée entre les deux routes d'Albano et de Frascati. Malgré la surprise des Francais, la colonne ennemie, forte de huit mille hommes et de six canons, qui tiraient à mitraille, fut tournée et taillée en pièces; elle laissa sur le champ de bataille toute son artillerie, un grand nombre de morts et douze cents prisonniers. Dès ce moment, rien n'arrêta la marche des républicains ; en deux jours les généraux Macdonald et Rey, à la tête d'une division, se trouvèrent sous les murs de Capoue.

Les Français triomphaient en courant à travers une armée d'assassins. Un soldat ne pouvait s'éloigner sans perdre la vie : des détachemens de trente à cinquante hommes furent égorgés. Le général Duhesme fit ainsi soixante et dix lieues au milieu des embuches, des piéges et des périls de toute espèce : quoiqu'il n'eût que quatre mille cinq cents combattans, il détruisit ou dispersa le corps entier du général Micheroux, retiré derrière le Tronto. Il fut blessé deux fois, et reçut un coup de hache

dans les combats qu'il fut obligé de livrer à ces hordes, dont la fureur était plus funeste que la résistance des troupes réglées. Il n'y eut aucune ville sur une aussi longue route qui ne fût le théâtre d'une mêlée sanglante.

Les deux divisions de droite eurent moins d'obstacles à surmonter pour arriver sur le Volturne, qui, d'après le plan du général en chef, était le point de concentration; mais leur position devint extrêmement critique par les insurrections qui éclatèrent au même instant sur leurs derrières et sur leurs flancs. Tous les chemins se couvrirent d'habitans armés, qui s'embusquaient pour tuer les Français. Des malades, des blessés, des voyageurs, des enfans et des femmes tombèrent sous les coups de ces forcénés; des bataillons entiers furent repoussés par eux, et taillés en pièces. Un aide-de-camp du général en chef, le jeune Jourdel, en marchant sur Lezza, à la tête de deux compagnies, eut la cuisse cassée d'une balle: les brigands l'emportèrent au fond d'une forêt, l'attachèrent à une potence, et le brûlèrent vif à petit feu. Des bandes de trois à quatre mille de ces scélérats pénétraientdans les villes, et en enlevaient les subsistances destinées à nos soldats: ils brûlèrent le pont que le général français avait établi sur le Garigliano. Un parc d'artillerie tout entier, que l'armée attendait pour forcer l'ennemi dans ses retranchemens, fut enlevé, et son escorte massacrée. En trois jours, le nombre des révoltés s'accrut tellement, que Championnet dut détacher plusieurs bataillons pour les cerner dans les montagnes. Leur résistance y fut terrible: huit cents des soldats envoyés contre eux périrent dans un seul combat près de Sezza. En même temps que Championnet avait sur son front

la place de Capoue et l'armée du général Mack, couverte par le canon de cette forteresse, il était obligé, sur ses derrières et sur ses flancs, de faire une guerre d'autant plus dangereuse, que Rome était en proie à de nouvelles agitations, et que les rebelles, renfermés dans Civita-Vecchia, étaient décidés à soutenir un siége. Chaque jour venait augmenter les inquiétudes sur les vivres et les fourrages, et les munitions étaient devenues si rares, qu'il restait à peine à chaque soldat six coups de fusil à tirer.

Cependant Championnet ne voulut point différer sa conquête; il connaissait le manifeste par lequel le roi de Naples avait déclaré ses intentions à ses sujets: « Aussitôt » que les Français, disait le monarque parjure, auront » mis le pied sur le territoire du royaume, il est or- » donné à toutes le communes de se lever en masse et de » commencer le massacre. » Championnet ne se laissa point intimider par une mesure aussi atroce. Constant dans ses principes de clémence et de modération, il les opposa aux menaces d'une cour qui avait abjuré tout sentiment d'honneur et de loyauté. A l'approche de nos colonnes, les habitans de Viterbe, qui avaient à redouter une juste vengeance, prirent la fuite. Pour les rassurer, il leur adressa cette proclamation: « Les habitans de Ci- » vita-Ducale, à l'approche des Français ont abandonné » leurs asiles, leurs fortunes; l'épouvante les poursuit: » quelle erreur!

» Habitans de ces belles contrées, rassurez-vous: les » Français, en entrant sur le territoire de Naples, n'en » veulent point au peuple; le peuple ne doit point être » victime des faux calculs d'un gouvernement en délire: » lui seul est coupable, lui seul sera puni.

» Rappelez dans vos foyers, vos enfans que la force » retient sous les drapeaux de nos ennemis. Laissez mar- » cher ces milices impuissantes d'un roi qui vous trompe; » elles seront battues partout où nous les trouverons.

» Soyez calmes, rentrez dans vos maisons; que le » riche habite son palais, que le pauvre revienne sous sa » chaumière, prenez confiance dans la loyauté française, » et comptez sur ma parole, sur ma protection: votre roi » tombera de son trône: mais votre culte, vos autels, vos » biens, votre industrie seront respectés. Je le répète, ras- » surez-vous; mais tremblez si un seul Français est in- » sulté. »

Quel frappant contraste entre la conduite des généraux des deux armées!

Les troupes napolitaines, battues, se repliaient en désordre. Douze mille prisonniers, quatre-vingt-dix-neuf pièces de canon, vingt-un drapeaux ou étendards, les bagages et les armes des vaincus étaient au pouvoir des Français, et pourtant il n'y avait pas eu de bataille générale. Championnet se croyait à la veille d'en livrer une; mais le roi et le capitaine-général Mack rentrèrent dans Naples, où la fermentation des esprits faisait craindre un soulèvement. Leur fuite fut si précipitée, qu'ils oublièrent de donner l'ordre de la retraite à quatre mille hommes postés aux environs de Civita-Castellana. Ce corps, s'étant présenté pour passer le Tibre à Rome, fut attaqué et dispersé par les troupes françaises, qui lui prirent tous ses canons, et lui firent trois cents prisonniers.

L'armée royale, toujours poursuivie, ne devait plus s'arrêter qu'aux portes de Naples. Aquila, que la nature semble avoir pris soin de fortifier, succomba à un coup

de main. La barrière des Abruzzes et les plus hautes cimes des Apennins étaient franchies : les Français voyaient devant eux la grande route qui conduit à Naples ; la petite ville de Viterbe seule osa leur résister, et braver leur vengeance, en se portant à des actes de cruauté envers nos malades et nos blessés ; les habitans refusèrent de se rendre à la première sommation. Championnet leur en adressa une seconde ainsi conçue : « J'apprends avec indignation qu'une poignée de rebelles » a osé refuser de capituler devant une armée victorieuse. Si je mesurais le châtiment à l'offense, Viterbe » n'existerait plus. Voici mes dernières résolutions :

» Si Viterbe se soumet, j'userai de clémence ; si Viterbe résiste, et que, par un crime que l'on n'ose imaginer, elle insulte aux Français prisonniers dans ses » murs, Viterbe sera emportée d'assaut, mise au pillage, » saccagée, brûlée jusque dans ses fondemens, et je » veux que le voyageur errant demande un jour *où était* » *Viterbe*.

» Habitans égarés, revenez de votre erreur, ouvrez » vos portes, ou craignez l'impétuosité du soldat, » qui n'attend que le signal de l'attaque. »

Cette sommation énergique effraya les rebelles : Viterbe capitula.

Terracine était évacuée, Fondi s'était soumise, et les rives du Garigliano voyaient déjà les patrouilles françaises. Gaëte céda à l'audace inconcevable du général Rey, qui y trouva une grande quantité de munitions, et environ trente mille médailles d'argent, que le roi de Naples avait fait frapper pour ses troupes : elles offraient, d'un côté, l'effigie du monarque, coiffé d'un casque à la romaine, et, de l'autre, la Victoire couronnant un

guerrier, avec cette légende: *Aux militaires qui ont bien mérité de leur roi et de leur patrie.*

Championnet, par la prise de Pescara, était maître des deux Abruzzes; il occupait Gaëte, la seule place forte, qui, avec Capoue, se trouve sur la route de Naples à Rome, en passant par les Marais-Pontins et Terracine; l'armée française, après s'être portée en trois marches, au-delà du Garigliano, et s'être emparée des belles positions que l'ennemi avait cru devoir abandonner sans combattre, parut devant Capoue. Une forte garnison était dans cette place, et le général Mack en personne la soutenait par son camp retranché de Caserte, où il faisait de grands préparatifs. Championnet, de son côté, n'attendait que l'arrivée de plusieurs corps de troupes pour en venir à une bataille rangée. Il n'avait pas encore reçu ces renforts, que le général Mack demanda un armistice limité ou illimité, pour ménager, disait-il, quelque repos aux deux armées, fatiguées par des marches forcées, par des pluies et des neiges continuelles.

Championnet lui répondit:

« J'ai reçu, monsieur le général, vos propositions d'armistice; l'humanité seule en fait les frais. Les mauvais traitemens, la pluie, les neiges, voilà vos motifs; mais l'armée, avec sa patience ordinaire, a tout franchi; il ne lui reste plus à faire que l'invasion de Naples. Je marche pour remplir son vœu, et répondre aux ordres de mon gouvernement, qui, d'après votre déclaration de guerre à coups de canon, m'a chargé de punir cette insulte.

» Je suis fâché, pour mon compte, que mes instructions me portent à repousser vos propositions. »

Ce refus consterna la cour: le roi et sa famille aban-

donnèrent la capitale, et se retirèrent en Sicile; Naples était dans les plus vives alarmes. Le vice-roi Pignateli, cédant à l'effroi des principaux habitans, implora de nouveau une suspension d'armes avec des conditions si favorables à l'armée française, qu'à peine elle aurait pu les attendre d'une victoire décisive : il offrit de faire sur-le-champ la remise de la forteresse de Capoue, d'étendre et de fixer notre ligne depuis Salerne jusqu'aux extrémités de la Pouille, de fermer ses ports aux Anglais, et enfin de verser en peu de jours dix millions dans la caisse de l'armée. La violation d'un seul article du traité annulait cette convention, qui devait être ratifiée par les deux gouvernemens, et qui n'imposait au général français d'autre obligation que celle de ne pas entrer dans Naples : il balança; mais l'intérêt des troupes l'exigeait : l'armistice fut signé.

Cette capitulation, qui laissait à Championnet le temps de rassembler ses forces, excita un mécontentement général dans Naples, et fit naître la méfiance entre les autorités civiles et les chefs de l'armée royale qui fut enfin attaquée par les habitans mêmes de la capitale.

Alors le général français put prévoir qu'une révolution, qu'il avait préparée par ses intelligences, ne tarderait pas à éclater. Un pareil mouvement, s'il avait lieu, était à coup sûr, pour les Français, d'un plus grand avantage qu'une bataille gagnée; cependant le Directoire osa reprocher à Championnet d'avoir excédé ses pouvoirs, et d'avoir violé la constitution, en concluant une trêve qui ajournait la vengeance de la république. Mais le général fit connaître les motifs qui l'avaient déterminé à suspendre les hostilités, et bientôt le gouvernement détrompé et honteux de son injustice, le conjura de

marcher en avant, d'abolir la monarchie dans les Deux-Siciles, et d'établir nos communications avec Corfou, Malte et l'Egypte.

Championnet fait observer dans ses mémoires, qu'une pareille vacillation était aussi humiliante pour le Directoire, que décourageante pour les généraux. « Dans » quelles limites, ajoute-t-il, prétendait-il donc renfermer l'autorité d'un général en chef, commandant » à quatre cents lieues, et maîtrisé par des évènemens » qui variaient à chaque pas qu'il faisait sur une terre » ennemie? Fallait-il que chaque opération passât ainsi » à la censure, avant qu'il pût la terminer? Avec ce » système, que serait devenue l'armée de Naples? »

Le premier soin de ce général fut de ranimer l'espoir des républicains de Naples: à chaque instant, il recevait des rapports de ce qui se passait dans cette ville agitée. Ses émissaires remportaient des instructions sur la conduite que devaient tenir les partisans des Français, et les invitaient à se prononcer avec énergie en leur faveur. Un évènement imprévu accéléra cette révolution. Le commissaire-ordonnateur Arcambal avait été envoyé à Naples pour presser la rentrée de l'argent promis par le traité. Le vice-roi qui gouvernait encore, l'accueillit comme il le devait; mais le peuple lui fit un crime de sa mission et l'eût immolé, si son courage et les efforts des républicains n'eussent éloigné le danger. Dès ce moment, deux partis furent en présence. Le massacre d'un républicain devint le signal des fureurs et de l'anarchie; les uns veulent venger sa mort, les autres défendent l'assassin. Les moines et les prêtres obligent le peuple à jurer solennellement devant Saint-Janvier de combattre

jusqu'à la mort pour la patrie, et de tremper leurs mains dans le sang de tous les ennemis de Dieu et de la royauté. Ce serment est prononcé par plus de trente mille lazzaroni, aux cris réitérés de *Vive le roi! vive Saint-Janvier! vive Jésus-Christ!* Cette multitude se porte dans les prisons, égorge les détenus pour opinion, pille et incendie les palais, enfonce les arsenaux, s'empare de toutes les armes, signale le général Mack comme un traître et ses soldats comme des *jacobins* vendus aux Français. Le vice-roi lui-même devint suspect à ces forcénés; il n'eut que le temps de se sauver dans un canot, et de gagner les côtes de la Sicile. Effrayés des menaces des lazzaroni, les soldats étrangers qui formaient presque toute l'armée napolitaine, vinrent se jeter comme des transfuges dans les rangs de nos bataillons. Le général Mack, abandonné des siens, livré sans défense à la rage d'un peuple en délire, fit demander un asile au général Championnet. Près d'arriver au quartier-général de Caserta, une secrète prévention l'arrête; on lui avait peint le général français comme un conquérant implacable, et il l'avait offensé dans une lettre dure et menaçante. Il redoute sa colère; à l'entrée du camp, il hésite entre l'espoir et la terreur qu'un républicain lui inspire. Championnet s'avance avec une douce sérénité sur le visage: le général Mack éperdu lui présente son épée; son vainqueur la refuse, et lui dit avec un sourire fin et aimable: « Général, gardez-la : mon gouvernement m'a défendu de » recevoir des présens de fabrique anglaise ». Ce fut sa seule vengeance. Le général Mack fut long-temps muet de surprise; sa confiance augmenta: il osa

demander, et obtint un sauf-conduit avec une escorte jusqu'à Milan où le Directoire le fit ensuite arrêter comme prisonnier de guerre; le général Championnet en fut affligé. Sensible et magnanime, il n'eût jamais donné des fers à un ennemi malheureux, qui, pour échapper à des assassins, était venu se jeter dans ses bras.

Cependant le prince Moliterni, qui, avec Pignatelli, avait signé l'armistice, se rendit secrètement auprès de Championnet, afin de se concerter avec lui sur les moyens de mettre un terme aux scènes d'horreurs dont Naples était le théâtre. Il fut arrêté, dans l'entrevue, que l'armée républicaine marcherait sur la ville, et s'y présenterait du côté de Capo di Chino et de Poggio-Reale. De retour à Naples, Moliterni s'établit avec ses troupes au fort Saint-Elme, et fit tirer plusieurs coups de canon, pour rétablir le calme. Mais les lazzaroni, furieux d'avoir perdu leur proie, se dirigent en masse vers Capoue, et parviennent jusque sur les glacis de cette forteresse qu'ils prétendent prendre d'assaut. Deux jours entiers, ces insensés furent criblés par les décharges à mitraille de la place, sans retirer d'autre fruit de leur tentative que de dégager le général français de l'armistice qu'il avait conclu. Championnet ayant donné aussitôt le signal de l'attaque de Naples, fit avancer son artillerie : les soldats montraient beaucoup d'impatience; cependant il voulut encore faire porter des paroles de paix à ce peuple égaré par le désespoir. Malheureusement la ville était sans magistrats : les citoyens frappés de terreur gémissaient au fond de leurs maisons; les lazzaroni, au nombre de soixante mille, étaient seuls sous

les armes : ils barricadent les rues et reçoivent à coups de fusil le parlementaire du général français. Championnet crut encore que l'appareil de ses forces ferait tomber les armes des mains de ces fanatiques ; il différa l'attaque jusqu'au lendemain. Les lazzaroni escarmouchèrent pendant la nuit, et firent des sorties appuyées de leur artillerie. Championnet, convaincu enfin qu'il était inutile de chercher à vaincre leur obstination, résolut de les exterminer. Il apprend que les républicains fidèles à leur promesse se sont emparés du fort Saint-Elme, et qu'ils sont prêts à tonner contre la ville. Le général Kellermann marche à Capo di Monte : deux bataillons, conduits par le colonel Girardon, s'avançent dans le silence de la nuit vers le fort Saint-Elme, se réunissent à sa garnison, et arborent leurs drapeaux sur la citadelle, qui fait aussitôt une décharge à laquelle le général Eblé, commandant de l'artillerie française, répond par le feu de toutes ses batteries. A ce signal nos troupes se répandent dans la ville, renversent tout ce qui leur est opposé; affrontent une grêle de balles qui part à la fois du faîte des maisons, des croisées et par les soupiraux des caves. Il fallut brûler ces repaires, ou les enlever comme des redoutes. Les lazzaroni, ayant à leur disposition une artillerie formidable, se défendirent avec une intelligence et un acharnement que n'avait jamais montrés l'armée de ligne. On les accule dans les rues; ils ne sont pas réduits : nos escadrons les refoulent jusque dans leur quartier-général que les flammes dévorent; ils s'avancent avec plus d'audace : la baïonnette les enfonce; leur masse plus serrée revient et nous enveloppe : la violence de leur choc nous renverse.

Les

Nos soldats, les bras comprimés, furent quelque temps immobiles : dégagé après de longs efforts, chacun d'eux, dans le cercle que sa baïonnette pouvait décrire, combattit un peloton d'ennemis. Les soldats napolitains qui avaient fui devant nous, devinrent des héros; mêlés aux lazzaroni commandés par des chefs intrépides, ils se battirent dans toutes les rues; mais enfin, foudroyés par le canon du fort Saint-Elme, vers la fin du jour ils abandonnèrent, la moitié de la ville. La nuit ne sépara pas les combattans; les uns s'acharnèrent au carnage, tandis que d'autres accablés de fatigue reposaient près des cadavres, au milieu des décombres, sur des cendres brûlantes.

Quand le jour reparut, cette horrible boucherie durait encore; nos soldats avaient juré de s'ensevelir sous les débris fumans de cette ville, ou de s'en rendre maîtres. Le général en chef veut terminer d'un seul coup cette lutte terrible; il ordonne au général Kellermann de marcher sur le *Castello-Nuovo* et de l'emporter à la baïonnette. Les généraux Duhesme et Broussier escaladent le fort *del Carmine*; une colonne pénètre dans le quartier des lazzaroni et l'incendie : le colonel Girardon, suivi de la garnison du fort Saint-Elme, se précipite dans la ville : le général Rusca investit le palais du Roi. Le combat ne finit qu'après soixante-sept heures; dans les rues s'élevaient des monceaux de cadavres. Championnet n'eut qu'un moyen de se délivrer des Lazzaroni; ce fut de tourner leur fureur contre le château royal, dont il leur permit le pillage.

Il parcourut alors la ville déserte : quelques malheureux habitans sortirent de leurs maisons que la flamme avait épargnées. Le général les aborde et déplore leurs

malheurs : il ne vient point pour les tyranniser, il leur apporte la liberté. Il protégera la religion et fera respecter le grand Saint-Janvier : il promet des vivres au nom de son armée; et pour achever de dissiper toute crainte, il fait publier la proclamation suivante :

« Napolitains, vous êtes enfin libres; votre liberté est » le seul prix que la France veut retirer de sa conquête » et la seule clause du traité de paix que l'armée de la » république vient jurer solennellement avec vous dans » les murs de votre capitale et sur le trône renversé de » votre dernier roi.

» Malheur à qui refusera de signer avec nous ce pacte » honorable, où tout le fruit de la victoire est pour le » vaincu, et qui ne laisse au vainqueur que la gloire » d'avoir consolidé votre bonheur; celui-là sera traité » comme un ennemi contre lequel nous restons armés.

» S'il y a donc encore parmi vous des cœurs assez » ingrats pour rejeter la liberté que nous vous avons con- » quise au prix de notre sang, ou des hommes assez in- » sensés pour regretter un roi déchu du droit de les com- » mander, par la violation du serment qu'il avait fait » de les défendre, qu'ils fuient sous les drapeaux désho- » norés du parjure : la guerre contre eux est à mort : » ils seront exterminés.

» Républicains, la cause pour laquelle vous avez long- » temps souffert est enfin décidée; ce que n'avaient pu » terminer les victoires brillantes de l'armée d'Italie, ce » qui avait si long-temps retardé les intérêts politiques » de l'Europe entière, ce qui avait suspendu les espé- » rances d'une paix générale, ce qu'avaient empêché jus- » qu'à ce jour la religion des traités et la crainte d'une » guerre nouvelle, l'aveuglement du dernier roi l'a opéré.

» Napolitains, si l'armée française prend aujourd'hui » le titre d'armée de Naples, c'est par l'effet de l'en» gagement qu'elle contracte de mourir pour votre cause, » et de ne faire usage de ses armes que pour le maintien » de votre indépendance et la conservation d'un droit » qu'elle vous a acquis.

» Que le peuple se rassure sur le libre exercice de son » culte; que le citoyen cesse de craindre pour sa pro» priété : un grand intérêt a soutenu les rois dans les » efforts qu'ils ont faits pour calomnier les sentimens et » la loyauté de la nation française; mais il faut peu de » jours à un peuple généreux pour désabuser les hommes » crédules des préventions odieuses dont se sert la ty» rannie, afin de les porter à des excès déplorables.

» L'organisation du brigandage et de l'assassinat, ima» ginée par votre dernier roi, et exécutée par ses agens » corrompus comme un moyen de défense, a eu des ré» sultats bien déplorables, des conséquences bien funestes; » mais en remédiant à la cause du mal, il sera facile » d'en arrêter les suites et d'en réparer même les effets.

» Que les autorités républicaines qui vont être créées » rétablissent l'ordre et la tranquillité sur les bases d'une » administration paternelle; qu'elles dissipent les frayeurs » de l'ignorance, qu'elles calment la fureur du fanatisme » avec un zèle égal à celui qui a été employé par la perfi» die pour les aigrir et les irriter, et bientôt la sévérité de » la discipline, qui maintient avec tant de facilité l'ordre » dans les troupes d'un peuple libre, ne tardera pas à » mettre un terme aux attentats provoqués par la haine, » et que les droits de la représaille ont à peine permis de » réprimer ».

Ce peuple inconstant qui se battait en désespéré pour

son roi, fit retentir le nom de république : ce cri si funeste la veille à qui le proférait, devint le signe du patriotisme et de la sûreté du citoyen. L'archevêque fit circuler un écrit, où il annonçait que le ciel venait de se déclarer pour les Français, et que le miracle de la liquéfaction du sang de Saint-Janvier avait eu lieu extraordinairement. Le général en chef se prosterna au pied de la châsse de ce grand saint, et lui donna une garde d'honneur, avec cette consigne : « Respect à Saint-Janvier ». On se porte en foule vers le protecteur de la ville ; on crie : *vive la liberté et Saint-Janvier !* Le peuple, étonné de ces sentimens religieux, met bas les armes : un chef des lazzaroni harangue ses compagnons, et passe du côté des Français. Depuis ce jour, Championnet fut révéré dans Naples comme un dieu tutélaire; il fit désarmer tous les habitans, et veilla à leur sûreté. Le Directoire avait ordonné, qu'après la conquête de la capitale des Deux-Siciles, l'armée de Rome fût proclamée armée de Naples ; le lendemain, le général en chef mit toutes ses troupes sous les armes. Cet appareil, la discipline de nos soldats, une musique guerrière, le bruit du canon, une éruption du Mont-Vésuve dont les soupiraux fermés depuis cinq ans vomissaient ce jour-là des feux étincelans et paisibles, formaient un spectacle unique sous le plus beau ciel du monde. Une décharge générale d'artillerie porta au malheureux roi Ferdinand, réfugié dans Palerme, l'accablante nouvelle de l'occupation de la capitale de ses états.

Championnet fit respecter les chefs-d'œuvre des arts ; il les regardait comme le plus beau prix de sa conquête. Il fit restaurer le tombeau de Virgile près de la grotte de Pozzuoli, ordonna des fouilles dans les ruines de Stabia,

d'Herculanum, de Pompeïa, et voulut que le Muséum français s'enrichît des trésors que cachaient ces décombres. Il établit un nouveau gouvernement d'après les idées de l'illustre Filanghieri, et se réserva la sanction des lois, non pour empêcher la noble indépendance du sénat de Naples, mais pour donner une plus grande force aux décrets qui en émanaient.

L'ordre et le bonheur renaissaient dans ces contrées, lorsque Championnet, après des débats scandaleux entre lui et la commission civile qui avait suivi l'armée, fut rappelé par le Directoire: un décret d'arrestation vint le frapper et le punir de son indignation contre les concussionnaires et les dilapidateurs.

Le 8 ventose, Championnet reçut de Schérer, ministre de la guerre, l'ordre de se rendre sur-le-champ près de lui. Le deuil fut universel parmi les habitans de Naples. Il fit de vains efforts pour cacher l'arrêté du Directoire : on s'assembla pour empêcher son départ. Les Napolitains consternés se demandaient « Est-ce donc la reconnaissance dont » on paye les services d'un général qui vient de sauver la » république romaine et de nous donner la liberté! » Il » fut obligé de sortir en secret de Naples, prête à se soulever en sa faveur: il partit heureux et satisfait d'avoir fait payer à son armée cinq mois de solde arriérée et d'avoir remplacé les lambeaux de leurs habits par des vêtemens. Le général Schérer fut le seul qui osa accepter le commandement de l'armée; dès ce jour elle fut abandonnée de la victoire. Championnet était à peine sur la route de Milan, qu'il reçut cette lettre touchante du gouvernement de Naples : « Rien ne peut vous peindre la douleur du » gouvernement provisoire, lorsqu'il a appris la funeste » nouvelle de votre départ. C'est vous qui avez fondé no-

» tre république, c'est sur vous que reposaient nos plus
» douces espérances. Brave général, vous emportez nos
» regrets, notre estime, notre amour, notre gratitude.
» Nous ignorons quelles seront les intentions de votre
» successeur à notre égard; puisse-t-il être assez
» ami de la gloire et de son devoir pour affermir
» votre ouvrage! mais quelle que soit sa conduite, nous
» ne pourrons jamais oublier la vôtre, cette modération,
» cette douceur, ce caractère franc et loyal, cette âme
» grande et généreuse qui vous attiraient tous les cœurs.
» Ce langage n'est point celui de la flatterie; vous par-
» tez, et nous n'avons plus à attendre de vous qu'un ten-
» dre souvenir. » Ils ignoraient encore toute l'injustice de l'arrêté qui le déclarait criminel. La voix publique leur apprit bientôt qu'il était prisonnier d'état à Turin; c'est alors que leur douleur éclata avec violence dans leurs lettres à ce général, où ils l'appellent *le défenseur des opprimés et l'appui des malheureux*. Il dut être touché des témoignages que lui adressèrent les braves compagnons de ses victoires, ces soldats et ces mêmes officiers qui, d'après la voix de ses dénonciateurs, l'accusaient de s'enrichir aux dépens de l'armée. Les regrets de l'Italie et des marques d'honneur le suivaient partout sur sa route: le Consulat romain, au nom du peuple dont Championnet avait préservé le territoire, lui offrit une armure complette avec cette inscription: « *Au général Championnet, les*
» *Consuls de la république romaine.* »

Le 2 ventose, à minuit, le général Schérer lui signifia un second arrêté, où il était accusé de révolte ouverte contre le gouvernement et menacé de six années de prison. L'âme de Championnet n'en fut pas même émue; il avait prévu ce triomphe de ses ennemis. Schérer cher-

chant un lieu sûr pour enfermer sa victime, la fit voyager pendant plusieurs mois de Milan à Turin, de Modène à Milan encore, et de cette dernière ville à Turin. C'est-là que Championnet fut témoin de la fuite précipitée de ses calomniateurs, pressés par l'Autrichien et le Russe victorieux. Quelques mois avant, cette troupe financière, témoin d'un combat éloigné, avait attendu la fin des dangers pour arriver dans des voitures bien douces jusque dans Naples conquise. « Que sa marche me parut différente, dit Championnet dans ses Mémoires, lorsque nos » revers la forcèrent de quitter les villes où elle craignait » d'expier tant d'exactions et de rapines! La soif de l'or » semblait avoir donné à ces hommes avides des ailes » pour y entrer; la crainte semblait en avoir attaché à » leurs pieds de plus rapides pour dérober aux ennemis » les trésors qu'ils avaient conquis sur les fatigues, les » sueurs, la subsistance et les vêtemens des soldats. » Championnet vit du haut de sa prison une route immense couverte jusqu'au Mont-Cenis de voitures et de chariots chargés d'or, et, près de ces riches convois, des milliers de soldats dont les hallions laissaient voir les blessures exposées à un soleil brûlant ou au vent glacé des montagnes. Les yeux de Championnet se remplirent de larmes à ce triste retour des soldats qu'il avait tant de fois guidés à la victoire.

Accusé sans avoir été entendu, pour se justifier, il lui eût suffi de montrer sa correspondance, il dédaigna de le faire. Le Directoire fit sortir contre lui, des presses secrettes du Luxembourg, un libelle que Schérer adressa à tous les corps de l'armée; mais leurs chefs indignés le déchirèrent ou le renvoyèrent au guerrier persécuté. M. Blac-

que, avocat célèbre qu'il avait choisi pour écrire la simple histoire de sa vie, seul moyen qu'il voulût employer pour confondre ses accusateurs, eut le courage de défier publiquement les auteurs de tant d'horribles calomnies. Enfin, le Directoire le conduisit à Grenoble devant un conseil de guerre. On força l'adjudant-commandant Romieu son aide de camp à déposer le premier dans cette affaire. « Que n'appelez-vous aussi s'écria cet officier, tous les » compagnons de ses victoires; leur témoignage sera uni- » forme comme leur indignation. Entendez cet arrêt d'un » historien célèbre : *La puissance peut maltraiter un* » *brave homme, mais non pas le déshonorer.* » Pendant le cours du procès, le général sentit tout le prix de l'estime publique : il trouva partout des amis et des défenseurs. Enfin, il vit la chute de ses implacables ennemis, dans une de ces révolutions si rapides sous le Directoire; un gouvernement plus juste brisa ses fers.

Depuis l'éloignement de Championnet, les ennemis avaient envahi plus de cent lieues ; le nouveau Directoire le nomma général en chef de l'armée des Alpes. Commander pendant ces revers était à la fois une témérité et un dévouement sublime. Il parvint à former une armée. Il battit l'ennemi à l'Assiète, enleva le poste de la Tuille sur le Saint-Bernard, éclaira la vallée d'Aoste, emporta Suze, débloqua Fenestrelle et Coni, et s'empara de la Ferrière, de la Novalaise et du fort des Barricades, défendu avec acharnement par les Barbets et les Russes. Il s'avançait dans les plaines du Piémont, lorsqu'il fut désigné pour remplacer Joubert mort à la sanglante bataille de Novi. Le général Bernadotte, ministre de la guerre, promit de lui envoyer des ren-

forts. Malheureusement cet illustre guerrier, ami des soldats, quitta le ministère, et les renforts n'arrivèrent pas.

L'ennemi menaçait Gênes : Championnet conçut un plan hardi : il voulait marcher sur Bra, percer le centre des Autrichiens, en isoler les forces, et triompher d'une grande armée par la vitesse et la science des mouvemens. Le petit nombre de ses soldats l'empêcha de réaliser ces intentions. Championnet fut vaincu par les Autrichiens ; c'est le seul revers qu'il ait jamais éprouvé : bientôt il eut à lutter contre deux ennemis plus redoutables, la famine et l'épidémie. Des corps, jusqu'alors soumis, abandonnaient le camp : à Nice, les malades et les blessés étaient entassés dans les églises, sur de la paille qui n'avait pas été renouvelée depuis deux mois : la charpie des hôpitaux portait des marques certaines qu'elle avait déjà servi. Pour tout aliment, les malades recevaient du pain et de l'eau, et d'infâmes fournisseurs, se jouant de la vie de tant d'infortunés, dont leur cupidité creusait les tombeaux, affichaient un luxe insolent. « Je » vous le déclare, écrivait le général au ministre, si de » prompts secours ne me sont envoyés pour les hôpitaux, » je ferai connaître publiquement aux pères et mères de » famille les assassins de leurs enfans, et à la républi- » que entière les bourreaux de ses défenseurs. » Dans les camps, les soldats se nourrissaient d'herbes et de racines ; plusieurs s'empoisonnèrent trompés par des plantes vénéneuses. Un trait peindra le désespoir de Championnet au milieu de tant de calamités. Rougissant de honte, il donna l'ordre de courir sur la mer, pour capturer les bâtimens chargés de subsistances. « Ah ! » s'écriait-il, j'ai avalé le calice jusqu'à la lie, je ne crains

» plus les coups du sort ; il a tout épuisé : je me transforme » en brigand. » Cependant la contagion achevait de dépeupler son armée ; une mélancolie sombre s'empara de son cœur, et sembla effacer jusqu'au souvenir de ses victoires. L'épidémie vint le surprendre dans ce cruel affaissement ; il ranima un instant ses forces pour se traîner au combat. Dans son agonie, il ne parlait que des besoins de l'armée et du salut de la République : il demandait sans cesse si des vaisseaux chargés de blé étaient arrivés de Marseille ; si on avait battu les Autrichiens. « Mes amis, » s'écria-t-il en expirant, allez consoler ma mère : mon » seul regret est de ne pas mourir, comme Joubert, sur le » champ de bataille. » Ce fut à Antibes que ce grand capitaine succomba, le 19 nivose an 8.

Paris, qui avait dressé des statues aux Marat et aux Robespierre, n'honora pas d'une pompe funèbre ce guerrier que ses revers lui avaient fait oublier. La petite ville qui l'avait vu naître acquitta seule ce dernier tribut que toute la France lui devait. Un officier, le colonel Mermillod, qui avait perdu un bras en combattant à ses côtés, loua ses vertus près d'un simple monument. Au milieu des larmes que cette touchante cérémonie fit couler, cet éloge sortit du cœur oppressé d'un pauvre laboureur qui l'avait connu dans son enfance. « *La fortune des armes l'avait élevé au-dessus de nous : quand il revint dans son pays, il ne méconnut ni les pères ni les enfans.* »

Le général Championnet a laissé après lui la renommée d'un grand capitaine, d'un citoyen intègre, constamment dévoué à la patrie, et prêt à tout sacrifier pour étendre, affermir et faire aimer le culte de cette liberté qu'il adorait. Nul n'était plus capable de créer des

partisans à notre révolution. Quelques pages de sa correspondance et de ses mémoires montreront que personne, mieux que lui, n'en avait compris les intérêts : c'est là qu'il se peint tout entier, et qu'il faut apprendre à apprécier toute la justesse de son esprit, son désintéressement, son austère probité, et la beauté de son âme. Voici ce qu'il écrivait à un directeur : « Je vais m'occuper d'organiser le gouvernement, et de » rendre utile à la république française la conquête » du royaume de Naples ; et puis, citoyen, j'en » fais la confidence à votre attachement pour moi, je » solliciterai comme une grâce, auprès du Directoire, la » permission de me retirer, pour jouir enfin du repos » dont j'ai tant besoin ; mes forces sont très-affai- » blies. J'ai résisté, je résisterai encore jusqu'à ce que » l'armée soit établie solidement ; je ne demanderai » alors d'autre récompense que celle de vivre tranquille » et paisible dans mes foyers, à l'abri des sourdes intrigues » des méchans et des fripons. Mon cœur est ulcéré en » voyant de quelle manière perfide des hommes, pour » qui l'or est la patrie, trompent le gouvernement sur le » compte de ceux qui lui sont le plus sincèrement at- » tachés. Je vous le dis avec ma franchise ordinaire : » l'arrêté du Directoire, qui crée une commission ci- » vile, est très humiliant pour les généraux ; en voulant » mettre de l'ordre dans les finances, simplifier les opé- » rations, il multiplie la race dévorante des agens, » et accorde tout aux hommes qui, jusqu'à ce jour, » n'ont rien fait pour la patrie ; je ne citerai pour » preuve que l'article qui accorde une remise de trois » centimes par franc au receveur-caissier ; calculez : » si les contributions que je frapperai dans le royaume

» de Naples sont de soixante millions, la remise du
» caissier sera donc de dix-huit cent mille livres! Et le
» pauvre militaire qui tous les jours verse son sang pour
» la patrie. . . . ! Voyez la cruelle position d'un général
» en chef, qui n'a pas le droit d'accorder un sou de
» gratification à ceux qui l'ont servi, sans l'assentiment
» d'un homme avec lequel il ne peut vivre. »

« La république napolitaine, bien administrée, di-
» sait-il ailleurs, peut devenir une amie sincère de la
» république française ; mais il faut la mettre à l'abri
» des vexations horribles qu'on a fait éprouver aux ré-
» publiques voisines avec les grands mots de *liberté* et
» de *fraternité*.

» Je vous le déclare, citoyens directeurs, tant que je
» commanderai, j'opposerai une digue terrible aux
» efforts continuels des intrigans, des voleurs et des
» fripons qui sont à la suite de l'armée pour en dévorer
» la substance, et pour dépouiller les peuples à qui
» nous portons la liberté qu'ils font abhorrer mille fois
» plus que les manifestes des rois. Beaucoup d'hommes
» arrivent de Milan et de Rome, où ils ont fait l'appren-
» tissage du brigandage, avec des principes opposés ;
» mais les miens sont inébranlables, et *dussé-je être vic-*
» *time de leurs intrigues*, je saurai vous prouver que
» je me suis rendu digne de votre confiance. »

Partout il se montra fidèle à cette conscience qui veut être exempte de tout reproche.

« Ce n'est pas seulement en préservant les habitans
» des maux que l'indiscipline entraîne, dit-il en traçant
» l'écrit qu'il publia pour sa justification, que je rendis
» au nom français la confiance qu'il avait perdue en Italie

» par une administration pleine de scandale et de rapines.
» Que ne fis-je pas pour le faire chérir et respecter!

» Nulle vengeance ne signala l'entrée de l'armée française à Naples après une résistance qui avait coûté tant de sang : nulle proscription ne vengea l'exil, l'emprisonnement et la ruine de tant de républicains punis par l'ancien régime. Je ne voulus jamais consentir aux confiscations des biens des familles attachées au gouvernement déchu; les mesures pour les surveiller furent actives, les précautions pour les désarmer continuelles : mais on ne rapportera pas l'exemple d'un châtiment, qui n'ait été soumis aux recherches de la justice et aux formes protectrices de la loi. Quelques violences purent sans doute causer des inquiétudes, dans les momens qui précédèrent l'installation des autorités nouvelles; mais il serait difficile de citer un jour, dans une ville peuplée de plus de cinq cent mille âmes, envahie par des soldats irrités, surchargée d'une populace oisive et presque sauvage, où la suite des affaires ait été suspendue, où les relations de commerce, les rapports, les habitudes, le cours même des plaisirs aient souffert la plus légère interruption.

» Mes délateurs ont-ils connu quelqu'un qui ait inutilement réclamé ce qu'on lui avait volé ou ce qui avait été exigé injustement de lui? Quel est l'établissement public où des objets, enlevés, même dans le feu de l'action, n'aient été promptement rétablis? Est-il un de ces dépôts nationaux, où la fortune des citoyens repose sous la garantie de la foi publique, qui ait été violé ou envahi? S'est-on emparé, comme à Rome, des banques, des Monts-de-Piété, de la monnaie, des musées, pour y substituer aux agens responsables des

» réquisitionnaires échappés de l'intérieur de la républi-
» que? A-t-on fait main-basse, ainsi que cela s'est prati-
» qué dans les états du pape, quand le Directoire y avait
» ses agens de finances, sur la matrice des cédules et sur les
» instrumens de leur fabrication, pour anéantir le crédit
» public par des émissions clandestines, qui devinrent la
» ruine et le scandale de la nouvelle république? Après ces
» profusions d'un papier frauduleux, a-t-on démonétisé
» les trois quarts de tout le signe représentatif, comme
» on le fit à Rome, sous le règne de la commission ci-
» vile? A-t-on vu à Naples, sur les places, trafiquer
» des *Fide-de-credito*, comme on avait vu à Rome,
» sous l'empire financier du Directoire, les scandales
» de la bourse de Paris, reproduits par l'agiotage
» des cédules soustraites des banques publiques?
» L'argenterie fut-elle enlevée à Naples dans les églises,
» comme elle le fut à Rome, sans formes conser-
» vatrices, sans inventaire et sans garantie? La piété
» du peuple y fut-elle révoltée, comme dans la répu-
» blique romaine, par l'envoi fait dans toutes les cam-
» pagnes d'une armée d'agens inconnus, chargés des
» dépouilles de tous les lieux sacrés? A-t-on vu, comme
» à Rome, les bibliothèques les plus précieuses, des
» collections enrichies par les acquisitions de plusieurs
» siècles, vendues à des prix si bas, qu'ils eussent à peine
» payé le magasin de librairie le plus ordinaire? Quel
» est l'agent ou le commissaire du général en chef, dont
» on ait trouvé la maison remplie de sacs d'argenterie
» ou des monumens des arts les plus recherchés? Vit-
» on à Naples les tableaux de *Capo di Monte*, ou des
» autres établissemens mis à l'encan comme les fameux
» *Arrazzis* de Raphaël, que peu de têtes couronnées

» étaient en état de payer, le furent à Rome, où on les » adjugea pour la somme de 24,200 écus? Les meubles » de *Portici* et des autres maisons royales ont-ils eu » le sort des chefs-d'œuvre du Vatican, qu'on trouva » cachés chez des agens français, ou qui furent vendus » à un prix qu'on n'oserait avouer?

» Sous quels yeux, sous quelle administration, sous » quelle influence, des désordres si révoltans ont-ils » été commis? O honte de la république! Ces mo- » dernes Verrès, couverts de l'égide du Directoire, ont » été comblés d'honneurs! et moi, à qui on ne peut » imputer ni ces crimes, ni ces dilapidations, ni l'in- » souciance coupable qui les autorise, ni l'intelligence » plus criminelle encore qui les protège, j'ai été accusé, » mis en jugement, calomnié, diffamé! »

MARCEL (*Nicolas*), capitaine de voltigeurs au 69e régiment d'infanterie de ligne, membre de la Légion-d'honneur, né aux Riceys, département de l'Aube (addition à son article, tom. 1.er, pag. 307).

Conscrit et soldat en 1806, Marcel, par sa bravoure, s'éleva au grade de capitaine. Il fit ses premières armes en 1807, et assista à tous lès combats de cette mémorable époque, en Allemagne, en Prusse et en Pologne. Envoyé dans la Péninsule, au moment de l'ouverture de la campagne, il y fit la guerre, en Espagne et en Portugal, jusqu'en 1813, et fut compté parmi les Français qui déployèrent le plus de courage, pour défendre la frontière des Pyrénées et pour repousser l'ennemi qui s'avançait sur notre territoire (1).

---

(1) Parmi les officiers qui, dans le 69e se signalèrent alors par de brillan-

Voici quelques-unes des actions de cet officier, pendant une expédition dans la Galice. Marcel ayant franchi le premier, sous le feu d'une épouvantable mousqueterie, le pont de Bibaye dont le passage était chaudement disputé, fonça sur les Espagnols et fit plusieurs prisonniers.

Le 23 juillet 1812, à Alba de Thormès, il combattit vaillamment, et, quoique grièvement blessé de la veille à la bataille des Cerapiles où, se trouvant en tirailleur, il avait été sabré par la cavalerie anglaise, il ne voulut pas quitter les rangs de son bataillon, qui, animé par sa présence et par son exemple, se maintint, sans être entamé, contre le choc réitéré de plusieurs escadrons.

Le 10 décembre 1813, un bataillon anglo-portugais s'était retranché dans une maison située sur la route de Saint-Jean-de-Luz en avant de Bayonne; Marcel, avec sa compagnie, reçoit l'ordre de le débusquer et de s'emparer de la position. Il part, arrive à bout portant, malgré une vive fusillade; et voit que l'ennemi commence à s'ébranler: *En avant la cavalerie!* s'écrie-t-il aussitôt. Ce commandement n'était qu'une ruse, car il n'ignorait pas qu'aucun cavalier n'appuyait son mouvement; cependant le lieutenant Massibaut, passant non loin de là avec douze chas-

tes actions, nous devons citer le chef de bataillon Duthoya, officier de la Légion-d'honneur, et qui, comme capitaine dans le 50e de ligne, avait acquis une belle réputation militaire. Le chef de bataillon Guingret, également officier de la Légion-d'honneur, aujourd'hui en activité dans la légion de la Haute-Vienne. Il avait servi dans le 6e régiment d'infanterie légère, dans lequel il avait souvent donné aux soldats l'exemple de l'intrépidité; le capitaine Roze ne leur cédait pas en valeur. Nous regrettons de n'être pas à même de donner un récit authentique des faits glorieux par lesquels ces trois braves méritèrent l'estime de l'armée.

seurs

seurs de l'escorte du maréchal Soult, a entendu la voix de Marcel; il accourt au galop, et se précipite sur les Anglo-Portugais, qui, bientôt culbutés de toutes parts, sont dans la déroute la plus complette.

Le capitaine Marcel fit des prodiges de valeur dans ce combat. Au milieu de la mêlée, le sabre à la main, il portait les coups les plus terribles; il faillit alors être tué par un soldat portugais, qui, l'ayant ajusté de fort près, fit feu sur lui et perça d'une balle le collet de son habit. Marcel s'aperçut à peine du danger qu'il avait couru, mais le Portugais paya cher sa témérité: tandis qu'il rechargeait son arme, un lieutenant, l'intrépide Gouley, qui, dans toutes les attaques, était toujours en avant, lui plongea son épée dans le cœur. Cet officier ainsi que le capitaine Marcel firent à eux seuls vingt prisonniers, parmi lesquels cinq officiers anglais.

Le brave Massibaut, avec ses chasseurs, en prit plus de soixante, mais, ayant été atteint d'une balle, il ne survécut que deux jours à sa blessure.

Le 1.er janvier 1814, deux compagnies françaises placées dans l'île de Broc sur l'Adour, pour y protéger des travaux de fortifications, furent attaquées par les Anglais. Après une vigoureuse résistance, elles manquaient de munitions, et allaient se trouver dans la situation la plus critique, lorsque, averti de leur péril, le capitaine Marcel, qui était sur la rive droite, réussit à se procurer des cartouches, et se disposa à les leur envoyer. Pour les transporter, il fallait traverser l'un des bras de la rivière. Personne ne voulait tenter le passage; Marcel s'élance dans une barque, aborde dans l'île, remet les cartouches à la troupe, transmet au commandant de nouveaux ordres qu'il a la mission de lui communiquer;

dirige, sous une grêle de balles et de boulets, l'embarquement de cent cinquante travailleurs, les fait passer en trois fois sur le rivage, et ne revient qu'avec le dernier détachement. Le bateau qu'il montait fut criblé de coups de feu; un des travailleurs eut la cuisse coupée par un boulet; cinq autres furent grièvement blessés, et lui-même, en descendant à terre, reçut une balle dans l'épaule gauche.

ROYON (*Jean-Joseph*), sous-lieutenant au 12e régiment de hussards, né en 1783, à Annonay, département de l'Ardèche.

En 1801, Royon entra volontairement au service dans le 12e régiment de hussards, où il n'obtint l'épaulette de sous-lieutenant qu'après avoir passé par tous les grades de sous-officiers que lui méritèrent sa bonne conduite et sa bravoure. Il fit les campagnes d'Iéna, d'Austerlitz et de Wagram, combattit trois ans tant en Espagne qu'en Portugal, et fut compté en 1814, dans les rangs des braves qui défendirent les approches de Lyon.

Royon s'était fait, dans le corps auquel il appartenait, une réputation d'intrépidité que justifièrent des actions du plus grand courage.

A la bataille de Saalfeld, il chargea seul sur les Prussiens, parvint à dégager d'entre leurs mains deux soldats qu'ils emmenaient prisonniers, et fut blessé d'un coup de sabre à la jambe droite.

A Ostrolinka, avec trois hussards, il délivra vingt de ses camarades tombés au pouvoir de l'ennemi.

A Friedland, emporté trop loin par son ardeur il fut un instant enveloppé, mais il se fit jour et resta ensuite

des derniers à soutenir la retraite, sur un point où nos troupes étaient momentanément obligées de céder au nombre; dans cette journée où l'on admira sa valeur, il fut atteint de deux coups de lance.

En 1814, Royon se signala dans toutes les occasions, notamment à Villefranche, où avec cinq hussards, il fonça sur deux pièces de canon, et s'en empara. Dans ce combat il eut le genou, le bras et le côté gauche, percés de trois coups de feu.

CAVALIER (*Joachim*), capitaine au 149e régiment d'infanterie de ligne, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Lalonde, département de la Seine-Inférieure.

Au combat de Diebnitz en Saxe, le 13 septembre 1813, la division Rochambeau, placée en colonne serrée sur une montagne qu'elle venait d'emporter d'assaut, souffrait beaucoup du feu de l'ennemi, dont l'artillerie, masquée par un petit bois, la foudroyait sans interruption; le capitaine Cavalier, envoyé en tirailleur avec deux compagnies de voltigeurs sous ses ordres, fut chargé d'attaquer les batteries qui faisaient tant de ravage parmi nos troupes; aussitôt il s'avança sous une grêle de balles et de mitraille, aborda la position à la baïonnette, culbuta l'ennemi, le débusqua et s'empara de deux pièces de canon, malgré les efforts d'un escadron de cavalerie et d'un bataillon d'infanterie russes, qu'il mit en pleine déroute, et qui laissèrent le terrain couvert de leurs morts et de leurs blessés.

Cette action dans laquelle Cavalier fit un grand nombre de prisonniers, lui valut huit jours après, l'étoile des braves qu'il reçut à Hiaorde, des mains de l'empereur.

HOCHE (*Lazare*), général en chef des armées de la République, né le 24 juin 1768, à Versailles, département de Seine-et-Oise.

La mère de Hoche mourut en lui donnant le jour. Ses parens étaient pauvres et ne purent lui donner aucune éducation. Abandonné à lui-même, le jeune Hoche se sentit du goût pour les armes, et s'engagea, à l'âge de seize ans ; dans les gardes-françaises.

Au 14 juillet il était dans le corps, lorsqu'il passa tout entier, à l'exception des officiers, sous le drapeau de la révolution. Hoche fut fait sergent-major de la première compagnie des grenadiers soldés de la garde nationale parisienne, et contribua avec elle à sauver le roi et sa famille le 6 octobre 1789. Bientôt après il passa en qualité d'officier dans le régiment de Rouergue; ce fut alors qu'il étudia plus particulièrement tout ce qui est relatif à la science de la guerre, et cultiva avec ardeur des talens dont il ne pouvait encore mesurer l'étendue, ni prévoir la destination. Le 24 juillet 1793, il partit de Paris et rejoignit son régiment en garnison à Thionville. A cet époque, nos camps, au bruit de l'invasion de plusieurs départemens, se remplissaient d'une multitude innombrable de jeunes défenseurs; Hoche s'associa de cœur à cette ardeur belliqueuse; il fit des prodiges de valeur au siége de Thionville; à l'armée des Ardennes, sous Le Veneur, sa compagnie était sans cesse la première. Pendant le siége de Maestricht, l'armée française manqua de subsistances; le général Le Veneur chargea Hoche de parcourir le pays avec un régiment de hussards; et en deux jours la troupe eût des farines, de la viande et du fourrage. Cependant, par suite de la retraite de l'armée du nord, après l'échec qu'elle avait éprouvé à Ardenhowen, celle des Ardennes,

conduite par Le Veneur est obligée de repasser la Meuse. Déjà les hussards ennemis entamaient ses derrières; le trésor, l'argent des contributions, les ambulances allaient tomber au pouvoir des Autrichiens, Hoche les sauva contre toute espérance. Dès ce moment aide-de-camp du général Le Veneur, il partagea avec lui tous les dangers de la retraite, il était à ses côtés au combat de Gozenhowen et à la bataille de Nerwinde. Sous Louvain, en avant de la Dyle, il se battit depuis quatre heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Pendant qu'on rompait les ponts pour arrêter les Autrichiens, à la tête de quelques braves il disputa le terrain pied à pied. Il arriva au camp de Maulde au moment où Dumouriez, général en chef de l'armée du Nord, faisait arrêter Camus et ses collègues, commissaires de la Convention nationale, et tentait de livrer le territoire aux généraux de l'Autriche. Le Veneur, fidèle à la France et à l'armée, envoya Hoche à Paris, près du conseil exécutif de la république, pour l'informer du danger de sa position. Hoche indiqua alors les mesures les plus propres à prévenir les suites de la trahison de Dumouriez, et reçut, pour prix de ses services, le grade d'adjudant-général chef de bataillon.

Le Veneur, qui, en l'absence de Custine, commandait dans le Nord, chargea Hoche de parcourir le pays. Hoche le visita en trois jours, rapportant de cette course rapide les observations les plus judicieuses. Un mémoire, qu'il écrivit sur les moyens de reprendre l'offensive, parut un chef-d'œuvre. Un jour, qu'après des reconnaissances périlleuses, il revenait au camp, il vit cinquante gendarmes arrêter le général Le Veneur, par l'ordre d'un représentant. Il ne fut pas maître de retenir son indignation: « Est-ce Pitt et de Cobourg, qui gouvernent

» la France ? » s'écria-t-il. Ce propos le fit dénoncer et traduire devant le tribunal révolutionnaire. Il fut acquitté, et courut se placer à la tête des bataillons en présence de l'ennemi.

Dix-huit mille Anglais, réunis à vingt-deux mille Autrichiens venaient de débarquer près de Dunkerque, sur les côtes de la Flandre occidentale. Ils campèrent dans les environs du village d'Honscoote, et, après avoir forcé la ligne française, ils parvinrent jusque sur les glacis de la place : avec plus d'audace ils l'auraient emportée. Houchard, général en chef de notre armée, fit entrer des troupes dans Dunkerque; Hoche ranima le courage des habitans. « Croyez, leur dit-il, que maintenant votre salut » est assuré ; la garnison sera heureuse si, au prix de » son sang, elle écrase les ennemis de la république. » Chargé des reconnaissances et des attaques, il harcela l'ennemi et culbuta ses avant-postes ; partout il se montra terrible. Il fit passer dans le cœur des soldats ce feu de la liberté qui le dévorait. CASSIUS-SPARTE, DESPOTES-MORT, LIBERTÉ-UNIVERS étaient ses mots d'ordre ; ils peignent son âme républicaine, et quel puissant ressort faisait agir les Français.

Le 6 de septembre, Hoche aborda l'ennemi sur quatre points différens. Son avant-garde fit replier les avant-postes qui lui étaient opposés. Le lendemain, il fit deux sorties encore plus meurtrières. Tout le camp français s'ébranle; Jourdan, alors adjudant-général, attaque avec une vigueur terrible; Hoche foudroie l'aile gauche des Anglais, il voulait les poursuivre l'épée dans les reins ; faute d'ordres supérieurs, il fut obligé de rentrer dans la place. On l'entendit, dans un noble courroux, s'écrier : « Que faisons-nous ici ? Il ne devrait pas en échapper un

» seul. » On dit que les Anglais, forcés de se retirer par le canal de Furnes, où il y avait deux pieds de sable, auraient perdu leurs bagages et leur artillerie, si Houchard, général en chef, les eût fait inquiéter dans leur retraite. Hoche avait passé six semaines sans se déshabiller ni dormir : le repos ne lui parut pas nécessaire. Pendant trois jours qu'on ne combattit pas, il fit construire des ouvrages très-forts en avant de Dunkerque, et fit, aux flambeaux, une estacade des plus ingénieuses.

A cette époque, il était difficile de maintenir la subordination : un chef d'escadron s'était rendu coupable d'une négligence; Hoche le réprimanda; mais cet officier lui répondit d'un ton menaçant. « Vous ne m'intimiderez pas » lui dit Hoche; et après avoir lu l'article qui le constituait en défaut, il ajouta froidement : « Ignorant, je vous aurais pardonné; insolent, je ne dois » plus vous ménager. C'est l'adjudant-général qui vous » parle, obéissez. Je vous rendrai toute autre raison à » la fin de la campagne ». Peu de temps après, ce chef d'escadron choisit, pour se venger, le moment où Hoche était fait chef de brigade par les représentans du peuple; il porta devant eux une accusation contre lui. Hoche le confondit, et le fit renvoyer de l'armée.

Il avait reconnu que Rosendall est une position avantageuse, il y forma un camp retranché, et, prolongeant ses lignes depuis Furnes jusqu'à la mer, il couvrit Dunkerque, le mit à l'abri d'un nouveau blocus, exerça aux manœuvres de nouveaux bataillons, et les accoutuma au feu. Il veillait aux travaux de la place, faisait des reconnaissances et des attaques, allait lui-même chercher les fourrages, pillait les magasins de l'ennemi, lui enlevait ses grains et ses bestiaux, coupait les

ponts et rompait toutes les communications. Le gouvernement, le nomma général de brigade et lui confia le commandement en chef du camp retranché. Les travaux mal dirigés languissaient. Ce que n'avait pu opérer la crainte des punitions, Hoche l'obtint de l'amour de la patrie et de l'enthousiasme pour la liberté. En six jours, des lignes de dix-huit cents toises d'étendue furent tracées, le parapet fut à hauteur, et le fossé creusé.

A la marée basse, la cavalerie ennemie pouvait trouver un passage pour tourner les dunes, sur lesquelles les Français étaient retranchés. Pour le fermer Hoche fit couper des arbres par trois bataillons, deux cents chevaux les traînèrent au bord de la mer, et Dunkerque fut couvert par une barrière inexpugnable.

Hoche fut chargé d'attaquer Furnes, Nieuport et Ostende. A Nieuport, l'ennemi démasqua des batteries très-formidables. Le général n'avait que des pièces de quatre ; il ne put tenir contre des obusiers et des canons de quarante-sept ; il ramena ses troupes à un quart de lieue de la ville, et pendant qu'elles se reposaient, il alla lui-même chercher du gros calibre. Ces attaques partielles lui parurent faibles, indignes de la puissance d'une grande nation. Il écrivit cette lettre au Comité de salut public : « Nous ne faisons qu'une *guerre d'imitation* ;
» nous suivons les ennemis partout où ils se présentent; et
» sans chercher à pénétrer leurs desseins, nous donnons
» souvent dans les piéges qu'ils nous tendent. Je l'ai écrit
» au Comité de salut public, il y a deux mois; réunis-
» sons-nous en masse, et marchons fièrement à la vic-
» toire. Ne nous arrêtons que lorsque les coalisés seront
» terrassés. Ils ont manqué deux fois de l'être ; qu'à la
» troisième ils n'échappent pas. Le salut de la patrie ne

» dépend pas de la prise d'une bicoque. Réunissons deux » armées ; que l'une de soixante mille hommes, se porte » sur Tournai ; l'autre de trente mille, sur Ypres et » Ostende. Sortons de Lille : allons renouveler la scène » de Fontenoi; et, dussions-nous nous y noyer, bai- » gnons-nous dans le sang des tyrans. Il n'est point d'obs- » tacle invincible; le Français, conduit par l'amour de » la patrie, les surmontera tous. Il faut que la républi- » que n'attende pas l'an prochain pour être sauvée ». Ce plan, qui fut suivi, décida de la victoire. Ce fut après avoir lu cette lettre, que Carnot, chargé de la direction de la guerre, dans le Comité de salut public, dit à ses collègues : « *Voilà un sergent d'infanterie qui fera du » chemin*. Parcourez cet écrit, sans être militaire, il » vous intéressera ». Robespierre le prit ; quand il l'eut achevé, il dit : « Voilà un homme excessivement dan- » gereux ! ». Ces paroles s'expliquent aujourd'hui.

Elevé à l'âge de vingt-deux ans au grade de général de division, Hoche fut en même temps nommé commandant en chef de l'armée de la Moselle. Les destinées de notre patrie, étaient alors incertaines. Cent mille soldats allemands, bien disciplinés, s'étaient avancés du Haut-Palatinat dans le Hundsruch; le centre de leur armée s'était emparé du Fort-Vauban, occupait les fameuses lignes de la Lauter et de Weissembourg, et bloquait Landau ; la gauche, retranchée à Kaiserslautern, poussait ses colonnes vers la Sarre, tandis que d'autres troupes passaient la Blise. Ces forces pouvaient se déborder comme un torrent dans la Lorraine. L'armée de la Moselle, campée à Forbach, était cernée par les Prussiens; celle du Rhin, commandée par Pichegru, avait été rejetée derrière les lignes de Weissembourg. Quatre mois s'étaient

écoulés sans que ces deux armées eussent osé prendre l'offensive. Les Prussiens avaient eu le temps de se fortifier sur la Sarre; les Autrichiens, dans les Vosges, à Niderbon, à Freischvillers, à Rhinsoffen. Hoche arriva dans ce moment d'alarmes. Sa vue ranima l'ardeur des troupes. On écrivit dans un journal : « Courage! confiance, défen- » seurs de la patrie! notre nouveau général m'a paru » jeune comme la révolution, robuste comme le peuple. » Il n'a pas la vue myope comme celui qu'il vient de » remplacer; son regard est fier et étendu comme celui » de l'aigle. Nous serons conduits comme des Français » doivent l'être. » Hoche voulut connaître l'auteur de cet article : c'était un jeune officier, nommé Grigny (1).

Hoche éleva à de nouveaux grades les chefs qu'il en jugea dignes. Il inspecta lui-même tous les corps de son armée Partout régnait l'indiscipline ; les officiers bravés n'osaient punir leurs soldats. Hoche disait aux uns et aux autres que c'était dans l'absence de la subordination militaire que les rois ligués avaient conçu l'espoir de conquérir la France. A l'approche des Prussiens, pour rassurer les villes, il haranguait les habitans. Tous ses discours, dans les assemblées publiques, se terminaient par ces mots : « Aux armes, citoyens. » Des magasins qu'il établit n'étaient plus assez vastes pour contenir les offrandes qu'on apportait. Il fit relever les remparts de Phalsbourg. « Votre place, dit-il aux citoyens, est la » clef du département de la Meurthe et des Vosges; » battez-vous contre les ennemis. Avec du fer et du » courage nous les vaincrons. » Bitche était le seul fort qui empêchât la Lorraine et l'Alsace d'être envahies.

(1) Grigny devint général de brigade : il fut tué au siége de Gaëte, en 1806.

L'avant-garde ennemie s'était avancée ; les haches brisaient la dernière porte : la garnison se réveille en sursaut ; elle n'était formée que d'un bataillon de jeunes gens : « Aux armes, crie-t-on de toutes parts, les Prussiens sont dans la ville. ». Une maison, construite en bois, est la première sur leur passage. Le maître y met le feu, en disant : « Elle servira de flambeau pour nous éclairer. » L'incendie découvrit une hauteur d'où les assaillans se préparaient à descendre ; ils furent foudroyés par l'artillerie de la citadelle, et Bitche fut sauvée.

Il était urgent de délivrer Landau. Hoche, avant d'y marcher, harangua ses soldats : « Partout, leur dit-il, les armes de la république triomphent ; nous sommes les derniers à vaincre, mais nous vaincrons : vous combattez pour la liberté ! Allons, et que l'ennemi morde la poussière sous l'effort de nos baïonnettes, la terreur des despotes. »

Pour arriver à la hauteur de Weissembourg, il lui fallait renverser trentre mille Prussiens. Il écrivit au ministre de la guerre : « Par les coups que je vais porter à la tyrannie, vous pourrez juger de la haine que j'ai vouée aux tyrans : » — et aux généraux de ses divisions. « Le jour de la vengeance approche, songez qu'elle doit être terrible. Je vous défends de correspondre avec Kalkreutz autrement qu'à coups de canon et de baïonnette. Sa lettre d'hier a pour objet de connaître le chef de cette armée ; je me ferai connaître à lui sur le terrain. »

Cette énergie d'expressions, alors si nécessaire pour faire renaître la confiance dans une armée plusieurs fois battue, n'est rien près de l'ordre de vaincre, que lui envoyaient

les représentans du peuple Saint-Just et Lebas. « Général, » lui disaient-ils, il faut que, dans dix jours, il ne reste » pas un ennemi pour reporter, dans son pays, des » nouvelles de l'Alsace. C'est à toi de nous montrer si tu » es capable d'un coup généreux. Enflamme ton armée: » nous t'attendons à Landau. »

La bouillante activité de Hoche avait déjà tout réformé autour de lui. Les pillards et les mutins étaient jugés avec une inflexible sévérité; l'ardeur se joignit à la discipline. Les soldats étaient épars, Hoche les rapprocha: en leur faisant voir de près l'ennemi, il les aguerrit. Son intention était, après avoir repassé la Sarre, de se diriger par les Vosges, pour attaquer les Prussiens dans leurs retranchemens de Kaiserslautern, et descendre ensuite sur Landau. Dans la supposition d'un revers, il s'était ménagé un dernier moyen de débloquer cette place: c'était de replier son centre sur la droite, de traverser, au nord-est de Bitche, cette chaîne prolongée de montagnes, qu'il n'aurait pu prendre à revers, à Kaiserslautern, tandis que, sur ce dernier point, son aile gauche, en partant de Sarre-Libre, tiendrait quelque temps en échec le corps principal de l'armée ennemie.

Le 27 brumaire an 2, l'armée se mit en marche sur trois colonnes. Hoche attendit, pour ébranler le centre, que les deux ailes fussent assez avancées pour le seconder. L'ennemi, étonné de la vigueur de l'attaque, se retira sur les hauteurs; mais déjà Hoche ayant passé la Blise, s'était emparé de Bising et de Blisecastel, après avoir tué sept cents hommes dans un combat. Le duc de Brunswick, avec toutes ses forces, s'était arrêté à Kaiserslautern: c'était de là qu'il fallait le chasser, pour réussir

à débloquer Landau, et assurer, dans le Palatinat, la défaite entière des Prussiens. Hoche parvient au pied des hauteurs escarpées de Kaiserslautern, se fraye un passage, et gravit la montagne, défiant les ennemis sur le plateau même où ils se sont retranchés. Aussitôt il se décide à livrer la bataille. Un coup de canon donne le signal; le général s'élance des rangs, fait voler en l'air son chapeau, et, d'une voix qui a l'éclat du tonnerre, il prononce ces mots: « *Vive la république !* » Ce cri retentit de l'une à l'autre extrémité du front de son armée. Quarante mille Français attaquèrent quarante mille Prussiens, qui dominaient sur eux du haut de la montagne. On se lança les boulets de cent pièces de canon; on se battit avec fureur pendant deux jours. Malheureusement l'artillerie légère des Français, placée sous les redoutes ennemies, fut entièrement détruite. La division de gauche, se trompant dans sa marche, mit le désordre dans le chemin d'une autre colonne, et l'empêcha de tourner la position de Kaiserslautern. Hoche, dont la vue était perçante, voit cet accident à plus de trois lieues d'éloignement. Il accourt frémissant de rage; son plan change, et ses ordres partent comme l'éclair. Six de ses bataillons attaquent une redoute qui incommodait sa droite, et soutiennent long-temps tout le feu des Prussiens, qui emporte des rangs entiers, sans qu'un seul Français recule. La nuit seule pouvait arracher la victoire à ces braves. Il n'y avait plus de cartouches: ils ne purent continuer le combat. Quelques heures après, un coup de canon fut tiré dans le camp des Prussiens; Hoche ému s'écria: « Des munitions leur arrivent. » Leurs cris de joie confirmèrent sa présomption; toutefois, renfermant sa tristesse, et ne laissant voir qu'un front calme, il dit:

« *Qu'on batte la marche rétrograde.* » Le mot de retraite lui semblait affreux à l'oreille d'un républicain. Il effectua son mouvement dans un ordre si parfait, que l'ennemi ne put jamais l'entamer. En le voyant abandonner le champ de bataille, deux représentans du peuple lui adressèrent des reproches. Hoche leur dit froidement : « Que ne preniez-vous un arrêté pour fixer la victoire »?

On crut qu'il fallait renoncer à secourir Landau. Les Autrichiens répandaient le bruit que cette ville s'était rendue. Ce fut dans ce moment, que Saint-Just et Lebas écrivirent cette lettre au général malheureux : « Citoyen, tu as pris à Kaiserslautern un nouvel en-» gagement : *au lieu d'une victoire, il en faut deux.* » L'ennemi s'était retranché jusqu'aux dents; rends-lui » la pareille à Rentel, à Saussekil et à Anweiller; il faut, » sur leurs hauteurs, pratiquer des redoutes et des » batteries. Si l'ennemi s'avance contre Deux-Ponts, » attends-le; mais attaque toujours sans souffrir qu'il te » prévienne, c'est le moyen d'entretenir le courage » et l'espérance parmi les soldats. Tu as tout à craindre, » si l'on t'attaque. Il faut que toute la ligne frappe » à la fois, et frappe sans cesse; que l'ennemi n'ait pas » un moment de relâche. Mets la plus grande rapidité » dans ta marche sur Landau : le Français ne peut » s'arrêter un moment sans s'abattre. »

Hoche supprima les tentes comme inutiles à des soldats républicains, et voulut qu'ils s'accoutumassent à passer la nuit au bivouac. Par un hiver des plus rigoureux, cette épreuve parut trop dure à l'armée : elle demanda à entrer dans ses quartiers. Un régiment se montra plus mutin que les autres. Hoche mit à l'ordre qu'il n'aurait pas l'honneur de marcher au premier combat. Tous les

soldats, les larmes aux yeux, vinrent le prier de les placer à l'avant-garde.

Il était à craidre que Landau, depuis six mois abandonné à ses propres forces, ne se rendît aux Prussiens; Hoche plaça du gros canon sur les hauteurs de Blisecastel, et, par des coups tirés d'intervalle en intervalle, pendant la nuit, il fit entendre à la garnison qu'il ne tarderait pas à se rapprocher d'elle; en effet il reprit bientôt l'offensive, et l'ennemi en déroute fut chassé au-delà de Wert. « Amis, dit alors Hoche à ses officiers, maintenant » Landau est libre. » Aussitôt il précipite ses colonnes dans la plaine de Weissembourg, renverse les Prussiens, enlève leurs redoutes et leur artillerie, marche sur leur flanc droit, et les force d'abandonner Haguenau, qu'on regardait comme inabordable. Ce coup hardi ouvrit le passage de la forêt à la grande armée du Rhin, commandée par Pichegru, qui se réunit à Hoche après quatorze jours de marche et de combats sur la glace. La jalousie du premier de ces généraux éclata à l'instant. Hoche, la joie sur le front, embrassa Pichegru, qui répondit à peine à l'accueil d'un rival dont, à son gré, le bras s'était trop signalé dans cette campagne. Les représentans choisirent Hoche pour commander en chef les deux armées, et Pichegru se retira en lui laissant quatre de ses divisions. On entendit Hoche s'écrier: « Que Pichegru est flegma» tique, ses joues m'ont paru glacées! » Il dit à un de ses amis en pleurant: « Ne me félicite pas sur mes vic» toires: j'ai terrassé beaucoup d'ennemis; je m'en suis » fait de plus terribles dans la république même. » Hoche, à la tête de plus grandes masses, médita de plus grands résultats. L'ennemi, qui se croyait maître de Deux-Ponts, fut étonné de se voir attaqué à Kibelberg et

dans les gorges de Dahn et d'Anweiller. Hoche, ayant franchi les monts, aborda brusquement et enleva les lignes de Weissembourg, défendues par toute l'armée autrichienne et par les émigrés commandés par le prince de Condé. Si un général de cavalerie eût exécuté son ordre de tourner la position de Geisberg, en enfonçant avec douze escadrons trois bataillons de pandours, cette armée des alliés, dans laquelle se trouvait l'élite de leurs généraux, eût été réduite à mettre bas les armes : elle se retira en désordre, abandonnant ses hôpitaux et ses magasins. Le chemin de Landau était ouvert à Pichegru. Il entra dans cette ville ; mais le véritable vainqueur était celui qui avait renversé les premiers obstacles. Hoche fit élever en grade tous les généraux qui l'avaient secondé : Championnet, Lefebvre, Debelle, Grenier, Desaix, Andréossy, et ce brave Détré, qui avait perdu une main à Kaiserslautern, sans vouloir quitter ses canons.

Il poursuivit l'autrichien sans relâche, tailla en pièces son arrière garde, lui enleva Germersheim, et le fortifia. Worms et Spire ouvrirent leurs portes; le Fort-Vauban fut repris par le général Lefebvre. L'armée demandait à se reposer. Pichegru mit ses troupes en cantonnement; Hoche ne voulut pas laisser les siennes dans l'inaction. Sûr de porter la terreur au cœur de l'Allemagne, il se proposait de passer le Rhin, près de Strasbourg, avec vingt-cinq mille hommes ; mais Saint-Just, son ennemi, fit rejeter ce plan par le Comité de salut public.

Dans une fête à Thionville, le général Hoche vit une fille de quinze ans ; il fut épris de l'air de candeur qu'elle unissait à la beauté. Jeune et victorieux, il devait plaire; il fut aimé et l'épousa. Son bonheur commençait à peine, lorsque

lorsque la persécution vint le troubler. Saint-Just, dont il avait blessé l'amour-propre, et qui était irrité de n'avoir pu l'attirer dans le parti de Robespierre, lui avait juré une haine implacable. Il était résolu à perdre Hoche; mais il était difficile d'arrêter ce général dans l'armée dont il était aimé; il trouva le prétexte de le faire nommer général en chef de l'armée d'Italie. A peine Hoche arrivait à Nice, qu'un général vint lui signifier l'ordre de son arrestation. « Je vous ai fait d'abord l'accueil » qu'on doit à un officier français, lui répart Hoche; » j'ignorais que vous fussiez un gendarme. » Il pensa qu'il lui suffirait d'être entendu pour être renvoyé à ses fonctions. Il obtint d'être amené directement au Comité de salut public. Le premier député qu'il aperçut fut Saint-Just. Hoche lui demande justice. « On vous fera tout-» à-l'heure celle que vous méritez, lui répond le pro-» consul. » Et il le fit conduire en prison. Hoche, dans sa captivité, montra autant de force d'âme, qu'il avait déployé de courage sur le champ de bataille. « Eh! » qu'est mon malheur, disait-il, près de tant de cala-» mités publiques? Le jour que j'embrassai la révolution, » je sus que ce torrent pouvait m'entraîner. » Il ne parut saisi d'aucune appréhension. » Nous ne sommes au pou-» voir de personne, quand la mort est en notre pouvoir », répétait-il souvent après Sénèque.

Hoche fut délivré peu de jours après le supplice de Robespierre. La terreur n'était plus; mais, au sein de la Vendée, la rebellion levait toujours sa tête de géant: Hoche y fut envoyé. A peine sur le théâtre de la guerre civile, il détourna les yeux avec regret vers les champs de bataille qu'il avait arrosés du sang de l'étranger. « Que » ceux qui battent tous les jours des Autrichiens, disait-il,

» sont heureux ! » En arrivant, il écrivit au Comité de salut public, comme article premier de son plan de campagne : « Quelques proclamations feraient plus que des pièces » de seize. » Son regard pénétrant distingua les agens soldés par l'Angleterre de cette foule de malheureux poussés par le besoin ou par le fanatisme. Il invoqua pour ces derniers, la tolérance et la douceur. « Quant » aux chefs, qui sont les instrumens des Anglais, je leur » réserve, disait-il, *la capitulation des baïonnettes.* » Tandis qu'il poursuivait les chefs, qu'il traversait leurs desseins par la rapidité de ses mouvemens, et que ses postes, répandus sur les bords de la mer, étaient prêts à arrêter tout nouveau débarquement d'hommes et de munitions, par sa modération, il cherchait à réconcilier avec la république ceux que la crainte ou la terreur en tenaient éloignés. Il parla aux passions pour les apaiser, à l'intérêt particulier pour le fondre dans l'intérêt national ; il s'occupa d'abord de rendre à l'armée cet aspect imposant, cet esprit d'unité et d'union qui résultent d'une discipline sévère, et d'une parfaite subordination. Etendant ensuite sa sollicitude aux besoins et aux vœux du pays, il l'affranchit des mesures qui pouvaient exciter le mécontentement. Pour faciliter la marche des troupes, et ôter aux rebelles les moyens de s'embusquer, le Comité de salut public avait ordonné de couper toutes les haies qui séparent et garantissent chaque domaine particulier ; Hoche ne put se déterminer à ce nivellement funeste au pays. Dans ce respect de la propriété, il vit un motif pour les habitans de se réconcilier avec ses soldats, protecteurs de l'agriculture. Hoche vivait sous la tente avec ses grenadiers, couchait, sur un lit de paille, à côté d'eux, et ne mangeait que du pain de munition.

Quand les troupes ont un semblable exemple sous les yeux, elles n'osent se plaindre; elles craignent de paraître plus difficiles que leur général. Si cette vie simple et dure déplaisait à quelques *officiers colifichets*, ainsi qu'il les nommait lui-même, elle lui faisait, dans les soldats, autant d'hommes dévoués que de témoins.

Le retour de l'ordre rendait la considération à l'armée; le soldat n'était plus traité en brigand par le citadin qui, n'éprouvant pas de vexations, n'eut plus de représailles à exercer. Le laboureur laissa tomber le fer, que la vengeance ou le soin de sa vie avait mis dans ses mains. Hoche se résigna lui-même à une espèce de commandement de gendarmerie, indigne de lui. « Je » fais, écrivait-il à un général de ses amis, ce qu'on » appelle la guerre des chouans. Continuez d'enlever » des villes d'assaut, de gagner de grandes batailles; » lorsque j'aurai pris un chouan, je m'empresserai de » vous en transmettre la grande nouvelle. » Il ne lui restait plus à combattre que des royalistes qui avaient refusé le pardon, ou des assassins sur les grandes routes. Le gouvernement réunit alors, à cette armée des côtes de Cherbourg, celle des côtes de Brest. Hoche la trouva en proie à la plus déplorable désorganisation. En parcourant, une nuit, toute la ligne de postes d'observation, il ne fut arrêté par aucune sentinelle; il ne vit dans chaque corps-de-garde que des hommes ivres, avec les plus viles courtisanes. Il les réduisit tous au joug de la discipline. Les rênes de l'état, arrachées aux mains barbares du Comité de salut public, étaient tombées dans des mains faibles; le gouvernement pressé de voir finir la guerre, la ranima, au contraire, au-dedans et au-dehors, en dépeuplant les armées pour repeupler

les campagnes. Cette faute, que le motif semblait rendre excusable, eut des suites funestes. Hoche les avait prévues : il avait en vain tenté de résister. L'affaiblissement de l'armée républicaine enhardit les chouans, qui recommencèrent leurs assassinats. Dans les fermes, dans les villages, on leur offrait des retraites, des vivres et des armes, tandis que les soldats républicains ne trouvaient ni pain, ni asile. Hoche rapporte lui-même qu'à Rennes, il n'y eut pas un seul habitant qui voulût lui louer sa maison. La modération qu'il montra, dès son arrivée, prouve combien il eût aimé à seconder celle de son gouvernement ; mais il voulait que la générosité fût soutenue par l'énergie. Forcé d'exécuter l'amnistie intempestive accordée à une multitude effrénée de brigands accoutumés au meurtre et au pillage, il conçut l'idée de rendre utile à la république l'audace éprouvée de ces hommes dangereux ; il voulut en former des corps, qu'il eût envoyés, sur les rivages de l'Angleterre, punir la puissance qui les avait armés ; mais ce projet excellent ne fut pas agréé, et la chouannerie continua à déchirer le sein de la république.

Cependant, il y avait des négociations entre les chefs des royalistes et les généraux républicains. « C'était une » chose bien ridicule, écrivait le général Hoche, de voir » des scélérats, se disant fort bons chrétiens, ne parler que » de Dieu, se proclamer les vengeurs de l'église, et demander leurs autels, qu'on n'avait pas voulu encore » leur permettre de relever. » Le principe de ce général était la tolérance ; il recommandait les plus grands égards pour la religion. Les prêtres avaient une immense autorité ; Hoche les tenta par l'appât de l'argent qu'il leur faisait donner à titre de secours pour les pauvres.

Il crut qu'il ne pouvait pas payer trop cher les secrets de son ennemi : il avait dans la guerre ses espions ; il voulut en avoir dans le clergé. Les femmes, qui resteraient étrangères aux troubles civils, s'ils ne favorisaient leur penchant à la licence, firent, par l'attrait de la volupté, ce que les prêtres avaient fait pour de l'argent. Eprises en secret de la beauté du général de la république, elles furent ou feignirent d'être persuadées de la justice de la cause pour laquelle il combattait, et entraînèrent beaucoup de prosélytes dans le parti d'un homme qu'elles n'avaient pu voir sans l'aimer.

Tandis que ce général faisait servir l'amour même au succès de ses desseins, on lui reprochait de contrarier les ordres de la Convention nationale. Averti qu'il était accusé, il osa répondre que c'était à la faiblesse et à la crédulité du gouvernement, qu'i fallait attribuer la lenteur des négociations ; que les chouans, dans l'espoir d'être secourus par les Anglais, ne feraient que des trèves, et jamais de paix sincère ; que le gouvernement oubliait la dignité républicaine, en traitant, comme de puissance à puissance, avec des Charette et des Stofflet. « Une » grande nation, qui veut être respectée, ajoutait-il, » pardonne et ne transige pas. »

Une première entrevue avec Cormartin, l'un des chefs de la chouannerie, lui avait donné l'espoir d'un rapprochement; pour le hâter, il avait besoin d'un renfort de troupes qui en imposât aux rebelles; mais loin de le seconder, le gouvernement sous prétexte d'une pacification prochaine, lui enlevait chaque jour des soldats. Vingt représentans du peuple semblaient n'être arrivés que pour se contrarier, diviser les esprits, et entraver les opérations.

Hoche comprit qu'ils détruiraient promptement son ouvrage : il sentit plus vivement que jamais combien était nécessaire de conclure la paix ; mais il voulait que l'on forçât les rebelles de choisir sur-le-champ entre la république et la guerre. Il était convaincu, qu'*avec cinq cent mille francs et vingt épaulettes, on aurait les plus considérables d'entre les mécontens, et qu'un peu de fermeté suffirait pour le reste.* Mais les représentans du peuple, jaloux du rôle de négociateurs, discutaient et ne terminaient rien. Ils eurent la faiblesse, sur la demande de Cormartin, d'accorder que Hoche et ses lieutenans fussent exclus des conférences. Hoche, en se retirant, dit *qu'il était heureux de n'être pas présent à la honte d'un traité où la perfidie dictait des lois à la lâcheté.*

Les chouans profitèrent de la suspension d'armes pour tramer des complots. Hoche avait les yeux toujours ouverts sur des dangers qui, méconnus des représentans du peuple, ne lui paraissaient que plus certains. Il surprit un chef de chouans, nommé Clermont, qui, sous prétexte d'arrêter les hostilités dans les cantonnemens qu'on lui permettait de parcourir, distribuait de faux assignats, fabriqués par les Anglais ; il en fit arrêter un autre nommé Laboissière, qui avait prêté serment de fidélité à la république. On le prit sur un esquif, au moment où il se rendait à Gersey, à l'armée des princes. A la Prévalaye, retraite de Cormartin, trois cents chouans venaient tous les jours recevoir de l'argent de la république, distribué au nom du prétendant. On faisait des recrues pour les rebelles jusque dans le camp des républicains. Hoche ne commandait plus ; les représentans

du peuple avaient usurpé la conduite des affaires. Il s'en plaignit avec amertume. On le menaçait de l'éloigner de son armée, quand une flotte anglaise parut à la vue des côtes. Les chefs de chouans se hâtèrent de signer la paix : cette ruse rendait plus facile la descente de quarante mille hommes, rassemblés à Gersey sous les drapeaux du comte d'Artois. Hoche garda son attitude militaire. Pour prévenir l'embauchage, il multiplia les marches et les contre-marches de ses colonnes mobiles. Il ordonna d'arrêter quiconque paraîtrait sans la cocarde tricolore, ou refuserait sur le *Qui vive?* de répondre : *Républicain.* Cormartin, que jusqu'alors on avait vu le plus souple des rebelles, reprit la cocarde noire et son ancien uniforme : il délivra, au nom du roi, des passe-ports, où les généraux de la république étaient qualifiés d'assassins ; il recrutait lui-même sous la tente de Hoche. Ce général, ayant surpris, sur ses propres soldats qui désertaient, des lettres de Cormartin, s'empara de ce chef et de ses complices, au moment où, à la tête d'un rassemblement, ils voulaient se rendre maîtres de l'arsenal de Cicé. Une autre révolte éclata dans le Morbihan : Hoche fit périr trois cents chouans sous les baïonnettes.

Cependant dix mille émigrés débarquent à Quiberon. Hoche, parti de Rennes, prend position à Auray, d'où il les observe, tandis que son chef d'état-major, le général Chérin, fait filer sur le même point des troupes, qui accourent à grandes journées. Hoche laissa les émigrés s'établir au fort de Quiberon et dans la presqu'île qu'il commande, certain de les y renfermer, disait-il, *comme un rat dans la souricière.* Par une suite de petits combats toujours heureux, il les resserra étroitement sur le terrain qu'ils occupaient. On arrive à Quiberon par une

langue de terre sablonneuse, qui n'a qu'une lieue dans sa largeur, et qui va en s'étrécissant jusqu'à n'avoir plus que trente toises. Le camp des républicains, appuyé à la mer par ses deux ailes, était situé sur cette langue, nommée la Falaise, à une lieue et demie du fort Penthièvre, qui ferme l'entrée de la presqu'île, et qui venait de se livrer à l'ennemi. Les chaloupes canonnières de la flotte anglaise s'avançaient, chaque jour, jusqu'à la portée de fusil du rivage. Pendant que les royalistes retranchés s'occupaient à bénir les églises, le général républicain ordonne à une colonne, commandée par l'adjudant-général Ménage, de filer par la droite, le long de la mer, et de tenter l'escalade du fort. Une autre colonne, conduite par le général Vatteau, fut chargée d'attaquer de front; une troisième, sous les ordres d'Humbert, devait tourner la position. C'était à la faveur de la nuit. Un orage affreux éclata; les colonnes se heurtèrent et se rompirent. Hoche, avec un sang-froid admirable, rétablit les rangs au milieu des ténèbres. Le jour découvrit le fort Penthièvre. Les républicains, pour livrer l'assaut, passèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ils n'avaient pas une pièce de canon, et leurs fusils mouillés par la pluie étaient des armes inutiles. De front, ils étaient foudroyés par les batteries du fort; sur les flancs, par les chaloupes et les frégates anglaises. L'intrépide Ménage, à la tête de deux cents braves, à travers les flots, et sous un feu terrible, se glisse, de rocs en rocs, jusqu'au pied du môle qui supporte la forteresse; il le gravit, et, se précipitant dans l'intérieur, le sabre à la main, tue tout ce qui lui résiste. Le reste de l'armée suivit son général en chef; il soumit la presqu'île en courant. Les ennemis, chassés, se réfugièrent au bord de la mer, sur

un rocher, d'où ils parlementèrent, afin d'obtenir des conditions, s'ils se rendaient. Tallien, que le Comité de salut public avait envoyé, leur répondit: « Qu'y a-t-il » de commun entre nous que la vengeance et la mort? » Hoche fit battre la charge. Les boulets et la mitraille ne purent arrêter les républicains : sept cents grenadiers fondirent impétueusement sur le rocher, la baïonnette en avant. Les émigrés, jetant des cris de désespoir, demandèrent de nouveau à capituler. Hoche leur envoya l'ordre de mettre bas les armes, et de faire cesser le feu des Anglais. Ces malheureux s'écrièrent: « Ah! ne voyez-vous » pas qu'ils tirent sur nous comme sur vous? Nous » sommes aussi des Français. » Cependant quelques embarcations s'approchèrent, et ils allaient profiter d'un moment de trève pour s'échapper, lorsque Hoche fit traîner deux pièces de canon sur les bords de la mer. Vingt coups à mitraille empêchèrent les bâtimens de revenir vers le rivage, et tous les émigrés furent contraints de se mettre à la discrétion du vainqueur. Parmi les prisonniers, on reconnut l'évêque de Dol, tout son clergé, et presque tous les officiers de notre ancienne marine. Le jeune Sombreuil, officier d'un rare mérite, avait commandé toute l'armée royale, à laquelle il avait réuni six mille soldats de la république, qu'on avait tirés des prisons de l'Angleterre. Ces braves gens ne furent pas plus tôt débarqués, que, se souvenant qu'ils avaient combattu pour la liberté, ils vinrent se ranger sous le drapeau national. Les représentans du peuple firent fusiller les émigrés pris les armes à la main. Sombreuil subit le même supplice. Le général Hoche l'eût sauvé, s'il avait eu le pouvoir de lui faire grâce: il le pleura.

De retour à Rennes, après avoir encore détruit

quelques bandes d'émigrés, Hoche reprit son plan de pacification. Un plus vaste commandement lui fut confié : il fut nommé général en chef de l'armée de l'Ouest. Ce fut alors qu'il dit : « Je suis enfin libre de » faire finir cette guerre funeste. » Pour réduire les rebelles à l'impuissance, il fit parcourir les campagnes par ses colonnes mobiles, qui enlevaient partout les bestiaux, et ne les rendaient qu'en échange des armes ; il amena les paysans à la soumission, et, ce qui est plus difficile, à la sécurité. Le gouvernement fondit trois armées en une seule, qui fut appelée *armée des Côtes de l'Océan*. Le régime militaire fut établi dans tous les pays insurgés; les villes troublées par les factions furent mises en état de siége, et des commissions furent instituées pour juger les rebelles pris les armes à la main. Hoche était autorisé à offrir des conditions aux chefs de la chouannerie, ou à leur permettre de s'expatrier. Il fit poursuivre Charette et Stofflet, les deux hommes les plus dangereux de l'armée ennemie, et livra le dernier à la mort avec cent de ses complices. Un mois après, Charette fut pris : il eut la douleur, en allant au supplice, d'entendre ce même peuple, qu'il avait cru si royaliste, crier : *Vive la république !* avec un enthousiasme de fureur.

Hoche passa la Loire avec quinze mille fantassins et trois mille chevaux. Il fit à la fois des battues dans les départemens de la Sarthe, de Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure et du Morbihan. La résistance des rebelles fut terrible. Lorsqu'atteints par les colonnes mobiles, ils se trouvèrent acculés, ils se battirent à la baïonnette et corps à corps. « Ces malheureux étaient des Français ! » dit le général Hoche. De Scepeaux, chef de chouans, fut le premier qui se soumit. Son exemple fut suivi par plus

de cinq départemens. Celui de la Mayenne; les districts de Domfront, Vire, Mortain et Avranches; l'Orne, le Calvados et la Manche furent aussi purgés de la présence des chouans, après plusieurs sanglans combats. Cette guerre, qui avait coûté tant de trésors et de sang, pendant laquelle tant de réputations militaires s'étaient éclipsées, fut terminée en deux mois. La république décerna à Hoche le titre de *Pacificateur de la Vendée*, et il s'empressa de replacer les habitans de ce pays sous l'autorité civile et constitutionnelle.

Hoche revint à Paris, où l'implacable haine qu'il avait vouée aux Anglais lui fit concevoir le projet de faire retomber sur eux le fléau de la guerre. Il demanda à porter dans leur île les soldats qui avaient été les compagnons de ses victoires. Il y eut, à ce sujet, une conférence secrète chez Carnot, membre du Directoire, le premier des hommes pour bien diriger une guerre. Le vice-amiral Truguet, alors ministre de la marine, proposa un plan vaste et décisif. L'argent manquait; le Directoire voulut qu'il n'y eût d'expédition que contre l'Irlande. Les vues de Hoche étaient plus étendues; mais il considéra l'Irlande comme le chemin de Londres. Ce pays a une population de plus de quatre millions d'hommes réduits à une sorte de servitude. Le mécontentement des esprits les disposait à recevoir tout changement favorable à l'indépendance. Déjà le parti des *Irlandais unis*, qui forme les neuf dixièmes de la nation, avait préparé les moyens de s'affranchir.

Quarante mille volontaires s'étaient liés par le serment de périr ou de vivre libres. Ils n'attendaient qu'un général français. Hoche arrive à peine au port de Brest, qu'il trouve qu'on veut changer le but de l'expédition, et aller

combattre les Anglais dans les Indes : on perd un temps précieux. « Il est au moins inutile, s'il n'est dangereux, » écrivit ce général, de faire quatre mille lieues pour » chercher les Anglais, qui sont à notre porte. Ne serons- » nous pas assurés que leurs colonies nous appartiennent » du moment où nous marcherons sur Londres ? » Le refus des secours nécessaires, les dénonciations portées contre lui, dans le sein du Corps-Législatif, remplissaient son cœur d'amertume. Il s'indigna sans se rebuter; il pressa le travail dans les arsenaux de Brest et sur les vaisseaux. Le plus grand obstacle qu'il eut à surmonter fut la mauvaise volonté des officiers de marine, qui, disaient-ils, n'avaient des ordres à recevoir que de leur ministre. L'insubordination était alors sur nos escadres. » Quel composé bizarre que notre marine, écrivait Hoche! » Une vieille carcasse, dont toutes les parties sont désu- » nies; des contradictions de tous les genres ; l'indisci- » pline organisée dans un corps militaire ! » Cependant ce général traçait un plan hardi de débarquement. Il voulait, s'il touchait au rivage, ôter à ses soldats tout moyen de retraite, en renvoyant tous ses vaisseaux dans les ports de la république. Il ne lui suffisait pas de brûler les arsenaux de l'Angleterre, d'aider les opprimés à briser le joug, il ambitionnait aussi de rendre à la France cette puissance maritime qu'elle avait perdue. Il fit des progrès étonnans dans la science navale. L'amiral Brueix, étonné de ses connaissances, dit *que le général Hoche, après un an d'expérience, aurait été le meilleur ministre de la marine qu'on pût trouver en France.*

Le cabinet de Saint-James était fort inquiet sur la destination de l'escadre. Hoche, pour le tromper, fit faire un manifeste au peuple de Portugal, et le communiqua

avec mystère à un prêtre de la chouannerie, en lui confiant le soin de le traduire en langue portugaise; il était sûr que son faux secret serait révélé : il le fut en effet, et cette indiscrétion donna le change aux espions de l'ambassadeur anglais, lord Malmesbury.

Peu de temps après, Hoche fut averti par le ministre de la guerre qu'un émissaire anglais était parti de Londres pour attenter à sa vie. Il ne se mit pas en garde. Un coup de pistolet lui fut tiré dans une rue de Rennes; l'assassin s'était appuyé sur une borne, qui, en vacillant, détourna la balle. La sérénité du général, fut remarquable dans ce moment. Le coupable qu'il vit sans colère se jeta à ses genoux, en implorant sa miséricorde. Hoche laissa couler des larmes : « Malheureux, lui dit-il, as-tu une » femme et des enfans? » L'assassin avoua que la misère de sa famille l'avoit seule porté à cet attentat. On lui avait promis cent louis. Hoche en envoya vingt-cinq à sa femme, et ne rechercha que l'instigateur du crime : c'était un homme de qualité, qui cachait son nom sous celui de Charles.

L'instant du départ était venu : trois compagnies de grenadiers, mécontentes de n'avoir pas reçu le prêt, refusèrent de s'embarquer. Hoche ordonna qu'elles fussent renvoyées dans un village, à quinze lieues de Brest, et privées de l'honneur d'avoir part à l'expédition. Une heure après, on lui annonça que les grenadiers venaient de s'embarquer. Hoche les fit ramener à terre : « Je ne veux point, dit-il, avec moi des hommes qui » n'ont d'autre mobile que l'argent. » La honte les mit au désespoir : ils menacèrent de tuer les auteurs de leur révolte; ils supplièrent. Hoche, touché de leur repentir;

crut leur faute assez expiée, et leur permit de rentrer dans l'armée.

L'armée navale, forte de quinze mille hommes, avait mis à la voile le 25 frimaire. Après avoir trompé l'ennemi qui croisait devant Brest. Il ne lui fallait que deux jours pour descendre sur le rivage. Le vent devint contraire dès que l'on fut en pleine mer; le signal de la sortie avait été donné trop tard, et la flotte n'avait pas appareillé à-la-fois. Cette première faute fut irréparable. Un ouragan jeta la frégate du général en chef loin du corps de l'escadre; les vaisseaux dispersés, craignirent d'aborder les côtes d'Irlande; ceux qui en approchèrent furent rejetés par les vagues. Notre pavillon fut reconnu des habitans, qui, pendant dix jours laissèrent éclater leur joie; mais au lieu d'agir, on délibéra. Pendant ces funestes irrésolutions, la frégate du général Hoche luttait contre plusieurs vaisseaux ennemis. Echappée à leur poursuite, elle parut enfin devant les ports d'Irlande, où elle devait trouver toute la flotte réunie. La douleur du général éclata, lorsqu'il apprit qu'elle était séparée et qu'elle avait pris le large. Il voulut d'abord se précipiter au milieu de quelques patriotes réunis, et, par l'effort de son courage, jeter au sein de l'Angleterre le germe *d'une Vendée républicaine*. La solitude du rivage et l'abandon de ses soldats le forcèrent de s'éloigner. Il pleura, dit-on, au moment où ses regards perdirent cette terre qu'il était venu arracher à l'esclavage.

Il essuya encore des tempêtes. En riant, il bravait la fureur des flots. Assis sur une peau d'ours blanc, il disait à un officier de marine: « Après avoir vaincu

» les Anglais, nous irons faire respecter le pavillon répu-
» blicain tout autour du globe. » Sa présence d'esprit avait plusieurs fois sauvé la frégate, lorsqu'elle tomba au milieu de la flotte anglaise, mais la tourmente était telle, que pendant tout un jour les ennemis trop occupés de se conserver eux-mêmes, prirent pour un de leurs bâtimens la frégate française qui, changeant vers le soir sa direction, arriva à l'île de Rhé à la faveur des ténèbres.

Hoche débarqua à La Rochelle un mois juste après son départ de Brest; il fut long-temps tourmenté par le souvenir de ce revers. Il courut chez le ministre Truguet:
« Mon ami, lui dit-il, nous sommes ce qu'il y a de plus
» malheureux sous le ciel. J'ai bien souffert, mais le
» moindre de mes maux est d'avoir été cent fois menacé
» d'être englouti dans la mer. Nous serions les plus vils
» des mortels si nous abandonnions le peuple irlandais à
» la vengeance de ses tyrans. Notre entreprise n'est qu'a-
» journée. Pendant que je cours combattre à l'armée de
» Sambre-et-Meuse, équipez de nouveau votre escadre;
» réparez votre marine: je m'attache à jamais à sa desti-
» née. Ecrivez-moi que vos dispositions sont faites, et je
» quitte à l'instant les bords du Rhin, pour voler à ceux
» de l'Océan. »

L'armée de Sambre-et-Meuse, après avoir vaincu l'Allemagne dans tant de batailles, et conquis un territoire presque aussi grand que la France, n'avait presque plus de soldats; ce qui restait était nu, affamé, consumé par les maladies. Hoche eut ordre de créer de nouveau cette armée. Il fit cesser les rapines des fournisseurs et des commissaires du Directoire, trouva des ressources sans épuiser le pays occupé, gagna l'affection des habitans et introduisit

dans les troupes une innovation des plus heureuses; de chaque arme il fit une classe à part et distincte. Klein commanda les dragons, Richepanse les chasseurs, Ney les hussards, d'Hautpoult la grosse cavalerie; de l'infanterie il forma six divisions. Il se proposait, en donnant ainsi plus d'ensemble à ses forces, d'en faire une masse dont le choc ne pût être rompu par aucune résistance humaine. Il avait promis au diréctoire de culbuter les autrichiens jusqu'à Vienne. Il employa deux mois à ses préparatifs.

« Il n'est pas possible, disait-il, aux officiers et aux » soldats, de commander une armée plus belle, plus » brave et mieux disciplinée que l'armée de Sambre-et- » Meuse. Avec elle, un général en chef est sûr de com- » mander bientôt les armées ennemies. » L'Autriche tremblait au bruit de ces apprêts formidables; quatre-vingt mille hommes étaient rassemblés au camp près de Newied. Ces troupes s'ébranlèrent enfin. L'avant-garde, conduite par Lefebvre, passa le pont de cette ville, et se forma dans la plaine; elle fut suivie du gros de l'armée. Le général autrichien de Kray, lui fit proposer un armistice, en attendant, disait-il, que la paix conclue entre la France et l'Autriche fût officiellement annoncée à l'armée française. Hoche lui demande, pour gage de sa parole, que les Autrichiens se retirent derrière le Mein, et fassent la remise de la forteresse d'Ehrenbreisten. Ces propositions sont rejetées, les conférences rompues. A l'instant l'ennemi commence le feu. Maître des hauteurs qui entourent la plaine de Neuwied, son front était couvert de redoutes fraisées et palissadées. Au premier coup de canon, l'artillerie légère des Français, soutenue par des chasseurs et des hussards, se porte en avant; on attaque.

Hoche

Hoche fait avancer sa droite pour tourner les positions, et ordonne à l'infanterie d'emporter les redoutes à la baïonnette, tandis que lui-même, à la tête de deux régimens de chasseurs, coupe les Autrichiens et renverse leur cavalerie. Leur déroute fut complette. Hoche ne leur laissa pas le temps de se rallier; il les fit harceler dans les gorges et dans les montagnes, par les chasseurs et les hussards. L'armée s'avança jusqu'à Montabor, Dierdorff et Altenkirchen. Cette bataille fit perdre à l'ennemi quarante pièces de canon, ses munitions, ses bagages, cinq mille morts et onze mille prisonniers.

La victoire était décisive; les Autrichiens, forcés dans toutes leurs positions au-delà de Limbourg, de Wetzlar et d'Herbon, devaient être poussés jusqu'au cœur des états héréditaires. Giessen, ville fortifiée de toutes parts, fut prise d'assaut. Ils fuyaient épouvantés; tout ce qui ne tombait pas sous le fer était fait prisonnier. Lefebvre, à l'avant-garde, les atteignit devant Francfort et les culbuta jusque sur les glacis; les autres divisions les enveloppèrent. On allait s'emparer de la ville, quand Milius, commandant pour l'Autriche, vint annoncer qu'un courrier, envoyé d'Italie par le général Bonaparte, avait apporté les préliminaires de la paix. Le général Lefebvre crut d'abord que c'était une ruse autrichienne. En voyant le courrier, il lui dit: « Tu aurais bien dû, en route, t'amuser à boire une » bouteille. » Les Autrichiens étaient dans la consternation : deux jours plus tard ils n'avaient plus d'armée.

Dès que la guerre continentale se fût apaisée, Hoche songea de nouveau à effectuer une descente en Irlande. Le gouvernement britannique, après s'être d'abord vainement humilié devant les Irlandais, avait cru les ef-

frayer par l'appareil des supplices; le moment était plus que jamais favorable pour prouver que la république française se souvenait de l'engagement qu'elle avait pris de les délivrer.

Le Directoire adopte les vues de Hoche qui part pour la Hollande et presse l'équipement des vaisseaux de cette nation, notre alliée. Ce général revient aux bords du Rhin, en détache un corps d'élite, qui se dirige vers Brest; il donne aux travaux du port une activité jusqu'alors inconnue. La flotte était armée, équipée. La grandeur et la facilité de l'entreprise allaient relever la gloire de notre marine; mais un nouvel orage menaçait le directoire et l'assemblée nationale divisés. Dans leur marche, les troupes du général Hoche passent les limites dont la constitution défend aux armées d'approcher. Le corps législatif accuse le Directoire de vouloir attenter à la représentation du peuple. Hoche, accusé à son tour, déclare que ses bataillons se rendent à Brest, et que s'ils ont suivi une route différente, il ne faut attribuer cette déviation qu'à une erreur commise par un commissaire des guerres. Cependant le général vient secrètement à Paris. Trois d'entre les directeurs : Barras, Rewbel et Laréveillère, à la tête du parti républicain, préparaient un coup d'état contre le parti royaliste de l'assemblée; Hoche, comme un guerrier plein d'audace, fut choisit pour l'instrument de leur dessein; ils lui ordonnèrent de se rendre à son armée et de s'avancer avec elle vers Paris. La révolution qu'ils méditaient devait s'accomplir en vingt-quatre heures. Hoche devait ensuite sortir de la capitale et aller prendre le commandement de l'expédition d'Irlande. Mais le complot fut éventé. Les généraux Willot et Pichegru, dans de violens discours, demandèrent que le gé-

néral Hoche fût mis en jugement. Le premier voulait qu'on allât attaquer le Directoire au Luxembourg; il s'engageait à amener Barras, Laréveillère et Rewbel enchaînés. Le danger qui menaçait les directeurs était des plus pressans : ils se décidèrent à frapper sans délai le coup auquel ils étaient résolus; mais soit que Hoche, par son influence, donnât de l'ombrage, soit qu'ils craignissent qu'il ne se servît à son tour contre eux-mêmes de la dictature qu'ils lui auraient confiée, ils crurent pouvoir se passer de son secours, et le renvoyèrent à son armée sans même vouloir lui rendre les quatre-vingt mille francs qu'il avait prêtés pour assurer le succès de la conjuration.

Hoche, indigné de la perfidie du Directoire, éclatait en menaces au milieu de ses soldats. Bientôt sa santé s'altéra et ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle. Le général Schérer, ministre de la guerre, l'avait peint comme redoutable au gouvernement. Hoche crut pouvoir le braver, il lui écrivit : « Si je n'étais persuadé que le » Directoire fera sous peu de jours justice de vos perfi- » dies, je ne prendrais que la peine de vous déclarer » que je ne veux plus correspondre avec vous. Vous con- » vient-il de faire une adresse aux armées, vous, l'âme et » le chef des conspirateurs ? vous qui nous avez entourés » d'espions; qui avez persécuté les amis de la liberté. » Hâtez-vous de faire oublier jusqu'à votre nom aux ré- » publicains que vous avez trahis; qui vous abhorrent. »

Peu de temps après, son mal augmenta, sa respiration devint difficile; il sentit ses entrailles se déchirer. Consumé d'un feu que rien ne pouvait éteindre, il expira dans d'affreux tourmens, à Wetzlar, le 3e jour complémentaire de l'an 3, à quatre heures du matin. Un instant avant de rendre le dernier soupir il dit *qu'il se croyait*

revêtu de la robe de Nessus. Les uns attribuèrent sa mort au poison, d'autres à une passion ardente pour les femmes. On l'ouvrit; les intestins étaient rongés et parsemés de larges taches noires. Divers examens de médecins semblèrent démontrer que ce général avait succombé à l'un de ces poisons qui, irritant les sens et exaltant toujours l'énergie d'un certain organe, éteignent la vie au dernier terme de la volupté. On crut aussi reconnaître des traces de sublimé. La faculté de médecine pouvait prononcer et lever tous les doutes; mais elle n'eût pas le courage de dire la vérité.

En apprenant la mort de son général, l'armée fut plongée dans le deuil, *les hussards l'ont pleuré*, écrivait un officier à l'Assemblée. C'était peindre d'un seul trait la consternation du soldat. Le Directoire dissimula sa joie en ordonnant une cérémonie funèbre : elle eut lieu dans toutes les villes de la république, mais elle n'eut nulle part un caractère plus touchant et plus solennel que dans les camps, au milieu des compagnons et des témoins de la gloire et des triomphes de Hoche.

De demi-heure en demi-heure un coup de canon interrompait le plus morne silence. Dans la soirée du 4ᵉ jour complémentaire, on exposa sur un lit de parade, éclairé de deux lampes sépulcrales, le cercueil surmonté de couronnes de chênes et de lauriers, au milieu desquelles se croisaient l'épée et le sabre du général, recouverts d'un crêpe funèbre et liés ensemble par son écharpe. La garde de sa triste dépouille fut confiée aux officiers de l'état-major du général, qui se relevaient d'heure en heure, à sa compagnie de grenadiers et à ses guides qui, depuis trois ans, ne l'avaient pas quitté.

Le 5ᵉ jour, à midi, le convoi, précédé d'une petite

avant-garde de hussards, et suivi de six pièces d'artillerie avec leurs canonniers, d'une compagnie de grenadiers, de deux escadrons de hussards, de deux escadrons de chasseurs, et d'une musique militaire, partit de Wetzlar, pour se rendre à Coblentz. Aux quatre coins du char étaient placés les aides-de-camp du général, et les adjudans-généraux; venaient ensuite plusieurs guides portant des torches funéraires. La compagnie de grenadiers, attachée au quartier-général, marchait en file de chaque côté, l'arme basse. Au centre étaient les officiers généraux, l'état-major de l'armée, un détachement des guides, une musique militaire et deux compagnies de grenadiers. Un escadron de dragons fermait la marche.

Une salve d'artillerie, le beffroi et une harmonie lugubre donnèrent le signal du départ. Toutes les fois qu'il fallait passer dans un village, six coups de canon annonçaient l'approche du cortège, les régimens cantonnés prenaient les armes, et les habitans sonnaient leurs cloches. Lorsqu'on arriva près de Braunsfels, le prince régnant envoya un de ses officiers prévenir qu'il se disposait à rendre au général les honneurs militaires; son artillerie répondit à celle du convoi, et lui-même, à la tête de ses troupes sous les armes, et entouré de tous les officiers de sa maison, attendit le cercueil sur la place, et le salua à plusieurs reprises.

Les magistrats et les principaux bourgeois de Weilbourg, vêtus de noir, vinrent aux portes de la ville recevoir le corps qu'ils accompagnèrent dans l'endroit où il fut déposé jusqu'à la nuit. Les rues, garnies de flambeaux, furent traversées au milieu de la garnison.

Le gouverneur autrichien de la forteresse d'Ehrenbreistein, après avoir rangé sur les glacis une partie de

ses soldats et disposé le reste sur la route dont les républicains bordaient la gauche, se rendit avec son état-major aux avant-postes, et ne se sépara qu'au Rhin de ce cortège, qui, de Wetzlar à Coblentz, s'avança majestueusement entre une double haie d'Autrichiens et de Français.

Le convoi fut reçu, sur la rive opposée, au bruit des décharges réitérées de l'artillerie des forts et des chaloupes canonnières, ainsi que de toute la mousqueterie des troupes réunies en grand nombre. Trente officiers généraux à pied avec des torches, accompagnèrent le cercueil, devant lequel s'élevaient des enseignes à la romaine, chargées des inscriptions suivantes en français et en allemand :

GÉNÉRAL EN CHEF A VINGT-QUATRE ANS,
AN I.er DE LA RÉPUBLIQUE.

—

IL DÉBLOQUA LANDAU,
AN II.

—

IL PACIFIA LA VENDÉE,
AN III, AN IV.

—

IL VAINQUIT A NEUWIED,
AN V.

On traversa lentement Coblentz, et l'on arriva au fort de Pétersberg, au milieu d'un feu continuel d'artillerie et de mousqueterie, auquel les impériaux répondirent régulièrement. Là, entre quatre cyprès et au milieu des enseignes plantées sur le bord de la fosse, furent déposées les cendres de Hoche, dans le même endroit où l'avaient été celles de Marceau.

Quand le corps fut descendu dans la tombe, le général Lefebvre, d'une voix émue, prononça ce discours :

« Chers camarades, la mort qui ne nous a jamais paru » redoutable se montre à nos yeux d'une manière terrible; elle anéantit d'un seul coup la jeunesse, les talens » et les vertus. Hoche n'est plus! la parque meurtrière a » terminé ses jours, dans un instant il ne nous restera de » lui que le souvenir de ses vertus et le tableau de ses » exploits; consacrons-le à lui rendre le témoignage de » notre profonde affliction. Que la foudre guerrière qui » a éclairé ses nombreux triomphes, apprenne à l'univers » entier que l'humanité a perdu un ami, la victoire un » de ses enfans, la patrie un de ses défenseurs, la république un appui; nous tous........ un ami sincère ! »

M. Rousselin, dans une vie de Hoche, a tracé de ce grand capitaine le portrait suivant : « Sa tête était bien » organisée; rien ne lui paraissait trop grand pour » s'y mesurer. Sa taille était haute, ses formes unis» saient l'élégance à la force; il avait les cheveux, les » sourcils et les yeux noirs; sa bouche était petite, ses » dents belles, sa physionomie spirituelle; la sévérité de » ses traits était souvent adoucie par la grâce de son sou» rire; son maintien était grave et imposant, sa démar» che fière. On rapporte qu'une femme de la cour l'ayant » remarqué à Versailles, dans une revue, avait dit : « *On » ferait un général de ce jeune homme.* » Il était ro» buste et tempérant; il méditait long-temps, mais dans » les affaires urgentes, il voyait d'un coup-d'œil et ne » mettait point d'intervalle entre la pensée et l'exécu» tion. Dans les grandes occasions il savait se rendre » maître de son caractère naturellement impétueux. Il » haïssait la noblesse, les titres et les emplois héréditai» res qui, dans la magistrature et les armées, s'élèvent » au détriment des talens et de la probité. Quand il de-

» vint général d'armée, une femme très vaine qu'il ai-
» mait, voulut qu'il fît accroire que sa mère, avant de
» se marier, l'avait eu d'un grand de la cour : « *Je suis*
» *sorti d'un homme du peuple,* répond le général, *je ne*
» *veux pas d'un sang noble aux dépens de la vertu de*
» *ma mère.* »

Hoche n'avait que cette fierté, qui prend sa source dans l'estime de soi-même ; cependant il était jaloux à l'excès de son autorité, et peut-être dans les rêves de son ambition convoitait-il la suprême puissance. On se souvient d'une époque où lorsqu'on chantait la fameuse *Marseillaise*, chacun se découvrait à la strophe qui commençait par ces mots : *Amour sacré de la patrie*, Hoche, qui assistait au théâtre de la République, à l'une des représentations de la mort de César, garda son chapeau en pareille occasion ; et répondit à l'un des spectateurs qui lui demandait pourquoi : *Le général en chef ne doit compte de ses actions à personne.* Ce mot essentiellement caractéristique ne décélerait-il pas ; si Hoche eût vécu, l'intention d'opérer *un dix-huit brumaire.* »

Un monument à la gloire de cet illustre général fut élevé à Weissenthurn, et son nom fut donné à l'une des rues de Paris.

RENNO (*Jean*), chef d'escadron, capitaine au régiment des chevau-légers lanciers de la garde impériale, officier de la Légion-d'honneur, chevalier des ordres de Saint-Louis et de la Réunion, né le 9 avril 1777, à Saint-Jean-d'Acre, en Syrie.

Le 4 vendémiaire an 6, Renno prit volontairement du service dans les troupes françaises, et entra en qualité de sous-lieutenant à l'état-major de l'armée d'Italie. En l'an

10, il devint lieutenant de Mameloucks dans la garde des Consuls, fut promu le 16 février 1807 au grade de capitaine, et admis en cette qualité dans les chevau-légers lanciers de France, le 5 août 1814. L'Italie, l'Égypte, l'Autriche, la Prusse, la Pologne, l'Espagne, la Russie, la Saxe, le Brabant et la France, furent les théâtres où se déploya sa valeur.

A Austerlitz, il pénétra le premier avec un peloton de Mameloucks dans un carré de la garde russe, eut un cheval tué sous lui, et fut atteint de deux coups de baïonnette, l'un au côté droit, l'autre au bras gauche.

Le 24 mai 1809, à l'affaire de Pradanos, en Espagne, il fit, dans une charge, cent prisonniers. Un an auparavant il s'était signalé pendant la révolte de Madrid, où en se précipitant sur les rebelles, il avait reçu une balle dans le genou gauche.

Le 27 septembre 1813, à Altembourg, il combattit vaillamment et fut démonté pendant l'action.

Le 31 mars 1814, à l'affaire de Courtray, il eut encore son cheval tué, en fonçant à la tête de quelques braves sur une pièce de canon dont il parvint à s'emparer, quoiqu'elle fût défendue par cent cinquante cuirassiers saxons. Peu de jours auparavant, avec vingt-cinq Mameloucks, il avait attaqué cent quatre-vingt cavaliers prussiens, les avait chassés à plus d'une lieue, en avait mis plusieurs hors de combat, et avait ramené des prisonniers. Son intrépidité dans cette occasion avait été mentionnée par le général comte Maison, dans l'ordre du jour du 26 mars.

Renno avait mérité par des traits de la plus grande audace, la croix de la Légion-d'honneur qu'il reçut le 25 prairial an 12; celle d'officier, qui lui fut décernée le 24

mars 1806, fut aussi la récompense de son courage et de son dévouement, qui en 1814 lui valurent une autre distinction, *le soleil de l'ordre de la Réunion.*

En 1815, Renno fit la campagne du Nord; à Mont-Saint-Jean, il eut encore un cheval tué sous lui, et fut grièvement blessé.

Cet officier, naturalisé Français le 17 mars 1817, est aujourd'hui en demi-solde.

DERUFFE (*Joseph*), capitaine au 24ᵉ régiment de cavalerie (chasseurs des Vosges), membre de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né en 1775, à Bonnet, département de la Meuse.

Pendant vingt ans de guerre en Allemagne, en Italie et en Espagne, Deruffe obtint la réputation d'un des plus braves militaires du 24ᵉ régiment de dragons, où il servit de 1793 à 1814. Depuis le rang de simple cavalier jusqu'au grade de capitaine, il obtint tout son avancement sur le champ de bataille. Il se signala notamment dans la Péninsule : à l'affaire du Pont du Roi, le 20 décembre 1808, il fit des prodiges de valeur; le 23 février 1809, il ne déploya pas moins de courage au combat de Valo, où, en se précipitant sur les Espagnols, il eut un cheval tué sous lui. Pendant le siége de Tarragone, il donna souvent des preuves d'une audace extraordinaire : le 24 juin 1811, sa conduite sous les murs de cette place fut admirée des plus intrépides; elle lui valut la décoration de l'honneur, qui lui fut décernée le 6 août suivant.

Après cette époque, Deruffe se fit encore fréquemment remarquer; il eût sans doute reçu une nouvelle récompense de sa vaillance et de son zèle; mais, rentré en France après l'évacuation de l'Espagne, il apprit que le héros

en qui nos légions mettaient leur confiance et leur espoir, était descendu du trône dont long-temps elles avaient été la gloire et l'appui.

RANCHON (*Etienne-Ambroise*), chef de bataillon au 132e régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion-d'honneur, né en 1773, à Saint-Jean, en Royans, département de la Drôme.

Parti en 1792 comme tambour dans le 3e bataillon de la Drôme, qui devint ensuite 18e demi-brigade d'infanterie de ligne, Ranchon, par sa bravoure, s'éleva au grade de chef de bataillon; voici quelques-unes des actions qui lui méritèrent cet avancement.

Le 15 janvier 1797, au point du jour, les Autrichiens postés sur les hauteurs de la Corona, attaquèrent les troupes de la division Joubert; Ranchon, alors tambour-major au 3e bataillon des grenadiers réunis, prend une caisse, sort des retranchemens, bat la charge, et entraîne ainsi sur ses pas les grenadiers qui, pendant plusieurs heures, tinrent l'ennemi en échec. Ce trait, rapporté plus tard au premier Consul, devait faire décerner à Ranchon l'étoile du courage.

A Austerlitz, tandis que le vaillant capitaine Raymond, à la tête d'une compagnie du 18e de ligne, fonce sur une batterie qui faisait d'affreux ravages dans la division Morand, Ranchon, encore tambour-major, voit tous ses tambours renversés par un des derniers coups de canon, et est lui-même frappé au bras gauche par un biscayen; malgré sa blessure, il se saisit aussitôt de la caisse de l'un de ceux qui venaient d'être tués à ses côtés, et ne cesse pas de battre la charge tant que les troupes sont engagées : il fut alors particulièrement remarqué du chef

de sa brigade, le général Levasseur, qui étant accouru près de lui, le félicita en présence du régiment : *Tiens, mon brave*, lui dit-il en lui offrant un flacon, *bois, tu l'as bien mérité* (1).

En 1812, Ranchon devenu capitaine dans le 132ᵉ de ligne, reçut l'ordre de s'emparer de Wolkowisk en Lithuanie; les Russes y étaient depuis plusieurs heures, et la ville était en feu; Ranchon, malgré la plus vigoureuse résistance, y pénétra à la tête de sa compagnie, fit cent cinquante prisonniers et reprit les fourgons de son régiment, enlevés dans la matinée par l'ennemi. Au retour de cette expédition, il fut embrassé par le colonel Tridoulat qui, en présence du général Reynier, lui adressa ces mots : « Capitaine, aussitôt que je serai autorisé à former mes compagnies de grenadiers, vous pouvez compter qu'il y en aura une pour vous (2). »

Le 21 août 1813, le 7ᵉ corps, commandé par le général Reynier, fut arrêté dans sa marche par un canal large et profond; un pont pouvait servir de passage, mais il était vivement défendu. Ranchon reçut l'ordre d'aller à un quart de lieue de là, en suivant la rive, s'embusquer dans la plaine. Parvenu à l'endroit qui lui a été indiqué, il conçoit le hardi projet de franchir le canal; aussitôt il le comble avec du foin qu'il fait ramasser sur ses bords par sa compagnie de voltigeurs, se risque le premier sur cette espèce de radeau, appelle à lui le reste de son ba-

(1) Un lieutenant de grenadiers, Sibuet (Victor), également de la 18ᵉ demi-brigade, se couvrit de gloire dans cette journée. Il fut nommé chevalier de la Légion-d'honneur.

(2) Le lieutenant Valette, le sous-lieutenant Buch et le sergent-major Cadiot, se distinguèrent à l'attaque de Wolkowisk.

taillon, culbute l'ennemi dans un petit bois, et s'établit dans une ferme sur la route de Berlin. Surprise de ce mouvement aussi rapide qu'inattendu, la colonne qui gardait le pont, se dégarnit d'une partie de son artillerie, et la dirige contre Ranchon, dont la manœuvre va la placer entre deux feux. La circonstance est favorable, le général Reynier qui s'en est aperçu fait alors avancer six régimens d'infanterie, il les précipite au pas de charge, et le pont ainsi que les canons, sont enlevés à la baïonnette. Après ce succès, Reynier, accompagné des généraux Durutte et Jarry, se porte en avant et va reconnaître la ferme occupée par le commandant Ranchon. « Général, lui dit ce » dernier, en franchissant le canal sans attendre vos or» dres, j'ai peut-être fait une faute? — Non, lui répond » Reynier, si nous avons passé le pont, c'est grâces à vo» tre courage »; et en même temps, en présence de tout son état-major, il lui donna cet éloquent baiser de la victoire, la plus douce des récompenses du guerrier sur un champ de bataille (1).

Le lendemain la division Durutte eut à soutenir le choc d'une immense cavalerie; la pluie tombait par torrens, l'infanterie ne pouvait se servir de ses armes, et l'épaisse fumée du canon dérobait tous les mouvemens de l'ennemi : dans cette situation, le 132e se trouva engagé contre des forces de beaucoup supérieures aux siennes; la mêlée devint affreuse, et, dans un moment de désordre, l'aigle fut sur le point de tomber au pouvoir des Prussiens; Ranchon se dévoua pour la défendre et la sauver; tout

(1) Le commandant Ranchon fut particulièrement secondé, dans cette action, par les capitaines Olivier, Roch et Gourdin, ainsi que par le sergent Tuste.

couvert de coups de sabre, il se retirait avec le précieux dépôt confié à la valeur de tous les braves, lorqu'un officier ennemi venu par derrière, lui assène plusieurs coups sur la tête, et s'élance pour lui arracher son drapeau; Ranchon se retourne brusquement et le perce de son épée; l'officier tombe avant que son adversaire ait pu retirer la lame qui se brise à un pied de la garde: Ranchon désarmé serait maintenant hors d'état de faire face à de nouveaux dangers; cependant, résolu à ne point abandonner son aigle, il la cache sous sa capotte, et après avoir, avec les généraux Durutte et Jarry, rallié cent cinquante hommes de toutes armes et quatre pièces de canon, il la rapporta au colonel Tridoulat, qui le complimenta d'avoir ainsi, contre tout espoir, sauvé l'honneur de son régiment.

Dans un combat aux environs de Wirtemberg, le commandant Ranchon, à la tête de son bataillon, emporta une forte position, fit cinq cents prisonniers, et mérita que le maréchal Oudinot dît de lui dans un ordre du jour: *Ce chef intrépide et sa troupe se sont couverts de gloire.*

Le 10 janvier 1814, pendant la bataille de Champ-Aubert, les alliés s'étaient établis dans une ferme et sur un plateau d'où ils fermaient le passage au 6e corps d'armée; de la route, deux de nos pièces faisaient feu sur ce point; Ranchon, envoyé d'abord pour protéger cette artillerie, reçut du général Joubert l'ordre d'aborder le plateau et de marcher sur la ferme: en un instant il eut tout renversé; l'ennemi vigoureusement attaqué à la baïonnette, tenta en vain de faire résistance, il fut enfoncé de partout, et obligé de céder le terrain à l'intrépidité de nos soldats devant qui il

prit la fuite en abandonnant des morts et des prisonniers. Dans cette lutte, un adjudant sous-officier se signala par une ardeur et une bravoure dignes des plus grands éloges, ce vaillant militaire se nommait Barron; en voyant avec quelle ardeur il combattait, Ranchon transporté d'enthousiasme courut à lui, et, détachant sa croix: « Tiens, Barron, lui dit-il, voilà ma décoration, tu l'as » gagnée, si l'empereur te la refuse, je t'en donne les » appointemens. » Peu de jours après, Napoléon à qui ce trait fut rapporté, voulut récompenser le courage de l'un et la générosité de l'autre; Ranchon à qui il venait de donner sur le champ de bataille le surnom de *Vieux d'Egypte*, fut fait officier de la Légion-d'honneur, et l'adjudant Barron reçut le brevet de chevalier de l'ordre.

Pendant la campagne de 1814, Ranchon, en l'absence du colonel Caillasson, que de graves blessures retenaient à Mayence, prit le commandement du 152e, auquel fut joint un bataillon de marche. Ce corps placé en tirailleurs dans la journée du 30 mars fit des prodiges de valeur; il se composait de huit cents hommes: tous, à l'exemple de leur chef, se signalèrent par une conduite héroïque; entourés d'ennemis, aucun d'eux ne voulut se rendre; il n'y avait plus qu'un seul tambour, il alla périr au milieu des Russes; les capitaines Maillot et Julien se signalèrent par un dévouement supérieur à tous les périls; deux de leurs collègues, les braves Ferrot et Thomas, succombèrent glorieusement en se précipitant dans les rangs qui leur étaient opposés; enfin, quand le combat cessa il ne restait plus de cette troupe que trente-sept soldats et treize officiers.

THILLET (*André*), sergent dans la légion du Rhône, ancien chasseur au 6e régiment d'infanterie légère, chevalier de la Légion-d'honneur.

En 1811, Thillet se signala par un fait des plus éclatans auxquels la guerre puisse donner lieu. Nous empruntons ici le récit que le lieutenant-général Foy en fit, le 19 avril 1820, dans une séance des représentans, à l'occasion d'une pétition adressée à l'assemblée par ce militaire.

« L'armée française, commandée par le maréchal » Masséna, occupait le Portugal. Le chef du gouvernement avait prescrit de mettre la place d'Almeida en état » de sauter au premier ordre qui en serait donné. Mais la » retraite fut plus prompte qu'on ne s'y était attendu, » et quand l'ordre arriva, Almeida était bloqué par » les Anglais.

» Afin d'exécuter l'ordre de Napoléon, le maréchal » Masséna livra bataille; nous ne fûmes pas assez heureux » pour débloquer Almeida.

» Cependant l'ordre de faire sauter cette place était » impératif, l'armée française n'était qu'à trois lieues » d'Almeida. Le pays entre deux est couvert de rochers : » sur cet espace et dans ces rochers était établie une armée de cent mille Anglais, Portugais et Espagnols, et » de plus une population nombreuse qui y avait cherché » un refuge. La place d'Almeida, qui a peu de développement, était étroitement bloquée; le général Brennier, » qui y commandait, avait tout préparé pour faire sauter » les fortifications; les mines étaient chargées, mais il » attendait l'ordre d'y mettre le feu.

» Le maréchal Masséna fit demander des hommes de

» bonne

» bonne volonté pour aller à Almeida. Quatre soldats se » présentent ; sur les quatre, trois ont péri, un seul reste, » c'est André Thillet, le pétitionnaire dont nous nous » occupons.

» André Thillet mit trois jours et trois nuits à faire le » trajet. Il ne voulut point se travestir, de peur d'être » pendu comme un vil espion. Il se cachait pendant le » jour, il se traînait plutôt qu'il ne cheminait pendant » la nuit. Tantôt il tombait au milieu d'un bivouac des » ennemis, et, pour éviter d'être reconnu, il se mettait » à ronfler avec eux ; tantôt il rencontrait des familles » espagnoles réfugiées dans des cavernes, et c'était alors » qu'il fallait de la présence d'esprit pour échapper au » plus grand des dangers. Le troisième jour, Thillet arriva » au dernier cordon, devant Almeida ; il s'élança sur le » dernier factionnaire anglais, le culbuta et courut à la » barrière de la place, sous une grêle de balles tirées par » les troupes du cordon et par la garnison. Heureusement » aucune de ces balles n'atteignit ce brave. Il remit l'or- » dre au général Brennier.

» A minuit, la place d'Almeida sauta en l'air. Le gé- » néral Brennier, avec son excellente garnison, enfonça » la ligne anglaise du blocus, rejoignit l'armée française, » et nous ramena André Thillet.

» Cet évènement, dont il n'y a pas d'exemple dans » l'histoire des temps modernes, fit une profonde im- » pression sur les Anglais. Le colonel Bevan, comman- » dant la portion de la ligne qui fut enfoncée, ne put » résister à la douleur qu'il éprouva d'un évènement si » inattendu, et se brûla la cervelle.

» On accorda à André Thillet une dotation de 6000 fr. » de rente sur les domaines que le gouvernement fran-

» çais s'était réservés dans la Castille. Cette dotation était » un château en Espagne. Thillet n'en a jamais rien » reçu, et il n'a pas même eu la gratification accordée » aux donataires dépossédés.

» Cependant Thillet a continué sa carrière avec hon- » neur. Il a fait bravement la guerre en Espagne et en » Allemagne dans le 6ᵉ régiment d'infanterie légère. Il » est aujourd'hui sergent dans la légion du Rhône.

» Messieurs, à cette séance même on termine la loi » des comptes. La loi du 15 mai 1818 ordonne que le » compte du domaine extraordinaire sera rendu en même » temps que le compte des finances. Ainsi, nous ne tar- » derons pas à recevoir un projet de loi sur le domaine » extraordinaire. Ce sera l'occasion de récompenser, fût- » ce même par une mesure d'exception, l'action écla- » tante d'André Thillet.

» Je demande qu'en raison de ce que Thillet est un » excellent sergent, susceptible d'être recommandé aux » bontés du Roi pour le grade d'officier, on renvoie sa » pétition au ministre de la guerre.

» Je demande qu'on la renvoie aussi au ministre des » finances, afin que Thillet ait une récompense prise sur » le domaine extraordinaire.

» Et comme ce qui abonde ne saurait nuire, j'appuie » l'avis de la commission pour le renvoi au président » du conseil des ministres. » Le triple renvoi fut prononcé, mais qui sait si, depuis cette époque, la recommandation du général Foy n'a pas été un motif d'être injuste envers le brave Thillet.

PUTIGNY (le baron *Jean-Marie*), capitaine au 33ᵉ régiment d'infanterie de ligne, chevalier de la

Légion-d'honneur, né à Seillenard, département de Saône-et-Loire.

(Addition à son article, 1er vol. des Fastes, pag. 216.)

En 1792, Putigny, à peine âgé de dix-sept ans, entra comme soldat au 2e bataillon du régiment de Navarre, infanterie; fils d'un pauvre cultivateur, il n'avait reçu aucune instruction, mais il était avide de savoir, et pour apprendre à lire il mit à profit les loisirs du camp. Malheureusement les premières guerres de la révolution ne laissaient que peu de repos au soldat: Putigny trop souvent interrompu dans ses études, ne fit que peu de progrès; mais il devint habile dans le maniement des armes, et, quand vint le moment de combattre, il passait dans le régiment pour un militaire des plus exercés. Jusqu'alors il ne s'était fait remarquer que par son aptitude, sa bonne conduite et une exactitude scrupuleuse à remplir ses devoirs; bientôt il se signala par sa bravoure. Le premier combat auquel il assista, eut lieu près de Maulde, en 1792; Putigny y fut conduit par un vaillant officier, le brave Rémoissonnet (1), qui ne s'aperçut pas qu'il n'avait pas encore vu le feu.

Peu de jours après, il se montra intrépide à l'attaque du village de Ramegy (2), qui fut repris sur les Autrichiens par un détachement dont il faisait partie. A la

(1) Il fit toute la campagne ayant le bras en écharpe. En 1804, cet officier que d'éclatans services avaient fait parvenir au grade de colonel, commandait un des régimens de la garde de Paris.

(2) A l'approche de la première invasion, les habitans de Ramegy, s'armèrent tous pour repousser l'ennemi; à leur tête était leur curé, qui les enflammait par son exemple et par ses discours. La servante de ce vénérable pasteur, surprise au moment où elle sonnait le toscin, fut lardée à coups de baïonnettes et précipitée du haut du clocher par les Impériaux.

journée de Jemmapes, le 5 novembre, il fut envoyé en tirailleur et se distingua par son courage et son sang-froid.

En 1793, il se trouvait au siége de Maestrecht, où, avec quinze de ses camarades, commandés par le sergent Saint-Georges, il contribua à repousser la cavalerie hollandaise qui fut obligée de rentrer dans la place. Dans cette action, Putigny qui s'était porté en avant, lutta seul contre trois cavaliers, tira sur eux et les mit en fuite.

Un mois après, dans le bois de Vicogne, près de Valenciennes, il fut au nombre des tirailleurs qui, ayant par leurs démonstrations attiré une colonne anglaise sous une batterie masquée, et la voyant foudroyée et en désordre, profitèrent de cette confusion pour foncer dans ses rangs, achever sa déroute, et la poursuivre jusque dans ses retranchemens (1).

En avril 1794, Putigny franchit sur un madrier les

(1) La perte des Anglais fut énorme; la plupart avaient d'horribles blessures. Un de leurs colonels que l'on recueillit sur le champ de bataille avait eu les deux jambes et les deux bras brisés par la mitraille; le fils de cet infortuné se constitua prisonnier pour lui prodiguer les soins qu'exigeait sa situation; mais déjà il avait été prévenu dans cette intention par l'humanité d'une cantinière française, dont le désintéressement et le courage méritent d'être célébrés: cette femme était connue sous le nom de *La Mère Moreau*, c'était la veuve d'un ancien militaire mort par suite des blessures qu'il avait reçues à l'affaire de Skeilberk près le mont Cassel. Elle suivait l'armée par dévouement; pendant le combat son poste était ordinairement sur la ligne des tirailleurs; souvent on la vit s'avancer au milieu d'un grêle de balles pour leur porter l'eau-de-vie, ou pour secourir les blessés. Après l'action, son cœur qui était excellent, ne connaissait plus d'ennemis : Français ou étrangers, tous, s'ils souffraient avaient des droits à sa pitié, et jamais elle n'acceptait rien pour prix de ses bons offices. La mère Moreau ne devait pas faire fortune; en 1804, elle revint à Paris où depuis cette époque elle a vécu dans la misère...... peut-être n'est-elle plus!!! En lisant ces pages plus d'un ancien soldat, le cœur navré, l'œil humide de larmes, lui donnera un souvenir de gratitude.

fossés de Furnes, et pénétra des premiers dans la place où l'ennemi assailli dans les rues et poussé la baïonnette aux reins, fut contraint de se rendre à discrétion. Peu de jours après cet assaut, Putigny fut nommé caporal au choix de ses camarades.

Dans le mois de juin de la même année, il fut compté parmi les vingt guerriers déterminés qui, sur un pont dont l'approche n'était défendue par aucun ouvrage de fortification, arrêtèrent pendant plus de deux heures un corps de cinq mille Hessois, attendirent d'être débordés et tournés pour effectuer leur retraite, firent une trouée et se frayèrent un passage sur les cadavres des assaillans.

En 1795, le bataillon dans lequel servait Putigny, fut envoyé contre les chouans. Sur le théâtre de nos discordes civiles, Putigny trouva plus d'une fois l'occasion de faire briller sa valeur. Dans une attaque contre une bande des rebelles, il en mit cinq en fuite et s'empara du cheval de l'un d'eux. En rentrant dans un village, ce cheval fut reconnu par un marchand auquel les brigands l'avaient enlevé; Putigny le rendit sur-le-champ; le marchand lui offrit alors cent francs, mais il les refusa d'abord, et ne se décida ensuite à accepter cette somme que sous la condition qu'elle serait remise entre les mains de son capitaine Thiery (1) et répartie entre les soldats de sa compagnie.

(1) Le capitaine Thiery était né dans le département d'Indre-et-Loire; il fut tué en 1809, sous les murs de Ratisbonne en défendant vaillament contre les Autrichiens un poste des plus importans, où succombèrent son lieutenant le brave Maublanc, et plus des deux tiers des soldats qu'il commandait. Pendant les premières campagnes d'Italie, Thiery s'était signalé par plusieurs beaux faits d'armes qui lui avaient fait décerner un sabre d'honneur.

En 1798, le duc de Montmorency était enfermé comme prisonnier d'état dans la citadelle de Milan; il était défendu expressément de le laisser communiquer avec les personnes du dehors; deux inconnus se présentent à la porte de l'avancé du fort, et demandent à parler au duc; c'étaient deux de ses amis, qui ne l'avaient pas vu depuis long-temps, et qui, par un billet, lui témoignaient le désir de s'entretenir avec lui; Putigny qui remplissait les fonctions de sergent, était alors de garde près des détenus; le duc le prie de favoriser son entrevue avec les deux étrangers; Putigny se rappelle sa consigne; c'est la première fois qu'il l'aura violée, mais réfléchissant qu'une telle infraction qui ne peut être dangereuse que pour lui seul, va sans doute procurer un instant de bonheur à une des victimes de l'odieuse politique, il n'hésite plus à s'exposer, envoie un de ses soldats au chef du poste de l'avancé, et prend sur lui de lui faire dire que le commandant de la citadelle a donné l'ordre de laisser entrer.

En 1805, Putigny qui avait suivi les drapeaux de la république dans le Nord, dans la Vendée, en Italie et sur les côtes de l'Océan, fit la campagne d'Autriche, et reçut, pour prix de sa belle conduite à Austerlitz, l'étoile de la Légion-d'honneur et le brevet de sous-lieutenant.

Plus tard il partagea les travaux et les triomphes de la grande armée en Prusse. A Eylau, une balle lui brisa sa pipe dans la poche de son carick; elle devait lui percer la poitrine: elle fut détournée par cet obstacle; une seconde balle emporta un lambeau de son habit sur l'avant-bras gauche; un biscaïen amorti le frappa au-dessus de la cheville du pied droit, et un boulet en ricochant lui fit une grave meurtrissure

au gras de la jambe. Malgré la douleur que lui causaient ces violentes contusions, il remplaça pendant la bataille son lieutenant qui venait d'être blessé à la tête de sa compagnie, et résistant aux instances de ses camarades qui le pressaient d'aller se faire panser, il ne quitta pas son rang jusqu'à la fin de la journée.

Le 23 avril 1809, dévant Ratisbonne, il monta des premiers à l'assaut, et fit des prodiges d'une telle valeur, que, sur le champ de bataille, Napoléon lui conféra le titre de baron de l'empire, avec une dotation de quatre mille francs et le grade de lieutenant.

En 1812, il eut part à tous les succès de l'expédition de Russie, en supporta les désastres avec énergie, et combattit en 1813 dans la Saxe, où une nouvelle gloire et de nouveaux revers attendaient nos aigles. En 1814, il fut bloqué dans les remparts de Luxembourg, à la paix il fut maintenu en activité, et fit en 1815, dans le corps de Vandamme, la dernière campagne de Belgique, pendant laquelle il assista à la prise de Charleroy, de Fleurus et de Wavres. Au moment de la retraite, il fut atteint d'un coup de feu dans un engagement qui eut lieu près de Namur; mais il n'en resta pas moins à la tête de ses soldats et prit le commandement de son bataillon dont le chef venait d'être mis hors de combat.

Après avoir fait vingt campagnes toujours dans le même régiment, le capitaine Putigny, tout couvert d'honorables blessures qu'il a reçues dans plus de soixante batailles, combats et affaires d'avant-postes, a subi le licenciement de l'armée de la Loire, et n'a pu obtenir en 1816 d'être compris dans la réorganisation des légions départementales. Admis à la retraite, conformément à l'ordonnance du 1er août 1815, il réside maintenant

à Mâcon où il consacre la plus grande partie de sa pension à soutenir une sœur infirme, et une belle-sœur restée veuve avec trois enfans en bas âge. Il n'est pas rare de voir les militaires français donner de pareils exemples de vertu.

BALSON (*Luce*), chef de bataillon, lieutenant de roi, chevalier de la Légion-d'honneur et de l'ordre de Saint-Louis, né à Rumilly-les-Vaudes, département de l'Aube.

(Addition à son article, tom. 1er des Fastes, pag. 206.)

En 1813, Balson, ex-capitaine au 9e régiment d'infanterie de ligne, était commandant d'armes de la place de Goes et de l'île de Sud-Béveland, lorsque, vers la fin de décembre, les Anglais s'emparèrent de plusieurs îles voisines. A l'approche du danger, les employés des douanes et des droits-réunis se hâtèrent de prendre la fuite, et le capitaine resta seul avec deux compagnies de canonniers garde-côtes, dont il se vit bientôt abandonné. Balson demanda alors des troupes au général Gilly, gouverneur de la Zélande; mais celui-ci ne lui envoya que soixante hommes d'un bataillon colonial, en lui recommandant de ne pas se compromettre avec l'ennemi, et de se replier de suite sur l'île de Walcheren. Cependant cinq cents Anglais ou insurgés Hollandais étaient déjà descendus dans le Welphaardyk, espèce d'îlôt qui, par une digue, se joint à Sud-Béveland : deux autres débarquemens de quatre cents hommes chacun s'effectuaient, l'un à l'écluse du canal de Goes, l'autre en face de l'île de Tholen, près des villages de Wemeldinge et Irsecke, d'où l'on pouvait couper la retraite sur le fort de Batz. Avec soixante baïonnettes, il eût été bien difficile

de garder une ligne de cinq lieues d'étendue: Balson disposa sa petite troupe de manière à surveiller l'enceinte de la ville. Il était nuit quand il plaça ses postes; au point du jour, il reconnut que toutes les digues et chemins qui conduisent de Goes à l'île de Walcheren et au fort de Batz étaien occupés par l'ennemi; dans une situation si critique, il fallait ou subir la honte de rendre ses armes, ou se faire jour le fer à la main. Sans hésiter, Balson à la tête de son détachement se dirige vers la digue qui mène à l'endroit où s'effectue le passage pour Middelbourg; déjà les Anglais y étaient établis; il prit la résolution de marcher droit à eux; mais auparavant il adressa à ses soldats cette courte harangue: « Camarades, si votre bravoure » ne m'était pas connue, je n'espérerais pas sortir de la » position difficile à laquelle nous sommes réduits; pro» mettez-moi de m'obéir exactement, et je promets à » mon tour de vous sauver du péril; point de précipita» tion dans vos mouvemens, ne faites aucune manœuvre » sans que je vous l'aie auparavant commandée, ne tirez » sur l'ennemi qu'à bout portant, c'est le moyen de ne » pas perdre de la poudre; s'il vous résiste, foncez sur » lui à la baïonnette. » Dès que les Anglais eurent aperçu le détachement que commandait Balson, leurs postes se replièrent les uns sur les autres. En voyant la marche assurée de cette poignée de Français qui s'avançaient l'arme au bras, la colonne ennemie, trompée par leur assurance, pensa qu'ils étaient l'avant-garde d'un corps plus considérable arrivé de Batz pour livrer combat; dans cette persuasion, elle se retira dans le Welsphaarsdik pour défendre avec plus d'avantage le passage de la digue; Balson profita de cette erreur pour gagner promptement le port de Borselen, où il avait la

certitude de trouver des embarcations. Les Anglais voyant le jour baisser, et craignant de tomber dans une embuscade, le laissèrent poursuivre sa route sans trop l'inquiéter; en traversant le village de Heinkessant, Balson trouva les habitans révoltés, et parvint à soustraire à leur fureur un percepteur des contributions, sa femme et ses enfans, qu'ils voulaient égorger; il fut assez heureux pour les ramener à Flessingue, avec sa petite troupe. Depuis plus de quatre ans, le capitaine Balson résidait avec toute sa famille dans l'île de Sud-Béveland, lorsqu'il fut contraint de l'évacuer; il y laissa un mobilier considérable, qui fut livré au pillage : c'était là le fruit de ses épargnes et toute sa fortune.

Après de glorieux services et quatorze blessures reçues en combattant pour la patrie, cet officier qui, en 1815, s'est signalé par la défense du château de Ham, a été renvoyé en demi-solde au commencement de 1816, et remplacé dans son poste par un de ces émigrés qui rentrèrent en France sous le consulat, et qui montrèrent sous l'empire que ramper, flatter et mendier sont des habitudes que ne perd jamais un courtisan.

AUBRY DE LA BOUCHARDERIE (le comte *Claude-Charles*), général de division d'artillerie, commandant de la Légion-d'honneur, né en 1773, à Bourg en Bresse, département de l'Ain.

Fils d'un inspecteur général des ponts-et-chaussées, Aubry s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences exactes. Il se destinait à la profession de son père, lorsque tout-à-coup la révolution vint changer ses goûts, et lui montrer sa véritable vocation. Le 10 mars 1792, il

entra au service comme élève sous-lieutenant d'artillerie, devint lieutenant en second, le 1er septembre de la même année, lieutenant en 1er le 15 avril 1793, et capitaine le 1er août suivant; il fit successivement en cette qualité, jusqu'en 1796, les campagnes aux armées du Nord, de la Moselle et du Rhin, où sa bravoure, son activité, son instruction et son intelligence furent souvent remarquées. Le 1er avril 1797, il donna et fit accepter sa démission, et ne reparut sous les drapeaux que le 13 janvier 1799. Il reprit alors son grade et fut employé à l'armée d'Italie. Au moment où les troupes franchirent le grand Saint-Bernard il fit effectuer le transport de l'artillerie, et s'acquitta avec un rare talent de cette opération aussi périlleuse que difficile; peu de temps après il se distingua au passage du Mincio, y commanda les batteries de l'avant-garde, et les dirigea avec tant d'habileté qu'elles sauvèrent la division du général Moncey, momentanément en péril sur un point où elle s'était engagée. A Mosambano, on le vit, sous le feu le plus meurtrier, commander quatre pièces de canon et les manœuvrer pendant plus d'une heure dans une position en butte à tous les coups de l'ennemi. Vingt-deux canonniers ou soldats du train, c'est-à-dire plus de la moitié des hommes sous ses ordres, et vingt chevaux y furent tués ou blessés.

En 1801, il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue, sous le commandement du général Leclerc, et fut en débarquant au Cap, nommé chef de bataillon, sous-directeur d'artillerie. Il se signala à cette époque dans plusieurs combats contre les noirs, notamment le 19 mai 1802, qu'il reçut dans l'estomac une balle dont l'extraction fut impossible.

En 1803, Aubry revint en France, et fut, le 23 mai,

promu au grade de major dans l'artillerie légère; cinq mois après il reçut le brevet de colonel du 8e régiment à pied de la même arme, et fut appelé en 1805 au camp de Boulogne, d'où il partit en 1809 avec les troupes qui se rendaient en Allemagne. Chef d'état-major de l'artillerie du corps d'armée de Masséna, en trois heures il construisit sur l'un des bras du Danube, entre les villages de Gros Aspern et d'Essling, un pont de soixante-deux toises, communiquant de la rive gauche du fleuve à l'île d'Inder-Lobau, où se trouvait la division Molitor. Le 22 mai, il assista à la bataille d'Essling, où il fut grièvement blessé et resta quelque temps confondu parmi les morts; quinze jours après, l'empereur voulant récompenser les éclatans services qu'Aubry lui avait rendus le nomma général de brigade et lui conféra ensuite, par décret du 15 août, le titre de baron.

De retour en France, après que l'Autriche eut fait sa paix, Aubry fut envoyé dans les provinces illyriennes, où il fut chargé de plusieurs inspections. Au sein de ces contrées sauvages, où il n'y eut jamais de sûreté pour des Français, il fut souvent en danger de perdre la vie. Il lui fallut autant d'adresse que de courage pour éviter les embûches des Morlaques et des Monténégrins, et s'exposer en même temps à leurs attaques.

Après avoir rempli cette importante mission, Aubry fut nommé directeur de l'école d'artillerie à Alexandrie; le ministre de la guerre lui confia alors la tâche d'inspecter l'île de Corse et toutes les places fortes de l'Italie. Le 2 août 1811, il obtint une dotation de 4000 francs en actions de la Société d'Hanôvre, et fut appelé le 1er février 1812 au commandement de l'artillerie du 2e corps de la grande armée avec lequel il fit la campagne de Russie. Il se

couvrit de gloire aux combats de Smolensk, de Polotsk et de Valontina (1).

Pendant la retraite de Moscou, il jeta avec une promptitude qui tint du prodige, le pont sur lequel, le 28 novembre, le gros de l'armée passa la Bérésina.

Devenu général de division, Aubry commanda en 1813 l'artillerie du 11e corps formant l'avant-garde de la grande armée; dans les journées de Lutzen et de Bautzen, il eut plusieurs chevaux tués sous lui, et fut couvert de blessures. Après tant de fatigues et de travaux, sa santé se trouvant trop affaiblie, il profita de l'armistice de Dresde pour solliciter un congé; l'empereur qui venait récemment de lui conférer le titre de comte, lui accorda un repos de trois mois. Aubry s'absenta à peine quelques jours, et ne fit pour ainsi dire que paraître à Paris. Les hostilités ayant promptement recommencé, il oublia ses souffrances, repartit aussitôt et revint au 11e corps où on lui avait conservé son commandement. A Leipsick, sa conduite fut héroïque; mais dans la dernière des journées de cette funeste bataille, au moment où il faisait mettre en position des batteries destinées à soutenir la retraite, il tomba frappé par un boulet; transporté dans la ville, il y subit l'amputation des deux cuisses; on croyait le sauver, lorsqu'à la nouvelle d'une défaite qui le laissait au pouvoir de l'ennemi, il mourut de douleur (2) en songeant aux désastres dont sa patrie était menacée.

---

(1) *Voyez* le 14e bulletin de la grande armée.

(2) On trouve dans la *Nouvelle Biographie des contemporains*, plusieurs individus du nom d'Aubry; parmi lesquels un commissaire feudiste qui, député du tiers-état en 1789, ne put sortir de l'obscurité à laquelle le condamnait l'absence totale de talens. Un bénédictin, auteur de compilations indigestes et de livres anti-philosophiques oubliés: une énergumène qui fit quelques

On a prétendu que le général Aubry, se trouvant sans argent à l'ambulance, en aurait fait demander à l'empereur; et que celui-ci aurait répondu : *Aubry ne peut plus m'être utile, il n'a plus besoin de rien.* On a ajouté que cette réponse, transmise au général, lorsque la fièvre qui suit l'amputation faisait concevoir le plus heureux espoir, l'aurait transporté de colère, que dans sa fureur il aurait déchiré l'appareil, et aurait succombé à une violente hémorragie. L'absurdité d'un pareil récit est trop évidente pour que nous cherchions à le réfuter. Comment

---

mauvais drames et s'honora du titre de fondatrice de la société populaire dite *des tricoteuses* de la Convention; une danseuse figurante à l'opéra, *remarquable par la beauté de ses formes*, et qui dans le rôle *de la Gloire*, tomba de fort haut et se cassa un bras; un curé de Véel, mort ecclésiastique, avocat ou juge; on ne sait pas dans laquelle de ces professions; un libraire de Paris, *profond calculateur*, et dont les travaux les plus relevés sont de la nature de ceux de Barême, il publia, dit le rédacteur de son article, plusieurs *ouvrages de mathématiques*, particulièrement sur *les terriers*. Enfin de tous ces homonymes, un des membres de la Convention, déporté avec Pichegru et mort en Angleterre est le seul dont la carrière n'ait pas été frappée de nullité. Après la notice consacrée à ce personnage, on cherche en vain celles des trois généraux Aubry, qui s'illustrèrent au service de la patrie : le premier combattit avec distinction sous les drapeaux de la république; le second, aujourd'hui lieutenant-général, et le Nestor de l'artillerie, a fait toutes les guerres de la révolution; il se signala notamment à l'armée des Pyrénées, lors de la première invasion des Espagnols, fut cité souvent pour sa bravoure et ses talens, obtint à diverses époques plusieurs commandemens importans, fortifia un grand nombre de places, en Italie et en Allemagne; fut désigné deux fois pour présider le collége électoral de son département et marcha à la tête d'une légion de citoyens en armes, au moment, où en 1814, les alliés menacèrent le territoire de l'Empire; le troisième est le comte Aubry, à qui, avec leur parcimonie ordinaire, les auteurs des *Victoires et conquêtes*, dans une prétendue *Biographie militaire de la France*, ont accordé quelques lignes insignifiantes, et ceux du *Dictionnaire des généraux*, ouvrage composé sous une influence toute aristocratique et anti-nationale, trois pages remplies d'erreurs et d'inexactitudes.

penser que Napoléon, abandonné de la fortune, ait montré une ingratitude qu'on ne lui connut pas dans sa plus grande prospérité? Pouvait-il abandonner ses guerriers mutilés, celui qui avait plus besoin que jamais de multiplier l'héroïsme et tous les genres de dévouement? Napoléon avait apprécié le caractère et les talens du général Aubry; il savait qu'il serait difficile de le remplacer, et, s'il ne dépendit pas de lui d'adoucir sa situation, du moins il le plaignit, et lui donna de sincères regrets.

Le général Aubry était d'une haute stature; sa taille était svelte et élégante, son visage sombre et farouche, son regard plein de feu et d'expression, son abord dur, ses manières vives et brusques. A la nuance rembrunie de son teint, il était aisé de reconnaître qu'il avait été brûlé par le soleil des Antilles. Dans l'ensemble de sa physionomie, il y avait quelque chose de celle de Bonaparte l'*Italique*; c'était la même coupe de figure, la même vigueur de traits, la même empreinte du génie; ses cheveux d'un beau noir d'ébène et la blancheur éclatante de ses dents ajoutaient encore à la ressemblance. Son âme, d'une trempe énergique, était le foyer des passions les plus fougueuses et les plus ardentes, mais elle était surtout embrâsée de cet amour de la gloire qui fait les héros; elle touchait à la fois à tous les extrêmes, et se prêtait à tous les contrastes. L'habitude de son humeur était la tristesse et la mélancolie, et cependant au sein des fêtes, dans un banquet ou dans toute autre réunion joyeuse, il portait une gaîté bruyante, et, comme sur le champ de bataille, il donnait à tout le monde une impulsion d'enthousiasme. Il alliait la pétulance à la réflexion, la discrétion à la franchise. Il ne voulait pas qu'on eût de secret pour lui, et mystérieux lui-même, il aimait à s'enfoncer dans les épaisses

ténèbres de l'illuminisme et de la franche-maçonnerie. Son esprit pouvait embrasser les combinaisons les plus vastes et les plus profondes, ou descendre aux objets les plus futiles, aux choses les plus frivoles. Souvent on le vit ordonner lui-même le menu de son dîner, et montrer qu'il n'ignorait aucun des détails dont se compose la science des Appicius. Il était sobre et tempérant; et il voulait que sa table fût abondamment couverte des mets les plus rares et les plus exquis. On eût dit qu'il avait pris à tâche de prouver qu'à son gré il savait jouir ou s'abstenir de tout. Au milieu des travaux de la guerre, il supportait les fatigues et les privations avec l'endurcissement d'un Spartiate; lui était-il permis de prendre quelque repos, il mettait à se procurer les aisances et les commodités de la vie, toute la recherche d'un Sybarite. Il aimait les femmes, le jeu, la musique, les chevaux, les spectacles, le tumulte des camps, et pour lui la solitude, le silence avaient un charme indicible. Des projets de luxe occupaient sa pensée, l'instant d'après des projets de réforme. Il était naturellement indépendant, et nul plus que lui n'était esclave de son devoir. Il connaissait toutes les convenances de la société comme un homme de cour, et, suivant qu'il lui plaisait, il les observait toutes, ou trouvait l'occasion de s'en affranchir. Il tenait à passer pour sévère, inflexible, inabordable, et personne n'était plus facile à attendrir, ni plus obligeant que lui; à ne juger que sur les apparences, on eût pensé qu'il était dépourvu de cette sensibilité qui cède aux plus touchantes émotions, et il était, au contraire, humain, généreux, compatissant: rarement il ne s'intéressait pas à un malheur réel; alors son cœur faisait explosion; il n'était plus le maître de refuser; presque toujours il accordait plus qu'on ne demandait.

Sous

Sous des dehors faits pour intimider, sous un air glacial avec un aspect en quelque sorte farouche, qui pétrifiait et semblait écarter tout espoir, il cachait les sentimens d'une équité magnanime, noble, chevaleresque; toute injustice le révoltait, il se soulevait contre l'oppression, plaignait les opprimés, et se fût volontiers déclaré leur vengeur. Il faisait le bien sans en parler, sans paraître vouloir le faire, et fermait la bouche à la reconnaissance. Tantôt il était le *Misanthrope*, tantôt le *Bourru bienfaisant*, mais avec plus de dignité et d'à-propos. Il n'était pas riche, et plusieurs veuves de militaires ne subsistaient que de ses libéralités.

Aubry n'avait pas un défaut qui ne fût sur-le-champ racheté au centuple par une compensation heureuse. Il était irascible, emporté; venait-il à se calmer, il pesait les motifs de sa colère: s'ils s'évanouissaient, il se la reprochait intérieurement et, afin de la faire oublier, il n'y avait pas de bons procédés dont il n'usât: bienveillance, protection, argent, il prodiguait tout pour expier la violence d'un moment. On était fâché qu'il se laissât égarer par des préventions, mais on l'excusait bientôt en le voyant revenir de son erreur, et ne rien négliger pour réparer ses torts.

Aubry possédait des connaissances variées, et causait de tout avec discernement. Sa tête était analytique au plus haut degré, et il n'y avait pas de raisonnement qu'il ne comprît sur-le-champ, pas de problême dont il ne donnât la solution. Dans une situation quelque critique qu'elle fût il n'hésitait jamais, et, quand les obstacles se multipliaient, son impatience tranchait ordinairement la difficulté; il ne s'arrêtait pas devant le nœud Gordien, mais, comme Alexandre, il le brisait. Il n'était pas doué d'une grande éloquence, mais il s'exprimait avec clarté et précision,

écrivait de même, et donnait ses ordres avec un laconisme et une brièveté admirables : on voyait qu'il était né pour le commandement. Il s'était fait un système particulier d'égoïsme, mais seulement pour la conversation, car, dans toutes les actions de sa vie, il était d'un désintéressement et d'une loyauté qui surpassent tout ce qu'on saurait imaginer. Il observait à la lettre les préceptes de confraternité qui, dans la franche-maçonnerie, prescrivent de s'entraider et de se secourir mutuellement. C'était là sa religion : partout ailleurs il était encore excellent camarade, ami dévoué. Colonel, il se fit adorer de son régiment, général, il obtint le même amour de ses subordonnés et de ses égaux ; tous présageaient pour lui de hautes destinées ; il était sur la voie des honneurs et des grandes dignités ; mais, à l'âge de quarante ans, il fut foudroyé au sein de nos revers. Son heure était venue : c'était la fatalité à laquelle il croyait. (1) Les vieux guerriers le pleurèrent.

Le général Aubry n'avait qu'un fils. Jeune encore, il promettait de reproduire ses bonnes qualités. Nous ignorons ce qu'il est devenu ; mais, si le hasard le conduit à lire cette notice, il reconnaîtra, à plus d'un trait, qu'elle est d'un compatriote (2), d'un ami, d'un soldat de son père.

---

(1) Un jour le rédacteur de cette notice lui demandait à remplacer un de ses camarades désigné pour une mission où il y avait de grands dangers à courir ; c'était en 1807 pendant la campagne de Pologne. « Ce n'est pas » votre tour, répondit Aubry, votre zèle est louable, sans-doute, mais il » ne faut jamais devancer son sort, et c'est en vertu de ce principe que je » vous refuse. » Celui qui remplit la mission y succomba.

(2) M. L. F. L'hériter (de l'Ain), ancien militaire, auteur de tous les articles originaux insérés dans les *Fastes de la gloire* ; — du *Champ d'asile, ou tableau topographique de la province du Texas*, publié *au profit des réfugiés* ; et de la seconde et dernière partie du *Précis* et

TAUPIN (le baron), général de division, commandant de la Légion-d'honneur.

Taupin ne dut qu'à ses talens et à sa bravoure le grade de général qu'il reçut sur le champ de bataille. Lieutenant, capitaine, chef de bataillon, il se couvrit de gloire en Italie, et s'y distingua par de belles actions dans tous les combats, notamment le 9 juin 1800, sur les hauteurs à la droite de Casteggio, où il fut grièvement blessé. Colonel du 103e régiment d'infanterie de ligne, il se signala, pendant la campagne de 1805, en Allemagne : il se comporta vaillamment à Austerlitz, où sa brillante conduite fut récompensée par le brevet de commandant de la Légion-d'honneur.

En 1806 et en 1807, il montra la plus rare intrépidité dans toutes les affaires auxquelles donna lieu la guerre de Pologne et de Prusse, et reçut les épaulettes de général, après la victoire d'Eylau à laquelle il avait contribué.

En 1809, il soutint, en Autriche, la réputation qu'il s'était acquise, et fut appelé l'année suivante en Espagne, où il se fit remarquer autant par son habileté que par son courage. Il rendit les plus grands services dans la retraite de l'armée sur le Duero, et fut promu au grade de général de division. En 1814, au moment de l'évacuation de la Péninsule, il fit tous ses efforts pour arrêter dans les Pyrénées les Anglo-Espagnols qu'il battit dans plusieurs rencontres.

L'attaque de Toulouse par les armées, sous les ordres de Wellington, fut, pour le brave Taupin, la dernière occasion de se dévouer. Il avait reçu l'ordre de voler au

---

histoire abrégée des guerres de la révolution française, depuis 1792 *jusqu'à* 1815, publié sous le nom de M. Tissot, professeur de poésie latine au collége de France.

secours d'une redoute contre laquelle était dirigé tout le choc des alliés. Il opéra son mouvement, mais, arrêté par les difficultés du terrain, il arriva une demi-heure trop tard. Dans ce moment, le 12e régiment d'infanterie légère, qui n'avait pu tenir contre l'impatience de ne pas être secouru, avait imprudemment quitté ses retranchemens, pour se précipiter sur l'une des colonnes d'assaut. Il était aux prises et enveloppé, lorsque Taupin parut avec sa division; dans ce danger pressant, il n'hésita pas, et, pour dégager le 12e, il ordonna la charge avant que ses soldats, qui étaient encore pêle-mêle et disséminés, eussent pu se former. Dans sa bouillante ardeur, il n'avait pu calculer les conséquences de trop de précipitation : le 12e léger, criblé par un feu des plus meurtriers, et se voyant sur le point d'être entièrement anéanti ou pris, se hâta d'abandonner le poste : la redoute resta au pouvoir des assaillans, et Taupin, sans appui et obligé de lutter contre des forces de beaucoup trop supérieures, fut contraint de se replier. Quand il lui fallut ordonner la retraite, il voulait qu'elle s'effectuât en bon ordre, mais, au retour du 47e de ligne, à la tête duquel le commandant Beaujeau venait d'exécuter une charge des plus impétueuses, toute la division foudroyée par derrière à trente pas, fut saisie d'épouvante; le général, qui jusqu'alors s'était exposé aux plus grands périls, crut que, par la puissance de son exemple, il parviendrait à la rallier. Il courut à la queue des colonnes, les enflamma pour la résistance, et se jeta lui-même dans la mêlée où il tomba frappé de huit balles. Quatre grenadiers l'enlevèrent du champ de bataille et le transportèrent dans la ville. Il y fut accompagné de son chef d'état-major et de son premier aide-de-camp; ils entrèrent par la porte Saint-Étienne, mais au-delà il

leur fut impossible de percer la foule; un débitant de tabac, le nommé Cambon, ancien militaire, s'empressa de recevoir le général et de lui prodiguer ses soins; il n'eut que la douleur de le voir expirer dans ses bras (1); il était onze heures du matin. Dans l'après-midi, le corps de Taupin fut déposé dans l'église Saint-Étienne; le lendemain, on l'inhuma avec tous les honneurs dûs à son rang.

La bataille de Toulouse est l'un de ces évènemens perdus auxquels l'histoire attache toujours trop peu d'importance, parce qu'elle les considère comme n'ayant eu aucune influence sur les époques ultérieures. Cependant cette grande action dans laquelle il n'y eut ni vainqueurs ni vaincus, et qui peut se mettre au rang de celles qui, de part et d'autre, donnent ordinairement lieu à un *Te Deum*, fournit une dernière preuve que nos triomphes n'avaient point été remportés par le nombre, mais par le courage. La bataille de Toulouse, dans les circonstances où elle fut livrée, et dans ses résultats, était bien propre à consoler la France de son humiliation; elle montra à l'Europe coalisée que la nation, qui si long-temps avait

---

(1) Le chef d'état-major du général Taupin avait eu ses vêtemens tout percés de coups de feu : un fait qui paraîtra surprenant, c'est que, dans le grand nombre de balles dont ses habits furent criblés, il y en eut une qui entra par le haut de la manche de son uniforme, et sortit vers le poignet sans causer ni blessure ni contusion.

Au moment où Taupin succombait, Cambon fit entrer chez lui un capitaine que l'on transportait à l'hôpital. Cet officier, atteint mortellement, s'informa de l'état du général. Il n'est plus, lui répondit-on. — « Ah! » s'écria-t-il à cette nouvelle, je me sens dangereusement blessé; mais » je serais heureux de mourir comme lui, si nous remportons la vic- » toire! » Ces paroles étaient les derniers soupirs d'un brave, elles méritent d'être recueillies.

opéré des prodiges, n'avait pas cessé d'être la première pour la valeur, et qu'elle recouvrerait un jour une supériorité que lui avait arraché la trahison. Le récit des héroïques combats par lesquels nos phalanges s'immortalisèrent, sous les murs de la capitale de l'ancienne Occitanie, ne sera pas un hors-d'œuvre dans cet ouvrage. Nous le reproduisons : c'est un monument, le seul peut-être qui sera jamais élevé à la mémoire des Français, dont le trépas marqua, en 1814, le dernier épisode de la guerre.

Après vingt années de revers, nos ennemis avaient enfin vu luire un jour de succès ; la coalition refoulait vers leur patrie les débris de nos bataillons vaincus par les frimats; nos soldats durent alors se replier vers les frontières menacées, et l'armée d'Espagne, qui depuis si long-temps luttait avec avantage, quoique sans espoir de secours, contre des forces décuples, commença sa marche rétrograde. Cette retraite, effectuée sous les ordres du duc de Dalmatie, se fit avec lenteur et en disputant le terrain pied à pied; en vain l'Anglais tenta-t-il de l'accélérer par des attaques continuelles, il fut repoussé partout. Douze mille morts laissés à Bassussary, et de formidables retranchemens enlevés à la baïonnette, sur les hauteurs de Lausterenia, leur prouvèrent que l'avantage des positions et la supériorité du nombre ne sont pas toujours de sûrs garans de la victoire.

Plus heureux à Orthez, les alliés nous firent éprouver une perte de quatre mille hommes et restèrent maîtres du champ de bataille, arrosé néanmoins du sang de seize mille des leurs.

Après cette journée, Soult se dégageant par une manœuvre savante et hardie, du demi-cercle où l'ennemi le tenait enfermé, se dirigea vers le haut Languedoc, en com-

binant ses mouvemens sur ceux des alliés, de manière à les gagner de vîtesse et à les précéder de plusieurs jours à Toulouse, où il avait déjà envoyé un colonel du génie chargé de faire quelques ouvrages de fortifications.

Il arriva lui-même le 22 mars à la tête de son armée réduite à moins de vingt-mille hommes. C'était bien peu, si l'on calcule les masses immenses auxquelles elle allait résister ; mais cette armée se composait de vieux guerriers habitués à combattre, et qui mettaient en leur chef une confiance aveugle. En voyant leur attitude et leur résolution, les Toulousains sentirent bientôt se dissiper l'effroi dont ils avaient été saisis à la seule pensée que peut-être, ils étaient à la veille de soutenir un siége.

Le 24 au soir, l'armée combinée déboucha par le chemin d'Auch; et nos avant-postes, après avoir échangé quelques coups de fusils, se retirèrent sur la Patte d'oie, où deux redoutes étaient à peine commencées. Il est évident qu'avec plus d'audace, les alliés eussent dès-lors pu emporter une ville où la défense était toute en préparatifs; mais Wellington n'osa rien entreprendre, et le maréchal mit à profit les momens que lui laissait cette timidité. En quatre jours, les dehors des faubourgs Saint Cyprien, Saint-Nicolas, les ponts de l'embouchure, des Minimes, de Matabiau, de Saint-Etienne, de Montaudran et les hauteurs de Montrave, se couvrirent de redoutes, barricades, fossés, blockaus, chevau-de frise, palissades, etc., etc : tant de travaux s'achevèrent comme par enchantement. Le général en chef animait tout par sa présence ; on le vit le hoyau à la main, se mêler aux soldats pour les encourager ; plusieurs généraux, à son exemple, passèrent les jours et les nuits dans les retranchemens. Jamais il n'y eut plus d'ardeur ni plus d'activité. Non-seulement Toulouse fut mise à l'abri d'un coup de

main, mais encore, avec assez de canons et de troupes pour garnir tous les points fortifiés, cette ville naguères ouverte et dominée de partout, eût été imprenable.

Jusqu'au 4 avril, les alliés ne firent aucune démonstration sérieuse; placés sur la rive gauche de la Garonne, ils se contentaient d'envoyer quelques boulets. Enfin, le 5, ils jetèrent leurs pontons à Bauzelle, environ à deux lieues au-dessus de Toulouse, et commencèrent à filer sur la rive droite. Pendant ce passage, un bateau à crochets lancé contre le pont, le rompit, et une portion de l'armée ennemie se trouva sans communications; elle n'avait ni artillerie, ni munitions, et nul doute, si le maréchal Soult, sans se compromettre eût pu marcher contre elle, qu'il ne l'eût réduite à mettre bas les armes. Elle resta trois jours dans cette situation critique; enfin le 8, soixante-dix mille hommes traversèrent la Garonne et s'étendirent dans la campagne. On dut croire que leur intention était de cerner les Français et de les prendre par famine: tout du moins annonçait de leur part la volonté de faire un siége en règle, et déjà à Balma et à Colomiers, les Anglais préparaient des fusées à la congrève (1) pour incendier Toulouse.

Le 9, l'ennemi poussa des reconnaissances, les avant-postes se tiraillèrent, et l'on dut s'attendre pour le lendemain à une attaque générale; elle eut lieu en effet à trois heures et demie du matin.

Les points les plus vigoureusement assaillis, furent les ponts de l'Embouchure, des Minimes et des Demoiselles, mais le plateau de Montrave, si célèbre sous le nom du *signal du Calvinet*, devint surtout le but vers lequel les

---

(1) On a attribué cette infernale invention aux Marates de l'Inde, qui, sous Hider-Aly, en firent, dit-on, usage contre les Anglais.

alliés dirigèrent le plus de forces. Placées dans les quatre redoutes de cette position importante, quelques centaines de braves repoussèrent dans vingt assauts le choc de trente mille Espagnols et Portugais, qui, chaque fois, laissèrent le terrain jonché de morts et de blessés. Dès le commencement du combat, l'ennemi prévoyant cette résistance, avait tenté de tourner le plateau. Déjà le général Taupin, accouru pour s'opposer à ce mouvement de l'ennemi, était mort, la confusion était parmi ses soldats, le faubourg Saint-Etienne était menacé, tout était perdu, lorsque quarante grenadiers du 120e régiment d'infanterie de ligne, franchissent au pas de course l'intervalle qui les sépare de l'ennemi, se rangent en bataille à l'instant, et lui barrent le chemin; en vain mille baïonnettes sont dirigées contre eux, un feu de deux rangs qu'ils exécutent avec sang-froid et précision, les délivre des assaillans les plus acharnés, oblige la colonne à s'arrêter, et donne au général Darmagnac le temps d'arriver et de sauver la ville. L'ennemi, forcé de se replier, fut écrasé dans sa retraite par l'artillerie de nos redoutes; ce fut alors qu'on entendit un bataillon de conscrits armés de la veille, s'écrier tous d'une voix, en appelant un régiment d'infanterie : *Ici, brave* 81e*, vous en tuerez tant que vous voudrez;* et en effet, la terre fut couverte de morts en un instant.

Vers les trois heures, le maréchal s'apercevant que des masses considérables filaient de nouveau vers le signal du Calvinet, crut prudent d'en ordonner l'évacuation qui se fit avec ordre, en emmenant toute l'artillerie, dont le gros calibre et les mortiers ne cessèrent pas de battre la côte où les alliés durent renoncer à se poster.

La défense des ponts de l'Embouchure, des Minimes,

de Matabiau et des Demoiselles, fut des plus glorieuses; partout des milliers de cadavres amoncelés aux pieds des retranchemens, attestaient l'opiniâtreté des assaillans en même temps que la froide valeur de nos troupes, qui presque toujours laissèrent approcher l'ennemi à bout portant, pour l'accabler ensuite de mitraille et de balles. En aucune autre circonstance elles ne s'honorèrent par plus de constance ou plus de résolution; au milieu des périls qui les environnaient de toutes parts, elles demeurèrent inébranlables et fermes comme des blocs de granit, et quand la nuit, ou plutôt la lassitude eût mis un terme au combat, elles étaient encore maîtresses de presque toute la ligne des fortifications.

Aux yeux de quelques écrivains, dont la plume fut constamment vendue aux étrangers, la défense du duc de Dalmatie sous les murs de Toulouse est un crime : suivant eux, le maréchal aurait encouru la haine de ses concitoyens, et se serait rendu coupable envers l'humanité en exposant à une destruction totale une cité des plus populeuses. Ces reproches sont graves, mais les faits prouvent combien ils sont injustes; Toulouse a peu souffert, et les Français s'y couvrirent d'une gloire sans tache, car il ne dépendit pas d'eux de prévenir ou d'empêcher une inutile effusion de sang. Les Anglais et leurs alliés étaient encore des ennemis, puisque l'on n'avait pu recevoir aucune nouvelle officielle des évènemens de Paris, et que de simples conjectures, qui dans la suite auraient pu ne pas se réaliser, ne suffisaient pas pour motiver la cessation des hostilités. Ne sait-on pas d'ailleurs que la veille de la bataille, le maréchal demanda une suspension d'armes de huit jours, espérant acquérir pendant ce délai des connaissances authentiques sur les bruits qui circulaient? Pourquoi cette

proposition ne fut-elle pas accueillie ? Sans doute Wellington s'était promis de venger son amour-propre offensé, en anéantissant une poignée de héros qui, depuis six mois, bravaient une armée de plus de cent mille hommes commandés *par sa Grâce*. Mais ce projet fut déjoué par les dispositions d'un adversaire dont l'habileté et le courage auraient dû d'avance préserver d'une pareille illusion la présomptueuse et ridicule vanité du généralissime.

Malgré son immense supériorité, l'ennemi ne put jamais prendre la ville d'assaut; il n'y entra qu'après que Soult, qui avait le droit de s'ensevelir sous ses ruines, l'eût cédée et sauvée en l'évacuant au moment où les assaillans, irrités par une invincible résistance, allaient user de leurs derniers moyens, l'incendie et le soulèvement du peuple; et qu'on ne prétende pas que la retraite du général fut favorisée par les Anglais, leurs attaques infructueuses au pont des Demoiselles et la tentative qu'ils firent pour passer la Garonne au-dessus de Toulouse, afin de se porter sur les derrières de l'armée française, démontrent assez le contraire.

Le 11, pendant toute la journée, nos troupes gardèrent encore leurs retranchemens, contre lesquels on n'osa rien entreprendre. A la nuit elles s'éloignèrent et livrèrent volontairement aux alliés un champ de bataille où vingt-un mille de leurs morts et quinze mille blessés durent leur faire déplorer une victoire douteuse et si chèrement achetée. De notre côté la perte n'eût pas été aussi considérable, lors même que tout eût péri, depuis le maréchal jusqu'au dernier tambour; elle s'éleva à deux mille tués et à un nombre égal d'hommes hors de combat.

Cette affaire mémorable où une troupe, reste précieux de tant de valeureux soldats morts au champ d'honneur,

soutint avec succès pendant quinze heures le choc continuel d'une armée cinq fois plus nombreuse, dut présenter et présenta en effet une foule d'actions remarquables, qui rehaussent la gloire de nos armes. Nous allons en citer quelques-unes.

Cinq cents Anglais marchant contre le pont Jumeau, étaient déjà arrivés aux palissades; n'ayant plus rien à craindre de la mousqueterie, ils étaient prêts à s'élancer dans les retranchemens, quand les soldats du 85ᵉ déposant spontanément leurs fusils, que rendait inutiles la proximité de l'ennemi, firent pleuvoir sur lui une grêle de cailloux, l'écrasèrent ou le forcèrent à la fuite; tout ce qui échappa aux pierres alla plus loin recevoir la mort sous les boulets et la mitraille.

Les Français, en se retirant en-deçà de l'Ers, détruisirent tous les ponts; un seul, celui de Lasbordes était encore debout; l'ennemi allait le franchir, mais le maréchal-des-logis Vincent, du 22ᵉ chasseurs (1), retourne au galop sur

---

(1) On trouve sur ce beau dévouement dans le *Mercure de France du 17 janvier* 1818, la lettre suivante, adressée par le maréchal-de-camp Berton, à l'Ermite de la Guyane, en tournée à Toulouse :

« Je vais, estimable ermite, vous citer un fait héroïque qui s'est passé » sous mes yeux :

« Le Maréchal Soult, qui avait savamment choisi et déterminé la position » de sa petite armée sous Toulouse, avait fait miner quelques ponts sur » l'Ers; et, lorsqu'il vit que la bataille était décidée, il rappela la portion » de sa cavalerie qui, depuis la pointe du jour, se battait en avant de cette » rivière. Je repassais avec ma brigade sur le pont de l'Ers, vis-à-vis Saint-» Martin, et restais en observation à cent toises en arrière avec quelques » pelotons, pour m'opposer à la nombreuse cavalerie qui me suivait, dans » la crainte qu'elle n'en tentât le passage avant qu'il ne fût rompu. Les mi-» nutes sont alors bien longues; il s'en était écoulé plusieurs, et le pont ne » se détruisait pas. Les conséquences en devenaient terribles. Le nommé » *Vincent*, maréchal-des-logis au 22ᵉ régiment de chasseurs, 5ᵉ compagnie

ses pas, descend de cheval et va battre le briquet sur l'étoupille de la fougasse; le feu prend à l'instant, l'explosion a lieu, les arches s'écrouleut ou volent en l'air, et l'intrépide sous-officier, environné de débris, dont il a le bonheur de ne pas être touché, se hâte de rejoindre son corps, où l'on s'étonne qu'il ait pu échapper à un si grand danger.

» témoin de mon impatience et de toute mon inquiétude, de son propre » mouvement se précipite vers le pont, suivi d'un chasseur qu'il appela » pour tenir son cheval, met pied à terre près de la foudre qui pouvait éclater, va examiner la mèche de la fougasse qu'il trouva éteinte, bat le briquet, et y remet le feu avec un morceau d'amadou; il s'élance promptement sur son cheval, et, ayant à peine eu le temps de s'éloigner, l'explosion fut si prompte, qu'on craignit pour les jours des deux soldats qui » s'étaient si courageusement exposés pour l'intérêt de l'armée. La première » récompense que je crus devoir donner à ce brave sous-officier, fut de l'embrasser devant tous ses camarades, et je crois que ce fut la seule qu'il reçut.

» J'ignore si Vincent vit encore; je désirerais qu'il pût lire ces lignes, et » qu'il apprît que je ne l'oublierai jamais. »

Signé, le maréchal-de-camp BERTON.

Quelques jours après, Vincent fit insérer cette réponse dans le *Journal de Marseille* et dans le *Constitutionnel*.

A M. le maréchal-de-camp Berton.

Marseille, 30 janvier 1818.

« Mon général, j'ai eu la douce satisfaction de lire dans le *Mercure de* » *France*, du 17 de ce mois, une lettre où vous rappelez le trait de dévouement que je fis sous vos yeux, et sous ceux des braves composant les divisions qui se trouvaient sur la position de la route de Saint-Martin, en face » de la cavalerie anglaise, et sous les chevaux de deux pelotons de tirailleurs, à la tête du pont sur l'Ers. Un souvenir aussi précieux me comble » de joie et d'honneur. Il est vrai que ce fut de votre bonté que je reçus ma » première et unique récompense, puisque vous daignâtes m'embrasser en » me donnant le nom de brave. La joie que je ressentis d'un accueil aussi » flatteur, m'empêcha de vous témoigner combien j'étais reconnaissant » d'une si haute marque d'estime. Je ne pus vous répondre que ces mots : » *mon général, je suis Français!* ce fut l'expression de mon cœur. Elle » était dictée par l'amour de ma patrie; et aujourd'hui, quoique je sois » resté sans emploi, croyez, mon général, que les mêmes sentimens m'animent toujours : que le sang français coule dans mes veines; que je suis

Les colonels Seganville, Porret et Desfossés, ainsi que le général Berton, témoins de cette action, félicitèrent Vincent et lui promirent de la faire valoir pour son avancement.

Un chasseur du même régiment se distingua par un courage non moins héroïque. En luttant contre un hussard anglais, il eut son cheval tué sous lui ; il continuait à se défendre, lorsqu'il fut atteint d'un coup de sabre qui lui détacha la joue et l'oreille ; il feignit alors de vouloir rendre les armes, mais à peine le hussard trop *empressé* de les prendre a-t-il mis pied à terre, que satisfait d'avoir, par cette ruse, égalisé le combat, le chasseur fonce sur lui avec la promptitude de l'éclair, et du premier coup lui abat le poignet. L'Anglais allait succomber, mais dans ce moment un conscrit réfractaire qui se trouvait dans le camp ennemi, vient lui offrir de tenir la bride de son cheval ; libre de ses mouvemens, il se jette avec furie sur son adversaire qui, trop affaibli par la perte de son sang, n'a plus la force né-

---

» toujours prêt à combattre les ennemis du Roi et de la France, et à leur » prouver que les Français sont toujours Français.

» A l'époque où le 22e de chasseurs fut incorporé dans le troisième de » lanciers, alors en garnison à Cambrai, M. le comte de Pully, inspecteur- » général de cavalerie, chargé de l'organisation de ce régiment, eut mes » états de services sous les yeux. Ils lui furent remis avec demande du con- » seil d'administration à S. M. de m'accorder la décoration de la Légion- » d'honneur. Peut-être que la lettre où vous faites mention de moi, donnera » quelque credit à cette demande, qui est restée dans l'oubli ; dans tous les » cas, l'intérêt que vous me portez excitera toujours en moi une vive recon- » naissance.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Louis Vincent, *rue Etroite*, n° 4, *à Marseille.* »

Ce sous-officier, aujourd'hui employé dans les douanes à Marseille, a reçu du roi la croix de la Légion-d'honneur.

cessaire pour parer une atteinte mortelle. Une pièce de quarante sous et la dépouille du chasseur, furent la récompense du lâche qui avait pu vendre à l'ennemi le sang de son compatriote. Une heure après, ce misérable fut écrasé par une bombe.

Forcés de céder au nombre, les tirailleurs qui protégeaient la redoute de la Patte d'oie, rentrèrent dans la première enceinte; un seul homme, perché sur un toît, refusa de les suivre. Dans ce poste périlleux, il usa quatre paquets de cartouches, choisissant au milieu des ennemis ceux qu'il voulait immoler d'avance à ses mânes, car il ne doutait pas qu'une fois découvert il ne fût victime de son audace; il fut aperçu, et à l'instant une décharge générale le fit tomber sans vie.

En avant du pont des Minimes, sept tirailleurs embusqués dans une maison d'où, à l'abri des murs, ils portaient impunément la mort, furent cernés par les Anglais; sommés de se rendre: « Venez nous déloger, répondirent-ils; » mais il était mortel d'accepter le défi; furieux de ne pouvoir réduire ces sept braves, l'ennemi incendie leur retraite. Alors cinq d'entr'eux, pour se dérober aux flammes, sautent par les fenêtres, s'ouvrent un passage avec leurs baïonnettes, et parviennent malgré une grêle de balles, à gagner une redoute. Les deux autres, grièvement blessés et hors d'état de les suivre, prirent la résolution de mourir à leur poste; ils ne cessèrent de tirer qu'au moment où entraînés dans la chute des charpentes embrasées, ils expirèrent en proie aux plus horribles tourmens. Trois jours après on trouva leurs ossemens dans les décombres.

Au pont Matabiau, le commandant Guingret, du 69e régiment d'infanterie de ligne, se signala par une défense

qui tint du prodige : pendant toute la journée il combattit à la tête de son bataillon, et arrêta des masses formidables. Tandis qu'il était aux prises, le général Harispe, qui semblait se multiplier pour se trouver partout où il y avait du danger, vint lui recommander de redoubler de zèle pour conserver le poste important qui lui était confié : *Soyez tranquille, mon général*, répondit Guingret, *l'ennemi ne passera pas*, et il tint parole.

Un chasseur du 29e, resté en arrière de son régiment avait sabré plusieurs cavaliers hanovriens; entouré par un de leurs pelotons, il voulut se faire jour; mais sa valeur fut impuissante : *prisonnier, prisonnier*, lui criaient les Hanovriens en le voyant tout couvert de blessures; *mort*, leur répondit-il, en faisant un dernier effort pour se dégager, et aussitôt percé de mille coups, il roule sous son cheval; il veut encore retenir son sabre qui s'échappe de ses mains défaillantes, inutiles efforts, sa destinée s'était accomplie : il expire.

Les soldats du 45e régiment d'infanterie de ligne, avaient juré de se faire enterrer dans une redoute, plutôt que de la rendre. Inébranlables dans cette résolution, et isolant leur valeur particulière de celle de toute l'armée, ils ne cédèrent ni aux sollicitations, ni même aux ordres du général en chef, qui fut forcé d'employer la menace, pour obtenir d'eux qu'ils suivissent le mouvement de retraite. Alors seulement ils sortirent des retranchemens au pied desquels avaient péri des milliers d'ennemis. Quand ils durent obéir, ils poussèrent des cris de rage et versèrent des larmes de désespoir ; ils s'éloignèrent couverts de sang et de poussière ; à peine restait-il dans leurs rangs quinze hommes par compagnie ; la plupart étaient mutilés.

Crispy, sous-lieutenant au 120e régiment d'infanterie de

de ligne, a le bras droit traversé d'un coup de feu: ses chefs le pressent de se retirer; il combat encore: une balle le frappe à la tête et le renverse; son frère, lieutenant au même corps, se dégage aussitôt de la mêlée, et culbutant tout ce qui s'oppose à son passage, accourt pour le secourir et le relever; pendant qu'il le soutient et fait des prodiges de valeur pour le défendre contre une foule d'ennemis, il reçoit à bout portant un coup de fusil dans la poitrine; à son tour il faiblit et chancelle; une lutte de générosité s'établit alors entre les deux frères; le sous-lieutenant à qui l'amitié fait retrouver un reste de vigueur, reçoit le lieutenant dans ses bras: il voudrait l'enlever du champ de bataille, c'est en vain, le dernier blessé n'a plus que quelques instans à vivre; il le sent: « *Conserve* » *tes jours, ô mon frère! laisse-moi,* » et il expire en prononçant ces mots. Le sous-lieutenant, navré de douleur, épuisé par la perte de son sang, et n'ayant plus qu'un tronçon de son épée, se traîna avec peine jusqu'à son régiment, d'où un sapeur le conduisit dans la maison paternelle (1).

Du haut d'un tertre d'où, au moyen d'une excellente carabine, il pouvait impunément atteindre nos soldats, un Ecossais ne cessait pas de faire feu. Il était important de le déloger; l'entreprise était périlleuse; le capitaine Gandi-Pomard ne craignit pas de la tenter; après avoir

(1) Le lieutenant Jean-Auguste Crispy et le sous-lieutenant Jean-Pierre-Alexandre, étaient fils de Germain Crispy, l'un des plus braves officiers du 54e régiment d'infanterie de ligne. Ce vieux guerrier, après avoir perdu une jambe en Hollande, dans un combat avec les Anglo-Russes, avait obtenu sa retraite, et résidait à Toulouse avec le troisième de ses fils Louis Crispy, qui, lieutenant au 120e régiment, avait été grièvement blessé et mis hors de service à la bataille d'Orthez.

fait cacher dans un chemin creux un tirailleur des plus adroits, il s'approche du tertre et porte un défi à l'Ecossais; celui ci tire, sur lui, le manque et le voyant fuir, se met à sa poursuite; c'était ce que Pomard demandait: dès que l'Ecossais s'est livré, le tirailleur s'élance de son embuscade, ajuste l'Ecossais et lui fait mordre la poussière.

A la suite de la dernière attaque du pont Jumeau, un des chefs anglais vint demander qu'on lui permît de faire enlever un officier de marque, tué dans les retranchemens; le général Férion lui accorda une heure pour déblayer la redoute des morts et des blessés, dont la bravoure française s'était entourée; pendant cette trève Férion s'entretint avec l'Anglais : « *Reviendrez-vous demain?* lui dit-il; — *Oui*, répond celui-ci, *si je suis commandé.* — *Eh bien, nous vous attendons*. Les soldats des deux nations fraternisèrent le verre à la main; il y eut une collation dont les Anglais firent les frais; ils étaient abondamment pourvus de liqueurs et de vins; on but à la la paix; *l'Auberge brûlée* où eut lieu cette scène, offrait le tableau d'une halte d'amis; c'était là le rendez-vous général des guerriers des deux partis. Sur l'invitation des alliés, nos grenadiers franchissaient les écluses et allaient s'égayer avec eux; on se disait à revoir, on se pressait la main au milieu des débris encore fumans, on s'embrassait..... L'instant d'après il fallait s'entretuer; à la guerre il n'y a souvent qu'un roulement entre les plus touchantes démonstrations et les fureurs d'une haine implacable.

D'innombrables exploits honorèrent nos vétérans de la gloire; là un cavalier tient tête à six ennemis, et leur fait successivement mordre la poussière; ici un chasseur que

poursuit tout un régiment, fait volte-face, attend le trompette qui s'en détache pour s'avancer sur lui, le renverse, s'empare de son cheval et rejoint son corps; plus loin, un hussard, dans une charge, avait eu le nez coupé, et ne voulait pas abandonner le champ de bataille; il voit un conscrit qui, tout en pleurs pour une légère blessure à l'oreille, dirigeait ses pas vers la ville : *comment, bougre*, lui dit-il, *tu pleures pour une égratignure. regarde mon nez et venge-toi*; ces paroles enflamment le courage du conscrit, et il retourne au combat; quelques autres fuyaient devant sept à huit dragons anglais, inhabiles au maniement des armes, ils se laissaient sabrer sans résistance, lorsqu'un d'eux se retournant, *à moi, mes amis*, dit-il à ses camarades, *faisons feu sur ces gredins-là*, et en même temps l'un des dragons tombe frappé d'un coup mortel; il n'en fallut pas davantage pour transformer tous les conscrits en autant de héros. En un instant ces Anglais furent taillés en pièces.

Les soldats sous les drapeaux ne furent pas les seuls qui se dévouèrent; d'anciens militaires, accablés d'années et de blessures, vinrent partager leurs dangers. Instruit de l'attaque qu'on médite contre Toulouse, où il a son domicile, J.-B. Dupays, capitaine d'artillerie, retraité après trente-quatre ans de service, se dérobe aux embrassemens de sa famille et d'une épouse adorée, vole sur le rempart et se place près des batteries, dont il dirige les coups avec tant de précision, que chaque décharge emporte des files entières dans l'armée ennemie. Depuis le commencement jusqu'à la fin de l'action, le brave Dupays ne cessa pas d'étonner par son adresse et par la sûreté de son coup-d'œil; il avait pointé le premier canon, il pointa le dernier.

Un autre artilleur, Auguste Rey, qui avait été sous-

25.

officier dans le 3e régiment à pied, s'arracha aux prières de sa femme et de sept enfans, courut au pont des Minimes, au moment où l'on se préparait à l'attaquer, demanda à commander une pièce, foudroya les Anglais tant que dura l'action, et ne quitta son poste que quand, repoussés une dernière fois, ils parurent avoir renoncé à leur entreprise.

Si les Toulousains ne purent pas tous concourir directement à la défense de leur ville, et partager sur le champ de bataille les périls de leurs protecteurs, tous, du *moins*, les accompagnèrent de leurs vœux, et se portèrent au pansement des blessés avec le plus vif empressement; sur toutes les places, dans toutes les rues, devant toutes les portes, des familles entières étaient occupées à faire de la charpie. La garde urbaine signala son patriotisme et son zèle en allant, jusque sous le feu, chercher les soldats que n'avaient pas respectés les balles. Parmi les citoyens dont elle se composait, un seul fut tué, mais plusieurs revinrent avec des blessures plus ou moins graves. Il n'y eut pas jusqu'aux femmes qui, oubliant leur faiblesse, soutenaient les guerriers mutilés, pour les aider à gagner l'hôpital, où souvent elles les transportaient elles-mêmes. Les filles publiques qui, au milieu des maux et des afflictions qui réclament une pitié courageuse, sont toujours généreuses et compatissantes, montrèrent encore dans cette occasion que dans une classe abjecte, dans un état voué à l'opprobre et à l'infamie, il est encore des vertus qui se perfectionnent. Aucun sacrifice ne coûtait à ces infortunées créatures, pas même celui de la vie, tant le cœur supplée chez elles aux qualités que la morale consacre dans ses principes et recommande à la raison. On les vit se dépouiller de tout ce qu'elles

possédaient, et user de leurs dernières ressources pour secourir les victimes frappées par le sort des combats. Ni les balles, ni la mitraille ne leur inspiraient de l'effroi : un militaire tombait, elles accouraient soudain, déchiraient leur linge, étanchaient son sang, bandaient sa plaie ; s'il ne lui était plus possible de marcher, elles le plaçaient sur un brancard, et fières d'un tel fardeau, elles rentraient avec lui dans la ville, d'où elles revenaient bientôt s'exposer à de nouveaux dangers; tous les rangs étaient confondus dans ces soins d'une touchante humanité; ici, la femme d'un magistrat prêtait l'appui de son bras à un grenadier blessé dont elle portait le bagage; là, c'était celle d'un marchand, d'un ouvrier; ailleurs, une sœur grise ; plus loin, une grisette, et il y avait entre elles toutes une émulation bien digne d'être célébrée.

Pendant l'action, une vivandière montra tout ce que l'âme d'une femme renferme de sensibilité et de désintéressement; attirée sur le champ de bataille par l'espoir d'un grand débit, bientôt elle oublie qu'elle doit vendre sa marchandise; elle ne recule ni devant le canon, ni devant la mousqueterie ; dans tous les endroits où ils font leurs ravages, elle apparaît à nos blessés comme un ange tutélaire, leur distribue gratis une liqueur qui les réconforte, et ne laisse lire sur son visage que la satisfaction qu'elle éprouve à les soulager. Il lui était impossible de ne pas s'attendrir à la vue d'un ennemi malheureux. Un officier anglais, prisonnier, était près de succomber à l'excès de la fatigue, elle le force d'accepter un verre d'eau-de-vie. *Bonne femme! Bonne française!* s'écrie-t-il, pénétré de reconnaissance, et il ne peut en dire davantage. Un louis qu'un officier supérieur la contraint de recevoir, lui sert à renouveler trois fois sa provision : trois fois elle

rentre dans la ville, et toujours sa générosité la reporte sur le champ de bataille; elle semblait se multiplier à mesure que l'artillerie devenait plus meurtrière. Plusieurs officiers, en parcourant toute la ligne, furent étonnés de la rencontrer partout; partout ils la virent refusant le paiement et se dérobant aux remerciemens et aux éloges qu'elle méritait si bien.

Cette journée, si glorieuse pour nos guerriers, le fut aussi pour cette élite de la jeunesse française, ces *étudians* de l'Université, qu'on retrouve toujours à la *tête* de ce qui est beau et généreux; tous ceux qui purent se procurer des armes, volèrent au combat et se mêlèrent aux tirailleurs; les autres se dévouèrent à secourir les blessés.

Cette bataille dans laquelle chaque Français eut à se défendre contre cinq ennemis, ajouta un nouveau lustre à la réputation du duc de Dalmatie et de ses lieutenans: on eût dit que, prévoyant l'inaction d'une longue paix, tous voulaient profiter d'une dernière occasion de se signaler. Les généraux Porailly et Wouillemont, avec une division de conscrits qui allaient au feu pour la première fois, firent des prodiges; leurs collègues Drouet-Derlon, Reille, Clausel, Vial, Travot, Berlier, Harispe, Burrot, Saint-Hilaire, Darmagnac, Villate, Berton, Menn, Daricaut, Maransin et Férion, rivalisèrent de courage et d'habileté; la plupart arrosèrent de leur sang cette terre qu'ils voulaient défendre. L'adjudant-commandant Lesueur, le major Leroi, les chefs de bataillon Guistapage, Gros, Beaujeau, Dorsannes, Chasteneu, Guingret et Lemelle, les capitaines Boramée, Gandi-Pomard, Lassé, Lapeine et Martin, ainsi que les lieutenans Madier, Marcoux, Jeanot et Lemet, firent tour à tour preuve de sang-froid, d'audace et de résolution. L'artillerie, qui, dans cette affaire, joua un si grand

rôle, excita l'admiration de l'ennemi par la promptitude avec laquelle elle fut servie et par la justesse de son tir; elle fut commandée par le général Tirlet, dont les dispositions furent parfaitement secondées par le chef de bataillon Gaillard. Ce dernier se distingua par une adresse peu commune: nos troupes marchaient pour reprendre une redoute; au moment où elles l'abordent, Gaillard, du haut des remparts, envoie une bombe, qui, en éclatant, tue ou renverse un grand nombre d'ennemis, et assure le succès de l'assaut.

Afin d'éterniser le souvenir des efforts de l'armée qui combattit pour sauver Toulouse, un habitant de cette ville avait proposé l'érection d'un monument. Cette pensée était celle d'un bon citoyen, son vœu n'a point été accompli. Au sein de notre patrie, des marbres insolens s'élèvent sur la sépulture des Baker, des Coghlan, des Forbes, qui moururent pour préparer des chaînes à la France; mais, au milieu de ces trophées de l'orgueil britannique, on cherche en vain une pierre qui indique où reposent les Taupin et les Lamorandière. On se demande où sont leurs cendres? ô Toulouse! s'ils ne se fussent immolés à ton salut, peut-être aujourd'hui le voyageur, déplorant une grande catastrophe, se demanderait où sont les tiennes?

BACHEVILLE (les frères *Barthélemy* et *Antoine*), tous deux capitaines de l'ex-garde, chevaliers de la Légion-d'honneur, nés à Trévoux, département de l'Ain.

Les deux Bacheville ne se sont pas moins rendus recommandables par leur amitié fraternelle que par leur bravoure, leur dévouement à la patrie, et les persécutions dont il les rendit l'objet. Nés d'une famille estimable

de négocians, ils entrèrent fort jeunes dans la carrière des armes, et parvinrent au grade de capitaine dans le corps de héros qu'on appelle aujourd'hui l'ex-garde.

Barthélemy, né en 1784, s'enrola, en l'an XI, sous les drapeaux de la république. Depuis cette époque jusqu'en 1807, il combattit toujours en Italie, devint sergent dans la ligne, et fut appelé comme soldat dans la garde, où bientôt il eut l'honneur de combattre à la tête de la compagnie dont quelque temps auparavant il n'avait été qu'un simple grenadier. Pendant les années 1808, 1810 et 1811, il servit avec la plus grande distinction en Espagne, se signala à la prise de Madrid, aux batailles de Burgos, de Rio-Secco, de Benavente, et dans une foule de combats. En 1809, il quitta la Péninsule, franchit les Pyrénées, traversa la France, et accourut en Allemagne, sous les murs de Ratisbonne, où il se fit remarquer par de brillans exploits. En 1812, il avait été admis dans la Légion-d'honneur, et fit la campagne de Russie avec le grade de sergent. Pendant la retraite, il eut les pieds et le nez gelés (1); mais il n'en continua pas moins son service, et, malgré son état de faiblesse et de souffrance, il résista à toutes les fatigues,

---

(1) Pendant son séjour à l'Ile d'Elbe, Barthélemy n'était pas encore parfaitement guéri de cet accident : voici ce qu'il raconte à ce sujet, dans ses voyages : « Depuis que la princesse Pauline était venue joindre son frère, il » y avait fort souvent des bals à la cour. Un soir je dansais avec une très- » grande dame, qui regardait mes pieds, en riant et se moquant de leur » tournure très-peu dansante. » « *Madame,* lui dis-je, *ils ont été gelés en* » *Russie;* cette réponse qui n'était point plaisante, provoqua pourtant des » éclats de rire plus grands encore. Napoléon, qui était derrière nous, vit » que le respect allait m'échapper, il s'approcha et dit : « *ces pieds-là se* » *sont endurcis et agrandis dans les marches pénibles qui m'ont fait* » *Empereur.* » On pense bien que les rieurs furent alors de mon côté.

à toutes les privations. Au retour de cette funeste expédition, le brevet de lieutenant en second dans la garde fut la récompense de sa constance et de son courage.

Au mois de mai 1813, les combats recommencèrent; Barthélemy déploya la plus rare intrépidité à Lutzen, à Beautzen, partout enfin où il y ent des actions de quelque importance.

En 1814, il s'honora par un fait d'armes que rapportèrent les journaux de cette époque. Un bataillon prussien s'était réuni dans une ferme dont les vastes cours entourées de murailles lui offraient un excellent abri. C'était dans les environs de Montmirail. Un major de la garde voulut envoyer un détachement pour tâter les Prussiens; c'était au tour de Bacheville de marcher; il revenait à Paris, pour se rétablir d'une forte blessure qu'il avait reçue à la tête à Château-Thierry. Barthélemy entend prononcer son nom; il y a des périls à affronter, de la gloire à acquérir; ni les conseils, ni les ordres de ses chefs ne peuvent l'empêcher de prendre sa place accoutumée; soudain la ferme est abordée, et le bataillon prussien, poussé, pressé, culbuté, met bas les armes devant trente grenadiers de la vieille garde. On demandait au commandant de la troupe prisonnière comment il avait pu se rendre si facilement. « Que voulez-vous, répondit-il? Ces gros bon-
» nets produisent un tel effet sur nos soldats qu'aussitôt
» qu'il en paraît un, ils s'enfuient, persuadés que l'Empe-
» reur est là ». Le même officier dit un instant après à Napoléon qui le questionnait : « Il faut bien céder; vos
» grenadiers ne sont pas des hommes, ce sont des lions ».

A la première abdication, Barthélemy obtint l'honneur d'accompagner Napoléon dans son exil. Il en revint avec lui. A son passage à Lyon, il avait sollicité

la permission d'aller embrasser sa famille, qui demeure à quatre lieues de cette ville. Quand il arriva, il régnait une grande agitation dans Trévoux : tout semblait annoncer que les individus qui avaient pris part à la réaction de 1814 allaient à leur tour éprouver la colère du peuple; Bacheville usa de tout l'ascendant que lui donnait sa position, parla fortement au nom de l'empereur, et réussit à dissiper l'orage.

A Paris, Barthélemy reçut, comme tous ses camarades, le grade de capitaine-lieutenant dans les vieux grenadiers, et la croix d'officier de la Légion-d'honneur. Il partit pour cette courte et mémorable campagne où le talent et la valeur le cédèrent au nombre et au hasard. A Mont-Saint-Jean, il fit partie du carré commandé par le général Cambronne, et fit mordre la poussière à un grand nombre d'Anglais. Quand un éclatant désastre eut consacré la ruine de l'indépendance française, il suivit l'armée derrière la Loire, et rentra dans ses foyers le 11 novembre 1815. Après avoir, dans cent combats, versé son sang pour la patrie, après avoir, pendant quinze ans, d'une activité non interrompue, participé à tout ce qui s'est fait de mémorable par les armes, il croyait trouver le repos; il n'essuya que des persécutions. Mais n'anticipons point sur le récit de ses malheurs; nous devons auparavant consacrer quelques lignes à la vie militaire de son frère : elle fut aussi belle et glorieuse.

En 1806, Antoine Bacheville entra dans les chasseurs vélites de la garde. Après avoir fait, comme simple soldat, la guerre de Prusse, il fut nommé d'emblée officier au 122ᵉ de ligne. Son régiment était destiné pour l'Espagne; il s'y rendit, et ce fut là que, depuis 1808 jusqu'en 1812, il enleva tous ses grades et sa croix à la

pointe de son épée. Blessé plusieurs fois, il ne sortit jamais du feu avant que l'affaire ne fût terminée. Il était cité comme le plus brave de l'une des meilleures divisions de l'armée, celle du vaillant général Bonnet, qui l'avait proclamé lui-même le *premier capitaine des voltigeurs de France*. Les Asturies, qui furent le théâtre de tant de sanglans combats, n'en virent pas un seul où il n'assistât et ne se fît remarquer.

Il ne se conduisit pas moins honorablement en Allemagne, en 1813. Un seul trait peindra toute son énergie, tout son courage pendant cette campagne. Antoine Bacheville, qui, avec son régiment, était à Erheimbreschtein, obtint l'autorisation de venir passer un jour à Mayence auprès de son frère : des blessés arrivèrent devant la porte de l'hôtel où il se trouvait avec quelques-uns de ses amis; il descend pour s'assurer s'il n'y a pas parmi eux des soldats de son corps; il reconnaît son lieutenant frappé d'une atteinte mortelle : aussitôt, sans proférer une seule parole, sans même remonter pour prendre son sabre et son schakos, Antoine court à sa compagnie, la harangue, la rallie, et repousse les tirailleurs ennemis. Il était victorieux et blessé, quand son frère, qui était monté à cheval pour lui porter ses armes, le rejoignit sur le champ de bataille.

En 1814, il se montra jusqu'au dernier moment l'infatigable défenseur du sol natal. Un coup de sabre qui l'avait privé presque totalement de l'usage de sa main droite, ne ralentit point son ardeur; elle fut assez remarquée pour le faire mettre à la demi-solde dès le retour du Roi. Ses services et son ancienneté lui donnaient des droits à conserver sa compagnie; elle lui fut enlevée, mais il ne réclama pas, certain que, quand il s'agirait de combattre

on ne rejetterait plus les officiers qui avaient donné des gages de leur valeur et de leur expérience ; jusque là, il se souciait fort peu d'être ou de n'être pas employé.

Son espoir ne fut pas trompé, et, lorsque l'empereur vint de nouveau s'asseoir sur le trône qu'il avait si glorieusement occupé pendant dix ans, il obtint, sans même l'avoir demandé, une compagnie dans les tirailleurs de la garde. Il fut l'un des officiers qui, avec le général Excelmans, arborèrent le drapeau tricolore aux Tuileries.

Après le licenciement, Antoine se retira à Trévoux avec son frère. Le génie proscripteur de 1815 vint bientôt y troubler leur tranquillité. Sous le prétexte qu'ils sortaient du département, en allant voir leurs parens dans une ville voisine, on voulut les arrêter. Pour échapper à cette mesure arbitraire, ils furent obligés de se cacher et se dérobèrent ainsi quelque temps aux persécutions qu'on leur préparait. On les accusa d'avoir résisté à la gendarmerie; leur tête fut mise à prix, et la cour prévôtale du département du Rhône, séant à Lyon, s'empressa, le 9 juillet 1816, de les condamner, l'aîné à la peine de mort et le second à deux ans d'emprisonnement, pour prétendue rebellion à la force armée. Cependant, les deux frères s'étaient réfugiés en Suisse; mais bientôt, informés que le signalement de Barthélemy était affiché à Lausanne et dans tout le canton de Vaud, ils allèrent chercher un asile dans les forêts. Là un ministre protestant, véritablement religieux, car il était humain et secourable, apportait chaque jour les objets nécessaires à leur subsistance; ce fut lui qui leur procura les moyens de partir, comme ouvriers genevois, pour la Pologne d'où ils passèrent en Valachie. Barthélemy seul se rendit à Bucharest, puis à Constantinople, parcourut

les îles de l'Archipel, visita Athènes et Corinthe, et, pour éviter la peste qui ravageait ces belles contrées, seréfugia à Janina avec des lettres d'introduction pour Ali-Pacha qui lui fit un accueil bienveillant, non pas à cause de ces lettres, mais d'après une recommandation, bien plus puissante à ses yeux: une action de bravoure. Barthélemy avait voyagé dans l'Albanie avec une caravane de cinquante hommes, qui fut attaquée par deux cents janissaires licenciés, devenus brigands : il prit le commandement de la caravane, et mit en fuite les janissaires dont il tua lui-même le chef. Sur ces entrefaites, le frère de Barthélemy ayant voulu le rejoindre, était arrivé à Constantinople où il avait demandé un passe-port à l'ambassadeur français. Le marquis de Rivière ne le refusa point, mais, par une étrange prévoyance, il y fit transcrire l'arrêt de la cour prévôtale, avec ordre à la gendarmerie de France de faire conduire Antoine de brigade en brigade jusqu'à Lyon. Antoine se dirigea alors vers les bords du Tygre; aux approches de Merdyn, la caravane dont il faisait partie ayant été attaquée par une des nombreuses hordes errantes qui parcourent la Perse, il fut dépouillé de tout ce qu'il possédait, et obligé, par une pluie froide de décembre, de faire, les pieds nus et en chemise, à travers des rochers, une route de plusieurs lieues: toutefois, il ne resta pas long-temps dans ce dénuement; le gouverneur de la province lui fit rendre ce qui lui avait été volé, et il poursuivit sa course jusqu'à Bagdad, où un ancien chirurgien aide-major de la garde, M. Barachin, depuis deux ans instructeur des troupes disciplinées à l'européenne du prince Abbas-Mirza, fils du Schah de Perse, lui fit parvenir un généreux secours. Antoine sollicita du service près de Mahomet-Ali-Mirza, et l'accompagna dans une expédition

dans l'Arabestan. Au retour, il prit la résolution de visiter le détroit d'Ormus, et se fixa à Mascate, pays affreux à qui son climat brûlant et mal sain a fait donner le nom d'Enfer, par les Persans effrayés. Il y succomba dans le mois de juin 1820. « Maintenant, dit Barthélemy Bacheville, *dans ses voyages* où il raconte aussi les infortunes de son frère, « je ne sais plus rien de lui, sinon qu'il est » mort, suivant les uns, de la peste, suivant d'autres, de » la fatigue du voyage. Moi, pour parler comme l'un des » hommes qui, par leur esprit, ont rendu le plus de ser- » vices à la liberté, je dis que mon frère est mort de l'exil; » l'exil n'est-il pas, en effet, le plus cruel des maux ! »

Antoine Bacheville était fort instruit; il avait l'habitude du travail et de l'étude; sa bravoure était extrême, et l'on ne peut douter qu'il ne fût parvenu aux plus hauts grades, si le sort n'eût contraint nos guerriers de déposer leurs armes avant d'avoir purgé la France de l'aspect des étrangers. Il avait un cœur ardent : cependant, sa tête était froide et sa volonté ferme. Il était bon citoyen, excellent fils, tendre parent, le meilleur de tous les frères. L'état, sa famille, l'armée, ont fait en lui une perte douloureuse.

Barthélemy ne séjourna que quelques mois à Janina : quoique Ali-Pacha l'admît à sa table, à boire dans sa coupe, à fumer dans sa pipe, et à d'autres honneurs dont les Orientaux sont si jaloux et si peu prodigues, il ne put se familiariser avec les scènes de cruauté dont le féroce pacha le rendait témoin chaque jour, souvent pour l'étonner, plus souvent pour lui plaire; car Ali l'avait pris en affection. Barthélemy n'attachait pas un grand prix à la faveur d'un tyran, il préférait revoir sa patrie, eût-il dû y porter sa tête sous le glaive. Après avoir obtenu un passe-

port du consul anglais, il arriva aux frontières de France et se constitua prisonnier, afin de faire purger sa contumace. La cour royale de Lyon prononça qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre, et qu'il serait sur-le-champ mis en liberté; justice d'autant plus surprenante, qu'elle fut rendue d'après les mêmes pièces qui trois ans auparavant avaient fait condamner Barthélemy à la peine capitale. Privé de sa demi-solde, après tant de persécutions et de malheurs, Barthélemy Bacheville, afin d'être réintégré dans ses droits, présenta en 1821, à la Chambre des députés, une pétition qui fut vivement appuyée par un des plus zélés défenseurs de nos libertés constitutionnelles, M. de Corcelles, dont le discours dans cette occasion fut plein d'énergie. Barthélemy obtint de l'assemblée une recommandation auprès du ministre de la guerre; depuis cette époque il a fait paraître, en 1822, sous le titre de Voyages des frères Bacheville, en Europe et en Asie, des mémoires fort intéressans et fort curieux (1); ils se terminent par cette page remarquable :

« Long-temps militaire, j'ai assisté à plus de vingt » batailles et de cent combats; j'ai survécu à de mortelles » blessures; une balle m'a frappé à la tête, de manière » à en tuer mille autres; en Italie, un prêtre veut m'as- » sassiner, c'est lui qui tombe victime; un chien enragé » me mort, trois personnes meurent de ses blessures,

---

(1) Ils se vendent à Paris, chez Raymond, libraire, éditeur des *Fastes de la Gloire*, rue de la Bibliothèque, n° 4; et chez le capitaine Bacheville, Palais-Royal, n° 82. On trouve aussi, au domicile de cet officier, *l'eau des Odalisques*, si merveilleuse pour entretenir la beauté et réparer les outrages du temps. Il reçut à Naxos le secret de ce précieux cosmétique, dont le débit a suppléé jusqu'à ce jour aux autres moyens d'existence que lui refuse le gouvernement. Le prix des Voyages est de 5 francs à Paris, et de 7 francs par la poste.

» moi seul je guéris; en Russie, j'ai les pieds et le nez
» gelés, je résiste pourtant à l'hiver cruel qui moissonne
» les braves par milliers; un hangard sous lequel je m'é-
» tais endormi, s'embrâse: la flamme gagnait déjà mes
» pieds trop engourdis pour la sentir; cinquante mal-
» heureux y périssent, moi je trouve un sauveur qui ar-
» rive encore assez à temps pour me traîner par la tête
» hors de l'incendie; bientôt je vois mon bienfaiteur des-
» cendre du trône; pour le suivre je m'embarque; une
» affreuse tempête gronde en vain contre moi; du haut
» d'un mât je tombe à la mer, on m'en retire; je reviens
» en France, mais pour survivre au carnage de Water-
» loo: rentré dans mes foyers, on veut m'arrêter; les
» gendarmes tirent à dix pas sur moi, ils me manquent;
» on met ma tête à prix, on me condamne à mort; je
» me sauve: quatre scélérats sont envoyés à ma poursuite,
» je les évite; en Suisse, je roule au fond d'un précipice,
» j'en suis quitte pour quelques contusions; à Constanti-
» nople, j'échappe à M. le marquis de Rivière, à Smyrne,
» aux ravages de la peste; à Janina, j'ose témoigner au
» farouche Ali l'horreur que m'inspire sa cruauté, il ne
» me fait pas mourir; enfin, pour mettre le comble à
» l'extraordinaire, le tonnerre a frappé mon bonnet à
» poil et m'a renversé sans me faire aucun mal. Après
» cela, qu'on dise que nos jours ne sont pas comptés! »

Quelques journaux ultra-royalistes, parmi lesquels le *Drapeau blanc* et la *Quotidienne*, ont voulu révoquer en doute la fidélité du récit du capitaine Bacheville; quand on a l'habitude de l'imposture, on a de puissans motifs pour suspecter la véracité de ceux dont une des premières qualités est la franchise. Le capitaine Bacheville nous est particulièrement connu; nous avons été à même d'appré-cier

cier les moindres circonstances de sa vie, et nous pouvons affirmer qu'en traçant ses aventures il n'a ni exagéré, ni inventé; nous avons au contraire la certitude qu'il lui restait encore beaucoup à dire.

PANISSE (*Pierre*), maréchal-de-camp, officier de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né en 1762, à Fréjus, département du Var.

Le 12 juin 1782, Panisse entra avec le grade de sous-lieutenant dans le régiment de Dauphiné, 38e d'infanterie de ligne. Un mois après, il fut nommé lieutenant au même corps, et fut, le 29 octobre 1790, l'un des cent trente-six officiers à qui le roi expédia le brevet d'aide-de-camp. En 1792, il fut attaché en cette qualité au lieutenant-général Rochambeau, qu'il suivit en Amérique, dans son gouvernement des îles du Vent et sous le Vent. En 1793, il devint capitaine au 2e bataillon du régiment *maréchal de Turenne*, 37e d'infanterie de ligne, et en 1794, lieutenant-colonel du 51e de la même arme. En 1796, il reçut l'épaulette de chef de brigade, accompagna comme premier aide-de-camp le général Rochambeau, à qui le gouvernement venait de confier le commandement en chef de la partie espagnole de Saint-Domingue; fut en 1798 l'un des adjudans-généraux employés dans l'expédition de la Guadeloupe, dirigée par le général Desfourneaux; fut désigné en 1801, par les ministres de la guerre et de la marine, pour servir sous le général Leclerc, envoyé avec une armée pour soumettre les rebelles de Saint-Domingue; commanda successivement plusieurs places dans cette colonie, et fut chargé de surveiller et de défendre les arrondissemens du fort Dauphin,

de Saint-Marc et du Port-au-Prince, qu'il conserva intacts jusqu'au jour de l'évacuation. Transporté en 1810, à San-Yago de Cuba, il y eut la mission de veiller à ce que nos soldats malades dans les hôpitaux de cette ville, ne manquassent d'aucun des secours qu'exigeait leur position. Après avoir parfaitement rempli cette tâche pour laquelle des instructions particulières lui avaient été données, il revint à Santo-Domingo, se rallier aux débris de l'armée, et servit dans l'état-major du général en chef Ferrand, jusqu'au 7 juillet 1809; il subit alors le sort de la garnison réduite à capituler après un siége de huit mois, pendant lequel elle avait été en proie à toutes les horreurs de la famine, et se sendit en France, où, avec tout l'état-major, il était renvoyé prisonnier sur parole. Peu de temps après il fut appelé aux fonctions de chef d'état-major de la 25ᵉ division militaire, à Wesel, passa le 22 janvier 1813 dans la 2ᵉ division du 5ᵉ corps de la grande armée, revint à Wesel après la campagne de Saxe, pendant laquelle il s'était signalé autant par son zèle que par sa bravoure, et contribua en 1814 à la défense de Besançon, étroitement bloqué par les troupes coalisées. Il était encore à ce poste, dans lequel il avait rendu d'éminens services, lorsqu'au commencement de 1815, le roi le nomma maréchal-de-camp et officier de la Légion-d'honneur, dont il n'était membre que depuis le 13 juin 1813.

Pendant sept campagnes qu'il fit en Amérique, le général Panisse fit constamment remarquer son intrépidité. On cite de lui une foule de traits d'audace et de résolution; les glorieuses cicatrices dont il est couvert, attestent sa valeur. Le 7 novembre 1808, à la malheureuse journée où périt le général en chef Ferrand, il fut démonté, renversé

d'un coup de lance, et n'en continua pas moins à faire d'héroïques efforts pour rallier les troupes, et les ramener au combat. Il avait eu précédemment plusieurs chevaux tués sous lui, tant à Saint-Domingue qu'à la Martinique, et s'était surtout distingué dans cette dernière colonie, lorsqu'en 1793 et en 1794 les Anglais étaient venus l'attaquer. Enfermé dans le fort Bourbon, il repoussa tous les assauts, fut plusieurs fois grièvement blessé, sans cesser de s'exposer à de nouveaux périls et fut frappé, le 15 mars 1794, par un éclat de bombe qui lui emporta toutes les chairs de l'avant-bras droit et en brisa l'os.

Le général Panisse est beau-frère du général Freissinet, mort en 1820, avec une haute réputation de talent, de bravoure et de patriotisme.

DUPLAN (*Victor*), major, officier de la Légion-d'honneur, né à Moutiers, département du Mont-Blanc, actuellement en solde de retraite, comme lieutenant-colonel, à Barreaux, département de l'Isère. (Addition à son article, tom. 1er des Fastes, pag. 107.)

En 1810, le général Simon, après avoir, au point du jour, réuni sa brigade dans un bois à demi-portée de fusil de Bosaco, ordonna à Duplan, commandant un bataillon de la légion du midi, d'enlever ce village, situé sur une hauteur escarpée, et défendu par mille hommes de troupes légères; à peine Duplan avait-il cinq cents baïonnettes: il fait battre la charge, s'élance audacieusement à la tête de ses carabiniers, aborde l'ennemi, l'enfonce, le culbute, le poursuit, le pousse hors du village, et le voit fuir en désordre après lui avoir fait des prisonniers; Duplan en fit deux à lui seul; maître de la position, il s'arrêta, per-

suadé qu'il n'était pas probable qu'avec deux à trois mille hommes le général Simon voulût engager la lutte contre une armée entière qui observait tous les mouvemens de sa brigade, et pouvait en un instant fondre sur lui avec des masses considérables. Tandis qu'il fait cette réflexion, le général le fait appeler, et, lui promettant de le soutenir avec toute son infanterie formée en colonne, il lui ordonne de s'avancer en tirailleur sur la ligne anglaise. Duplan et ses intrépides carabiniers se portent aussitôt à l'attaque, et aux cris de *vive l'empereur!* ils parviennent à travers mille obstacles sur la crête de la montagne, enlèvent une batterie et se précipitent sur les Anglais; les assaillans étaient animés de ce courage impétueux qui donne la victoire, mais leurs efforts furent vains; accueillis à dix pas par un feu des plus meurtriers, enveloppés sur leurs flancs, réduits à l'impossibilité de manœuvrer, sur le point d'être tournés complettement, ils furent contraints de se replier sur le reste de la brigade que conduisait le général Simon, qui, blessé dans ce moment, et ayant devant lui des forces au moins triples des siennes, dut effectuer sa retraite sur Bosaco.

Le chef de bataillon Duplan, dans cette circonstance, fit preuve de beaucoup d'habileté et de résolution; presque tous les officiers sous ses ordres furent blessés. Le surlendemain de l'affaire, le général Loison, en voyant la légion du Midi et son digne chef, ne put s'empêcher de dire *qu'avec d'aussi braves gens, il irait au bout du monde* (1).

---

(1) Dans le récit de la bataille de Bosaco que contient le 20e volume des *Victoires et conquêtes*, il n'est nullement fait mention de la gloire dont se couvrit la légion du midi. En 1821, le major Duplan, voulant faire réparer cet oubli, pria le général Foy, de faire parvenir sa réclamation aux auteurs de l'histoire de nos guerres. La réponse qu'à cette occasion il reçut du géné-

La division Simon venait de prendre position sous les murs d'Alméida bloqué, lorsque la garnison fit une sortie. Duplan demanda à la repousser; aussitôt, avec le chef de bataillon Boivin, il fonça sur les Espagnols, les força à rentrer précipitamment dans la ville, et les poursuivit, accompagné seulement de quatre de ses soldats, jusque sur les glacis, où il essuya une décharge terrible de balles et de mitraille. Dans cette action il n'eut à regretter qu'un seul homme, mais lui-même faillit périr victime de l'ardeur qu'il avait déployée: au retour, il se sentit saisi d'un froid glacial, et tomba dangereusement malade; dans cet état il continuait à partager les travaux de ses frères d'armes et pour obtenir qu'il prît le repos nécessaire au rétablissement de sa santé, il fallut que le général Simon usât de son autorité, encore Duplan ne céda-t-il aux instances de ce chef, qu'après qu'il en eut reçu l'assurance

---

ral renferme des témoignages trop honorables pour que nous nous dispensions de la rapporter : voici ce qu'il écrivait au brave Duplan. « Quand on s'est » battu comme vous, mon cher colonel, on a bien le droit de réclamer sa » part dans les souvenirs de la gloire nationale, je ferai remettre votre » lettre avec une recommandation particulière à l'éditeur des Victoires et » conquêtes, en sorte que l'omission que vous lui reprochez, soit réparée, » si elle est encore réparable.

» Au moment ou je suis entré dans la carrière législative, j'étais occupé » d'un grand travail, sur les guerres d'Espagne et de Portugal; je reprendrai » ce travail, lorsque j'en aurai le loisir. Dès à présent, je reçois avec reconnaissance tous les détails, renseignemens, journaux particuliers et ré» flexions de toute nature que veulent me communiquer les officiers qui ont » servi dans la Péninsule.

» Je me félicite de la marque de souvenir que vous m'avez donnée; » vous êtes un de mes anciens camarades dont j'aime et j'estime le plus le » caractère et le dévouement, et je me croirai heureux, mon cher colonel, » toutes les fois que vous me donnerez l'occasion de vous offrir la preuve » des sentimens du vif attachement et de la considération distinguée que » vous m'avez inspirés. » FOY.

qu'il le ferait appeler pour l'assaut : « Soyez tranquille ; » lui dit Simon, on ne le donnera pas sans vous, vous » en serez, dussé-je vous faire porter par les sapeurs de » mes régimens. »

MARRUC (*N.*), capitaine de grenadiers au 7ᵉ régiment d'infanterie de ligne, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Ville-Dieu-les-Paille, département de l'Yonne.

En 1792, Marruc partit comme lieutenant dans le 7ᵉ bataillon de l'Yonne, qui entra ensuite dans la composition du 7ᵉ régiment d'infanterie de ligne. Il fit avec ce corps toutes les campagnes de la révolution, et se signala partout par une intrépidité au-dessus de tout éloge. A Saint-Domingue où il combattit, il s'était fait la réputation d'un des plus braves officiers de l'armée ; il y fut fait capitaine, en récompense d'une action d'éclat. Dans les guerres d'Allemagne, il déploya la même valeur, son sang y coula au pied des murs d'Ulm, où, quoique grièvement blessé par la mitraille, il ne voulut pas se retirer du champ de bataille, et continua de donner l'exemple à sa troupe. En 1809, il servit en Espagne, et s'y fit remarquer par de brillans exploits : pendant le blocus de Barcelone son audace reconnue, le fit choisir par le général Duhesme pour commander un corps de partisans ; il devint bientôt l'épouvante des guérillas qu'il faisait trembler à plus de quinze lieues à la ronde. Il ne se passait pas de jours qu'il ne détruisît ou dispersât quelques-unes de leurs bandes ; jamais ils n'avaient eu d'ennemi plus terrible. Quand Barcelonne fut dégagée, Marruc, que de brillantes expéditions, et les coups les plus hardis avaient fait décorer de l'étoile de l'honneur, rentra à son régiment, et fut tué

peu de temps après en chargeant à la tête de sa compagnie, sur une colonne nombreuse d'Espagnols qui voulaient enlever un de nos convois. Ce brave capitaine fut généralement regretté.

FOURTET (*N.*), chef de bataillon d'infanterie légère, chevalier de la Légion - d'honneur, actuellement en solde de retraite à Valence-d'Agen, département de Tarn-et-Garonne (addition à son article, dans le 1er vol. des Fastes, page 384, où, par erreur, il est désigné sous le nom de FOURLET.)

Animé par la grande pensée de l'indépendance de sa patrie, Fourtet fit vingt-quatre ans la guerre dans le 17e régiment d'infanterie légère, où sa bravoure fut renommée. Nous avons déjà rapporté dans cet ouvrage quelques-unes des actions d'éclat de cet officier; celles dont nous allons présenter le récit ne sont pas moins glorieuses.

Au combat de Saalsfeld, Fourtet avec la compagnie de voltigeurs qu'il commandait, enleva une pièce de canon, et s'empara d'une des portes de la ville, qu'il traversa en ripostant au feu terrible qui, de toutes les croisées, se dirigeait sur lui. Pendant que l'action était le plus vivement engagée, en courant il franchit la plaine entre Saalsfeld et la rivière, entra dans l'eau, jusqu'à la ceinture, aborda sur la rive opposée un carré d'infanterie prussienne qui résistait au choc de notre cavalerie, fit sur lui une décharge à bout portant, et commença la déroute de l'ennemi, qui, poursuivi par les 9e et 10e de hussards, mêlés aux voltigeurs, laissa entre leurs mains un grand nombre de prisonniers. Parvenus à une montagne trop escarpée pour que les chevaux puissent la gravir, les fuyards tentèrent de se reformer, mais l'intrépide Fourtet, avec ses soldats, fonce

sur eux, les culbute de nouveau, les pousse la baïonnette aux reins, et ne s'arrête qu'après les avoir tous tués, pris ou dispersés.

Le duc de Montebello témoin de ce succès, avait voulu savoir à quel corps appartenait la compagnie, qui avait opéré un mouvement si audacieux; il chargea le général Victor de s'en informer; celui-ci fit venir le brave Fourtet, et, après lui avoir fait plusieurs questions. « Capitaine, » lui dit-il, en le frappant sur l'épaule, je vous fais mon » compliment; le maréchal Lannes vous observait; *vous* » vous êtes parfaitement conduit; à revoir. »

Dans la matinée du jour qui précéda la bataille d'Iéna, le brouillard était si épais qu'à peine pouvait-on voir à une distance de quatre pas. Pendant cette brume, quelques coups de fusil entendus sur la hauteur firent présumer au maréchal Lannes, que l'ennemi n'était pas fort éloigné. Afin de s'en assurer il envoya une compagnie de voltigeurs; c'était au tour du capitaine Fourtet à marcher; il partit aussitôt, se dirigea sur le point indiqué, culbuta un poste de vingt hommes, et le chassa devant lui; tout-à-coup, il fut en présence de quatre bataillons, qui en faisant un feu des mieux nourris, se retiraient lentement à mesure qu'il avançait; il leur répondit par des décharges réitérées de son peloton, et continua cette manœuvre l'espace de plus de trois cents toises, alors les bataillons s'arrêtèrent à un quart de portée de la mousqueterie. Fourtet, les observait attentivement: bientôt ils disparurent, il crut qu'ils se disposaient à l'envelopper; dans cette incertitude il détacha autour de lui quelques tirailleurs, et resta immobile, espérant qu'averti par le bruit, qu'il se trouvait engagé, son régiment ne tarderait pas à le secourir. Cinq minutes à peine s'étaient écoulées depuis qu'il était dans cette po-

sition, que les vapeurs venant à se dissiper et l'horizon à s'éclaircir, il se voit au milieu de l'armée prussienne qui de sa droite à sa gauche forme un vaste demi-cercle; aucun corps ne s'ébranle, les quatre bataillons n'interrompent point leur mouvement de retraite, mais des nuées de tirailleurs fondent de toutes parts, sur la poignée de soldats que guide Fourtet; il était dans cette situation critique, quand un capitaine de ses amis, étant accouru à son soutien avec sa compagnie, ils parviennent ensemble, par un feu habilement dirigé, à tuer un grand nombre de tirailleurs, à éloigner les autres et à sortir du plus pressant danger. Le maréchal Lannes, qui se trouvait sur la hauteur quand Fourtet arriva, lui dit: « Capitaine, à Saalsfeld il y » avait de la bravoure; ici, à la bravoure vous avez joint » la témérité : vous vous êtes bien défendu, je suis content » de vous, mais une autre fois soyez plus sage. »

A minuit Napoléon fit venir Fourtet, et lui demanda ses observations sur la nature du terrain qu'il avait parcouru, ainsi que sur les vallées qu'il avait dû apercevoir à droite et à gauche; Fourtet répondit à toutes ses questions d'une manière satisfaisante. Le lendemain l'attaque eut lieu par les points qu'il avait reconnus, et ce fut lui que l'on choisit pour guider le corps d'armée, en tête duquel il marcha avec ses voltigeurs. Il s'acquitta de cette tâche avec beaucoup d'intelligence et ne donna dans aucune méprise, malgré un brouillard, qui n'était pas moins épais que celui de la veille.

VOILLOT (*Antoine*), chef d'escadron, commandant d'armes, en solde de retraite à Beaune, sa ville natale, département de la Côte-d'Or. (Addition à son article, tom. 1.er des Fastes, pag. 424.)

Le 4 septembre 1793, Voillot étant aide-de-camp du général Dampierre et se trouvant momentanément près du général Davaisne, commandait l'escorte d'un convoi de grains pour l'approvisionnement de la place de Cambrai. Tout-à-coup, près de Villers-en-Couchi, il est en présence de huit cents cavaliers autrichiens; il n'avait sous ses ordres que cent cinquante hussards; il en prend trente avec lui, laisse les autres à la garde des voitures, s'avance jusqu'à l'extrémité d'un petit pont jeté sur des marécages, attend l'attaque, et quand les assaillans sont à bout portant, il décharge sur eux une espingole dont il est armé, en même temps qu'il les fait recevoir par un feu de carabine exécuté si à propos que le pont reste encombré de chevaux et d'hommes tués. Cependant l'ennemi n'a point renoncé à forcer le passage, mais, arrêté par les cadavres des siens amoncelés, il veut auparavant faire disparaître cet obstacle, pour y parvenir il faut d'abord éloigner cette poignée de Français, dont la résistance lui a été fatale. Les Autrichiens se rangent en bataille et font sur eux, d'une distance de trente pas une épouvantable décharge; la moitié des compagnons de Voillot, tombent mortellement frappés, les autres sont tous blessés grièvement; dans une circonstance si critique, l'intrépide aide-de-camp prend la résolution de rester seul à soutenir une lutte aussi disproportionnée; peu lui importe de succomber, pourvu qu'il sauve le convoi. « Camarades, dit-il aux » hussards, je ne souffrirai pas que vous vous exposiez » davantage, retirez-vous à Cambrai, et annoncez à la » garnison, qu'avant de s'emparer de la proie qu'il con» voite, l'ennemi devra me passer sur le corps. — Eh, » quoi! nous vous abandonnerions, s'écrièrent les hussards, » plutôt mourir avec vous.» Aucun d'eux ne voulut le quit-

ter. Ces braves gens obtinrent de leur persévérance le résultat qu'ils en avaient espéré, et le convoi conservé intact, avait eu le temps d'entrer dans la place, quand, acablés par le nombre, et hors de combat, ils ne purent éviter d'être faits prisonniers; la plupart ne survécurent pas à leurs blessures. Voillot reçut deux coups de feu, un à la jambe gauche, l'autre entre l'extrémité du rectum et les testicules; après l'action, on le trouva baigné dans son sang et renversé sous son cheval qui avait été tué; dans cette position, il avait encore été atteint de deux coups de sabre à la tête; il en guérit, et au retour de sa captivité, il donna à la patrie de nouvelles preuves de son dévouement.

COTARD (*Pierre-Nicolas*), colonel du 23e régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion-d'honneur, né en 1771, à Blois, département de Loir-et-Cher.

Au moment où la révolution éclata, Cotard était soldat au 26e régiment d'infanterie de ligne, où il s'était enrôlé en 1788. Il entra alors dans le 3e bataillon des volontaires nationaux, y devint capitaine, le 12 septembre 1792; passa en cette qualité, le 16 ventose an 4, dans la 30e demi-brigade d'infanterie légère, devenue plus tard 8e régiment de la même arme, fut nommé chef de bataillon au 23e de ligne, le 5 juin 1809; major en second, le 14 juin 1813, et colonel, le 19 novembre de la même année.

Dans vingt campagnes, aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Naples, d'Italie, de Dalmatie et d'Allemagne, Cotard se signala constamment par son habileté et par son courage. Il fit des prodiges pendant le siège de

Gaëte, où, dans une sortie, le 23 prairial an 7, il fut grièvement blessé d'un coup de feu à la cuisse droite.

En 1813, sa bravoure et son dévouement furent constamment remarqués : à la bataille de Bautzen, ce fut *lui* qui commanda le 23ᵉ régiment, en l'absence du colonel Latour, que de graves blessures avaient mis hors de combat. Dans cette journée, où nos armes triomphèrent, il exécuta à la baïonnette plusieurs charges brillantes, et enleva plusieurs positions que l'ennemi avait hérissées d'artillerie.

A Hanau, le 31 octobre, le 8ᵉ régiment d'infanterie légère, dans lequel Cotard avait servi avec distinction, se repliait devant des forces trop supérieures : il se porta rapidement à son secours, à la tête de huit cents hommes, culbuta quatre mille Hongrois, les poussa le fer dans les reins, les rejeta dans la ville et fit couper le pont.

DAVIET (*Jean-Paul-François*), major au 134ᵉ régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion-d'honneur, né en 1773, à Paris, département de la Seine.

Soldat au 1ᵉʳ bataillon de Paris, en 1791, Daviet ne dut qu'à sa bravoure l'avancement qu'il obtint par la suite. Le 5ᵉ régiment d'infanterie de ligne, dans lequel il était devenu capitaine, le regardait avec raison comme l'un de ses plus vaillans officiers. On citait de lui une foule d'actions d'éclat ; à la journée de Squelberk, en septembre 1793, il sauva le drapeau de son bataillon, et fit mordre la poussière à un grand nombre d'ennemis ; à Rivoli, le 25 nivose an 5, il le sauva une seconde fois, mais s'étant ensuite précipité dans la mêlée, il ne put éviter d'être pris. Bientôt il fut échangé et se signala par de

nouveaux exploits. Devant Véronne, en prairial de la même année, marchant à l'avant-garde, avec la compagnie de chasseurs dont il était lieutenant, il força le camp retranché des Esclavons et des Vénitiens, chargea ensuite avec son capitaine (1) sur l'une de leurs batteries, s'empara de deux pièces de canon, les tourna contre le magasin à poudre, y mit le feu, et accéléra ainsi la reddition de la place qui, le même jour, demanda à capituler. Tout couvert des blessures qu'il avait reçues dans cent combats, Daviet, en l'an 8, se vit forcé de prendre sa retraite; mais il ne tarda pas à s'indigner d'un repos qui ne convenait pas à sa belliqueuse ardeur; en l'an 11, il obtint d'être employé activement comme capitaine dans le 2e régiment de Paris, où, en 1807, il devint chef de bataillon. Il fit, avec ce corps, la campagne de Prusse, et se couvrit de gloire pendant le siége de Dantzig : l'exemple de son audace, y détermina la prise à l'abordage d'une corvette anglaise qui portait dans la place des vivres et des munitions de guerre.

En 1808, Daviet fut envoyé en Espagne, où il eut de fréquentes occasions de se distinguer. Il n'en laissa échapper aucune, et, dans une guerre pendant laquelle la valeur personnelle fut souvent mise à de terribles épreuves, il soutint sa haute réputation d'intrépidité. Les soldats parlaient de lui avec une vénération toute particulière; partout où il était avec eux, ils ne craignaient rien. Dans leurs récits naïfs, ils le comparaient à Latour-d'Auvergne, et ils affirmaient ingénûment que rien ne lui était impossible. En effet, Daviet ne reculait devant aucune entreprise, quelque difficile ou périlleuse qu'elle fût.

(1) Il se nommait Dubois.

Une expédition où la mort semblait être le seul prix réservé à la témérité, venait-elle à se présenter, il sollicitait l'honneur de la diriger, et il était rare qu'il ne la fît pas réussir; échouait-elle, il s'en tirait avec un bonheur presque toujours miraculeux. Après cinq ans de continuels combats dans la Péninsule, ce guerrier si redoutable aux ennemis fut appelé sur un autre théâtre. Nommé major du 134e régiment d'infanterie de ligne, il vint en Allemagne et s'y dévoua constamment. A l'affaire de Loewemberg, deux bataillons qu'il commandait *s'illustrèrent* par une résistance héroïque : électrisés par ses discours, enflammés par son courage, ils préférèrent la mort à la honte de céder un pouce de terrain; ils furent taillés en pièces. Daviet, après avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour ne pas survivre à tant de braves, ne put trouver le trépas qu'il était allé chercher dans une affreuse mêlée : malgré lui il échappa au carnage; mais ses heures étaient comptées : le lendemain il périt près de Kulm, sur les bords de la Katsback, en affrontant de nouveaux dangers.

TASCHER-DE-LA-PAGERIE (le comte *Henri*), maréchal-de-camp, aide-de-camp de l'ex-roi Joseph, commandant de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis.

Fils d'un sénateur et parent de l'impératrice Joséphine, Henri Tascher-de-la-Pagerie pouvait devoir à la protection un rapide avancement dans la carrière des armes qu'il avait embrassée; il ne dut ses grades qu'à ses talens et à sa bravoure. En 1807, il était capitaine-adjoint à l'état-major général, lorsque, le 12 février, il fut nommé chef de bataillon. Envoyé en Espagne, il devint aide-de-camp

du roi Joseph, prit part à tous les combats qui furent livrés dans la Péninsule, et se fit une haute réputation d'intrépidité, à la tête du 2ᵉ régiment provisoire de chasseurs dont il était le colonel. L'année 1808 fut notamment pour lui une époque de renommée. Le 25 juillet, sous les murs de Gironne, il chargea avec vigueur sur les Espagnols, dont il tua ou prit un grand nombre. Le 15 septembre, près de Figuières, il repoussa vaillamment l'ennemi qui se présentait avec des forces supérieures, et le mit en fuite sans presque éprouver de perte. Le 11 novembre, à la journée d'Espinosa-de-los-Monteros, où une armée de quarante-cinq mille hommes, commandée par Blacke, fut complettement battue, il se porta à sa poursuite avec une ardeur sans égale, et fit mettre bas les armes à des bataillons entiers. Six jours après, à Cunillas, il atteignit et sabra les débris d'un corps d'Espagnols, les mit en déroute, et fit une centaine de prisonniers. Le lendemain, il tailla en pièces, près de Vasconcelles, l'escorte du général Acebède. Pendant un mois, le colonel Tascher et son brave régiment se trouvèrent continuellement engagés : partout ils se signalèrent par de brillans exploits. Le fait d'armes, dont le récit terminera cette notice, suffirait seul pour immortaliser le chef et les soldats; il est, sans contredit, l'un des plus mémorables de la guerre d'Espagne. Les arts du dessin et de la gravure s'en sont emparés : il appartient aussi à l'histoire.

Le 22 novembre, six mille Espagnols battaient en retraite. Parvenus sur une hauteur, ils s'aperçoivent qu'à peine neuf cents Français sont à leur poursuite. Aussitôt ils conçoivent l'espoir de les arrêter, et se postant près de Saint-Vicente, à l'entrée d'un défilé formé par un pont de quatre cents toises, sur un bras de mer, ils se préparent à

la résistance; l'attaque ne se fit pas long-temps attendre. Les neuf cents Français étaient du 2e d'infanterie légère; habitués à vaincre, ils accourent conduits par le général Sarrut, s'élancent avec impétuosité, culbutent et rompent les Espagnols, qui, dans le plus grand désordre, sont refoulés sur le pont. Pendant ce choc terrible, le colonel Tascher était resté en arrière avec cent cinquante de ses chasseurs, habilement disposés en colonne serrée par pelotons. Dès qu'il voit que l'ennemi est ébranlé, sans délibérer, il précipite sa troupe dans le défilé, écrase, tue ou noie tout ce qui est devant lui, et fait en un instant plus de mille prisonniers. Des six mille Espagnols presque tous périrent, ou furent réduits à demander quartier. Après ce succès, le colonel Tascher dépassa la colonne de la Montana, et pénétra dans les Asturies.

Les faits rapportés dans cet article, sont extraits des IVe, Ve, VIe, VIIe et VIIIe bulletins de l'armée d'Espagne.

RAMAS, sergent à la 85e demi-brigade d'infanterie de ligne, membre de la Légion-d'honneur, né à Mézin, département de Lot-et-Garonne.

Au siége du Caire, la 85e demi-brigade étant montée à l'assaut, le caporal Ramas et deux de ses camarades, qui s'étaient élancés des premiers, franchirent seuls tous les obstacles et pénétrèrent dans la place. Entourés soudain, ils tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Ramas voit décapiter ses deux compagnons; il s'attend à subir le même sort, quand une querelle s'engage entre les Turcs qui l'ont fait prisonnier : il s'agit de savoir à qui appartiendra sa tête, pour toucher la récompense promise. Pendant ce débat, Romas est resté armé; il couche en joue l'un des Musulmans, et le renverse mort à ses pieds; deux autres aussitôt foncent sur lui;

lui; le premier lui décharge son pistolet dans la poitrine, et le second, d'un coup de sabre, lui emporte la moitié du bras. Ramas est grièvement blessé, mais sa présence d'esprit ne l'abandonne pas; il fonce sur l'un de ses adversaires, lui plonge sa baïonnette dans le cœur, et voit fuir épouvanté le dernier à qui sans doute il eût également fait mordre la poussière. Après cette action dont furent témoins le général en chef Bonaparte et le général Delmas, l'intrépide caporal, heureusement dégagé, descendit des remparts, et parvint à rejoindre sa demi-brigade.

VILLAIN, lieutenant au 22e régiment de dragons.

Le 13 janvier 1814, les 18e, 19e, 22e et 25e régimens de dragons partirent nuitamment de Saint-Maurice, près de Nancy, pour se rendre à Rouville. Sur la route était un torrent profond et rapide grossi par un dégel subit et par la fonte des neiges; il fallait le franchir: au milieu des ténèbres plusieurs soldats et un officier allaient périr entraînés par la violence du courant, lorsque, pour les arracher à la mort, un lieutenant de la compagnie d'élite du 22e, l'intrépide Villain, depuis long-temps habitué à braver de grands dangers, précipite son cheval à travers les glaçons: des cris perçans lui indiquent le point vers lequel il doit se diriger: long-temps il fait d'inutiles efforts pour y parvenir et l'on tremble qu'il ne renonce à sa généreuse entreprise; cependant il met pied à terre, entre dans l'eau jusqu'aux aisselles, et après avoir surmonté des obstacles sans nombre, il arrive enfin à une poutre qui servait de pont pendant les fortes pluies d'été. Quatre dragons s'y tenaient attachés: il en sauve un, revient, en ramène un second;

près de se saisir du troisième, il est lui-même renversé dans un tourbillon; avec moins de courage il succomberait, mais il se relève, résiste, n'abandonne pas le dragon, et est assez heureux pour le conduire à terre. Villain a senti ses forces s'épuiser, il a besoin de repos, malgré sa faiblesse il n'hésite pas à exposer ses jours dans une dernière tentative qui lui réussit comme les précédentes, et les quatre dragons doivent la vie à son intrépidité.

Le lieutenant Fillion, du même régiment, imita son exemple en s'élançant aussi dans le torrent, d'où il retira une vivandière et un dragon au moment où ils allaient à jamais disparaître dans l'abîme.

Les colonels Adam, du 22e de dragons, et Desargus, du 20e, tous deux témoins de ces traits d'un dévouement qui honore tant leur auteur et l'humanité, en firent alors le rapport au général Milhaud, commandant le 5e corps de cavalerie, ainsi qu'au général baron de Collaert, chef de la 3e division de ce corps.

FIN.

TABLES ALPHABÉTIQUES.

AVIS.

Chaque volume contient à la fin une table des noms des personnes qui y sont mentionnées.

La table, ou liste des Souscripteurs, se trouve à la suite de celles-ci.

TABLE

DES GUERRIERS MORTS AU CHAMP D'HONNEUR,

DONT LES NOMS ET LES FAITS DEVAIENT ÊTRE INSCRITS DANS LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Nota. Les articles consacrés à ces guerriers faisant partie du 3e volume et n'ayant pas été rappelés dans la table, nous avons jugé convenable d'en faire une particulière. Le supplément contenant l'armée d'Orient étant placé dans ce cinquième volume, nous en donnons la table à la suite de celle-ci. *Voyez* page 427.

C.

H.

J.

K.

L.

N.

P.

SUPPLÉMENT

AUX TABLES DU TEMPLE DE LA GLOIRE.

ARMÉE D'ORIENT.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des noms mentionnés honorablement dans le cinquième volume.

E.

F.

G.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DU V.e VOLUME.

LISTE DE MM. LES SOUSCRIPTEURS

AUX

FASTES DE LA GLOIRE.

Abbé (l').
Adam, à Mézières.
Adamont, à Marseille.
Adamson (Melle Aglaé), à Moulins.
Adipon, à Lyon.
Afort, à Rouen.
Agasse (Mme), libraire à Paris.
Agioni, à Perpignan.
Agironi, à Paris.
Aignon, à Paris.
Albert, à Toulon.
Albouy, relieur à Paris.
Alexandre, à Paris.
Alleaume, à Paris.
Allegrat, à Paris.
Allemant, à Turin.
Allent, à Paris.
Almelin, à Bordeaux.
Alzine (Alphonse), à Paris.
Amelot, officier à Paris.
Amot, officier à Nismes.
André (Aimé), libraire à Paris.
Andrieux, à Paris.
Arnaud, officier à Pont-Labbé.
Arnould, à Paris.
Arnoule, à Rouen.
Arnoux, à Marseille.
Aubain-Boutté, à Paris.
Aubaine, officier à Perpignan.
Aubé-Demonceaux.
Aubert, à Clermont.
Aubery-Duboulay.
Aubry (Mme Ve), à Avesne.
Aubryert (Madame), à Saint-Germain.
Audine, à Toulon.
Audot, libraire à Paris.
Angé, libraire à Versailles.
Angiron, à Versailles.
Augoyat, libraire à Macon.
Augozat, à Lyon.
Auguis, à Melle.
Auguisain, à Péronne.
Aurel, libraire à Toulon.
Bachelet, à Paris.
Baclé, libraire à Saint-Omer.
Babœuf, libraire à Paris.
Backer, à Paris.
Ballin.
Balson, à Paris.
Bannier, à Sablé.
Bapeaume.
Barbé, à Tarbes.
Barbier, à Paris.
Baron, officier à Lille.
Baron, à Paris.
Baron, à Paris.
Barras, général à Paris.
Bastide.
Baudin, à Nantes.
Baudinot, colonel à Paris.
Baudoin frères, libraires à Paris.
Baussan (Mme), à Loudun.
Bauzille, à Saint-Peyre.
Beaune.
Beaublanc, à Lyon.
Bechet J., libraire à Paris.
Bechet, libraire à Paris.
Beck, à Paris.
Belcour, tailleur à Beaune.
Belin-Prieur, libraire à Paris.
Bellanger, chef de bataillon.
Bellocq, receveur de rentes à Paris.
Benit (Mme), à Paris.
Bergeret, à Paris.
Bergoin, à Paris.
Beraud, à Paris.
Bernard, à Saint-Martin, île de Ré.
Bernard, à Paris.
Bertrand (Arthus), libraire à Paris.
Besse, orfèvre à Paris.
Bessieure, à Lille.
Bichette, libraire à Sablé.
Bignault, à Claville.
Bignault, à Bordeaux.
Binsse, libraire à Angers.
Biscaye, pharmacien à Bordeaux.
Biscaze, à Paris.
Blanc, à Bordeaux.
Blane, lieutenant-colonel.

Blanchet, libraire à Amboise.
Bœu, à Rouen.
Bœuf, à Paris.
Bocca, libraire à Paris.
Bocquet, à Passy (Eure).
Bocquet, à Paris.
Bodelet.
Bodelin, à Nantes.
Bohaire, libraire à Lyon.
Boichard, papetier à Paris.
Boissanné.
Boisseau, à Gien.
Bonamazon, officier à Le Mont (B.-Pyrénées).
Bonmatin, chandelier à Paris.
Bonne (Pierre).
Bonnet, officier à Nyons (Drôme).
Bonvoust, libraire.
Bonzom, libraire à Bayonne.
Bossu, à Dijon.
Bouchard, à Cosnes.
Boudet, à Paimbœuf.
Bouet, à Coulonge.
Bouillerot, à Cintrey.
Boulanger, à Paris.
Bouquet, colonel à Beaumont.
Bourdeau (de), à Chef-Boutonne.
Boursier, à Mortain.
Boussemart, à Paris.
Bourdon, à Lachelle.
Boutarelli, à Paris.
Boutillier officier à Besmont (Aisne).
Bouvier-Destouches, officier.
Brand, à Chollet.
Bredard, négociant à Coulomniers.
Bret, à Beauvoir-sur-Mer.
Breton, officier à Valenciennes.
Brissard-Carollet, libraire.
Brissot-Thivars, libraire à Paris.
Brochamont, à Bayonne.
Brochard, officier à Sainte-Ménéhoult (Marne).
Bronner, à Paris.
Brotonne (de), à Marle.
Brulé, notaire à Fismes.
Brun, à Aubenas.
Brunet, à Paris.
Brunot-Labbe, libraire à Paris.
Buca, à Toulon.
Bucahotte.
Buffy.
Buffy, officier à Marseille.
Burtin, libraire à Gray.
Burton, à Bordeaux.
Caché, à Blaye.
Cadot, officier à la Ferté-Millon.
Cailbotte, chef de bataillon à Barenton.
Caillier, général à Versailles.
Callot, officier de génie.
Camoëns, libraire à Marseille.
Canon, à Paris.
Cantaloup, à Saint-Clar.
Carignan-Gœury, libraire à Paris.
Carignon, ex-militaire à Paris.
Castagne, ex-militaire à Rouen.
Castagnier, officier.
Cavalier-Benezet fils, négociant à Nismes.
Cavalieri, officier à Bordeaux.
Carrère, libraire à Rhodez.
Carrier, maréchal-de-camp à Belley.
Casimir-Brun, à Paris.
Castagnier, à Toulouse.
Castera, à Paris.
Catineau, libraire à Poitiers.
Cayret, à Mont-de-Marsan.
Cellier.
César-Paulée, à Douay.
Cesbrou, à Bressuire.
Chaillaye, à Orléans.
Chaillot, à Castres.
Chaix, à Marseille.
Chambise, à Saint-Leu-sur-Oise.
Chambert, libraire à Lyon.
Champagnet.
Champagnot, à Bordeaux.
Chapelain (Mme Ve), à Paris.
Chapelle, libraire au Hâvre.
Chapuzot, officier.
Charles, à Paris.
Charles (Félix), à Lyon.
Charles, ex-militaire à Paris.
Charron, lieutenant-colonel à Nemours (Seine-et-Marne).
Charron, officier à Beaumont.
Chatillon, à Paris.
Chatillone, à Nancy.
Chauma, ex-militaire à Bayonne.
Chaumart, à Paris.
Chaumartin, à Paris.
Chaumerot, libraire à Paris.
Chedemail, officier.
Chenantais, à Troyes.
Cheon, à Paris.
Cheonin, ex-militaire à Courtray.
Chevailleau, officier, à Chaumes (Seine-et-Marne).
Chevalier (Étienne).
Chevalier, à Paris.
Chevrel, à Paris.
Chevrel, à Paris.
Chevrelin, à Rouen.
Choquet, ex-officier à Vatan (Indre).
Choquet, à Strasbourg.
Clavet, à Lespare.

Clavot, à Bordeaux.
Clemencot, à Paris.
Clerc, libraire à Beffort.
Clermont, à Paris.
Clermont, à Valenciennes.
Glouetti, à Bordeaux.
Clouet, à Paris.
Cochet, à Paris.
Cohin, à Paris.
Colimcamps, libraire à Arras.
Collincamp, employé.
Combes, à Paris.
Combe-de-Syes, à Paris.
Comte (le), officier à Bussang.
Comte.
Comteau, à Rouen.
Corbet, libraire à Paris.
Corbière (de), à Paris.
Corcelet, marchand de comestibles à Paris.
Cordier, à Cette.
Cordier, libraire à Paris.
Cort-Heyligers, à Nimègue.
Coulon, nég. à Labastide-sur-l'Hers.
Coupard, à Paris.
Courtois, officier à Joigny.
Courtois, à Longwy.
Courton, officier à Longwy.
Courton, ex-militaire à Lyon.
Coutisson - Dumas, à Gentioux (Creuse).
Coutmar, à Péronne.
Crapais, à Bavet (Pays-Bas).
Cribilier, à Troyes.
Crot, à Pezenas.
Cuvier (Charles), à Paris.
Daba, officier à Toulon.
Dabaret, à Paris.
Dabo, libraire à Paris.
Dalbenas, colonel, à Paris.
Dalibon, libraire à Paris.
Damiens, officier.
Daniel, officier, à Bordeaux.
Daniel-Lavillate, à Lyon.
Dandelot, à Paris.
D'Arnaudat, officier à Orthez (Basses-Pyrénées).
Darne, libraire à Paris.
Daste, à Mouchès.
Dauvin, libraire à la Rochelle.
Davance, lieutenant-colonel, à Boulogne-sur-mer.
Davanton, ex-militaire à Limoges.
Decharme, marchand de vin à Paris.
Decharmin, à Paris.
Debatz, à Villers-Coterets.
Debrie, libraire à Bourges.
Dedé, à Paris.
Dedon, à Paris.
Defos (Daniel), officier à Montarem (Gard).
Declerin.
Dekmorial, chef de bataillon, à Rospordin (Finistère).
Degeorge, à Paris.
Deglamont, à Paris.
Degouy, libraire à Saumur.
Dehansy, libraire à Paris.
Deigrange, officier, à la Clayette.
Delabinerie (le comte de), à Romorantin.
Delahaye, à Paris.
Delamarre, à Paris.
Delamardelle, à Paris.
Delafont (Emmanuel), officier, à Péronne.
Delaroque, libraire à Paris.
Delaunay, libraire à Paris.
Deleyde.
Delespinasse, libraire à Châlons.
Deligny, à Toul.
Delondre (Auguste), négociant à Paris.
Delopin, à Rouen.
Delorme, à Lieusain (Seine-et-Marne).
Demat, libraire à Bruxelles.
Demouy, à Paris.
Demersan, libraire.
Demerson (Mlle), à Rouen.
Desfourneau, lieutenant-général.
Deslande, à Avranche.
Desloge, à Paris.
Desnoyer, officier à Châlons-sur-Saône.
Desnoyer, (Mlle) à Paris.
Denis, (Mad.) à Paris.
Denucé, à Souillac.
Desotier, Md. de vin à Paris.
Despierre, libraire.
Desping, ex-militaire à Bordeaux.
Despeyroux, à Marennes.
Destaing, (Mlle) à Paris.
Desvallée, libraire à Paris.
Détain, ex-militaire à Paris.
Deuff, à Paris.
Devain, ex-officier à Paris.
Devaux, (le baron).
Devenon, à Romorantin.
Devoix, à Paris.
Dion (le baron), à Reims.
Dipeaume, à Paris.
Dizerens, négociant à Soleure (Suisse).

Dorgebray, à Paris.
Dorgeral, officier à Aire.
Doriel, officier à Lyon.
Doulle.
Doullet.
Doullet (Mlle), à Paris.
Dournat, ex-militaire à Paris.
Dourneau, notaire à Héry (Yonne).
Dramand, officier à Turin.
Dubois-Berthaud, impr.-libraire à Meaux.
Dubois du Dessert, à Lisieux.
Dubois de Thimville (le baron), maréchal de camp à Sens.
Dubot, chef de bataillon à Josselin.
Dubut, à Paris.
Duchâteau, officier au Quesnoy.
Duclos, négociant à Orthez.
Ducret, chef de bataillon à Châtillon.
Ducros, à Paris.
Dufaur, à Paris.
Dufour.
Dumont, libraire à Melun.
Duperron.
Dupetit, à la Ferté-sous-Jouare.
Duplan, lieutenant-colonel à Baroux (Isère).
Duplanil (Mad.), à Paris.
Dupont, à Paris.
Dupont, ex-militaire à Bruxelles.
Dupont (Auguste), à Paris.
Dupré, à Paris.
Dupré (Louis), ex-militaire à Paris.
Dupuis.
Dupuis (Claude), à Paris.
Dupuis, adjudant-major à Paris.
Dupuis, à Strasbourg.
Dupuy, chef d'escadron à Jarnac.
Dupuy.
Duquesne, à Paris.
Duquesnoit, chef de bataillon à Valenciennes.
Duqueton, officier à Toulon.
Durand, officier à Bordeaux.
Durand, ex-milit. à Sens (Yonne).
Durand.
Durtest, notaire à Tourton.
Dutartre, à Versailles.
Dutarmon, ex-militaire à Strasbourg.
Duthu, officier à Selongey (Côte-d'Or).
Duthume, à Paris.
Duval, à Paris.
Eberlé, général à Antibes.
Eberlon, ex-militaire à Paris.
Elicot.
Elot, à Paris.
Emyon, à Paris.
Engelmann, lithographe à Paris.
Epoigny, à Paris.
Etienne, à Paris.
Etienne, ex-militaire à Paris.
Eymery, libraire à Paris.
Ferret, officier à Toulon.
Ferey, officier à Louvetot.
Flamand, officier à Rouen.
Flamand-Duval.
Fleuriot, libraire au Mans.
Fleury, officier à Paris.
Fauche (Louise), à Neuchâtel (Suisse.)
Faure fils, à Limoux (Aude).
Fauram, officier à Paris.
Fauveron, ex-militaire à Bordeaux.
Fauverteix, officier à Saint-Sauves, (Puy-de-Dôme.)
Fauveru, officier à Strasbourg.
Fauvet, officier à Pont Saint-Esprit.
Fauvet (Mlle), à Paris.
Fauvet (Rose) à Paris.
Favre, notaire à Pascy.
Félix, à Paris.
Ferlin, à Grenoble.
Fevrier, libraire à Strasbourg.
Ferra, libraire à Paris.
Fischer, libraire à Lauzanne.
Flamand-Duval.
Fleuriot, libraire au Mans.
Folly, officier à Landrecy.
Fort, à Damazan.
Fortin, à Paris.
Foulon, libraire à Paris.
Fourgassié, à Castres.
Fourgeaud, à Paris.
Fourtet, chef de bataillon à Valence d'Agen.
Franck, officier à Strasbourg.
Franconi, à Paris.
François, officier à Dijon.
François.
Françoise, (Mlle Rose) à Paris.
Frapier, à la Rochelle.
Frédéric-Minal, à Paris.
Fremard, quincaillier à Paris.
Fremond, à Meaux.
Frère, libraire à Rouen.
Freret, officier à Rodez.
Fretel, à Paris.
Fréteau, à Paris.
Friant, colonel à Paris.
Fruchard, à Paris.
Fruchière, chef de bataillon à Aix.

Gabon, libraire à Montpellier.
Gabonor, à Paris.
Gâchet, à Mont-Léon.
Gadois, officier à Étaples-sur-Mer.
Gaer, officier à Strasbourg.
Gaide, à Ligny (Meuse).
Gail.
Gaillard, à Paris.
Gaillard, à Grasse.
Galbois, (le baron) général à Paris.
Galdemar, général.
Gallois, officier à Vitry-le-Français.
Gallix, géographe à Saint-Marcellin (Isère).
Gallin, à Paris.
Gallon, libraire à Toulouse.
Galomme, à Paris.
Garcin, à Carpentras.
Gardeton, notaire à Saint-Dier.
Gardier.
Gardiey, officier à Paris.
Garillot, libraire.
Garilloton, ex-militaire, à Reims.
Garnier, libraire.
Garnier, officier.
Gastinieau, à Paris.
Gautier de Migny, à Saint-Céran.
Gaulard-Marin, à Dijon.
Gautier, à Paris.
Gautier.
Gautier, libraire à Paris.
Gautier, (Mlle) à Paris.
Gautier de Magny, à Saint-Céran.
Gay, maréchal-de-camp.
Gay, officier à Boulogne-sur-Mer.
Georges, libraire à Epinal.
Gicguiaut, négociant à Paris.
Gigaut, à Paris.
Gille, commandant à Phalsbourg.
Gillet, chef de bataillon à Hardinghen (Pas-de-Calais).
Gillet, à Marquise.
Gillet, ex-militaire à Avignon.
Gilly, général à Paris.
Girard, (Mad.) à Paris.
Girard, colonel à Paris.
Girard, à Paris.
Girod, au Hâvre.
Givet, à Paris.
Glaçon (Mlle), libraire à l'Aigle.
Godard, officier à Bernay.
Godard, officier à Custine.
Goest (de) à Paris.
Goris, maréchal de camp à Châtillon.
Gosselin, libraire à Paris.
Goullet, (Mad.) libraire à Paris.
Goulley.
Graffenried, à Berne (Suisse).
Grandhaye, officier à Aillevillers.
Grand-Remy, libraire à Vouziers.
Grangéon, à Thiers.
Gressard, officier à Alby.
Grillet, officier à Bucey-les-Gy.
Griot, à Paris.
Grisset père, libraire à Boulogne.
Grodée, à Lille.
Grosset, Paris.
Groult, libraire à Bayeux.
Guelin, à Paris.
Guelon-Marc, libraire.
Gueffier, imprimeur à Paris.
Guillard, à Paris.
Guillemin, à Paris.
Guilleminet, libraire à Paris.
Guillard, à la Rochelle.
Guillon, libraire.
Guillot, Paris.
Guinet, (Mad.) à Ardres.
Guinet, à Paris.
Guillaudin, à Landrecy.
Guitel, libraire à Paris.
Habaïby, à Melun.
Harmand, à Paris.
Hérau, (d'), à Draguignan.
Harrenberg.
Havard, à Paris.
Henry, épicier à Sussy.
Henry, officier à Saint-Félix.
Hedme, à Paris.
Hœuillet, chef de bataillon à Saint-Girons.
Homan (Mlle).
Homand (Mad. veuve) à Bayonne.
Honoré, à Paris.
Honoré, à Chambéry.
Honoré, officier à Quimper.
Huard, à Bourgueil.
Huard, à Paris.
Hubert, libraire à Paris.
Hubert, ex-militaire à Rouen.
Huet-Perdoux, libraire à Orléans.
Hugot, à Paris.
Hugot-de-Neuville, colonel à Harcourt.
Hullin (Mlle), à Paris.
Hullin (Mad.), à Paris.
Hulot, à Paris.
Hulotain, à Paris.
Humbert, maire à Hammape.
Huz, officier du génie.
Ignard, à Paris.

Jabouille, à Pionsat.
Jacob, libraire à Versailles.
Jacquemet, colonel à Colonge.
Jacquot, à Arras.
Janet-Cotelle, libraire à Paris.
Jaubert, chef de bataillon à Gourdon.
Jaubert, ex-militaire à Lyon.
Jeune (le).
Jobert, officier à Pierrefitte.
Joman, à Paris.
Jomard, à Paris.
Jomardon, à Versailles.
Jorre (de St.), libraire à Paris.
Jorry, ex-militaire à Toulouse.
Josselin, lieutenant-colonel, à Paris.
Jourdan, libraire à Paris.
Jourdan (Mlle), à Paris.
Jubé, à Paris.
Julien (Mme), à Paris.
Jullien, à Paris.
Julien, commandant à Annot.
Jumelle, à Paris.
Jung, libraire à Strasbourg.
Kérillis, à Pont-Labbé.
Kerpen, libraire à Rennes.
Kilian, libraire à Paris.
Kœchlin, négociant à Paris.
Leborderie (de).
Lacepède (le comte de), à Paris.
Lacraine, officier.
Laderière, notaire à Arras.
Ladrange, libraire à Paris.
Ladvocat, libraire à Paris.
Ladvocat, au Hâvre.
Lefèvres-des-Gardes, à Brioude.
Lafitte, maréchal-de-camp, à Dax.
Laforest, à Paris.
Laforest (Martin).
Lagier, libraire à Dijon.
Lagleize, à Tarbes.
Laguerre, libraire à Bar-le-Duc.
Lahaie.
Lahorie, à Dijon.
Lahure, maréchal-de-camp, à Wanviechaiu.
Lainé.
Lainé (Mme), à Paris.
Lamacq, officier à Stenay.
Lamarque-d'Aronzat, général, à Pau.
Lambert (le baron), à Paris.
Lamorlière.
Lamortière, colonel, à Versailles.
Langlois, à Paris.
Langlois, libraire à Paris.
Larchey, à Equevilly.
Lapeyre, officier à Martre.
Largier.
Luvalade.
Laurence, à Paris.
Lautour, libraire à Falaise.
Latour, libraire à Paris.
Latrille, à Bayonne.
Lauge, à Paris.
Lebel (le baron), ex-major.
Lebœuf, à Paris.
Leclerc (Th.), libraire à Paris.
Lecointe, à Niort.
Lecointe et *Durey*, libraires à Paris.
Lecomon, ex-militaire à Paris.
Lecomte, officier, à Saint-Martin (île de Ré).
Lecomte, officier.
Lecomte, officier à Bussang.
Lecomte, étudiant en droit.
Lecrimier, à la Capelle.
Lecrivain j., libraire à Paris.
Ledentu, libraire à Paris.
Ledoux et *Tenré*, libraires à Paris.
Lefèvre, à Limoges.
Lefèvre, libraire à Paris.
Lefranc, à Paris.
Lefranc, négociant à Paris.
Legier-homo, libraire.
Legrand.
Lejeune.
Lelong, libraire à Paris.
Lemaytier, à Ernée.
Lemonnier, libraire à Saint-Brieux.
Lemonnier, à Paris.
Lepert, à Paris.
Lepert, chef de bataillon, à Poille.
Leproux, officier, à Mortemart.
Leproux, à Saint-Maurice-des-Lyons.
Leprieur, libraire à Paris.
Leps, fils aîné, négociant à Rochefort.
Lerch, chef de bataillon, à Landrecy.
Lerebours, opticien à Paris.
Lerond, libraire à Paris.
Lerouge, libraire à Paris.
Lesénéchal, à Dol.
Lesné (Mlle), à Paris.
Lesné, libraire à Péronne.
Letellier, libraire à Paris.
Letellier (Mme), à Paris.
Letellier, officier, à Rouen.
Letendard-Delevoye, libraire à Dunkerque.
Levesque, à Saint-Marc.

Levi, libraire à Paris.
Libert, à Paris.
Leboursier, lieutenant-colonel, à Mortain.
Letellier, à Paris.
Levrault, libraire à Strasbourg.
Lheureux, libraire à Paris.
Limouzineau, à Airvault.
Loiset, à Saint-Brieux.
Longuemaux, officier, à Wierre-Effroy (Pas-de-Calais).
Lormonte-Brocard, maître de forges à Vieuville.
Lortet, médecin à Paris.
Loqeux, au Quesnoy.
Machia, à Seurre.
Madelain, libraire à Toulon.
Madelaine (Rose), à Paris.
Maigrot, colonel, à Sens.
Maigrot, ex-militaire à Lyon.
Malingry, libraire.
Malvost, libraire à Bar-sur-Seine.
Manfredi, à Condé-sur-Noireau.
Maransin (le baron), à Paris.
Marcaurel, libraire à Valence.
Marcoin, à Paris.
Marcoin, à Soissons.
Martel, chef de batail., à Bédarieux.
Masson, à Paris.
Marre, libraire à Argentan.
Mary, à Paris.
Martigny-Desroches, à Montargis.
Martigue, colonel, à Versailles.
Masson.
Martine, à Lyon.
Martin-Laforest, officier, à Paris.
Martinot de Cordoue.
Mary, à Paris.
Maupetit, à Paris.
Mauchain, à Paris.
Maupin (le chevalier), libraire à Versailles.
Mauget, libraire à Dieuze.
Magin, libraire à Bordeaux.
Mauglemer, officier à Saint-Fargeau.
Mazza, négociant au Hâvre.
Ménager, à Paris.
Meny, à Paris.
Merle, officier, à Auroux.
Meteyer, à Ernée.
Métivier, à Aurillac.
Meunier, maire à Guillocourt.
Meyer, à Mulhausen.
Michallet, à Paris.
Michel, libraire à Brest.
Mignon, à Villers-Coterets.
Mignon, à Paris.
Moitier, officier, à Saint-Hilaire-de-Lercois.
Montchoisy (Mme la baronne de), à Montpezar.
Moncey, à Paris.
Montandreau.
Morchoine-Fremond, à Paris.
Moreau (Edme), à Paris.
Moreau (François), à Paris.
Moreau, officier de génie.
Moreau, à Paris.
Moreau, officier à Questembert.
Moreau, à Corté (Corse).
Michelot, sociétaire du Théâtre-Français.
Moistié, commandant à Saint-Just-en-Chaussée.
Molliex, libraire à Rennes.
Moncey, à Paris.
Mongie aîné, libraire à Paris.
Mongie j., libraire à Paris.
Montnereau fils.
Morchaine.
Moreau.
Morel (le baron), colonel, à Lausargues.
Morel, à Paris.
Morillot (Mme), à Paris.
Mortemart-de-Boisse, à Paris.
Mossy, libraire à Marseille.
Mouton-George.
Mozac, à Paris.
Mozain, à Carcassonne.
Muzard, officier, à Mouchy-le-Châtel.
Naturel.
Naudet, à Paris.
Nicolle, à Paris.
Nicolle, à Rouen.
Nimax, ex-militaire à Pacy-sur-Eure.
Noblet, à Héricourt.
Noel, à Paris.
Noel (Mme), à Paris.
Noel-Pigron, à Paris.
Noellat, libraire à Dijon.
Norman, à Bordeaux.
Normant, ex-officier à Sourdon.
Normont, à Paris.
Nortier, à Bruyères.
Nortiery, ex-militaire à Nancy.
Noubel, libraire à Agen.
Nougarède, officier, à Nismes.
Nozeran, libraire à Paris.
Odain, à Perpignan.
Oddout.
Oddontar, officier.

Odois, officier à Orléans.
Offenstein, à Paris.
Orjiassy, graveur à Paris.
Orson.
Ortlieb, à Ribauvilliers.
Ozel, officier, à Paris.
Pabuche, à Paris.
Pabous, à Lubeus.
Painvain, officier, à Chivres.
Pallegry, officier, à Perpignan.
Pallion frères, à Paris.
Pannetier, libraire à Colmar.
Papillon, à Villers-Coterets.
Papillon, à Paris.
Parent, à Ardres.
Parisot, à Paris.
Paschoud, libraire à Paris et à Genève.
Pascal.
Pascal, officier, à Melun.
Pasquet-de-Leyde, à Oncy.
Patenotre, à Bergerac.
Patraud, marchand de vin, à Rochefort.
Pavie, libraire à Angers.
Paxion (Charles), à Paris.
Payen, à Angoulême.
Payen, libraire à Paris.
Péchonet.
Pector, à Paris.
Peléardy, à Versailles.
Pelée, à Paris.
Pelicier, officier, à Strasbourg.
Pelicier, libraire à Paris.
Perreau, jurisconsulte.
Perreau, à Paris.
Perret, à Ploermel.
Perrin, à Paris.
Perrinet, officier à Amiens.
Perrier, officier à Matour.
Perot, à Paris.
Perrotin.....
Pesch, libraire au Mans.
Petit, libraire à Colmar.
Petraud.....
Peyrusse, officier à Lésignan.
Picard, officier à Saint-Malo.
Picard (Mad.), à Lyon.
Picard, officier à Loches.
Pichard, libraire à Paris.
Picot de Moral, officier à Montmirey.
Pigeon, à Melun.
Pignat, à Paris.
Pigoreau, libraire à Paris.
Pigos, à Verdun.
Pinchedez, libraire à Paris.
Piquet, officier à Chassey.
Piquet, géographe à Paris.
Place et Bujon, libraires.
Pollet, libraire à Paris.
Pochonnet, à Paris.
Poissant, à Paris.
Ponchame, à Versailles.
Ponchon, officier à Ambert.
Poulton, général à Paris.
Ponte, à Ajaccio.
Portefin, boucher à Paris.
Porret, à Paris.
Pouchard, à Riom.
Pouchon, libraire à Nismes.
Poudet, à Paris.
Poudinot, à Saint-Germain.
Pouget, officier à Mortain.
Pouhain, à Chambéry.
Poulton, libraire à Montluçon.
Prelet, à Seurre.
Prévost de Saint-Cyr, à Mirabe.
Prévot, à Chauny.
Pujo, officier.
Pujot.
Putigny (le baron de), à Mâcon.
Raby, officier à Choisy.
Rafin.....
Rames.....
Rambourgt, général.
Rapet, libraire à Paris.
Rattier, à Paris.
Raucourt, libraire.
Raucourt, à Paris.
Réant, à Vaux.
Regnier (Mad.), à Paris.
Renard, à Paris.
Renard (Mad.), libraire à Paris.
Renaud, officier à Selongey.
Renaud, officier à Sirod.
Renaud, ex-militaire à Paris.
Reveillé, à Paris.
Rey et Gravier, libraires à Paris.
Rey, à Paris.
Rey de Morande, à Charolles.
Reynaud, à Aubenas.
Richard-Renard, à Dijon.
Richard, à Melle.
Richaud (Simon).
Richelot, à Paris.
Ridan, à Paris.
Rigaud, libraire à Clermont-Ferrant.
Rigauld, à Pezenas.
Rigaux.
Ripart, à Paris.
Ritoré, libraire à Montauban.
Robillard, à Mortain.

Robert, à Saint-Saulges.
Robert (Mad.), à Paris.
Robert, libraire à Pezenas.
Robillard, à Paris.
Roger, à Paris.
Roger, officier du génie.
Romain-Lacombe, à Mezin.
Ronot, à Paris.
Rouillé, à Paris.
Rouillé, au Blanc (Indre).
Rouillerot.
Rosier (Mme du), à Paris.
Rosier, à Paris.
Rottier, libraire à Saint-Malo.
Rongeat.
Rouelle, maréchal-de-camp, au Hâvre.
Rousse, à Paris.
Roussin, à Paris.
Rousseau, à Paris.
Rousseau (Mme), à Rouen.
Rousseau, libraire à Paris.
Roussel (le chevalier), à Paris.
Roussel, officier, à Béfort.
Roux, épicier à Paris.
Roux, libraire à Mons.
Sachon, lieutenant-colonel, à Saint-Mihiel.
Sackoski, bottier à Paris.
Sagnol.
Salmon, à Antibes.
Salmon (Mme), à Paris.
Salmon, libraire à Paris.
Sanfourche, lieutenant-colonel, à Sarrelat.
Sarrant, chef de bataillon, à Carcassone.
Savornin, à Decize.
Senault, maréchal-de-camp, à Charleville.
Samsom, à Paris.
Sanson, officier, à Bruxelles.
Sanson-Bertrand, à Rambouillet.
Scherb.
Seguin, libraire à Cognac.
Serré, à Paris.
Servatius, à Paris.
Sevalle, libraire à Montpellier.
Sicard, à Antibes.
Simorre, à Paris.
Siry, officier, à Carces.
Sollier, à Paris.
Solliers, à Cette.
Solliers, à Forcalquier.
Solly, officier, à Landrecy.
Sommelier, chef de bataillon, à Mousson.
Soulé, à Saint-Martin.
Soulez, à Paris.
Spring, à Paris.
Springer, officier, à Strasbourg.
Tardy, pharmacien au Puy.
Tardi.
Tardieu, graveur à Paris.
Tardieu (Mme), à Paris.
Targé, libraire à Lyon.
Tarte, officier, à Jaonsac.
Tascher-de-la-Pagerie (Mme la comtesse).
Tastu, libraire à Perpignan,
Tempié, négociant à Cette.
Termonia, à Befort.
Ternon, à Paris.
Terry, libraire à Paris.
Tertenoit, menuisier à Paris.
Teulet, à Paris.
Tessier-de-Courville.
Thevenon, à Melun.
Thiebault, à Paris.
Thiry, à Givet.
Thomas, officier, au Quesnoy.
Thomas-Redy, libraire à Salins.
Thomas, libraire à Tulle.
Thomine, libraire à Paris.
Thorre, à Auch.
Thuillier, libraire à Hesdin.
Thuilier, ex-militaire à Beauvais.
Thouvenin aîné, relieur à Paris.
Tinel, à Paris.
Tinet, à Paris.
Topino, libraire à Arras.
Topin, à Paris.
Toucas, major, à Toucas (Var).
Toucanon, à Versailles.
Tourneur.
Tourneur (Mad. le), à Paris.
Tourneux, libraire à Paris.
Toutain, libraire au Mans.
Tripier aîné, à Seurre.
Tremeau, libraire à Angoulême.
Treste, à Paris.
Treutell et *Wurtz*, libr. à Paris.
Trottel, commis-négociant à Soleure (Suisse).
Trouette, adjudant-major.
Vagon, à Lille.
Vanackaer, libraire à Lille.
Valade, à Riberac.
Vallée, libraire à Paris.
Vallée, libraire à Dijon.
Vallansot, à Paris.
Vallansin, à Paris.
Valmalette, à Paris.
Valmalette, à Paris.

Vatar, libraire.
Vattard, à Paris.
Vattier, médecin à Paris.
Verdière, libraire à Paris.
Véry, à Pont-Labbé.
Wiart, libraire à Valenciennes.
Vincenot, libraire à Nancy.
Vefour, restaurateur à Paris.
Vieusseux, libraire à Toulouse.
Vigarosy.
Villette, libraire à Paris.
Villeneuve, à Saint-Omer.
Vincent.
Vinchon, à Paris.
Voirin, à Ornans.
Voisin, libraire à Coutances.
Vorillon, à Rouen.
Yon (Mme).

FIN DE LA LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

